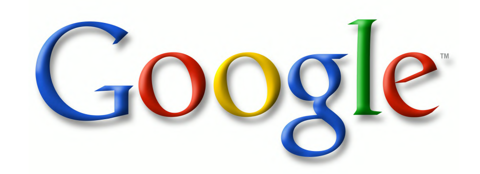


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

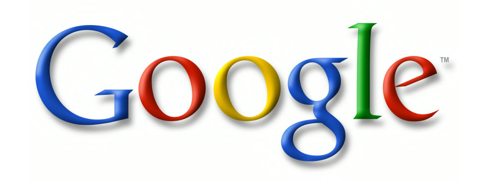
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

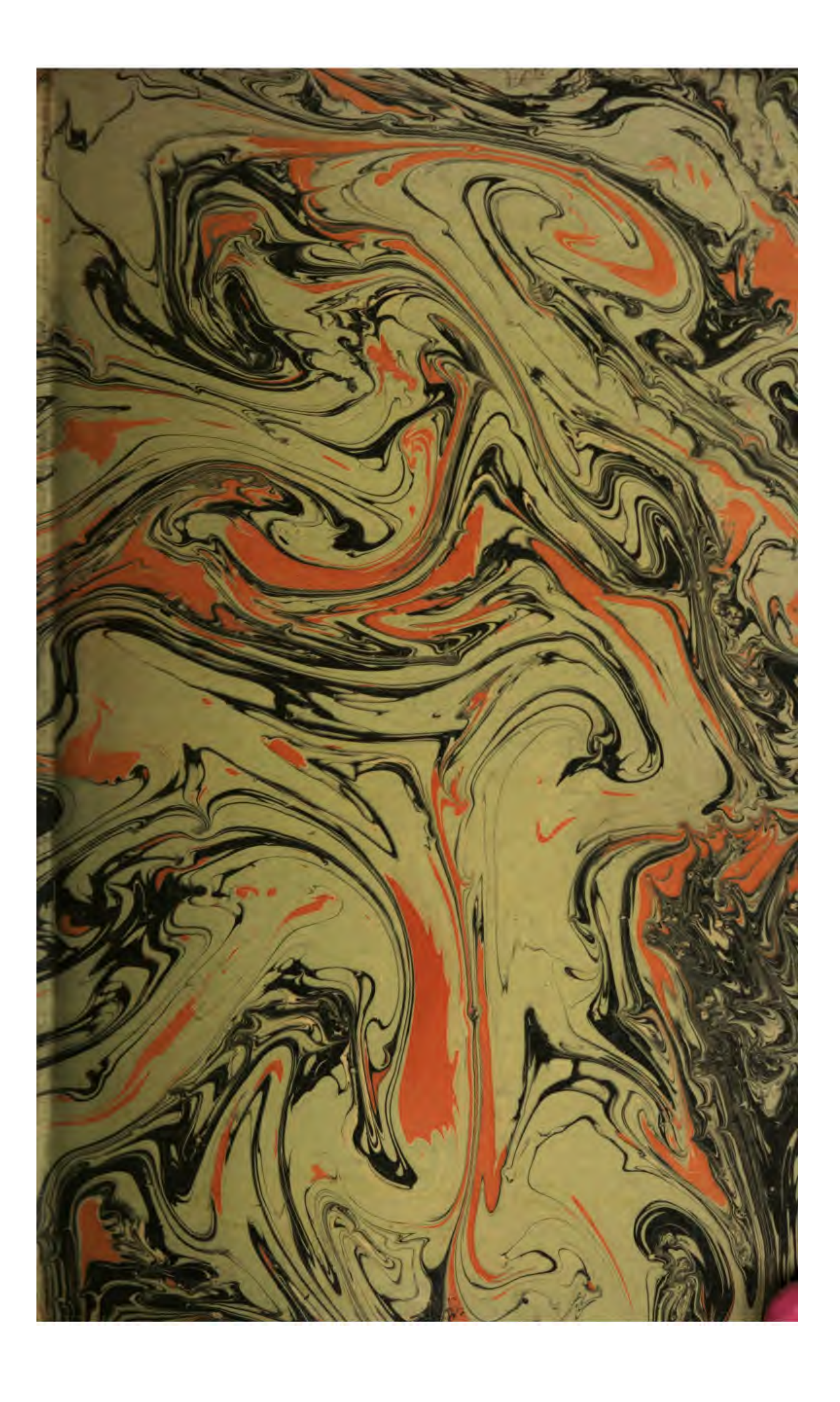
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Vet. Fr. III B. 1684



Marguerite Carleton

VIE

DE

MADAME DE KRUDENER

TOME II

PAU, IMPRIMERIE DE É. VIGNANCOUR.

VIE

DE

MADAME DE KRUDENER

PAR

CHARLES EYNARD

TOME SECOND

PARIS

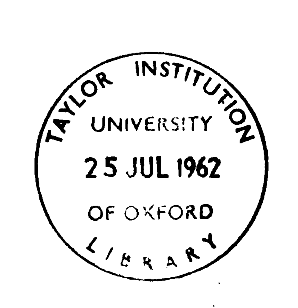
CHERBULIEZ, LIBRAIRE, 6, PLACE DE L'ORATOIRE

LIBRAIRIE, 2, RUE TRONCHET

LAUSANNE — G. BRIDEL, LIBRAIRE

GENÈVE — CHERBULIEZ, LIBRAIRE

1849


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

VIE DE MADAME DE KRUDENER.

CHAPITRE XVI.

Juin et Juillet 1815.

La conversion du pécheur. — Les voies admirables de Dieu chez Alexandre et chez Madame de Krüdener. — Erreur d'Alphonse Rabbe. — Réfutation. — Lettre d'Alexandre. — Madame de Krüdener le suit à Heidelberg. — Conversation avec M. Empaytaz. — Alexandre et la Parole de Dieu. — La puissance de la prière. — La foi d'Alexandre. — Affluence chez Madame de Krüdener. — Préventions du monde. — Prédication victorieuse. — Le comte Capodistrias. — Le baron de Stein. — F.-C. de Laharpe — Le Psaume XXXV. Effet produit sur Alexandre. — Sa confiance en Dieu. — Batailles de Quatre-Bras et de Ligny. — Consternation des alliés à Heidelberg. — Le Psaume XXXVII. — Waterloo. — Reconnaissance d'Alexandre. — Il part pour Paris. Lettre de Madame de Krüdener. — Visite dans les prisons. — M. Parisot. Mariage du baron de Berckheim et de Mademoiselle de Krüdener. — Madame Armand à Heidelberg. — Départ pour Carlsruhe et Paris. — Désastres de l'invasion. — Arrivée à Paris. — L'hôtel de Montchenu. — Difficulté de la position de Madame de Krüdener. — Alexandre la rassure. — L'Élysée-Bourbon. — Danger que court Alexandre en se rendant chez Madame de Krüdener. — Le voleur de légumes. — Bonté d'Alexandre. — La messe Grecque. — Alexandre fuyant les plaisirs et rapportant toute gloire à Dieu.

Il est dans la vie chrétienne des émotions saintes que le plus chétif des membres de l'Eglise de Jésus-Christ comprend ou devine, parce qu'il suffit pour cela d'en avoir éprouvé de semblables ; mais, pour les peindre, il faudrait emprunter le langage des Anges qui célèbrent dans les cieux la conversion du pécheur. Seul il pourrait exprimer les ineffables joies, l'adoration, l'exal-

tation de la reconnaissance qu'éprouve l'âme chrétienne choisie pour être l'instrument et le témoin de ce miracle d'amour.

Et que l'on ne s'imagine pas que l'âme s'habitue à de semblables joies; que l'on ne croie pas qu'en cueillant plus souvent ce fruit de l'amour divin elle en goûte moins le parfum et la saveur : plus elle avancera dans la connaissance de son indignité et des perfections de Dieu, et mieux au contraire, elle comprendra tout ce qu'il déploie de puissance et de compassion dans cette grande œuvre, parce qu'elle sentira toujours mieux que toute la gloire en revient à Dieu. En quittant l'Empereur, Madame de Krüdener était pénétrée de ces pensées. Devant elle, se déroulaient les voies insondables de la sagesse de Dieu. Elle voyait ces longues années qu'Alexandre avait consumées à se débattre dans ses raisonnemens et à se dépiter contre leur impuissance, et ces défaites répétées et ces besoins de lumière qu'il n'avait pu ni satisfaire, ni étouffer, jusqu'au moment où lassé, désespéré, il était arrivé à Heilbronn fatigué de ses efforts, brisé de ses chûtes, mais incapable de demander grâce. Madame de Krüdener paraît; il s'abaisse, il gémit, il renonce à savoir, il pleure; ce cœur flétri et desséché, s'amollit et se renouvelle, et tout ce que Dieu refusait à une raison orgueilleuse et hautaine, est accordé à ce cœur misérable, désormais avide de justice et d'amour.

Si elle regarde à elle-même, le miracle est-il moins grand? Elle repasse dans son esprit ces directions providentielles qui, du milieu des frivolités les plus insensées, l'ont appelée à une même grâce, qui, dans son cœur malade et dénaturé par le péché, ont ainsi rétabli l'image de Dieu, rallumé la flamme de l'amour divin et en ont fait jaillir pour Alexandre une abondante source de lumière : toutes ces interventions de la miséricorde de Dieu, qui, de loin, ont jalonné sa route, et viennent enfin de la faire atteindre à ce but qu'elle poursuivait, la remplissent d'une religieuse surprise. Sa foi est changée en vue. Elle s'étonne de son établissement à Schlucktern et de son voyage à Heilbronn; elle est confondue de la sérénité avec laquelle elle est venue se mêler au tumulte des armes et des fêtes, et aux agitations de cette foule, avide de contempler l'empereur de Russie. En se rappelant son attente si calme, et son assurance inébranlable en présence du prince Wolkonsky, dont les résistances et les refus auraient pu la persuader qu'elle n'était ni attendue ni désirée; en se retraçant sa sévérité tendre, mais inexorable à l'égard d'Alexandre, elle s'écrie du plus profond de son cœur : *l'Eternel est magnifique, abondant en grâce et en miséricorde, et ses compassions sont par dessus toutes ses œuvres. Mon âme magnifie le Seigneur. Mon âme, bénis l'Eternel !*

Nous ne surprendrons personne en disant que le

monde n'a point compris le sens de cette mystérieuse entrevue, où suivant Alphonse Rabbe, « la célèbre
» prophétesse sut s'emparer de ce qu'il y a toujours
» de vivant et de chatouilleux dans le cœur d'un roi,
» de cette orgueilleuse faiblesse qui se complaît dans
» les idées de puissance et de domination....... »

Hélas! ni la Russie épuisée par de longues guerres, ni la nécessité de recourir encore aux armes, si souvent favorables à Napoléon, ni la pensée de la France se levant de nouveau par un suprême effort pour défendre son indépendance, n'étaient de nature à exalter les idées de puissance et de domination, dans un cœur écrasé sous le poids de sa faiblesse.

Et que pouvait donc opposer Madame de Krüdener à l'abattement d'une âme triste jusqu'à la mort? Comment renouveler ce cœur qui fléchissait sous le découragement et la défiance de lui-même? Ses cinquante ans, la sévérité de son costume, pouvaient-ils la rajeunir aux yeux d'Alexandre? Suffisait-il de sa parole austère pour régénérer cet homme blasé sur tous les succès, et pour lequel toutes les formules de l'enthousiasme et de l'adoration étaient épuisées dès long-temps? Non, pour lui faire subir l'empire de la vérité qu'il aimait sans lui obéir, pour courber devant Dieu, ce front qui ne s'était point encore incliné, Madame de Krüdener n'eut qu'un seul secret, celui d'une conviction profonde; elle n'eut qu'un seul charme, celui d'une ardente charité. Son héroïsme chré-

tien convainquit Alexandre de lâcheté. Forcé de reconnaître qu'il n'avait été qu'un amateur de la sagesse évangélique, il sentit chez cette femme si frêle et si délicate, le mâle courage d'un véritable soldat de Jésus-Christ. Tandis qu'elle regardait la terre comme un champ de bataille et la vie comme une sanglante et glorieuse campagne, où nous sommes appelés à venger Jésus-Christ sur nous-mêmes et aux dépens de notre chair, des longs outrages dont nous l'avons fait victime, il se vit toujours avide de flatteries et d'hommages, idolâtre de sa propre personne et de sa propre gloire, aussi timide qu'elle était dévouée, aussi pusillanime qu'elle était courageuse, et cette comparaison réchauffa son cœur d'une sainte émulation.

A peine arrivé à Heidelberg, Alexandre écrivit, le lendemain, à Madame de Krüdener, pour l'inviter à se rendre auprès de lui, en lui faisant connaître qu'il avait un vif désir de l'entretenir sur ce qui l'occupait depuis long-temps : « Vous me trou-
» verez logé dans une petite maison hors de la ville,
» écrivait-il en terminant; j'ai choisi cette habitation
» parce que j'y ai trouvé ma bannière, une croix
» dans le jardin. »

Madame de Krüdener répondit aussitôt à cette lettre, et le lendemain 9 juin, elle arriva à Heidelberg avec sa fille, MM. Empaytaz et de Berckheim. Pour éviter le tumulte du camp, Madame de Krüdener s'établit sur les bords du Necker dans une petite ca-

bane de paysan, trop étroite même pour les amis qui l'accompagnaient, et dépourvue de toutes les commodités de la vie. Une étable contenant trois vaches était contiguë à la chambre où l'Empereur de Russie venait tous les deux jours passer la soirée. Sa visite se prolongeait jusqu'à deux heures du matin et l''étude de la parole de Dieu en occupait la plus grande partie. C'était Alexandre qui indiquait les chapitres sur lesquels il désirait recevoir des explications. La première fois qu'il vit M. Empaytaz chez Madame de Krüdener, il eut avec lui un entretien dont celui-ci nous a conservé quelques traits. * M. Empaytaz lui ayant demandé s'il avait la paix de Dieu et s'il était assuré du pardon de ses péchés, Alexandre fut saisi comme on l'est ordinairement la première fois qu'on entend cette question, et il resta un moment sans réponse : il semblait livré à un combat intérieur; mais enfin, levant les yeux au ciel il rendit avec émotion un glorieux témoignage à l'œuvre accomplie en lui : il se reconnut pécheur et condamné, et il glorifia le beau nom dans lequel il avait cru, avec une foi et une humilité qui réjouirent profondément ceux qui en furent témoins.

« Souvent il revenait, raconte M. Empaytaz, sur
» les fruits que l'on retire de la lecture de la Bible,
» lorsqu'on la lit avec un esprit de soumission. Il

* Notice sur la vie de l'Empereur Alexandre.

» nous disait que depuis long-temps, Dieu lui avait » donné le goût de cette lecture et un grand attrait » pour la prière ; que tous les jours, quelles que » fussent ses occupations, il lisait trois chapitres, un » des prophètes, un des évangiles et un des épitres. » Même pendant la guerre, et quand le canon gron- » dait autour de sa tente, il ne se laissait point » distraire de ses dévotions. Il ajoutait que dans le » temps où il était ainsi attiré vers les choses de Dieu, » il faisait tous ses efforts pour conformer sa vie à » ce que les saintes écritures ordonnent et à se dé- » tacher de ce qu'elles défendent, mais qu'il n'avait » jamais pu déraciner de son cœur un seul péché : » que maintenant, il sentait la puissance de la grâce » et de l'esprit de Jésus, lequel peut seul nous don- » ner la force de pratiquer ce qu'il nous commande » et qu'il éprouvait une paix qui l'accompagnait dans » tous les momens. »

Un jour, M. Empaytaz lui ayant parlé de l'efficace de la prière du fidèle, et lui ayant cité plusieurs exemples de prières exaucées d'une manière très-surprenante : — « Et moi, je puis vous assurer, dit Alexandre, » que m'étant souvent trouvé dans des situations fâ- » cheuses, j'en ai toujours été tiré par la prière. Je » vous dirai même une chose qui étonnerait singu- » lièrement le monde, si elle était connue ; c'est que » dans mes conférences avec mes ministres qui sont » loin d'avoir mes principes, lorsqu'ils sont d'avis

» contraire, au lieu de disputer, je prie intérieure-
» ment et je les vois se rapprocher peu à peu des
» principes de la charité et de la justice. »

Un autre jour, M. Empaytaz lui parlait de la nécessité de marcher par la foi, lui faisant remarquer que cette foi, de même que celle d'Abraham, dont il est dit qu'il crut Dieu et que cela lui fut imputé à justice, ne doit s'appuyer que sur la parole de Dieu.

— « Ah! oui, reprit Alexandre, il faut avoir cette
» foi simple et vivante qui ne regarde qu'au Seigneur,
» qui espère contre toute espérance; mais il faut du
» courage pour sacrifier l'*Isaac*. Voilà ce qui me man-
» que. Demandez à Dieu, qu'il me donne la force de
» tout sacrifier pour servir Jésus-Christ et pour le
» confesser ouvertement devant les hommes. »

M. Empaytaz se mit à genoux et après la prière faite à haute voix, Alexandre se releva, les yeux baignés de larmes. Plein de cette joie pure qu'inspire le sentiment de la paix de Dieu, il prit la main de M. Empaytaz en disant :

— « Oh! combien je sens la force de l'amour frater-
» nel qui unit les disciples de Christ entr'eux! Oui,
» votre prière sera exaucée; il me sera donné d'en
» haut, de confesser publiquement mon Dieu Sauveur. »

Tels étaient les délassemens d'Alexandre. Mais on n'avait pu comprendre au-dehors, ses longues et fréquentes conférences avec Madame de Krüdener. De toutes parts, on accourait chez elle. La curiosité

y poussait ceux même qui, jusqu'alors, n'avaient prononcé son nom que pour la couvrir de leur dédain et la livrer au ridicule, et c'était un triste spectacle de les voir, s'efforçant, plus ou moins gauchement, de se donner l'air et la contenance de néophytes, dans l'espoir de faire leur cour à l'Empereur et d'en être remarqués. Quelques grands diplomates se croyaient bien habiles, d'avoir découvert en Madame de Krüdener un instrument caché des vues de la Russie sur l'Allemagne, tandis que d'autres plus fins encore, témoins de l'immense ascendant des femmes sur Alexandre, laissaient percer, dans leurs réticences, la pensée qu'elle n'avait pris le masque de la religion que pour mieux le faire tomber dans ses filets.

Dans cette supposition aussi bizarre qu'invraisemblable, ils ne tenaient point compte des cinquante ans passés de Madame de Krüdener, que rendaient plus apparents encore les jeûnes et les fatigues inséparables du genre de vie qu'elle avait adopté.

Madame de Krüdener ne se souciait guère de ces bruits dont les échos lui étaient fidèlement transmis. Bonne, affable et spirituelle avec tous ceux qui la recherchaient, elle avait, pour déjouer tous les calculs des hommes d'Etat, un merveilleux secret. Elle leur prêchait l'Evangile; elle leur montrait les biens du Ciel en regard des misères de ce monde et cette doctrine des simples et des petits confondait leur sagessse et leur orgueil.

Sans dureté, mais sans crainte, sans affecter aucune supériorité, mais avec le calme de la conviction, elle arrachait les voiles dont auraient voulu se couvrir à ses yeux; ceux qui se flattaient d'échapper à son prosélytisme. Elle n'avait pas de peine à arrêter sur leurs lèvres les protestations d'une foi mensongère et les formules hypocrites d'une fausse religiosité. Elle leur signalait l'inconséquence qu'ils commettaient en appelant hazard ou fatalité, un événement qui compromettait leur bien-être, au moment même où ils venaient de professer leur foi à la Providence; ou bien elle leur faisait voir le tort qu'ils avaient de porter toute leur reconnaissance, sur l'instrument visible et humain d'un bienfait qu'ils avaient reçu, sans élever leurs regards à l'auteur divin de ce bien. D'autres ne pensaient qu'à s'indigner contre la main de chair qui les avait frappés dans leur intérêt et dans leur ambition : elle leur montrait l'autorité céleste sans la permission de laquelle ils n'auraient pu être atteints. A tous ceux enfin qui, au milieu des révolutions du monde, n'apercevaient que les causes secondes dont l'étude n'a d'importance que comme moyen de remonter ensuite à la cause première, elle démontrait clairement que leur foi à la Providence n'était qu'une prétention insoutenable, qu'elle les conjurait de rejeter, pour entrer dans la sphère des sentimens vrais. S'attaquant sans faiblesse, à la plus commune et à la plus insensée des erreurs de l'homme, celle d'ou-

blier par qui et pour quoi nous sommes dans ce monde, et de vouloir exister pour un autre que celui par lequel nous avons la vie, le mouvement et l'être, elle avait l'art de parer les exigences de sa logique et de sa foi, d'une forme assez attrayante, pour ne point rebuter ses auditeurs mondains.

Cependant, au milieu de cette foule qui la visitait, elle avait trouvé de nobles cœurs, des âmes d'élite avec lesquelles elle pouvait sympathiser. Le comte Capodistrias venait la voir souvent, ainsi que le baron de Stein, ce héros antique, aussi incapable de déguiser sa pensée, que de transiger avec sa conscience. Ennemi mortel du despotisme de Napoléon et de la tyrannie des Princes, qui le flattaient en le haïssant, M. de Stein n'était bien compris que d'Alexandre, qui le soutint toujours, dans ses nobles efforts pour la liberté des peuples.

A côté de ces deux hommes, on voyait encore à Heidelberg, la noble figure de Laharpe qui jouissait vivement de la gloire de son élève. Ses manières franches et républicaines contrastaient singulièrement avec le grand cordon de Saint-André, dont Alexandre s'était plu à le décorer en l'élevant au rang des plus grands dignitaires de l'empire. Sa candeur désarmait l'envie et dissipait les préventions les plus fortes. Madame de Krüdener aurait voulu l'attirer, mais Laharpe, aussi sincèrement partisan de la liberté religieuse qu'il l'était peu du mysticisme, voyait avec peine l'influence de

Madame de Krüdener sur l'Empereur. Celui-ci, de son côté, se flattant de l'amener par son exemple aux convictions chrétiennes dont il était lui-même si heureux, évitait toute discussion sur ce sujet.

Cependant les grands événemens qui allaient renouveler la face de l'Europe s'accomplissaient. L'armée Française venait de battre les Prussiens et les Anglais, à Ligny et aux Quatre-Bras, les 16 et 17 juin. Le 18, eut lieu la bataille de Waterloo.

Le lundi 19 juin, Alexandre avait lu le psaume XXXV, qui renferme ce passage :

Eternel, plaide contre ceux qui plaident contre moi, fais la guerre à ceux qui me font la guerre.

Réveille-toi, réveille-toi, dis-je, ô mon Dieu et mon Seigneur! pour me rendre justice et pour soutenir ma cause. Juge-moi selon ta justice, ô Eternel mon Dieu! et que mes ennemis ne se réjouissent point de moi!

Le soir, il exprima chez Madame de Krüdener, à quel degré ce psaume avait dissipé ses inquiétudes au sujet de la guerre et il manifesta hautement sa conviction que Dieu était avec lui. Puis il prit sa Bible et la remit à M. Empaytaz, en le priant de lui lire encore ce psaume, et pendant cette lecture, Alexandre développait les diverses circonstances de sa vie qui y avaient rapport. Quand il en fut à ces paroles : « *Ils m'ont rendu le mal pour le bien, cher-* » *chant à m'ôter la vie, mais moi quand ils ont*

» *été malades, je me vêtais d'un sac et j'affligeais* » *mon âme par le jeûne....* » Il mit son doigt sur le mot jeûne et dit : — « J'ai fait cela à la lettre, car » je l'aimais.* » — Et après ces mots de David : « *J'ai agi comme si c'eût été mon intime ami* : » il ajouta :

— « Je ne cesse pas de prier pour mes ennemis, » et je puis les aimer comme l'Evangile me le com- » mande : quand il en vint à ces mots que nous » avons cité plus haut : *Réveille-toi pour me rendre* » *justice et pour soutenir ma cause.* — C'est ce qu'il » fera, s'écria Alexandre, j'en suis pleinement con- » vaincu. Cette cause est la sienne, puisqu'il s'agit du » bonheur des peuples. Oh! que Dieu m'accorde de » procurer la paix à l'Europe, je suis prêt à donner » ma vie dans ce but. »

Le 21 juin, un courrier apporte la nouvelle des batailles de Quatre-Bras et de Ligny à Heidelberg où la consternation devient générale. L'Empereur seul montre un visage serein. Il s'était retiré dans son appartement pour se livrer au recueillement. Après avoir prié, il ouvrit sa Bible au psaume de ce jour. C'était le XXXVII.e qui commence par ces mots : *Ne te dépite point à cause des méchans : ne sois point jaloux de ceux qui s'adonnent à la perversité, car ils seront soudainement retranchés comme le foin et se faneront comme l'herbe verte. Assure-*

* Il faisait allusion à ses sentimens pour Napoléon.

toi en l'Eternel, et fais ce qui est bon. Habite la terre et te nourris de vérité, et prends ton plaisir en l'Eternel et il t'accordera les demandes de ton cœur.

Remets ta voie sur l'Eternel et te confie en lui et il agira et il manifestera ta justice comme la clarté et ton droit comme le midi.

Demeure tranquille, te confiant dans l'Eternel et l'attends, ne te dépite point à cause de celui qui fait bien ses affaires, à cause, dis-je, de l'homme qui vient à bout de ses entreprises.

Fortifié par ces paroles, Alexandre se rend auprès de ses alliés : il ranime leur courage : il presse le départ de l'armée austro-russe, et parle des chances de victoire avec la même certitude que s'il eut eu connaissance de la bataille de Mont-Saint-Jean, dont on n'apprit la nouvelle que le 23; Alexandre la reçut avec une profonde gratitude et une sérénité qui frappèrent tout le monde. Le soir, il se rendit à son ordinaire chez Madame de Krüdener.

— « Ah! mon ami, dit-il avec effusion à M. Empaytaz,
» c'est bien aujourd'hui que nous devons rendre grâces
» au Seigneur pour les bienfaits et la protection qu'il
» nous accorde. « Et le premier, il se mit à genoux
» et versa des larmes de reconnaissance.—« Oh! que
» je suis heureux, dit-il après la prière. Mon Sau-
» veur est avec moi. Je suis un grand pécheur et il
» veut bien se servir de moi pour procurer la paix

» aux peuples. Oh ! si tous ces peuples voulaient » comprendre les voies de la Providence ! s'ils vou- » laient obéir à l'Evangile, qu'ils seraient heureux ! »

Un moment après il ajouta :

— « Oh ! que j'aimerais voir mon frère Constantin » converti : je l'aime beaucoup et j'éprouve une » grande douleur de le sentir encore dans les ténè- » bres du péché ; je le porte sur mon cœur, et je » ne cesserai de prier le Tout-puissant jusqu'à ce qu'il » lui ouvre les yeux. »

Le lendemain, il quitta Heidelberg en faisant promettre à Madame de Krüdener qu'elle le rejoindrait à Paris. Dans une lettre du 26 juin, elle s'exprimait en ces termes sur l'Empereur :

« ..... Oh ! combien il est grand de la seule grandeur » du chrétien ! Comme sa foi, sa charité, son aban- » don d'enfant montrent dans toute sa vie, la trace du » Dieu qu'il aime tant, de Jésus-Christ. Quel désinté- » ressement dans cette grande cause !........ Tout le » monde reconnait la supériorité de l'Empereur, le » calme, la profondeur de ses pensées, sa direction » toujours inspirée par la prière, sa grande confiance » dans l'Eternel : tout en fait le seul homme des » temps, des affaires et des espérances. J'espère, s'il » plait à Dieu, encore aller voir l'Empereur à Spire » demain et y rester autant que lui. Ce ne sera pas » long. Priez pour lui. Nous le faisons avec fidélité,

» pas assez pourtant............ Ma petite maison lui
» faisait un plaisir extrême.

— » J'ai aussi mes gardes, lui disais-je. Ce sont
» trois vaches qui étaient à l'entrée de la maison.
» Mon portier était un triste cosaque qu'il m'avait
» donné ; car la maison était si petite que ceux qui
» étaient avec moi ne pouvaient y loger. »

Pendant son séjour à Heidelberg, Madame de Krüdener ayant appris qu'il se trouvait dans les prisons plusieurs condamnés à mort, éprouva le vif désir de pénétrer jusqu'à eux pour leur offrir les consolations de l'Evangile. Elle eut le bonheur de s'en faire écouter et emporta, en les quittant, la joie de les avoir laissés se préparant à la mort avec une résignation fervente.

Cet acte tout simple de la vie de Madame de Krüdener a trouvé grâce devant son biographe, M. Parisot, dont nous sommes heureux de reconnaître ici l'impartialité, au travers des formes passablement dédaigneuses dont il la revêt. « A Heidelberg, dit-il, elle
» se présenta intrépidement un *livre pieux* à la main
» dans la prison où étaient les condamnés à mort ;
» elle les exhorta, elle les ramena la plupart au re-
» pentir et à la résignation. Quelque mondains que
» fussent les mobiles de sa renonciation au monde,
» et quelqu'absurdes que fussent les rêveries dont se
» repaissait sa piété ; il faut croire de deux choses
» l'une, ou que sa conviction était sincère et solide,

» ou bien qu'elle possédait une singulière puissance
» de magnétisme sur elle-même, puisque les paroles
» émanées de sa bouche opéraient de tels effets.
» Jamais parleur de morale, de religion et de vie
» éternelle, n'amollit un cœur coupable, ne fit des-
» cendre la consolation dans un cœur flétri, sans
» être lui-même pénétré de ce qu'il proclame *. »

Avant de quitter Heidelberg, Madame de Krüdener eut la douce satisfaction de bénir l'union de sa fille avec le baron de Berckheim; Madame Armand, récemment arrivée de Genève, augmenta leur bonheur en le partageant.

L'armée et les brillans états-majors étaient en marche vers Paris. Les rues d'Heidelberg étaient solitaires, et la misérable chaumière de Madame de Krüdener lui aurait paru plus sombre que de coutume, sans le contentement d'esprit de tous ceux qui s'y rendaient. On s'y entretenait volontiers des absens, et les noms de toutes les illustrations de l'Europe y étaient fréquemment évoqués. Pendant plusieurs jours, Madame Armand, en femme d'ordre et tenant aux bienséances, avait peine à se rendre compte comment tant de gens bien élevés

* M. Mahul a placé ces faits en 1813, et comme M. Parisot, il conduit Madame de Krüdener à Paris, déjà en 1814 dans l'exprès dessein de réformer les idées morales et religieuses des chefs des armées alliées.

avaient pu se trouver si à l'aise dans un pareil réduit et ses exclamations d'étonnement contribuaient à égayer cette douce réunion.

Le 8 juillet, Madame de Krüdener se rendit à Carlsruhe, où elle eut le bonheur de rendre un grand service à une pauvre Suédoise qui s'y était arrêtée malade, sans ressource et près d'accoucher. Elle ne la quitta qu'après l'avoir bien recommandée et l'avoir établie dans son appartement, tandis que, conformément au désir d'Alexandre, elle partait pour Paris.

Ayant rejoint le corps d'armée alliée, elle arriva à Nancy sous la protection d'un major Hanovrien, qui lui avait offert une escorte sans la connaître. Grâce aux indications du comte d'Olonne, commandant à Pont-à-Mousson, elle parvint à Beaumont, où le maire la harangua pour lui recommander ses pauvres administrés. Sur toute la route, les malheureuses victimes de la guerre lui offraient des occasions de parler des compassions de Dieu.

Bar-sur-Ornain venait d'être pillé, Port-à-Binson fumait encore lorsque Madame de Krüdener le traversa : terrible et odieuse représaille exercée pas les cosaques pour le massacre d'un soldat russe, qu'ils soupçonnaient, injustement, avoir été livré par les habitans de ce village, à des maraudeurs français. En plusieurs lieux, les émanations des cadavres de chevaux répandaient une infection qui rendait le passage aussi pénible que dangereux.

Le 14 juillet au soir, Madame de Krüdener descendit à l'hôtel de Mayence, rue Cordière, faubourg Saint-Germain; mais l'Empereur ayant trouvé cet hôtel trop éloigné de l'Elysée-Bourbon, Madame de Krüdener dut en chercher un autre. M. de Berckheim s'en occupait depuis deux jours, lorsqu'il rencontra Madame de Lézay, qui, aussitôt lui offrit le sien, qu'elle devait quitter pour aller soigner son fils, qu'on venait d'amener blessé chez un ami. Madame de Krüdener se transporta donc le 17, à l'hôtel Montchenu, faubourg Saint-Honoré, 35, où l'Empereur fut la visiter le même soir. Dès-lors il y vint régulièrement. Madame de Berckheim, Madame de Lézay ou M. Empaytaz assistaient tour à tour à ses visites.

Dès le premier soir, Madame de Krüdener présenta à l'Empereur la requête des pauvres communes qu'elle avait traversées, et peu de jours après, elle sut que d'abondans secours y avaient été envoyés.

La position de Madame de Krüdener, auprès de l'empereur de Russie, était bien plus délicate à Paris qu'à Heidelberg. Pour concilier sa fidélité avec les concessions nécessaires qu'exigeait la position d'Alexandre, pour unir la largeur à la sollicitude chrétienne en l'aidant à s'abstenir de tout ce qui a quelque apparence de mal, sans le dispenser d'aucune des obligations inséparables de son rang, il fallait un tact et une prudence douce, patiente, ingénieuse, modérée, que l'esprit de Dieu seul peut donner. Ma-

dame de Krüdener craignait de scandaliser peut-être cette âme encore mal affermie par une discipline trop austère ; elle répugnait à fatiguer de ses conseils, un homme peu accoutumé à en recevoir ; Alexandre la rassura bientôt.

— « Ah ! ne craignez rien, Madame, grondez-
» moi seulement ; je me conformerai, moyennant la
» grâce de Dieu, à tout ce que vous me direz. »

La communication de l'Elysée-Bourbon avec l'hôtel Montchenu, était établie par une porte donnant sur les Champs-Elysées. Cette porte, dont Alexandre avait la clé, s'ouvrait en dedans et donnait accès par un petit pont, dans le jardin de l'hôtel. Joseph, valet de chambre du prince Pierre Wolkonsky, suivait l'Empereur à quelques pas de distance, lorsqu'il se rendait chez Madame de Krüdener. Un soir, le 24 juillet, la clef ne tournant pas bien dans la serrure, Joseph saute le fossé pour aller ouvrir de l'autre côté ; après quoi, il passe devant l'Empereur au lieu de le suivre ; mais au moment où il entrait dans le jardin, un homme s'élance sur lui et le frappe avec un couteau qui lui effleure l'oreille : Joseph pousse un cri et l'Empereur est assailli par un paquet de légumes, d'oignons et de terre, lancés en pleine poitrine. Le cri de Joseph avait été entendu chez Madame de Krüdener. Tout le monde accourait armé de cannes, de flambeaux et d'ombrelles, mais après une courte lutte, Joseph avait déjà terrassé l'agresseur. C'était un soldat

anglais qui, surpris en flagrant délit au moment où il volait des légumes, avait cru pouvoir écarter les arrivans avec son couteau. L'abandon de sa pacotille était sa dernière ressource. Il fut introduit dans le salon; à la vue de l'Empereur, il fut si épouvanté qu'il pouvait à peine parler; Alexandre l'encouragea; il ordonna qu'on lui fit du café qu'il lui présenta lui-même, et après s'être assuré que son récit était vrai, il le congédia en lui donnant quelqu'argent, afin qu'il n'eût pas recours à l'avenir à de semblables moyens. Le pauvre soldat était ivre de joie d'en être quitte à si bon marché, ce qui ne l'empêcha pas de prier instamment l'Empereur, de n'en rien dire à son sergent et à son capitaine : Alexandre le promit en souriant.

L'Empereur avait offert à Madame de Krüdener d'assister au culte grec dans sa chapelle à l'Elysée-Bourbon. Chaque dimanche, couverte d'un voile blanc, elle venait y occuper une place réservée, dans une chambre contiguë à la chapelle. Au sein de l'isolement religieux que lui imposait son rang, l'Empereur aimait à se sentir uni dans la prière, avec une âme qui comprenait comme lui la miséricorde de Dieu.

Paris avait conservé un vif souvenir de la grâce et de l'amabilité, toutes françaises, d'Alexandre; sa magnanimité et sa modération dans la victoire, après la première restauration, lui avaient gagné tous les cœurs. Mais, en 1815, on ne tarda pas à observer

qu'un grand changement s'était opéré en lui. Non seulement il fuyait les plaisirs bruyans, les grands rassemblemens et les théâtres; mais sa figure, comme toute sa manière d'être, portait l'empreinte d'une gravité sereine et d'un sérieux plein de bienveillance dont il ne se départait que dans de rares occasions.

— « On a remarqué, lui dit un jour Madame de Krüdener, « que vous êtes plus grand, cette année,
» que lors de votre premier séjour.

— » Comment donc?

— » On dit que vous prenez l'air sévère quand
» on vous loue.

— » Cela est vrai, parce que je rapporte à Dieu
» ce que les hommes m'attribuent. »

Condamnant ainsi toute sa vie dépensée à la poursuite des choses sensibles et des vanités de la terre, il ne cherchait que *les choses qui sont en haut où Christ est assis à la droite de Dieu.*

CHAPITRE XVII.

Juillet et Août 1815.

Curiosité du public Parisien. — Son désappointement. — Intrigues. — Quolibets. — Citation de M. Sainte-Beuve. — Support de Madame de Krüdener. — Contagion de son prosélytisme. — Visite à Madame de Genlis. — Relations diverses. — Grégoire, ancien évêque de Blois. — L'Evangile et le monde. — Culte du soir. — Lettre de Madame de Krüdener. — La biographie universelle et ses mystifications. — Citation de M. Sainte-Beuve. — Réfutation. — La confession de foi vraiment satisfaisante du chrétien. — Humilité et confiance d'Alexandre. — Sa loyauté envers la France. — Sa générosité. — Difficultés politiques. — Le duc de Richelieu en face des alliés. — Capodistrias sauve la France du partage. — Alexandre et Frédéric Fontaine. — Maria Kummrin à Paris. — Révélation mystérieuse. — Alexandre faillit être empoisonné. — Menaces d'assassinat. — Sincérité et délicatesse de conscience d'Alexandre. — Benjamin Constant. — Citation de M. Sainte Beuve. — Lettres de Benjamin Constant. — Lettre de Madame de Krüdener à Mademoiselle de Stourdza.

Cependant la curiosité stimulée, mais non assouvie à Heidelberg, en était encore à Paris à chercher le mot de l'énigme de la relation de l'empereur de Russie avec Madame de Krüdener. Les meilleures têtes de la diplomatie s'en préoccupaient et avaient chargé leurs polices officielles et officieuses de saisir à tout prix le fil qui devait les guider dans ce labyrinthe. Les

bruits les plus extravagants étaient tour à tour accueillis et répétés selon qu'ils coloraient ou confirmaient plus ou moins bien, les suppositions du moment. Plutôt que de croire à la réalité, que n'aurait-on pas inventé ?

Aussi quand la vérité fut bien établie, quand il fut démontré que toutes les menées occultes de Madame de Krüdener et les allures ténébreuses de l'autocrate aboutissaient à passer leur soirée à lire la parole de Dieu, sans autre but que de s'occuper de la seule chose nécessaire et de se tenir, comme Marie, aux pieds de Jésus, la pitié, l'indignation et le mépris eurent bientôt fait justice d'un tel aveuglement. Les incrédules qui jusqu'alors avaient affecté de compter l'empereur de Russie parmi les adeptes du libéralisme, ne purent lui pardonner son retour à Dieu et ne lui épargnèrent ni les quolibets ni les sarcasmes.

Alexandre ne s'en émut guère. On eut recours alors à une tactique plus adroite. Un diplomate Français, trop connu, pour qu'il soit besoin de le nommer, conseilla de contreminer la puissance de Madame de Krüdener en attirant l'Empereur dans un autre salon, où des femmes aimables et spirituelles tiendraient bureau d'esprit à son intention. Le diplomate Français en fut pour ses frais, au grand plaisir du prince de Metternich, qui se flatta d'être plus heureux, au moyen d'un salon allemand dont nous dirons les mécomptes en leur temps.

On conçoit que, dans toutes ces cabales, la pauvre baronne de Krüdener n'était pas à l'abri des piqûres de la malignité. Paris qui l'avait vue, onze ans auparavant, si brillante, si légère, si entraînée, si avide de succès, avait bien quelque droit à n'accepter sa conversion que sous bénéfice d'inventaire. Mais on se dispensa même de cet examen, et sans trop approfondir les résultats de son changement, l'on s'en tint volontiers aux lazzis et aux quolibets des petits journaux de l'époque qui se divertissaient à ses dépens. On lui supposait toutes les fantaisies qui pouvaient la rendre burlesque, on lui prêtait les plus ridicules propos. M. Sainte-Beuve en a accueilli quelques-uns avec sa grâce accoutumée. « Un jour, à quel- » qu'un qui venait la voir, dans la soirée, à l'heure » de la prière, elle disait : — De grandes œuvres s'ac- » complissent ; tout Paris jeûne. — Et cet ami qui » sortait du Palais-Royal où il avait vu tout le monde » dîner, ne put la détromper comme il aurait voulu. »

Cette plaisanterie qui courut en effet, lui fut rapportée le lendemain, et nous savons d'un témoin, qu'elle en accueillit l'invention avec la bonne humeur et la grâce qu'elle mettait à toutes choses. Jamais on ne lui vit un sentiment d'amertume ou d'amour-propre froissé ; et si, plus d'une fois elle s'attrista de la méchanceté déchaînée contre elle, ce fut par un retour douloureux sur son indignité et par le regret d'être pour autrui une occasion de péché. Aussi

ne manquait-elle jamais ensuite de prier pour ceux qui la déchiraient.

M. Sainte-Beuve est tout à fait dans le vrai, quand il dit : « Bien des railleurs qui allaient l'entendre dans » son grand salon du faubourg Saint-Honoré, ouvert » à tous, revenaient sinon convaincus, du moins » charmés et pénétrés de sa personne. Tel de sa con» naissance qui se croyait tenu de résister, quand il » était là, prêchait un peu à son exemple, dès qu'il n'y » était plus. Elle avait une éloquence particulièrement » admirable et un redoublement de plénitude quand » elle parlait des misères humaines chez les grands. »

Cependant Madame de Krüdener n'avait pas rencontré seulement des railleurs dans la société Parisienne ; elle y avait aussi trouvé des amis et de chauds avocats. D'autres ne pouvant aller la voir, la priaient de venir les visiter.

Madame de Genlis, alors retirée aux Carmélites, rue de Vaugirard, eut un grand désir de la connaître. « Madame de Krüdener, écrit elle, disait les choses » les plus singulières avec un calme qui les rendait » persuasives; elle était certainement de très-bonne » foi; elle me parut être aimable, spirituelle et d'une » originalité très-piquante; elle revint plusieurs fois » me voir, me témoigna beaucoup de bonté, et m'ins» pira un véritable intérêt : elle avait de la sensibilité, » de la douceur et d'excellentes intentions. Elle était » jeune encore, etc. »

Bergasse, avocat célébre , spontané, généreux, homme d'imagination et mystique, venait souvent chez Madame de Krüdener.

Nous pourrions citer encore parmi ses défenseurs MM. Benjamin Constant, de Châteaubriand, de Puységur, Ducosquet, Isnard, Grégoire, De Gérando, de Doudeauville, etc., etc., etc.; S. A. R. la duchesse de Bourbon et ses dames; les duchesses de Duras et d'Escars; la princesse Sophie Wolkonsky; Mesdames d'Arjuzon, De Gérando, Récamier, etc., etc., etc., qui venaient fréquemment à l'hôtel Montchenu.

» La curiosité, dit Grégoire, ancien évêque de Blois, « était puissamment stimulée par l'aspect » d'une femme qui, née dans l'opulence, avait » déserté les palais pour venir sous le chaume visiter le malheur, d'une femme chez qui les » grâces de son sexe étaient embellies par l'éclat » des talens, qui s'exprimait avec élégance et abon» dance, avec l'accent et le ton d'une inspirée, » avec ce geste précurseur de la pensée qui prépare » l'esprit à la conviction, et qui verse l'onction dans » les âmes. »

Des hommes nés dans l'incrédulité du siècle dernier et qui avaient traversé sans Dieu la tourmente révolutionnaire entendaient pour la première fois raconter les merveilles de l'amour divin. D'autres, que leurs affaires et leurs plaisirs avaient tenu à l'écart de toute profession religieuse, mais qui croyaient avoir des

convictions et auraient consenti aussi difficilement à les perdre qu'à les voir devenir trop fortes, venaient chez elle afin de se rendre le témoignage d'avoir cherché à s'éclairer davantage. Ils abordaient avec quelque crainte celle qui pouvait être l'instrument de Dieu pour leur présenter la religion réelle, mais bientôt effrayés au contact de cette foi vive, dont le despotisme ne pouvait s'accommoder de leur vie partagée et risquait de leur enlever la position qu'ils tenaient à conserver dans le monde, ils se hâtaient de refermer les yeux et de se replonger dans le tourbillon.

Le culte avait lieu à 7 heures du soir; il se composait, comme le culte réformé, d'une prière improvisée et de la méditation d'une portion de la parole de Dieu. Empaytaz y prenait seul la parole. Les réunions avaient lieu dans un grand salon ayant vue sur le jardin et donnant sur un corridor à main droite, en entrant dans la cour. De l'autre côté de ce corridor était la chambre à manger donnant aussi sur le jardin et un cabinet où Madame de Krüdener recevait ceux qui voulaient lui parler. Rien de simple et de sérieux comme ce culte, dépouillé de toute apparence et de toute pompe, où Madame de Krüdener, vêtue de brun ou de noir, était confondue parmi les autres assistans. La simplicité extraordinaire de l'ameublement s'accordait bien avec la prédication austère d'Empaytaz.

Elle n'était pas le résultat d'un calcul terrestre comme nous le voyons par la lettre suivante :

« Il est singulier que je n'aie jamais osé faire meu-
» bler mon appartement à Paris, » écrivait Madame de Krüdener quelques mois plus tard ; « au commen-
» cement je le voulais, je me disais : un apparte-
» ment simple, décemment meublé, voilà ce qu'il
» faut. Il y eut bientôt des choses qui me montrèrent
» clairement que je devais rester ainsi avec mon ap-
» partement sans glaces, quelques chaises de paille
» et le simple nécessaire, très-simple. Je vis, par la
» suite, combien ces grands contrastes du luxe dans
» lequel j'avais toujours vécu, et de cet abanbon de
» tout, agissaient sur le monde ; combien au milieu de
» Paris, on était frappé de me voir courageusement
» braver les convenances dont on est l'esclave, et
» montrer par la liberté de ceux qui sont enlevés à
» tous les faux biens, à quel point ils sont heureux.
» On comprenait que je ne tenais plus à rien, et ceux
» qui peut-être n'y avaient jamais réfléchi, pensèrent
» qu'il devait y avoir un bonheur positif dans cette
» religion de l'Evangile, dont le divin maître, le Dieu
» le l'Univers avait pratiqué la pureté après avoir
» quitté la gloire des cieux, pour prendre la figure
» humaine et souffrir toutes les misères. »

M. Empaytaz vêtu d'une robe de ministre, n'avait pas recours à d'autres moyens d'entraînement que sa parole simple, élégante et facile, rendue pénétrante par

la connaissance des Ecritures et par une conviction profonde. Tel était tout l'appareil des réunions de l'hôtel Montchenu. Voici ce qu'en a fait M. Parisot dans la Biographie Universelle :

« A Paris, où Madame de Krüdener revint à la » suite des armées alliées, elle fit de sa maison un » temple et y tint des assemblées religieuses, où elle » faisait tantôt la prière, tantôt le sermon et où la » foule à genoux l'apercevait *de loin au bout d'une* » *enfilade de pièces* à la faveur d'un demi-jour ou » d'une nuit savamment éclairée en costume majes- » tueux qui s'harmoniât avec ses traits et fit valoir » ses ruines. Etrange désir de trôner toujours, et » quand le piédestal de bronze tombe, de s'en élever » un de carton ! Cette mascarade qui date de la *pre-* » *mière restauration se renouvela* de plus belle, après » les cent jours, qu'elle prétendit avoir prédits ainsi » que le retour de l'île d'Elbe. »

M. Mahul affirme « qu'on la *voyait* souvent au » fond de *plusieurs chambres sombres* dans une es- » pèce de costume de prêtresse, etc. »

Nous ne ferons point retomber le ridicule de ces fables sur ceux qui les ont accueillies et s'en sont fait les échos : mais nous ne pouvons passer sous silence une autre accusation moins grave en apparence et plus dangereuse en elle-même, d'un ami au témoignage duquel nous attachons le plus grand prix. M. Sainte-Beuve revient à deux reprises sur l'incohérence et le

manque de direction de Madame de Krüdener : « Faible » femme en ses plus beaux élans, s'écrie-t-il, vase, » débordé d'amour, où puisa-t-elle sa doctrine ? Ro» seau parlant, mais agité par tous les vents qui se » combattent, à qui demandait-elle le souffle pur de » la parole ? Je cherche et ne vois pas à ses côtés, » l'ombre même d'un Fénélon ; ce ne sont qu'apôtres » à l'aventure. Qu'on la presse de questions, qu'on » la presse sur les moyens, sur le but, sur la tradi» tion légitime et le symbole, la voilà qui s'arrête ; » son abondance de cœur lui fait défaut, et elle se » retourne, en l'interrogeant, vers M. Empaytaz. » Et plus loin : « Combien de fois, quand on la pres» sait sur cette doctrine, quand on lui en deman» dait la source et les témoignages, quand on di» sait à ses idées mystiques : — Qui êtes-vous ? d'où » êtes-vous ? Elle se contentait après les premiers » mots de faire un geste vers Empaytaz qui répon» dait : — « Je vous expliquerai cela. » Et le vent » de l'inspiration tournait, et de l'explication, il n'en » était jamais question davantage. »

Nous reconnaissons bien franchement que Madame de Krüdener ne pouvait résoudre tous les problêmes et répondre à toutes les questions, et que lorsqu'on la *pressait* sur tant de choses à la fois, elle pouvait bien être embarrassée ; mais nous repoussons tout ce qui aurait l'air d'une connivence avec M. Empaytaz pour donner le change à la curiosité des question-

neurs. Madame de Krüdener et M. Empaytaz communiquaient tout ce qu'ils avaient reçu de Dieu. Ils étaient toujours prêts *à rendre témoignage avec douceur et respect de l'espérance qui était en eux*, ainsi que le commande saint Paul. Leur réserve sur les choses dont ils n'avaient pas le secret, ne laissait aucune prise à cette sorte d'escamotage dont l'insinuation perce au fond de la pensée de M. Sainte-Beuve. Quant à ceux qui demandaient à Madame de Krüdener raison de sa croyance, un homme, dont M. Sainte-Beuve reconnaît et apprécie la haute raison, aurait pu leur répondre :

« Viendrez-vous, esprits superbes, lui demander » compte de sa foi? Certes, elle ne vous expliquera » pas l'inexplicable, et elle vous renverra sous ce » rapport mal satisfaits. Mais si elle vous dit, si elle » peut vous dire : — J'aime, — cette réponse ne » doit-elle pas vous suffire? Si elle peut vous dire : » —Je ne m'appartiens plus à moi-même, ni à l'hon- » neur, ni au monde; ma nourriture est de faire » la volonté de mon Père céleste; je n'aspire qu'aux » biens éternels; j'aime en Dieu tous mes frères d'une » affection cordiale; je suis contente de vivre, je » serai heureuse de mourir; tout est désormais har- » monie en moi, mes forces et mon activité, ma » destination et mes désirs, mes affections et mes » pensées; le monde, la vie, les choses humaines » n'ont plus de secret qui me tourmente, ni de

» contradiction qui me désole, en un mot, je suis
» ressuscitée en nouveauté de vie....`— Si elle vous
» dit toutes ces choses, et si elle peut vous les dire,
» et si toute sa vie cautionne ses paroles; ah! ne
» perdez pas avec elle de vains raisonnements; n'es-
» sayez pas de la réfuter; elle a la vérité, car elle
» a la vie. Elle touche de ses mains, elle voit de ses
» yeux, elle perçoit, en quelque sorte, par tous ses
» sens, une vérité que tous les argumens du monde
» n'établiraient pas avec autant de certitude, que tous
» les argumens du monde n'ébranleraient pas. Celui
» qui jouit de la vue a-t-il besoin qu'on lui procure
» la lumière? Celui qui se porte bien se laissera-t-il
» persuader qu'il souffre? Elles sont inébranlables les
» vérités dont la preuve est en lui, que dis-je? dont
» lui-même est la vivante preuve. »

Cependant Alexandre continuait ses visites du soir à l'hôtel Montchenu. — « Priez pour moi, » disait-il un jour, « ne priez pas pour que je sois garanti du mal
» que peuvent me faire les hommes, je n'ai aucune
» crainte à cet égard : je suis dans les mains de Dieu,
» mais priez le Tout-Puissant de me fortifier contre
» les mauvaises influences de ce séjour. Jusqu'à pré-
» sent j'ai résisté aux séductions, mais l'homme est si
» faible, que s'il n'est soutenu par la grâce, il suc-
» combe aux tentations qui l'assiègent de toutes parts.
» Je sens la nécessité de fuir le monde; c'est pour
» cela que j'ai demandé une habitation retirée. Dans

» l'appartement que j'occupe, j'ai beaucoup de calme,
» je ne vois ni n'entends rien qui m'éloigne de mes
» devoirs; je travaille, je lis la Parole, je m'entre-
» tiens avec mon Dieu par la prière et je vois sa mi-
» séricordieuse et tendre protection dans tout ce qu'il
» me fait éviter. »

Il portait cette même élévation dans les affaires. Alexandre encouragea loyalement la France à réparer ses pertes et à réorganiser son armée, et lorsque les ministres alliés lui représentèrent qu'il pouvait être impolitique de lui laisser recouvrer ses forces, il répondit :

— « Je ne connais point d'autre politique que celle
» de ma conscience et d'aller le droit chemin.

— « Ah ! vous avez raison, lui dit Madame de Krüdener, à qui il le racontait. « Plus vous serez gé-
» néreux pour les autres, plus Dieu le sera pour vous.
» J'écrivais à quelqu'un que la politique sacrée des-
» cendait du ciel et que vous seriez comme l'aigle
» qui déchirerait cette toile d'araignée de la politique
» actuelle. Vous avez d'autant mieux fait de donner
» ces conseils que vous aviez à vous plaindre du Roi.

— « Ah ! je n'ai pensé qu'à l'Evangile qui dit :
» quand on te demande de faire une lieue, fais-en
» deux, et si l'on te demande ton habit donne encore
» ton manteau. »

Chacun a pu lire dans les histoires de la Restauration, les difficultés contre lesquelles eut à lutter le

duc de Richelieu, pour empêcher le démembrement de la France, résolu dans les cabinets de Vienne, de Berlin et de Londres.

L'Empereur de Russie était dans la plus fausse position, entre ses alliés qui lui rappelaient la duplicité de Louis XVIII à son égard, et ses sympathies qui l'entraînaient vers la France. On lui représentait que la situation de ses Etats en Europe lui ôtant toutes craintes du côté de la France, il ne pouvait exiger que la Prusse et l'Autriche, bien plus maltraitées et plus exposées, ne prissent quelques mesures de sûreté contre leurs turbulens voisins. Enfin, on lui faisait comprendre avec toutes sortes de ménagemens, que ses armées n'ayant point combattu à Waterloo, il n'avait plus le droit de faire peser dans la balance, sa parole jusqu'alors si prépondérante dans les conseils de l'Europe. Alexandre répugnait, par délicatesse, à prendre un ton absolu, et il attendait le moment de le faire sans heurter la susceptibilité de ses alliés. Le duc de Richelieu admis à lui présenter ses hommages avec une certaine intimité, ne manquait pas de solliciter son intervention.

M. Capefigue donne au duc de Richelieu tout le mérite d'avoir, par ses insistances, entraîné Alexandre à se prononcer en faveur de la France. Le Duc se serait adressé à l'empereur Alexandre; il lui aurait montré que sa gloire, et son intérêt véritable, voulaient que la France en recouvrant ses Rois, « conservât le terri-

» toire qu'ils avaient gouverné. Il peignit avec l'éner-
» gie de la conviction, le désespoir d'un grand peuple
» et les effets qu'on pouvait en redouter. Ses efforts
» ne furent pas vains; les conseils de la générosité et
» de la modération prévalurent, etc. »

Sans rien ôter au mérite du duc de Richelieu, il est juste de rendre au comte Capodistrias une part honorable dans ce succès. Nous pouvons garantir la parfaite vérité des détails que voici : Le démembrement était inévitable. Le duc de Richelieu, désespéré, courut à l'Elysée-Bourbon et exhala sa douleur avec toute l'énergie de son patriotisme, chez le comte Capodistrias. Celui-ci après l'avoir écouté tranquillement, lui dit : — « Je sais encore un moyen que je crois
» infaillible ; voulez-vous engager le Roi à le tenter ?

— « Eh ! grand Dieu ! sans doute, expliquez-vous,
» il ne nous reste que quelques instans, demain le
» malheur et la ruine de la France seront consommés.

— « Il ne faut qu'une demie-heure. Veuillez m'at-
» tendre un moment. »

Le comte Capodistrias passe dans son cabinet, communique son plan à M. Alexandre de Stourdza, d'après lequel celui-ci rédigea une lettre ostensible, à l'empereur Alexandre, dans laquelle Louis XVIII exprimait avec noblesse, la vive douleur que lui causait la décision des Alliés ; il en faisait prévoir les conséquences fatales : il déclarait avec dignité qu'il ne consentirait pas à donner le spectacle de l'humiliation

de sa couronne ; enfin il faisait pressentir qu'en y renonçant, il livrerait la France aux conseils de son désespoir et aux fureurs des partis. Louis XVIII copia cette lettre exactement, et la France fut sauvée.

La sagesse d'Alexandre ne fut pas moins salutaire à Madame de Krüdener, en la délivrant de son mauvais génie, le pasteur Fontaine, qui venait d'arriver à Paris avec Maria Kummrin. Madame de Krüdener commençait à ouvrir les yeux, et le désintéressement qui la guida toujours s'effarouchant des prétentions et des exigences de Fontaine, elle lui refusa son appui auprès de l'Empereur.

La voyante avait eu une première extase et avait annoncé qu'elle en aurait une seconde le lendemain dans l'antichambre. Madame de Krüdener avait passé bien des heures en prière pour demander à Dieu de manifester sa volonté. Cependant à l'heure où l'Empereur traversait l'antichambre, il trouve Maria Kummrin étendue sur un canapé. Il s'informe; Madame de Krüdener ne répondant point, Fontaine prend la parole et annonce à l'Empereur que c'est une prophétesse de l'Eternel qui avait à lui parler de la part de Dieu. L'Empereur s'assied prêt à écouter, et Maria Kummrin commence un discours sentencieux qui aboutissait à une demande de fonds pour la création d'une communauté chrétienne dans les environs de Weinsberg. Madame de Krüdener s'était levée en l'entendant et était sortie

avec sa fille. Au bout d'un instant, elle revint prier Alexandre de passer au salon. Alexandre la suivit, l'arrêta dans les excuses qu'elle voulait lui faire, en lui disant qu'il connaissait assez les hommes, pour ne pas se laisser prendre à la piété de gens si prompts à demander de l'argent, et lui conseilla de s'en débarrasser le plutôt possible.

Une autre version a circulé sur cette entrevue. Maria Kummrin aurait révélé dans son extase, des faits de la plus haute importance sur l'avenir d'Alexandre et de l'Europe et Madame de Krüdener serait sortie de la chambre, pour cacher son émotion et s'évanouir dans la pièce voisine. Deux autres témoins de cette scène en auraient enseveli les détails dans le plus profond secret, jusqu'à ce jour. Du reste, les personnes graves et haut placées qui nous ont transmis ce récit, n'avaient d'autre autorité, pour en garantir l'authenticité, que celle d'informations indirectes et nécessairement douteuses.

Quoiqu'il en soit, deux jours plus tard, Fontaine repartit pour Rapenhoff.

Un soir, en entrant chez Madame de Krüdener, Alexandre lui dit : « Eh! bien, on a voulu m'em- » poisonner aujourd'hui! » Chacun se récrie. — « Oui, reprend Alexandre, on a trouvé dans mon » office une bouteille de vin empoisonné, sans que » l'on ait pu découvrir comment elle avait été in- » troduite dans la maison. Mon maître-d'hôtel vou-

» lant s'assurer si le vin qu'on allait me servir était » bien celui dont je fais usage, a ouvert cette bou- » teille et en a bu. Il serait mort sans les secours » très-pressans qui lui ont été administrés. * — Et » voyez la lettre que je viens de recevoir. » C'était une menace de mort s'il ne replaçait pas sur le trône le roi de Rome : elle était signée : *le Capitaine des régicides*. — « Soyez tranquilles, » reprit Alexandre en voyant la consternation sur tous les visages, « Dieu » est là, Dieu est là, il me garde, je suis sans » crainte. L'Éternel est avec moi, je ne craindrai » pas ce que l'homme me pourrait faire.

Le devoir a sa grâce et sa beauté. Rien n'est serein, rien n'est riant comme une vie de franche et généreuse obéissance. La figure d'Alexandre portait l'empreinte d'une satisfaction intérieure qui étonnait ceux qui le voyaient s'éloigner de tous les plaisirs. Cependant, le souverain absolu et impatient de toute contrariété reparaissait à de rares intervalles. Un soir, en traversant le vestibule de Madame de Krüdener, l'Empereur s'adresse à Joseph :

— « Avez-vous fait ma commission ?

* Cette tentative d'empoisonnement fit la fortune de M. Decazes, alors préfet de police. Il accourut chez M. de Nesselrode et se fit livrer la bouteille accusatrice, qui, soumise à l'analyse chimique, se trouva être un mélange destiné à nettoyer les meubles. Alexandre ne l'apprit que le lendemain. Louis XVIII, enchanté du zèle et de l'intelligence de M. Decazes, voulut, dès ce jour, qu'il lui rendit compte personnellement de tous les événemens de la capitale.

— » Sire, reprend Joseph en rougissant, je l'ai » oubliée.

— » Quand je vous donne un ordre, reprend » brusquement Alexandre, je prétends qu'il soit » exécuté ponctuellement. »

Il entre dans le salon, Madame de Krüdener va au devant de lui et s'informe de ses nouvelles :

— « Bien.... Madame,.... bien,.... oui, assez » bien, répond Alexandre, évidemment préoccupé.

— « Qu'avez-vous donc, Sire, vous êtes troublé?

— » Ce n'est rien, Madame, ce n'est rien. Pardon, » attendez-moi un instant, je vais rentrer. »

Il sort et abordant Joseph :

— « Joseph, pardonnez-moi : j'ai été dur, j'ai » été brusque envers vous. »

— » .... Mais, Sire.... »

— « Je vous prie, pardonnez-moi. »

L'émotion de Joseph l'empêchant de répondre, Alexandre lui prend la main :

— « Dites que vous me pardonnez?

— » Oui, Sire.

— » Je vous remercie. »

Parmi les anciennes relations que Madame de Krüdener avait voulu resserrer par la sympathie chrétienne, nous ne devons pas omettre celle de Benjamin Constant, dont M. Sainte-Beuve nous a conservé quelques traits intéressans.

« Il trouvait près d'elle consolation dans ses crises

» et aliment pour toute une portion de son âme. On
» sait quelles furent alors les vicissitudes de l'illustre
» publiciste; ses sentimens religieux n'étaient pas
» moins agités et à cette limite extrême de la jeunesse,
» revenant à la charge en lui, ils livraient comme
» un dernier combat. D'autres troubles secrets s'y
» joignirent et formaient un autre dernier orage.
» C'est près de Madame de Krüdener qu'il allait
» durant des heures chercher quelque repos, par-
» tager quelque prière, Adolphe toujours le même,
» près de Valérie régénérée. Une bienveillance pré-
» cieuse nous permet de reproduire quelques lignes
» qui peignent cette situation intérieure : « J'ai vu
» hier Madame de Krüdener, écrivait Benjamin Cons-
» tant, d'abord avec du monde, ensuite seul pen-
» dant plusieurs heures. Elle a produit sur moi un
» effet que je n'avais pas éprouvé encore, et ce ma-
» tin une circonstance y a ajouté. Elle m'a envoyé
» un manuscrit, avec prière de vous le communi-
» quer et de ne le remettre qu'à vous. Je voudrais
» le lire avec vous : il m'a fait du bien; il ne con-
» tient pas des choses très-nouvelles; ce que tous les
» cœurs éprouvent, ou comme bonheur, ou comme
» besoin, ne saurait être bien neuf; mais il a été à
» mon âme en plus d'un endroit..... Il y a des vé-
» rités qui sont triviales, et qui tout d'un coup m'ont
» déchiré. Quand j'ai lu ces mots qui n'ont rien de
» frappant : « Que de fois j'enviais ceux qui travail-

» laient à la sueur de leur front, ajoutaient un la-
» beur à l'autre et se couchaient à la fin de tous ces
» jours sans savoir que l'homme porte en lui une
» mine qu'il doit exploiter! mille fois je me suis dit:
» Sois comme les autres; » j'ai fondu en larmes. Le
» souvenir d'une vie si dévastée, si orageuse, que j'ai
» moi-même menée contre tous les écueils avec une
» sorte de rage, m'a saisi d'une manière que je ne
» peux peindre................ »

» J'avais passé ma journée tout seul, et je n'étais
» sorti que pour aller voir Madame de Krüdener.
» L'excellente femme! elle ne sait pas tout, mais
» elle voit qu'une peine affreuse me consume, elle
» m'a gardé trois heures pour me consoler; elle me
» disait de prier pour ceux qui me faisaient souffrir,
» d'offrir mes souffrances en expiation pour eux,
» s'ils en avaient besoin. » Et ailleurs : .... « Je
» suis une lyre que l'orage brise, mais qui, en se
» brisant, retentit de l'harmonie que vous êtes desti-
» née à écouter..... Je suis destiné à vous éclairer
» en me consumant..... Je voudrais croire et j'essaie
» de prier..... »

« Par malheur pour Benjamin Constant, ces élans
» qui se ranimaient près de Madame de Krüdener, ne
» se soutinrent pas, et il retomba bientôt au morcel-
» lement, à l'ironie, au dégoût des choses, d'où ne
» le tirèrent plus que par assaut ses nobles passions
» de citoyen. »

La lettre suivante, adressée à Mademoiselle de Stourdza qui avait suivi l'impératrice en Angleterre, nous peint la vie de Madame de Krüdener :

« Paris, 7 août 1815.

» Ma très-chère amie,

» Vous aurez été étonnée de voir arriver des cour-
» riers et un surtout, dernièrement, sans recevoir de
» lettre de celle qui vous est dévouée pour la vie et
» qui ne peut cesser de vous aimer. Mais ma position
» était embarrassante et j'en parlai à votre frère. Il
» m'était impossible de parler à cœur ouvert, et je
» ne sais pas parler autrement. Les routes sont peu
» sûres, les lettres sont exposées à être lues de toutes
» manières; quoique je n'aborde jamais la politique,
» il m'était impossible de vous dire autre chose que
» des choses insignifiantes, et elles ne vont plus à
» votre cœur. Je vous ai écrit de la route, de Bar-
» sur-Aube, et le courrier qui se chargea de ma
» lettre me promit bien de vous l'expédier. Nous som-
» mes arrivés ici comme par miracle, usant de cette
» puissante miséricorde qui veillait sur nous, sans
» armes, la pensée de s'en servir m'était déjà interdite.
» Le Cosaque que nous avions, avait cassé sa lance,
» et je n'avais osé la faire refaire. Nous arrivions
» toujours le lendemain d'un pillage ou d'une émeute,
» et nous passions comme une troupe d'enfans au
» milieu de cette France déchirée par les passions

» et les crimes. Presque partout, dans les villages, on
» s'assemblait autour de nos voitures. Empaytaz et
» moi, nous prêchions l'Evangile, les justes châtimens,
» mais aussi la miséricorde du Sauveur, dont l'immense
» amour ne voulait que sauver. Les larmes coulaient,
» c'était un triste tableau que ces villages abandon-
» nés, ces maisons détruites déjà par la dernière cam-
» pagne, ce peuple frappé et consterné. Notre cher
» Empereur a fait distribuer sur toute la route de
» l'argent pour diminuer les maux, partout on le
» regarde comme un ange. Son attitude a été celle
» du héros chrétien, celle qu'avec l'aide du Tout-
» Puissant, j'osais pressentir et désirer l'année passée.
» Sa grandeur frappe même les aveugles. Il annonce
» par son silence même, le Dieu qui l'a élu. Sa
» vie calme, simple, enlevée aux frivoles plaisirs
» qui font tout le bonheur du monde, est une étude
» magnifique qui prêche aux hommes cet Evangile
» si oublié. Il travaille beaucoup. Le soir il vient voir
» souvent une personne qui vous est très-attachée et
» qui demeure non loin de lui; elle est heureuse de
» le voir avancer toujours plus, vers cette grande vie
» de dépouillement terrestre et de bonheur, donnée
» et proposée par Christ. On l'aime beaucoup ici, le
» peuple ne cesse de l'appeler par des noms chers.
» Le mal seul le fuit. Il jouit de ces jouissances qui
» viennent de Dieu, de ce Sauveur qu'il confesse par
» sa vie.

» Paris est agité, et la France avec la capitale; on
» s'égorge dans le Midi; prions, pleurons. Priez pour
» moi, parce que je sens l'incapacité de remplir des
» devoirs, qui, depuis des années, rendent ma vie
» remarquable, me faisant rester quelquefois au mi-
» lieu des campagnes et vivre avec des paysans dans
» un moulin, comme je l'ai fait ce printemps; puis
» me transportant au milieu des splendeurs de la so-
» ciété et des rangs les plus élevés.

» Je cache tant que je puis, à certaines gens, mon
» séjour à Paris, mais je vois des Duchesses et des
» servantes, des hommes de tous les partis, sans vou-
» loir qu'on me parle d'aucun parti, leur disant :
« Je suis au point où je ne connais que la charité:
» si vous voulez que je montre à vos douleurs, à vos
» péchés, à vos mécomptes, à vos tourments, le seul
» remède dans le ciel et sur la terre, je vous prê-
» cherai la miséricorde du Sauveur, sinon, mon temps
» m'est trop précieux. »

CHAPITRE XVIII.

Août 1815.

Arrestation de Labédoyère. — Ressentimens de la cour. — Madame de Labédoyère chez Madame de Krüdener. — Erreur de M. Sainte-Beuve. — Réfutation. — Lettre de Madame de Labédoyère. — Sympathie de Madame de Krüdener. — Lettre à Madame de Labédoyère. — Sentence de mort. — Recours en grâce. — Son inutilité. — Opinion de M. de Châteaubriand. — S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême. — Conversation avec Alexandre. — Sentiment douloureux d'Alexandre. — Lettre de Labédoyère. — Réponse de Madame de Krüdener. — Démarche inutile de Madame de Labédoyère pour obtenir la grâce. — Visite à Madame de Krüdener — Fermeté de Labédoyère. — Sa résignation chrétienne. — Lettre de Madame de Krüdener sur les derniers moments de Labédoyère.

—

LA Restauration avait à consolider son œuvre; elle y travaillait avec ardeur. Dans toute la France les partis s'agitaient et se livraient à des récriminations aussi violentes que passionnées. La réaction royaliste poursuivait sans pitié tous les fauteurs des derniers soulèvemens qui avaient failli perdre la monarchie.

Le général Labédoyère, l'un des plus brillans soldats de l'Empire, entraîné par sa passion pour la gloire, n'avait pu résister à la voix de Napoléon,

qui évoquait en lui, tout un monde de souvenirs. Après avoir glorieusement combattu sous ses ordres à Waterloo, il s'était caché à Clermont, d'où il comptait passer en Angleterre; mais au moment de partir, il ne put résister à la tentation de dire à sa femme et à son fils un dernier adieu. A peine rentré à Paris, il est reconnu, arrêté et traduit devant un conseil de guerre. La noblesse de ses aveux, le soin qu'il mit à assumer sur sa propre tête toute la responsabilité de sa faute, excitèrent un intérêt public qui ne fit qu'accroitre les passions haineuses de ses ennemis.

A la cour, le nom seul de Labédoyère suffisait pour faire tomber certaines personnes, dans des paroxismes de fureur, et l'on n'avait pas manqué de le peindre à Madame de Krüdener comme un monstre d'ingratitude et de perfidie.

Un jour, Madame de Krüdener, profondément attristée de ces discours, avait fait appeler son gendre pour prier avec elle en faveur de Labédoyère. Quelques momens plus tard, Madame de Labédoyère fait demander à la voir : elle venait implorer son appui auprès de l'Empereur. En peu de paroles, elle gagna son cœur et dissipa toutes ses préventions contre le caractère du général. Combien Madame de Krüdener aurait été heureuse de pouvoir répondre à tous les désirs de Madame de Labédoyère! Mais elle ne savait que trop, que son sort ne dépendait pas d'Alexandre; elle-même ne pouvant s'immiscer dans

la politique, n'avait à lui offrir que les consolations de la vie éternelle.

Ce serait méconnaître complètement l'esprit de Madame de Krüdener que de lui prêter à cet égard la moindre hésitation. M. Sainte-Beuve s'y est trompé lorsqu'il a dit : « Elle eut peut-être sauvé Labédoyère » si elle avait obéi à une seule pensée. Mais des sug- » gestions diverses se succédaient près d'elle; l'inspi- » ration variait au gré de la dernière personne qu'elle » voyait, et l'une de ces personnes, hostile à Labé- » doyère, avait grand soin de ne la quitter que peu » d'instans avant l'heure de l'empereur Alexandre, » lequel trouvait la bonne inspiration clémente, toute » combattue et refroidie. »

Tous les historiens sont bien d'accord maintenant pour reconnaître que la grâce de Labédoyère était impossible à obtenir. « M. de Labédoyère, dit avec raison M. Capefigue, « était trop coupable aux yeux » du gouvernement établi; il l'avait trahi avec des » circonstances publiques avérées; la Restauration » ne pouvait le pardonner sans tout amnistier : » elle le croyait sans doute et ce fut probablement son erreur. Quant à Madame de Krüdener, sans se faire illusion sur la possibilité du pardon, elle le désirait de tout son cœur et partageait ce désir avec Alexandre, réduit aussi à une douloureuse impuissance devant l'énergique volonté de la faction ultra-royaliste.

Au reste, Madame de Labédoyère ne put s'y trom-

per et trouva dans la tendresse et dans la sympathie de Madame de Krüdener une source de consolations, où elle venait puiser chaque jour. . . . .
. . . . . « Je ne vis pas depuis 10 heures », écrivait-elle le 7 août, « c'est une agonie insupportable. Je trouve » tant de douceur à être auprès de vous, Madame; » vos angéliques paroles me font tant de bien au » cœur, que j'aurais encore eu l'indiscrétion d'aller » les entendre ce matin, mais je n'ai plus de force. » J'ai été à l'église à l'heure où on le conduisait » au conseil. Dieu daigne exaucer mes prières! »

Hélas! les jours s'écoulaient apportant heure par heure, de nouvelles douleurs et de nouveaux déchiremens. Madame de Krüdener avait peu de confiance dans les secours humains. Tout en espérant qu'un retour et des aveux sincères attendriraient le Roi, elle désirait surtout élever les regards de Labédoyère à Celui qui sauve de la mort à venir. Elle recevait à toute heure Madame de Labédoyère pour lui parler de ces grands intérêts, mais le cœur brisé de la jeune épouse ne pouvait d'abord s'en pénétrer, et tant qu'il restait un espoir sur la terre elle s'y rattachait de toute son âme. Madame de Krüdener la comprenait et sans cesser de lui prêcher un abandon parfait à la volonté de Dieu, elle pleurait avec elle et s'associait à ses angoisses avec toute la tendresse de la charité. Madame de Labédoyère entendait chaque jour mieux ce langage. Elle écrivait le 9

août : « Ah! Madame, permettez à la plus malheu-
» reuse des femmes de vous témoigner sa reconnais-
» sance pour l'intérêt que vous avez daigné prendre
» à sa trop douloureuse position. C'est encore une
» douceur pour elle de voir ses peines partagées et
» elle ne résiste pas, Madame, au désir de vous dire
» combien son cœur en est touché. Rien au monde ne
» peut égaler la douleur que j'éprouve. Je ne nourris
» plus mon malheureux enfant que de mes larmes.
» Ah! Madame, si au moins la grâce que j'implore
» du Roi pouvait m'être accordée, si j'obtenais la vie
» de mon malheureux mari, j'aurais l'espoir qu'un
» jour il serait éclairé et reviendrait à des sentimens
» dont j'aurais été heureuse qu'il ne s'écartât jamais.
» Jugez, Madame, de mon affreux désespoir, si le
» temps du repentir lui était enlevé!.... »

Le 11 août, Madame de Krüdener écrivait à Madame de Labédoyère qui venait de la quitter. « Que je
» voudrais pouvoir vous consoler, chère et infortunée
» Madame de Labédoyère; mais il n'appartient pas
» aux hommes de faire cette œuvre. Je vous ai montré
» le seul moyen qui peut vous tirer de cette douleur
» si profonde et qui peut vous être si salutaire, Dieu
» et Dieu seul, Madame, Christ le Sauveur, le mé-
» diateur, le réparateur, Christ l'amour infini, l'océan
» de la charité : c'est à ses pieds, c'est en embrassant
» cette croix qui est le refuge du pécheur, et le
» ralliement de tout ce que la chûte a devasté que

» nous trouverons le repos, la paix et le salut. C'est
» pour avoir déserté cette croix par la plus lâche
» ingratitude que les trônes s'ébranlent et que les
» peuples s'effacent de la terre.

» Oh ! Madame, vous qui avez été élevée au milieu
» des antiques restes de la monarchie (qui, jadis s'é-
» norgueillissait des premiers rois chrétiens et a vu
» les noms auxquels s'attachaient les seuls hommages
» qui ne périssent pas), vous, Madame, soyez chré-
» tienne aussi, implorez le Dieu vivant; jetez-vous
» dans son sein, non en cherchant des appuis hu-
» mains défendus par sa sainte loi, quand il dit :
» Maudit soit l'homme qui s'appuie sur un bras de
» chair, mais en le cherchant lui-même : il est plus
» tendre que la mère qui nourrit de larmes cet enfant
» qui le sollicite aussi; il est meilleur que tous les
» rois de la terre; mais Madame, il est l'Eternel et
» par conséquent, ses voies ne sont pas nos voies.
» L'immense éternité est le domaine de cet homme
» si déchu, qu'il ne sait pas traverser la vie sans la
» souiller de ses méfaits ou sans s'avilir par des
» péchés continuels.

» S'il frappe, ce Dieu, adorons, ce n'est que
» pour corriger, résignons-nous, pleurons, prions,
» mais songeons que ce n'est pas à nous à retenir
» son bras; que lui seul, dans sa profonde misé-
» ricorde, peut tenir les rênes qui conduisent ces
» créatures indociles qui tomberaient dans l'abîme, si

» la charité d'un Dieu ne s'abaissait a conduire tou-
» jours et à retenir encore, ceux qu'il veut toujours
» sauver.

» Ah! Madame, vous avez vu mes larmes, et vous
» savez si mon cœur est froid. Avant de vous avoir
» entendue nommer, j'étais aux pieds de cette croix
» et je priais pour le malheureux Labédoyère; en
» vous voyant, mon cœur se déchirait, mais cette
» religion qui a les pleurs de la pitié, a de grandes
» leçons, et son sublime ministère est, tout en aimant,
» de reprendre ainsi avec cette force qu'on ne
» puise qu'aux pieds de Celui dont on adore les
» immuables décrets.

» Je vous ai montré vos grands devoirs. La femme
» de la terre n'a que des larmes; la femme vraiment
» épouse a l'éternité, où ses liens deviennent sublimes.

» C'est là le mariage que vous présentait l'Eglise,
» tout autre n'est qu'adultère. Ce qui n'est pas fondé
» en Christ, n'est qu'un de ces événemens de la vie,
» sur lesquels, se posent comme sur tout ce que
» font les hommes du torrent et des vertiges, la
» passion, la cupidité, ou l'ambition qu'on appelle
» convenances, ou enfin toutes ces folies que les
» hommes peuvent vouloir, annoblir, mais qui ap-
» partiennent au domaine du mal et sont frappées
» de réprobation.

» Soyez donc chrétienne, ayez le courage de mon-
» trer à votre mari ses terribles péchés, mais mon-

» trez-lui le Dieu-Sauveur qui se fit homme pour » solder pour lui aussi, par son sang, ses péchés. » Ne l'excusez pas, ne vous réjouissez pas de le trou- » ver calme; montrez-lui qu'il aura un jugement ter- » rible s'il n'implore pas Christ. Ne le flattez pas » d'espoir. Quel est le souverain qui ose arrêter le » bras de Dieu? Priez, priez pour lui et avec lui.

» Voilà vos grands devoirs, ma jeune amie, et je » vous promets au nom de ce Sauveur qui daigna » me montrer aussi sa miséricorde et m'arracher à un » monde où je n'étais pas heureuse au milieu de tout » ce que les hommes envient; je vous promets, » dis-je, la paix qui vient de lui seul et un bonheur » que les hommes ne peuvent concevoir. Vous serez » grande à leurs yeux par quelques vertus qu'ils en- » censent, en pleurant, en vous dévouant à leur » manière, peut-être en périssant de douleur. Tout ce » qui fait spectacle les frappe. Soyez vraiment grande » en pleurant aux pieds de la croix, en donnant tout » votre cœur à Dieu, en vous disant : Ma tâche su- » blime est d'éclairer mon mari, non de l'abuser, » c'est de lui montrer les tristes fruits d'une vie » donnée au monde, où, en n'étant pas chrétien, » il tombe dans cet abîme, d'où l'inépuisable cha- » rité d'un Dieu seul, peut le tirer encore quand » les hommes l'abandonnent.

» Ah! qu'il pleure d'avoir offensé ce Dieu si grand, » si immense, qui en se faisant homme porta nos

» malédictions et mourut sur une croix d'ignominie ;
» qu'il frappe sa poitrine, il sera grand encore en se
» relevant. Car Dieu seul, sa grâce seule, peut relever,
» et les hommes n'oseront le condamner quand Dieu
» pardonne. Il pleurera d'avoir manqué à ce Roi gé-
» néreux qui était son bienfaiteur. Ces larmes là sont
» celles des hommes rendus à leur primitive dignité ;
» il n'est pas de grand homme qui n'ait pleuré sur
» lui-même, et il n'existe aucun mortel qui aux yeux
» de Dieu, et à ses propres yeux, n'ait été coupable.
» C'est alors qu'il verra combien la fausse grandeur
» est misérable ; c'est alors qu'il gémira sur ses éga-
» remens. S'il s'excuse, il est perdu.

» Je vous ai parlé avec vérité, je ne connais que
» ce langage. La charité est mon devoir ; elle est
» tour à tour tendre et sévère. Je suis chrétienne et
» en m'humiliant de mon néant aux pieds de Christ,
» j'ai l'audace des plus grandes espérances ; car je
» connais sa profonde miséricorde, et j'espère le
» salut de votre mari, s'il veut se jeter dans le sein
» du Sauveur qui ne repousse personne. »

Le cœur de Labédoyère était à la hauteur de pareils sentimens et il se montra profondément reconnaissant de ce que Madame de Krüdener faisait pour sa malheureuse compagne.

Le 15 août, la fatale sentence fut prononcée. Labédoyère eut quatre jours pour se pourvoir en grâce, il ne négligea pas d'en profiter. Après avoir

parlé de l'arrêt qui détruit son existence, celles de sa femme et de son fils et de la résignation avec laquelle il est prêt à mourir s'il le faut, il s'exprime ainsi dans sa lettre à Louis XVIII :

« ...... Mais tous les sentimens de la nature m'ap-
» pellent à la vie, me conjurent de leur rendre un
» fils, un frère, un époux, un père. Je ne puis
» leur résister et je demande ma grâce aux pieds
» de Votre Majesté, j'implore sa clémence.....

» ...... Mon esprit a égaré mon cœur, de faux
» prestiges m'ont entraîné, j'en suis au désespoir.
» Mais français et toujours français, je reporte à mon
» roi les sentimens de respect et d'amour dont je
» ferai profession jusqu'à mon dernier soupir. Ose-
» rai-je prononcer le mot de fidélité? Oui, car le
» sentiment en est à jamais dans mon cœur; je le
» jure à Votre Majesté, si elle daigne me rendre
» aux vœux de ma famille, elle usera du plus beau
» de ses droits et je bénirai à jamais avec ma
» femme et mon fils l'acte protecteur qui nous aura
» réunis, aura consolé ma mère et mon frère et donné
» à Votre Majesté un sujet fidèle qui ne croira jamais
» réparer tous ses torts qu'en se rendant digne de
» sa famille par son dévouement pour Votre Majesté. »

La politique, la prudence, la raison d'état étaient d'accord avec l'évangile pour conseiller de faire grâce. Mais beaucoup d'esprits sages et modérés croyaient alors que les Bourbons avaient épuisé ce droit, le plus

beau de leur couronne. Ils ne voyaient que l'intimidation qui fut capable de mettre un frein aux passions implacables que n'avait pas désarmées l'amnistie générale de 1814. Suivant eux, une justice inexorable à toutes les sollicitations du repentir, devait frapper de grands exemples. M. de Chateaubriand adressait au roi ces paroles : « Le moment est venu de sus-
» pendre votre inépuisable clémence ; vous avez saisi
» le glaive que le Souverain du Ciel a confié aux
» puissans de la terre pour assurer le repos des
» peuples, etc....... » Bien d'autres témoignaient avec une violence passionnée la conviction que la sévérité pouvait seule affermir le trône.

Une femme dont le nom rappelle les plus grandes infortunes et qui les supporta avec la plus noble résignation, Madame la duchesse d'Angoulême elle-même, en quittant l'Angleterre, avait apporté en France, des impressions toutes semblables à celles de la cour.

Une fois convaincue de son devoir, Madame n'avait rien de féminin dans sa manière de l'accomplir. Elevée à l'école du malheur dès ses jeunes années, elle avait contracté dans ses cruelles épreuves une sorte de raideur qui voilait au premier abord le charme pénétrant de sa bonté et sa sensibilité. Les nuances qu'elle eût désiré exprimer, disparaissaient sous une certaine brusquerie nerveuse qui la fit bien souvent méconnaître de ceux qui ne la voyaient

qu'en passant. Un jour Alexandre profondément touché des aveux de Labédoyère blâmait devant elle l'arrestation et le jugement, et plaidait avec chaleur la cause de la clémence.

— « Mais à quoi servent de telles rigueurs, à quoi » en veut-on venir ?

— « Sire, reprend Madame la duchesse d'Angoulême, « la justice demande de la fermeté, des mesures » propres à imposer.

— « Madame, si la justice a des droits, la cha» rité réclame aussi les siens.

— « La charité !.... on ne la distingue pas de la » faiblesse.

— « Vous vous trompez, Madame, reprit fermement Alexandre, « la charité gagne les cœurs, elle » les fond. »

Quelques momens plus tard, il racontait cette conversation chez Madame de Krüdener. Il n'y avait rien à espérer du moment où les conseils de la miséricorde étaient rejetés, par celle qui en avait donné de si nobles exemples. Combien ne fallait-il pas que la pensée de garantir la France de toute révolution nouvelle, eut d'empire, pour avoir fermé à la clémence le cœur de l'infortunée Princesse, qui ne trouva jamais dans ses propres inspirations, que le sentiment du pardon et de l'oubli, le plus religieux et le plus royal des legs du testament sanglant de son père.

Cependant Labédoyère mettait à profit les ins-

tans qui lui restaient, pour se préparer à la mort. Il avait lu la lettre de Madame de Krüdener à sa femme ainsi qu'un ouvrage de piété qu'elle lui avait fait remettre et il voulut lui en exprimer sa gratitude :

» Je ne puis me refuser au bonheur de vous re-
» mercier de l'intérêt que vous voulez bien témoi-
» gner à ma trop malheureuse femme. Vous avez ap-
» précié ses bonnes et excellentes vertus et vous
» voulez bien lui offrir des pensées de consolation.
» Ne trouvez pas mauvais, Madame, que je vous en
» remercie. Je suis reconnaissant de l'ouvrage que vous
» m'avez envoyé. Il y a des momens où l'on aime par-
» ticulièrement à s'occuper des grandes et sublimes
» pensées qu'offre la religion. J'espère que je saurai
» mettre à profit les courts instans dont il me reste
» à disposer. Je ne puis croire, Madame, que vous
» ayez un souvenir confus de moi. Dans le temps
» où j'ai eu l'honneur de vous voir, je n'avais point
» une malheureuse célébrité. Madame de Labédoyère
» m'assure que vous avez eu la bonté de passer à la
» porte de mon triste château ; que je suis touché de
» cette preuve d'intérêt ! Je désire de vous en témoi-
» gner ma vive reconnaissance. Excusez la liberté que
» j'ai prise. Je suis, Madame, avec respect,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» De la B. »

Madame de Krüdener y répondit aussitôt : « Je vous
» remercie, Monsieur, de cette touchante lettre qui

» m'a fait verser d'amères et douces larmes. Hélas! » Monsieur, qui ne pleurerait pas sur des situations » aussi déchirantes. Mes larmes aussi ont été douces, » car la disposition de votre âme me fait espérer que » vous vous jetez dans les bras de ce Sauveur qui ne » veut que vous recevoir, qui, bien plus que toutes » les mères sait aimer, qui apaisa pour nous la jus- » tice de son Père Céleste, qui veut être le nôtre, » par ce sacrifice auguste. Ah! cher et infortuné » Monsieur de Labédoyère, jetez-vous tout entier dans » son cœur. Songez à cet amour d'un Dieu qui se fit » homme, et songez combien tous nous l'avons peu » aimé.

» Ah! je vous en conjure par la douleur même » qui m'a si souvent agitée pour vous et par les » larmes qui sont dans mes yeux, oubliez ce que » disent les hommes qui ne connaissent rien de la » vérité et la repoussent, ne songez qu'à l'immense » amour du Dieu Sauveur, de Jésus-Christ qui nous » jugera s'il ne nous sauve pas; quand tout aura » disparu, il restera. Il est l'Eternel.

» Oh! Monsieur, une étincelle de cette charité » qui est dans son sein, me porte à prier pour » vous, à me jeter souvent aux pieds de cet ado- » rable Sauveur. Ne repoussez pas la prière que je » vous fais. J'ai été élevée non par des hommes, mais » par des miracles de la miséricorde; je ne puis que » m'accuser, comment oserais-je vous rappeler des

» torts? Mais nous sommes tous coupables et tous, il » veut nous sauver. Ah! la terre des mensonges et » les hommes qui ne savent qu'errer nous envelop- » peront-ils toujours de leurs illusions? La terre » s'enfuit, les hommes passent, l'éternité reste. Là » vous trouverez un Dieu plein d'indulgence qui » calmera les souvenirs de la vie, si vous venez à » lui repentant.

» Oh! quand j'ai vu votre première jeunesse je » ne savais pas qu'un si sombre avenir....... Mais » l'éternité tout entière reste au chrétien, soyez-le. » Ne rougissez pas de reconnaître la puissance et » l'amour de Celui que des lâches désertent; im- » plorez le Sauveur, nommez son saint nom. Il ne » veut pas de longues prières, il veut votre cœur. » Votre volonté suffit et quand les hommes ne veu- » lent trouver que des torts, Lui ne veut trouver que » des excuses. Il veut votre repentir, nous nous » unissons à vous, nous prions, nous nous pros- » ternons.

» Que la mort du chrétien qui implore Christ » est grande! Elle le lie à tous ces grands hommes » la splendeur des siècles, les Augustin, les Jérôme, » les Tertulliens, les Fénélon, les St-François, tous » les conservateurs des titres précieux de l'humanité » se joignent à lui.

» Et qu'ont fait les Bayard, les Gustave Adolphe, » les plus grands capitaines de leur siècle? Votre an-

» gélique femme aura des consolations si elle a avec
» vous tout l'avenir, rien ne passe, rien ne finit,
» et en Dieu tout est beau, tout est sublime félicité.
» Nommez, nommez souvent ce nom de notre Dieu
» Sauveur. Les écritures disent qu'il est comme un
» baume répandu.

» Pardonnez-moi ce qu'il y avait de trop fort, ce
» qui a pu vous blesser dans ma lettre à votre femme,
» Ne voyez que ce cœur convaincu par lui-même,
» qu'il est plus misérable que tous : voyez-y actuel-
» lement l'ardent besoin de votre salut.

» Pardonnez chaque jugement. Le chrétien ne doit
» pas juger. Que je voudrais vous voir et que mes
» accents vous prêchassent cette miséricorde que j'ai
» trouvée aux pieds de la croix. Je ne prends point
» congé de vous; mes espérances sont immortelles
» et le chrétien commence la vie, quand l'incrédule
» ne commence qu'une suite d'affreux tourmens.

» Que le Seigneur en lequel j'ai tout mon espoir,
» que Christ le Dieu vivant vous bénisse!

» J'ai appris que vous n'aviez pas d'aigreur contre
» ceux qui ont mis de l'acharnement à vous perdre, que
» vous pardonniez à vos ennemis. Je ne sais si vous en
» avez. Je ne juge pas ; je suis heureuse de vous voir
» ces sentimens. Mais aussi, cher Monsieur de Labé-
» doyère ne vous excusez pas aux yeux du Christ ;
» avouez-lui, et avouez hautement que vous avez
» péché et allez à cette miséricorde qui fit couler le

» sang de la rédemption, dont une goutte rachète-
» rait des mondes. »

Cependant Madame de Labédoyère avait encore un dernier espoir dans la bonté naturelle des Bourbons. Elle alla se jeter aux pieds du roi Louis XVIII pour demander grâce. Elle fut repoussée. Madame de Krüdener n'avait cessé de prier et de souffrir avec elle. Elle savait qu'il n'y avait aucun moyen d'obtenir grâce des hommes, et l'on n'avait cessé de le lui répéter, afin qu'elle n'usât point de son influence sur Alexandre. Alexandre lui-même avait parlé, mais inutilement. Dans la nuit du 18 au 19, elle venait de se livrer au sommeil, épuisée de fatigue, lorsque Madame de Labédoyère, repoussée des Tuileries, sachant que le jugement de son mari serait confirmé le lendemain, vint encore chercher auprès d'elle un refuge contre son désespoir. Après une scène déchirante, Madame de Krüdener eut la douceur d'avoir versé par ses prières quelque baume dans le cœur de son amie. Elle venait de s'endormir : c'était le matin; elle vit en songe M. de Labédoyère s'approcher d'elle et lui serrer les mains avec l'expression de la paix et de la reconnaissance. Il lui dit : « Ils veulent que ce
» soit aujourd'hui. »

Labédoyère fit preuve jusqu'au dernier moment d'autant de résignation que de fermeté. A l'heure marquée, il monta en voiture avec le respectable abbé Du Londel, ancien ami de sa famille. S'aper-

cevant qu'on lui faisait traverser la rue de Grenelle, il mit la tête à la portière pour demander qu'on ne le fit passer ni par cette rue, ni par celle de Saint-Dominique, où demeuraient sa femme et sa mère: mais il avait à leur laisser des consolations plus précieuses et plus durables que les dernières preuves de cette tendre sollicitude dont la pensée d'une fin si prochaine ne pouvait le distraire. Son âme était remplie de cette paix, de cette assurance du pardon et de la réconciliation qui embellissent et vivifient toutes les affections terrestres.

Rien ne vint démentir au dernier moment, les saintes espérances dont son repentir avait rempli le cœur de ceux qui l'aimaient.

L'œuvre de la grâce fut parfaite. Appelé à la onzième heure, il avait racheté le temps à force d'abandon, de sincérité et de confiance. Il considérait d'un œil ferme ce dernier moment, où « il ne nous » reste plus rien que ce que nous avons donné. » Il n'appartenait plus à la terre et répondait à cette voix céleste qui lui criait, comme à toute la race humaine : *Fils des hommes retournez* : — *Me voici, Seigneur!* avec toute l'humilité et l'adoration d'un disciple fervent.

A ses yeux si long-temps éblouis des prestiges de la gloire et de la renommée, resplendissaient les immortelles couronnes réservées à la foi, à l'obéissance et à l'amour. A son cœur non encore rassasié des douces et

précieuses affections de la famille, l'amour divin présentait les trésors de sa tendresse et la douce perspective de retrouver dans le sein de Dieu ceux qu'il laissait pour un temps. Le souvenir même des jours consumés dans une activité toute terrestre, d'une vie livrée à toutes les vanités passionnées et les fougues d'une jeunesse sans Dieu, ne pouvait troubler ses espérances : il avait tout déposé aux pieds de la croix, en se donnant il avait tout donné et il avait tout reçu.

Dans une dernière visite à Madame de Labédoyère, Madame de Krüdener en exprimait la joyeuse certitude.

« Après les douleurs que j'avais éprouvées hier
» pour ce malheureux Labédoyère et les heures pas-
» sées dans cette nuit de tristesse d'âme, quel bien-
» fait pour nous d'entendre le chant sacré et les
» paroles : *Seigneur ayez pitié de nous* : que j'ai en-
» tendues à la messe (culte grec.) J'ai pleuré, j'ai
» retrouvé un peu de forces dont j'avais besoin pour
» voir la pauvre, la pauvre Madame de Labédoyère
» qui devait partir aujourd'hui. J'ai été la voir,
» je l'ai trouvée dans son lit. D'abord mon aspect
» n'a fait qu'augmenter ses douleurs. Ensuite Dieu
» m'a aidé à lui montrer le bonheur qu'elle devait
» avoir dans le salut de son mari.

» J'ai trouvé le confesseur qui l'a accompagné qui
» est un saint homme et j'ai eu des détails les plus
» consolants. Labédoyère a fait une si belle mort,
» que cet homme vénérable disait que tout son

» désir était d'en avoir une aussi belle. Il lui a » lu d'abord en voiture les psaumes. Durant la tra» versée, toute son âme était préparée. Il était » enlevé à la terre ; il s'est recueilli avant la mort, » a demandé l'absolution et la bénédiction, a con» fessé hautement le seigneur Jésus-Christ, ne s'est » laissé retenir par aucun de ces lâches respects hu» mains, a baisé à plusieurs reprises le crucifix, » a adoré les cinq plaies du Sauveur, a fait l'acte » de résignation de sa vie, a pardonné à tous ses » ennemis, a ensuite dit en montrant son cœur, de » tirer, et en levant ses regards vers le ciel, éten» dant ses bras en croix, il est tombé et le sourire » est resté longtemps sur ses lèvres.

» Oh ! mon Dieu, qu'il est doux de raconter de » pareils détails pour la gloire de notre divin et ad» mirable Sauveur. Au milieu de notre triste siècle, » j'ai appris à connaître à cette occasion, de saintes » femmes qui ont prié journellement. L'amie intime » de Madame de Labédoyère, qui avait vu le bonheur » de leur union, et sa famille, étaient là aussi. Il » avait écrit à chacun et exprimé son repentir et sa » résignation ; tous l'aimaient profondément. Adorons » le Seigneur qui de sa faute a tiré son repentir et » l'a amené au salut par grâce. »

CHAPITRE XIX.

Août et Septembre 1815.

Madame de Krüdener visitant une maison d'éducation. — Jésus prêché aux enfans. — Débonnaireté d'Alexandre. — Difficulté de faire accepter du monde, la vie sérieuse du chrétien. — Le faubourg Saint-Germain et Alexandre. — Alexandre fuyant le monde. — Le salon allemand du prince de Metternich. — Lettre de Madame de Krüdener. — Conversation avec M. de Châteaubriand et la duchesse de Duras. — La duchesse d'Escars. — La duchesse de Duras chez Madame de Krüdener. — Citation de M. Sainte-Beuve. — Humilité de Madame de Krüdener. — Lettre de M. de Châteaubriand. — Son jugement sur Alexandre. — Autocratie du génie. — Réserve d'Alexandre. — Il retrouve M. de Châteaubriand à Vérone. — Leur relation se resserre. — Réflexion. — M. de Lamartine. — Vers inédits à l'empereur Alexandre. — Bergasse. — M. de Géraudo. — Madame de Krüdener dans la prison de Saint-Lazare. — Réfutation d'un reproche de M. S.te-Beuve. — Journal de Madame Armand. — Le monde et Saint-Lazare. — Le camp de Vertus. — Madame de Krüdener se rend à Montmirail. — Une nuit au Mesnil. — Citation de M. Sainte-Beuve. — Observations. — Journal de Madame Armand. — La fête de Vertus. — Citation de M. Sainte-Beuve. — Réfutation. — Retour à Paris. — Visite de l'Empereur à Madame de Krüdener.

Madame de Krudener ne sortait guère de chez elle sans avoir quelque but utile et quelque devoir à remplir. Souvent on la pria de visiter des personnes retenues par la maladie, ou des institutions charitables. Elle s'était rendue dans l'école que dirigeaient Martin et Below et elle adressa aux enfans une allocution qu'elle termina en leur disant qu'elle serait bien aise de con-

naître ceux qui se sentaient disposés à donner leur cœur au Seigneur. Aussitôt toutes les mains se levèrent. Un seul enfant, avait manqué à cet appel et baissait la tête, puis il se mit à fondre en larmes. M. Empaytaz s'approche et s'informe de la cause de ses pleurs. — « C'est que, répond l'enfant, d'une » voix entrecoupée de sanglots; j'ai bien présenté la » main à Jésus...... ; mais je ne sais pas s'il veut la » prendre. »

Tous ses camarades s'étaient mis à pleurer avec lui en l'entendant. M. Empaytaz leur fit une exhortation qu'il termina par une prière qui ramena la joie sur tous les visages. Heureux âge! où la pensée de se donner au Sauveur et la crainte de n'en pas être accueilli, peut causer de si vives et de si promptes émotions.

L'Empereur fut ému de ce trait et s'exprimait à ce sujet sur la nécessité de devenir enfant par le cœur, en homme qui a consenti à s'abaisser, à se reconnaître humble, petit et misérable au pied de la croix, il s'efforçait de mettre toute sa vie en harmonie avec les saintes dispositions de l'enfance chrétienne. Il se montrait plein de douceur et de débonnaireté, et toujours prêt à déclarer, sans embarras et sans détour, la confiance qu'il avait aux promesses de son Divin maître et le respect qu'il portait à ses ordres.

Un jour, il avait été averti d'une manifestation violente, projetée par quelques officiers prussiens pour se venger des français. Alexandre les fit venir,

leur parla comme à des camarades et les voyant touchés de son affabilité, il leur proposa le pardon des injures, tel que l'Evangile le commande, comme la seule conduite digne d'eux et ne les laissa partir qu'après les avoir convaincus. Lui-même donna l'exemple de cette charité à l'égard d'un homme qui l'avait grièvement offensé, et comme Madame de Krüdener l'en félicitait :

— « Je suis disciple de Christ, répondit-il; je marche » l'Evangile à la main; je ne connais que cela. »

Au travers de la corruption humaine et au milieu des ruines de notre gloire première, quelques rayons de la lumière divine, trouveront toujours à luire dans nos ténèbres. Ces traits de générosité et de grandeur d'âme rencontraient au sein de la capitale, de chauds admirateurs; mais là, s'arrêtait la sympathie. Les Parisiens livrés à la puissance des impressions du dehors, mobiles, curieux, actifs, dominés par l'instinct de la sociabilité, le charme de vivre et la passion du plaisir, habitués à ne laisser aucune de leurs pensées prendre leur vol vers le monde invisible et vers les choses de l'éternité, ne pouvaient comprendre ce besoin qu'éprouvait Alexandre de fuir la dissipation et les agitations sans but, pour rafraîchir son âme dans la retraite, la prière et la méditation. On lui faisait un crime de sa dévotion.

Suivant M. Parisot, « on croyait sérieusement le czar » voué à la dévotion, et les dames du faubourg Saint-

» Germain disaient que la mystique baronne défen-
» dait à l'Empereur d'aller au spectacle, au bal,
» qu'elle le faisait jeûner, qu'elle le tourmentait de
» pratiques particulières de dévotion. Très-probable-
» Alexandre s'accomodait de ces on dit, et feignait
» de se laisser catéchiser par Madame de Krüdener
» pour que le croyant livré à des rêves qui valent la
» *quadrature du cercle* et la pierre philosophale, on
» prit le change sur son ambition et son profond
» machiavélisme *. »

Madame de Krüdener n'avait pas grand peine à retenir Alexandre dans la retraite à en juger par ces paroles extraites d'une des ses lettres :

« .... Alexandre est l'élu du Seigneur; il
» marche dans les voies du renoncement. Je connais
» chaque détail, je dirais presque chaque pensée de
» sa vie; il vient toujours régulièrement ici, et de
» plus en plus ce lien spirituel formé par Dieu se
» fortifie. Quand il est obligé d'aller quelquefois dans
» le monde, ce n'est jamais à un spectacle ni au
» bal et il me disait que cela lui produisait l'effet
» d'un enterrement et qu'il ne pouvait plus concevoir
» les gens du monde qui lui proposaient des amuse-
» mens. ** »

Nous avons déjà dit qu'en désespoir de cause, un

* Biographie Universelle.

** 30 août 1815.

grand diplomate Autrichien avait attiré à Paris plusieurs dames de la cour de Vienne aussi remarquables par leur esprit et leur talent que par leur beauté. Dès que leurs salons furent ouverts, l'Empereur entendit retentir de tout côtés un concert de louanges à l'honneur de ce cercle où l'on désirait l'attirer, mais au bout de peu de jours, il se plut à rassurer Madame de Krüdener sur le danger de ces tentations.

« Vous savez ce que sont pour moi les femmes
» du monde. J'ai été leur faire deux visites au plus;
» je ne m'en souviens plus, et quand une femme
» vient chez moi, présenter des requêtes plus de
» deux fois, je ne la reçois plus. »

Le surlendemain, ces dames ayant été présentées à la cour : « Les trois dames ont été présentées, dit Alexandre
» en riant; elles avaient des toilettes de Vienne qui
» n'*étaient pas fameuses;* elles étaient fort mal, et
» cela fermera toutes les bouches...... »

« Hier, écrit Madame de Krüdener dans la même
» lettre, hier, la duchesse de Duras et Châteaubriand
» causaient chez moi. Nous parlions des châtimens
» qui pèsent sur la France, et je leur répondais,
» lorsqu'ils me parlaient du grand pouvoir que j'ai
» sur quelqu'un : — « Ce quelqu'un n'est que poussière
» et un bras de chair. Dieu me donne de lui dire
» la vérité. Dieu lui inspire l'amour de la vérité,
» mais il ne peut rien pour la France. Il n'y a pour
» ce pays qu'à faire amende honorable, qu'à s'hu-

» milier et à demander grâce, au pied de cette croix
» déserte depuis si long-temps, et à confesser hau-
» tement Jésus Christ. Alors couverte du sac et de la
» cendre, la corde au cou, si on le veut, je serai la
» première. J'ai péché aussi, au milieu de cette Ba-
» bylone! que le Roi, que les grands et le peuple
» s'amendent aussi, en se frappant la poitrine. Et
» vous, Madame la Duchesse, vous qui êtes une
» femme de grand courage, vous en serez!

— » Oh! oui dit-elle, oui!

» Peu de jours avant, la duchesse d'Escars, une
» ancienne amie à moi, m'avait dit qu'elle voulait
» se prosterner publiquement. Châteaubriand est de
» mon avis. Il vient de publier un discours remar-
» quable. Enfin l'Eternel dispose les cœurs.....

» C'est un miracle que ma santé et ma vie. On
» ne fait qu'entrer et sortir.... Je ne sais presque
» si je mange, et je parle sans cesser. Le soir je
» me repose en parlant doucement à l'Empereur et
» en l'entendant, mais il vient tard et part tard.

» *P. S.* Pourrez-vous lire ma lettre et la com-
» prendre? Votre cœur la devinera. Je n'ai pas le
» temps d'assembler mes idées et de les écrire. De-
» puis que j'ai fini ma lettre, j'ai vu un monde
» inouï, je n'ai pas eu le temps de passer une
» robe. La duchesse d'Escars sort d'ici : un anglais
» qui a fait le tour du monde nommé Bruce, le jeune
» de Staël, fils de Madame de Staël, Madame de

» Gérando, votre princesse Bagration me demandent » une heure. »

Dans cette foule de visiteurs les uns ne venaient que pour satisfaire leur curiosité, d'autres subissaient l'empire de la mode? Combien étaient attirés comme la duchesse de Duras par le désir de trouver les consolations et la paix que donne l'Evangile? Madame de Krüdener ne s'y trompait guère et n'avait pas à se reprocher de maintenir dans l'erreur ceux qui la visitaient; mais elle devançait les temps où ceux que le monde retenait momentanément par ses charmes trompeurs, sortiraient vainqueurs de la lutte, et elle leur prédisait la victoire, avec une assurance puisée à la connaissance de cet amour qui ne se lasse jamais d'appeler, et qui achève toujours l'œuvre qu'il a commencée dans nos cœurs. Madame la duchesse de Duras était une de ces âmes qui lui causaient les plus ravissantes espérances. Madame de Krüdener admirait cette spontanéité, cette générosité, cette élévation de sentimens que les lois de l'étiquette et les préjugés de la cour ne pouvaient rabaisser à leur niveau, et ne se lassait pas de lui annoncer qu'elle aussi, quitterait les vanités de la terre ponr se donner à Dieu, et quand Madame de Duras mesurait d'un œil étonné la carrière à franchir pour atteindre à ce but glorieux, — « Et » moi aussi, lui disait Madame de Krüdener, j'ai » brillé, j'ai été élégante et maintenant un matelas » et quelques chaises de bois me suffisent et souvent

» un moulin et des paysans entrent dans ma vie » comme aujourd'hui des princes et des duchesses. » En remarquant le salon sans ornement et sans glaces, Madame de Duras s'écria :

— « Ah ! vous n'en avez pas besoin, votre miroir est » dans votre cœur. Quelle heureuse vie ! » Quelques années s'écoulèrent et victime elle-même de l'aveuglement des passions et des partis, l'auteur d'Ourika et d'Edouard écrivait des réflexions chrétiennes empreintes d'une vraie piété. Madame de Duras semble avoir révélé le secret de cet admirable progrès dans les paroles suivantes d'un écrit sur ces mots : *Veillez et priez.* « Presque toutes ces douleurs morales, ces déchiremens de cœur qui bouleversent notre vie auraient » été prévenus si nous avions veillé ; alors nous n'au- » rions pas donné entrée dans notre âme à ces pas- » sions qui toutes, même les plus légitimes, sont la » mort du corps et de l'âme...... A mesure qu'on » avance, les illusions s'évanouissent, on se voit en- » lever successivement tous les objets de ses affections. » L'attrait d'un intérêt nouveau, le changement des » cœurs, l'inconstance, l'ingratitude, la mort, dé- » peuplent peu-à-peu ce monde enchanté dont la » jeunesse faisait son idole..... Adorer Dieu, c'est » adorer à leur source les perfections que nous es- » périons trouver dans les créatures et que nous y » avons vainement cherchées : ce peu de bien qui » se rencontre quelquefois dans l'homme, c'est en

» Dieu que nous aurions du l'aimer...... » Cette vie si brillante et si complète s'éteignant dans les saintes aspirations, et les élans de l'amour divin était une reponse aux ardentes prières de Madame de Krüdener.

Une autre femme dans une haute position, écrit Madame de Krüdener (chargée de faire les honneurs aux Tuileries), disait un jour : « Je ne puis rendre » ce que vous me faites éprouver. Entraînez-moi ! »

En présence de ces manifestations Madame de Krüdener s'humiliait. « On me voit avec une sorte d'en- » thousiasme plus dangereux à l'orgueil caché que » tous mes premiers succès, et j'ai à craindre les » replis secrets d'un cœur où toute la malice de la » nature humaine n'a pas cessé d'exister. Que de » fois je tremble de me surprendre cette vanité que » tout révèle!..... On se jette avec ardeur dans ce » cœur qui a tant de choses à dire au malheur et à » l'ennui de la vie. Le prestige de cette amitié bien » connue que me porte celui qui entraîne tant de » cœurs et qui ne vient presque que chez moi ajoute » à tout cela...... »

Plusieurs en effet recherchaient moins en Madame de Krüdener la femme chrétienne, la servante dévouée de Dieu, que la sujette de l'autocrate qui pouvait concourir à la restauration de la vieille monarchie. Dans le but d'arriver jusqu'à lui, M. de Châteaubriand s'efforçait de réchauffer les glaces de son

respect pour Madame de Krüdener. Voici ce qu'il lui écrivait :

« Je serais bien empressé, Madame, d'aller vous
» offrir mes respectueux hommages si je n'étais re-
» tenu chez moi par mille affaires. J'arrive d'Orléans
» charmé de tout ce que j'ai vu, plein d'espoir pour
» notre malheureuse patrie, si un *grand prince sur-*
» *tout veut nous aider*. Il vient de s'opérer sur toute
» la surface de la France une espèce de miracle au-
» quel on ne fait pas assez d'attention. Ces mêmes
» électeurs qui, depuis quinze ans, recherchaient
» pour les nommer des hommes ennemis de tous les
» principes sociaux, moraux et religieux, viennent
» de faire, au grand étonnement de tout le monde,
» des choix pour la plupart excellens. La France va
» enfin être représentée par des chrétiens et par cette
» ancienne race de français qui jouissait de l'estime
» de toute l'Europe. N'est-ce pas là une inspiration
» particulière de la Providence ? Si nous profitons bien
» de cette dernière miséricorde, nous pouvons échap-
» per à notre ruine. *Quelle gloire pour le prince ma-*
» *gnanime que vous n'admirez certainement pas plus*
» *que moi*, si après avoir triomphé par les armes,
» si après avoir détrôné notre oppresseur, il détrô-
» nait encore notre révolution. Que faut-il faire pour
» cela, Madame? Ce que j'ai indiqué dans le discours
» que vous m'avez demandé et que j'ai l'honneur de
» vous envoyer. Choisir les bons, écarter les méchants ;

» tandis que l'impiété et tous les crimes continueront » à être en honneur, nous espérerons vainement de » sortir de l'abîme et cette immense population qui » vient de manifester son esprit par l'excellence de » ses choix, perdra le fruit du seul effort qu'elle ait » fait depuis quinze ans, pour se relever. Je désire » bien, Madame, que mon discours obtienne votre » approbation; vous y trouverez du moins, je l'es» père, les sentimens et les principes d'un honnête » homme. »

Alexandre lut cette lettre dont l'auteur lui fut présenté par Madame de Krüdener. « Ce prince, dit M. de Châteaubriand *, « était aussi grand par l'âme que » Napoléon l'était par le génie; ses paroles ont un » caractère de magnanimité qui manque à l'homme » étonnant devant lequel il s'éclipsait. « Et ailleurs: « Il avait l'âme forte et le caractère faible. » M. de Châteaubriand avait au contraire plus de grandeur dans l'esprit et le caractère que dans l'âme; une relation entre ces deux hommes, devait donc tourner à l'avantage de tous deux, en les complétant, mais l'absence d'une certaine culture intellectuelle empêchait l'Empereur de s'incliner suffisamment devant « le Roi des talens de notre âge. » Puis, il faut le dire, cette royauté du génie était autrement exigeante que celle de l'empereur de Russie et elle prétendait

* Congrès de Vérone.

bien au-delà de cette élégance affectueuse, dont Alexandre savait cependant varier les nuances avec un goût exquis.

Avec ce tact qui le distinguait, l'Empereur comprit très-vite que les protestations d'estime et de respect de M. de Châteaubriand n'étaient, au fond, que comme une belle tirade, dans le beau rôle que récitait ce noble acteur : sa sensibilité en fut froissée et il se renferma dans la dignité de son rang. Sept ans plus tard, quand il le retrouva au congrès de Vérone, cette réserve subsistait encore ; il se montrait affable, mais craintif de se livrer à M. de Châteaubriand qui ne daignait pas s'en apercevoir. A cette admiration profonde qu'il avait témoignée au Czar en 1815, s'était substituée sans combat et par la pente naturelle du caractère de M. de Châteaubriand, une hauteur d'insouciance dont l'expression altière n'appartient qu'à lui. « Alexandre, dit-il, était » *un peu* sourd ; nous n'aimons pas à parler haut, » *et notre indifférence pour les princes est si grande,* » que nous ne nous étions pas même douté de la » froideur de l'homme, dont tout le monde men- » diait un regard. »

M. de Chateaubriand raconte ensuite avec une candeur qui provoquerait le sourire, s'il n'était comprimé sur nos lèvres, par une respectueuse compassion, qu'après que M. de Montmorency eut quitté Vérone, l'Empereur le fit appeler. M. de Chateau-

briand prend alors une grande résolution, il s'humanise, jusqu'à hausser imperceptiblement la voix, de manière à en faire parvenir les accents jusqu'au tympan rebelle d'Alexandre. La victoire est instantanée. « Nous ne nous fûmes pas plutôt vus face à » face, un quart d'heure, que nous nous plûmes; mais le succès qui avait couronné sa condescendance n'eut point suffi peut-être pour encourager le noble vicomte à poursuivre ses avantages, si la politique ne l'y eût convié. « Préoccupé de la guerre » d'Espagne, n'y voyant d'obstacle dangereux que la » jalousie britannique, nous nous efforçâmes de *ga-* » *gner un peu* Alexandre, afin de l'opposer aux ma- » lignités du cabinet de Londres.

Nouveau changement de scène, nouveau triomphe! « Nous osons dire qu'Alexandre est devenu notre » ami, *si les princes ont des affections*, et s'il peut » y avoir amitié entre des hommes que d'aussi gran- » des distances séparent. »

Une fois ébranlé au point d'admettre la possibilité de l'amitié d'Alexandre, M. de Châteaubriand lui resta fidèle; mais encore ici, il n'a pu en convenir sans prendre toutes ses réserves, sans nous montrer tout ce qu'il a dû lui en coûter, et sans nous faire admirer la rareté du fait. « Alexandre est le seul prince » pour qui nous ayons *jamais* éprouvé un *sincère* at- » tachement. » Tous les autres, il les a feints de son mieux, il les aura parés du prestige de sa parole ou

de phrases bien sonores ; il n'y avait rien au fond, de sincère, que le respect et la fidélité. Il ne pouvait donner davantage. On se sent le cœur serré, tout en constatant avec joie l'heureuse exception faite en faveur d'Alexandre par M. de Châteaubriand, et c'est sous une impression de mélancolie que nous restons, en pensant qu'il était et se savait déshérité des vives jouissances de la sensibilité. Ces jouissances, trésor des petits et des pauvres en esprit, qui voudrait les échanger avec les plus beaux dons du génie atteint de cette impuissance d'aimer ?

Nous nous sommes laissé entraîner bien loin par les rapports de l'illustre auteur du *Génie du Christianisme* avec l'empereur de Russie. Toutefois, qu'il nous soit permis de mentionner encore l'expression de l'admiration qu'il inspirait à M. de Lamartine. Elle n'était pas moins vive que celle de M. de Châteaubriand : était-elle plus sincère et plus profonde ? M. de Lamartine chantait alors *l'amour, la vertu, le génie*..... Mais depuis...........

ÉPITRE A L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Oui, toujours les héros ont aimé les beaux vers :
La lyre du poète a l'accent de la gloire,
Pour l'oreille des Rois, ses sublimes concerts
Sont un prélude de l'histoire.
Mais, toi, qui pour marcher à l'immortalité,
N'as besoin que du temps et de la vérité ;
Qui, dédaignant les sons d'une lyre asservie,
Ne veux d'autres flatteurs que ton siècle et ta vie ;

Je ne viens point t'offrir ce doux poison des Rois,
Que souvent de nos mains, leur majesté respire,
Ni comme chaque écho de ton immense empire,
Te répéter de loin, le bruit de tes exploits,
Ton cœur repousserait cet impuissant hommage :
Qu'importe à la vertu la voix du genre humain ?
Ton juge est dans le Ciel, ta gloire est dans ta main.
L'avenir d'un grand homme est encor son ouvrage.
Je viens te consacrer les modestes accens
D'une muse aux cours étrangère,
Qui ne vendit jamais aux maîtres de la terre,
Ni sa candeur, ni son encens.
Éprise d'une chaste et modeste harmonie,
Elle aime à murmurer le nom du Roi des Rois.
Elle chante l'amour, la vertu, le génie,
Et tu reconnaîtras ton âme dans sa voix.
Ah ! puisse-t-elle au moins, le soir, quand tu déposes
Ce sceptre qui brisa le joug de l'Univers,
Te suivant en secret dans tes berceaux de roses,
Endormir tes ennuis au bruit de ses concerts.
Si ton front fatigué du poids de la couronne,
Un moment sur ton sein, s'épanche et s'abandonne,
Puissent des chants mélodieux,
Appeler sur ce front, que la gloire environne,
Ces songes de Platon qui descendent des cieux,
Et puisse-t-elle alors, avec grâce te dire,
Qu'il est loin du climat que le Ciel t'a donné,
Un œil qui te contemple, une âme qui t'admire,
Un cœur qui t'aimerait, si...... Mais ce mot expire
Devant un sage couronné.

L'Empereur avait pris en affection sérieuse un ami de Madame de Krüdener, c'était Bergasse. Son influence assez marquée dans les conseils de la Restauration, la part qu'il prit à la nomination du duc de Richelieu, et à beaucoup d'autres mesures

importantes, datent de ses rapports avec Alexandre, qui avait fait, à la cour, un éloge mérité de son expérience des hommes et des choses *.

Le baron de Gérando tout en vouant une grande vénération à l'Empereur, cherchait surtout à appliquer, à utiliser pour la société, les doctrines que Madame de Krüdener venait d'inaugurer pour ainsi dire, au sein de la foule indifférente qui l'entourait. Le cœur sympathique de M. de Gérando avait bien vîte compris tout ce que la cause du progrès social gagnerait, si ses amis arboraient franchement l'étendard de l'Evangile. « J'aurais bien voulu vous posséder ici quelques moments dans ma solitude, » écrivait-il à M. Empaytaz, et y goûter le charme de » vos entretiens : tout ce qui tient à notre amélioration religieuse et morale est notre première » affaire, et j'ai trouvé dans votre commerce et dans » celui de notre excellente amie, bien des impressions douces et utiles pour ce grand intérêt, mais » il nous faudrait en causer encore. » C'est dans la même lettre ** qu'il proposait à Madame de Krüdener et à M. Empaytaz de les conduire à Saint-Lazare.

* M. Villenave s'est trompé quand il a attribué à Bergasse, à Madame de Krüdener et à la Duchesse de Polignac une démarche collective auprès de Louis XVIII, pour obtenir la grâce du maréchal Ney. A cette époque, Madame de Krüdener avait quitté Paris.

** Nogent sur Marne, 2 septembre.

Cette visite eut lieu le 7. Là, M. de Gérando eut la preuve de la puissance de l'Evangile pour toucher et remuer les consciences, et il aimait à raconter l'impression profonde que la parole onctueuse et tendre de Madame de Krüdener avait produite sur ces cœurs flétris par le vice. Selon M. Sainte-Beuve, Madame de Krüdener eut tort de ne pas retourner à Saint-Lazare, et il en conclut contre elle, qu'elle n'avait ni discipline, ni ordre fixe, ni doctrine arrêtée. Rien de plus honorable assurément que cette sympathie de notre ami en faveur des malheureuses prisonnières. Nous ne déciderons pas si Madame de Krüdener a fait en ce cas, tout ce qu'elle a dû, mais pouvait-elle être partout et suffire à tous les besoins? Ne se dévouait-elle pas entièrement au service de son maître? Elle avait démontré ce qu'on pouvait faire dans les prisons par la foi et la charité : n'était-ce rien que de donner un exemple, qui dès-lors a trouvé des imitateurs? Madame de Krüdener était près de son départ. La haute société qui la réclamait, et l'empereur Alexandre pour lequel elle était venue à Paris, absorbaient tout son temps et toute son activité, et il nous semble qu'elle eût mérité plus justement le reproche qu'on lui adresse si elle les eut abandonnés. Pour se livrer, avec quelque chance de succès, à l'œuvre des prisons, qui demande une patience et une persévérance de tous les jours, il eût fallu y consacrer sa vie toute entière, et bien d'autres vies

avec la sienne. Qui ne sait d'ailleurs qu'à cette époque l'administration des prisons rendait les chances d'amélioration parfaitement illusoires? « L'effet fut sou-
» dain, croissant, dit M. Sainte-Beuve; c'étaient des
» sanglots, des éclats de reconnaissance. Quand elle
» sortit, les portes étaient assiégées, les corridors
» remplis d'une double haie. On lui fit promettre
» de revenir, d'envoyer de bons livres, etc. » Le journal de Madame Armand, présente à cette visite, ne parle point de cette promesse. « Elles ont té-
» moigné le désir d'avoir souvent de semblables
» visites. Que de bien on pourrait faire à ces
» pauvres âmes en allant souvent les voir! La
» séance s'est terminée par une prière faite par M.
» Empaytaz. »

Enfin, tous les pécheurs, tous les cœurs auxquels s'applique la parole de la regénération, toutes les âmes auxquelles il fallait crier : *Repentez-vous et vous convertissez,* n'étaient pas à Saint-Lazare. Madame de Krüdener le savait bien quand elle écrivait :
« ..... J'ai sur ma table, un amas de lettres arriérées
» aussi haut que le Mont-Blanc, et je ne réponds à
» personne; on s'en plaint : mais les visites se succèdent
» tellement chez moi, que je ne dîne que bien rare-
» ment...... Ne me mêlant à rien de terrestre, j'ai
» pu tout franchir, tout dire et prêcher la repen-
» tance et la rémission des péchés par le sang du
» Sauveur.... Oh! que cette mission est belle, c'est

» elle qui fait régner, quand les rois de la terre » tremblent ! »

Le 10 septembre, anniversaire de la naissance de l'empereur Alexandre, il devait passer une grande revue de son armée dans les plaines de Vertus, en Champagne. Il désira que Madame de Krüdener fut présente à la cérémonie religieuse du lendemain, et le duc de Doudeauville s'empressa de mettre à sa disposition son château de Montmirail, pour lui servir de première étape. Elle partit le 8, à 9 heures du matin, accompagnée de Madame de Lézay, dont la voiture cassa à une poste de Montmirail. Madame de Krüdener prit les devants avec Madame Armand et M. Empaytaz, pour renvoyer sa voiture à Madame de Lézay. On n'arriva à Montmirail qu'à 10 heures. A minuit seulement, M. et Madame de Berckheim et Madame de Lézay purent rejoindre Madame de Krüdener.

La journée du lendemain fut consacrée à la lecture, à la méditation, à la prière, et à chanter les louanges de Dieu sous les ombrages du parc. Le soir Madame de Krüdener arriva au Mesnil, où l'empepereur lui avait fait préparer des logemens, chez M. de Pinteville qui lui fit un accueil digne d'une telle recommandation.

M. Sainte-Beuve n'a pu se refuser à égayer un peu le séjour de Madame de Krüdener, chez M. de Pinteville : « Dans ce château, où elle fut près du camp » de Vertus, tout l'entourage de Madame de Krü-

» dener, plus ou moins, prêchait à son exemple;
» sa fille, son gendre, prêchaient la famille du vieux
» gentilhomme qui la logeait; la jeune femme de
» chambre elle-même, prêchait le vieux domestique
» du château. Quelques mots engagés à la rencon-
» tre, n'importe à quel sujet et en quel lieu, ser-
» vaient de texte, et sur un escalier, sur un per-
» ron, au seuil d'un appartement, l'entretien tour-
» nait vîte en prédication. Le respect, pourtant, et
» une sorte d'admiration s'attachaient à elle et cor-
» rigeaient l'impression de ses alentours..... »

L'arrivée tardive et le départ matinal de Madame de Krüdener le lendemain, ne permettaient pas tant de prédications. D'ailleurs nous voulons bien que le temps seul ait manqué, et nous ne doutons pas que si l'occasion s'en fût présentée, Madame de Krüdener et ceux qui l'accompagnaient, n'eussent été bien heureux de témoigner leur reconnaissance sincère à des hôtes si obligeans, en leur faisant le plus grand bien que l'on puisse faire aux hommes dans ce monde, celui de les entretenir de l'amour de Dieu.

Le 11, elle se rendit à Vertus, où un accident arrivé à sa voiture, la retint près d'une heure au milieu d'une foule immense accourue pour être témoin de la cérémonie. Le journal de la bonne Madame Armand, nous a conservé le récit de ses impressions pendant cette matinée, dans un langage moins brillant que celui de M. Sainte-Beuve. « La voiture réparée,

» dit Madame Armand, nous avons cheminé jusqu'à
» l'entrée de la plaine inclinée, et nous nous sommes
» placés sur le Mont-Aimé, où nos places étaient assi-
» gnées près de la tente de l'Empereur. Là se dérou-
» lait à nos pieds une grande plaine où se trouvaient
» réunis 150,000 russes, divisés en sept corps d'armées
» qui faisaient autant d'églises où les Popes célébraient
» le culte rendant grâce au Dieu des armées, de la pro-
» tection particulière qu'il a daigné accorder à l'armée
» de son zélé serviteur Alexandre. Il était là, ce cher
» Empereur, et rendait doublement grâce de sa nais-
» sance et de sa conservation au jour de son anniver-
» saire. Prosterné en terre, il priait et il offrait ainsi
» son cœur en sacrifice. »

Rien assurément dans cette prose bien simple, ne se ressent de la réception splendide que l'empereur de Russie fit à Madame de Krüdener, selon M. Sainte-Beuve. « Dès le matin, dit-il, les voitures de l'Em-
» pereur la vinrent prendre, et les honneurs que
» Louis XIV rendit à Madame de Maintenon, au camp
» de Compiègne, ne surpassent point la vénération
» avec laquelle le conquérant la traita. Ce n'était pas
» l'*arrière petite-fille* du maréchal Munich, sa sujette
» favorite, c'était une envoyée du ciel qu'il recevait
» et conduisait dans ses armées. »

Ici, comme partout, l'imagination de M. Sainte-Beuve l'a mieux servi que son amour pour la vérité. Alexandre avait trop de tact et un sentiment chrétien

trop sincère, pour rien faire dans une pompe religieuse, de ce que Louis XIV fit au camp de Compiègne. Il n'y avait dans la cérémonie touchante du camp de Vertus, rien qui prêtât le moins du monde à ce parallèle avec les fastueuses pompes du grand Roi.

Madame de Krüdener ne chercha point à attirer les regards, ainsi que pourrait le faire croire le portrait que nous en a laissé M. Sainte-Beuve. « Tête nue ou tout au » plus couverte d'un chapeau de paille..... Cheveux » toujours blonds, séparés et pendants......... avec » une boucle quelquefois, qu'elle ramenait et rattachait » au milieu du front, en robe sombre, à taille longue, » élégante encore par la manière dont elle la portait » et nouée d'un simple cordon. Telle, à cette époque, » on la voyait, telle, dans cette plaine, elle arriva » dès l'aurore, telle, debout, au moment de la » prière, elle parut comme un Pierre l'Ermite, » au front des troupes prosternées......... » Non, non, elle vint en pauvre chrétienne humble et réjouie, prendre sa part d'une cérémonie religieuse et voilà tout.

Au retour, Madame de Krüdener s'arrêta encore au château de Montmirail et y passa avec les siens une délicieuse journée de recueillement et de prière. Le lendemain elle repartit pour Paris. Elle y avait été précédée par Alexandre impatient de se retrouver dans le cercle intime où il pouvait librement épancher les sentimens qui remplissaient son cœur. Déjà à plusieurs

reprises, il avait envoyé à l'hôtel Montchenu s'informer si Madame de Krüdener était de retour : il avait même expédié un courrier à sa rencontre, dans la crainte d'un accident, lorsqu'elle arriva. Il vint aussitôt, apportant sa bible pour relire le psaume chanté par l'armée Russe. « Ce jour a été le plus beau de ma » vie, dit-il, jamais je ne l'oublierai. Mon cœur » était rempli d'amour pour mes ennemis. J'ai pu » prier avec ferveur pour eux tous ; et c'est en pleu- » rant au pied de la croix du Christ, que j'ai » demandé le salut de la France. »

Les impressions de Madame de Krüdener étaient à l'unisson des siennes. Elle les consigna dans une brochure intitulée : *Le camp de Vertus*, où l'enthousiasme prophétique lui a fait atteindre, des beautés lyriques justement célébrées par M. X. Marmier.

Les fragments reproduits par lui et par M. Sainte-Beuve nous dispensent de toutes citations.

La foule affluait plus que jamais chez Madame de Krüdener à son retour de Vertus, où sa présence avait révélé si hautement la bienveillance et la faveur d'Alexandre. Elle s'efforça de profiter de cette impression pour faire pénétrer dans le cœur de ses auditeurs quelques vérités salutaires.

CHAPITRE XX.

Septembre 1815—1816.

La Sainte-Alliance. — Nobles pensées d'Alexandre. — Erreur excusable. — Conséquences douloureuses. — Alexandre consulte Madame de Krüdener. — Son humilité. — Traité de la Sainte-Alliance. — Témoignage de M. Alexandre de Stourdza. — Capefigue. — Alphonse Rabbe. — Le grand-duc Georges de Mecklembourg. — L'Évêque Eylert. — Conversation avec Alexandre sur l'origine de la Sainte-Alliance. — Objection contre le récit de l'évêque Eylert. — Reconnaissance d'Alexandre. — Rapprochement de la Sainte-Alliance de 1815 avec celle dont parle Daniel. — Lettre de Madame de Krüdener à Alexandre. — Le duc de Doudeauville et la colonne de Vertus. — Difficultés financières. — Désintéressement de Madame de Krüdener. — Secours imprévus. — Départ d'Alexandre.— Visite de Madame de Krüdener à Ducis.— Vers qu'il lui adresse. — Départ pour la Suisse. — Appréhensions de la diplomatie. — Arrivée à Bâle. — Fondation de la Société des Traités. — Visite du baron Paul de Krüdener. —Madame de Krüdener se rend à Berne.—Elle en est renvoyée.—M Fischer. —Madame de Krüdener à Zoffingen.—Réunions religieuses à Bâle —Effets de la prédication. — Opposition du monde. — Réfutation de quelques calomnies. — Lettre de Madame de Krüdener. — Émeutes. — La police intervient. — Conversation avec un commissaire de police. — Conversion du professeur Lachenal et du curé de Berne, M. Dolder. — Madame de Krüdener en présence du clergé catholique. — Départ de M. Dolder.

—

Nous abordons le fait qui a rendu le nom de Madame de Krüdener, célèbre en le rattachant au souvenir du grand acte politique, de la Sainte-Alliance. Il est assez généralement reçu aujourd'hui, que l'initiative de ce traité appartient exclusivement à Alexandre, qui depuis long-temps sentait le besoin de faire une confession éclatante de son amour et de sa reconnais-

sance envers Dieu. Toutefois, cette pensée ne germa que depuis sa réunion avec Madame de Krüdener, et elle se réalisa au moment où une sainte harmonie et une étroite communion religieuse faisaient vibrer à l'unisson toutes les cordes sensibles de leurs cœurs.

Alexandre pressé par sa conscience de confesser sa foi, ne pouvait s'en tenir aux simples manifestations d'une vie ordinaire d'amour et d'obéissance. En prenant possession de la vérité, ce vœu, ce cri, cet espoir du genre humain, il avait été saisi par elle, et il en avait compris et accepté les inévitables conséquences. Il croyait que retenir cette vérité captive, ce serait, pour ainsi dire, vouloir retenir captif Dieu lui-même et l'empêcher de se répandre au milieu des hommes; et que de toutes ses obligations, la première en date et en importance, c'était de leur faire connaître Dieu. Il savait que la sécurité, l'abondance, l'ordre et la paix étaient attachés à la diffusion de cette connaissance dont il voulait faire le principe de son gouvernement.

Mais à ses yeux, ce n'était point assez. Frappé du mensonge qui dominait tous les faits de l'ordre politique, il voulait essayer de les faire disparaître. L'univers qui avait les yeux sur lui, était en droit de lui demander compte de l'application qu'il faisait de ses croyances, à sa conduite comme souverain. Alexandre reconnaissait que le chrétien ne pouvait répudier la solidarité des actes de l'empereur, ni

l'autocrate rester au-dessous du fidèle, dans la sphère de ses devoirs. Telle fut la pensée qui donna naissance au traité de la Sainte-Alliance : mais l'intention pure et chrétienne qui y présidait ne suffisait pas malheureusement pour revêtir cet acte du sceau divin, et pour lui faire produire les magnifiques résultats que rêvait Alexandre. Ce qu'il y eut d'erroné et d'humain dans cette œuvre, ce fut la trop grande confiance que mit Alexandre dans ses alliés. Plus tard, une sorte de *Compelle intrarè* qui imposa aux états secondaires l'obligation de souscrire sans conviction, et plusieurs en frémissant de colère, aux principes chrétiens de la Sainte-Alliance, en fit méconnaitre le but et l'exposa aux attaques acharnées des partis. Alexandre avait tenté l'impossible, en voulant christianiser le monde; il s'était flatté sans raison, de pouvoir régler par l'évangile, les rapports des états et des hommes qui ne sont pas soumis à l'évangile, mais ce fut l'erreur d'un noble cœur, d'autant plus excusable, qu'Alexandre cumulant dans son empire les pouvoirs civils et religieux, ne pouvait se rendre compte, à quel point le règne du Christ est peu de ce monde. Pour avoir méconnu cette vérité, il sema sa route d'inextricables difficultés : il vit ses nobles désirs livrés à la risée et fut abreuvé d'ingratitude par ceux auxquels il se dévouait; enfin, la lutte sourde, mais acharnée qu'il eut à soutenir contre ceux qui ne feignaient de le seconder que pour paralyser son action, et d'entrer dans

ses vues, que pour mieux les trahir, remplirent d'amertumes les derniers jours de sa vie et en abrégèrent le cours.

Quelques jours après son retour à Paris, Alexandre dit à Madame de Krüdener :

— « Je vais quitter la France, mais avant mon
» départ, je veux par un acte public, rendre à Dieu
» le Père, le Fils et le Saint-Esprit, l'hommage que
» nous lui devons, pour la protection qu'il nous a
» accordée, et inviter les peuples à se ranger sous
» l'obéissance de l'Evangile. Je vous apporte le projet
» de cet acte, vous priant de l'examiner attentivement
» et s'il y a quelqu'expression que vous n'approuviez
» pas, vous voudrez bien me le faire connaître. Je
» désire que l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse
» s'unissent à moi dans cet acte d'adoration, afin que
» l'on nous voie comme les mages d'Orient, reconnaître
» la suprême autorité du Dieu-Sauveur.

» Vous vous joindrez à moi pour demander à Dieu
» que mes alliés soient disposés à le signer. »

Le lendemain, l'Empereur revint, et après avoir fait droit aux observations peu importantes qui lui furent faites, il emporta cet acte, tel qu'il est connu, sous le nom de Sainte-Alliance. Le voici :

« Paris, le 14-26 septembre 1815.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

» LL. MM. l'empereur d'Autriche, le roi de Prusse et l'empereur de Russie, par suite des grands événemens qui ont si-

gnalé en Europe le cours des trois dernières années, et principalement des bienfaits, qu'il a plu à la divine Providence de répandre sur les états dont les gouvernemens ont placé leur confiance et leur espoir en elle seule, ayant acquis la conviction intime qu'il est nécessaire d'asseoir la marche à adopter par les puissances, dans leurs rapports mutuels, sur les vérités sublimes que nous enseigne l'éternelle religion du Dieu Sauveur;

» Déclarent solennellement que le présent acte n'a pour objet que de manifester, à la face de l'Univers, leur détermination inébranlable de ne prendre pour règle de leur conduite, soit dans l'administration de leurs états respectifs, soit dans leurs relations politiques avec tout autre gouvermement, que les préceptes de cette religion sainte, préceptes de justice, de charité et de paix, qui, loin d'être uniquement applicables à la vie privée, doivent au contraire influer directement sur les résolutions des princes et guider toutes leurs démarches, comme étant le seul moyen de consolider les institutions humaines et de remédier à leurs imperfections.

» En conséquence, LL. MM. sont convenues des articles suivans :

» Article 1er. Conformément aux paroles des saintes Ecritures, qui ordonnent à tous les hommes de se regarder comme frères, les trois monarques contractans demeureront unis par les liens d'une fraternité véritable et indissoluble; et se considérant comme compatriotes, ils se prêteront, en toute occasion et en tout lieu, assistance, aide et secours; se regardant envers leurs sujets et armées, comme pères de famille, ils les dirigeront dans le même esprit de fraternité dont ils sont animés, pour protéger la religion, la paix et la justice.

Art. 2. En conséquence, le seul principe en vigueur, soit entre lesdits gouvernemens, soit entre leurs sujets, sera celui de se rendre réciproquement service, de se témoigner, par une bienveillance inaltérable, l'affection mutuelle dont ils doivent être animés, de ne se considérer tous que comme membres d'une même nation chrétienne, les trois princes alliés ne s'envisagent eux-mêmes que comme délégués par la Providence pour gouverner trois branches d'une même famille, savoir :

» L'Autriche,
» La Prusse,
» La Russie;

» Confessant ainsi que la nation chrétienne, dont eux et leurs peuples font partie, n'a réellement d'autre souverain qui celui à qui seul appartient en propriété la puissance, parce qu'en lui seul se trouvent tous les trésors de l'amour, de la science, de la sagesse infinie, c'est-à-dire Dieu, notre divin Sauveur Jésus-Christ, le Verbe du Très-Haut, c'est-à-dire la parole de vie.

» LL. MM. recommandent, en conséquence, avec la plus tendre sollicitude à leurs peuples, comme unique moyen de jouir de cette paix, qui naît de la bonne conscience, et qui seule est durable, de se fortifier chaque jour d'avantage dans les principes et l'exercice des devoirs que le divin Sauveur a enseignés aux hommes.

» Art. 3. Toutes les puissances qui voudront solennellement avouer les principes sacrés qui ont dicté le présent acte, et reconnaîtront combien il est important au bonheur des nations, trop long-temps agitées, que ces vérités exercent sur les destinées humaines toute l'influence qui leur appartient, seront reçues avec autant d'empressement que d'affection dans cette sainte-alliance.

» Fait triple et signé à Paris, l'an de grâce 1815, le 14—26 septembre.

» Signé : FRANÇOIS.
» Signé : FRÉDÉRIC-GUILLAUME.
» Signé : ALEXANDRE. »

Notre respectable ami, M. Alexandre de Stourdza, alors secrétaire de l'Empereur, confirme l'exactitude de notre récit, en attribuant à son Souverain toute la pensée religieuse de cet acte. « Je fus le premier, » nous écrit-il, à copier, et à retoucher l'acte de la » Sainte-Alliance, écrit tout entier, au crayon, de la » main de l'Empereur. J'ignore si Madame de Krü-

» dener a eu quelqu'influence sur la pensée et la » rédaction de ce document mémorable ; ce dont je » suis intimement convaincu, c'est qu'il appartenait » essentiellement à la pensée et au sentiment religieux » d'Alexandre. Hors de ces principes chrétiens, toute » fraternité entre les nations, ne sera jamais qu'un » fantôme et un fantôme sanglant. »

Il paraîtrait, d'après M. Capefigue, qu'Alexandre copia le travail de M. de Stourdza : « J'ai sous les » yeux l'original de ce traité, tout entier écrit » de la main de l'empereur Alexandre, avec les cor» rections de Madame de Krüdener. Le mot de Sainte» Alliance est écrit par cette femme extraordinaire. »

Alphonse Rabbe prétend que « Madame de Krü» dener voulait christianiser le monde, selon les prin» cipes de l'Eglise primitive, qu'elle voulait la paix » universelle, et ne voyait d'autre moyen d'y par» venir que l'alliance des puissances du siècle, ci» mentée par la religion........ Selon d'autres per» sonnes, c'est au sortir d'un entretien où cette » femme extraordinaire épanchait son âme avec une » éloquence admirable, que l'Empereur, saisi d'un » transport religieux et philantropique, enfanta ce » projet. «

Nous ne prenons pas la peine de contredire cette dernière assertion hors de toute vraisemblance. Deux autres témoignages méritent encore d'être rappelés.

Le premier est celui de l'excellent et respectable

Grand-duc de Mecklembourg-Strélitz, frère de la reine de Prusse que nous avons déjà cité au sujet de la relation de Madame de Krüdener avec la Reine. Il « pense que la sainte-alliance que l'empereur pro- » posa et fit réussir ne doit être considérée que comme » l'ouvrage de Madame de Krüdener. — Soyez sûr, » écrit-il, que je ne le dirais pas si je ne le savais po- » sitivement. » Nous avons déjà exprimé notre sentiment à ce sujet. Le second est celui de l'évêque Eylert qui a rapporté tout au long une conversation qu'il eut avec Alexandre, où l'initiative de la sainte-alliance est attribuée entièrement au roi de Prusse.

Voici ce morceau :

« Aux jours de Lutzen, de Dresde, de Bautzen, « disait Alexandre à l'évêque Eylert, après tant d'ef- » forts inutiles où, malgré le plus grand héroïsme, » nous ne pûmes, votre roi et moi, nous soustraire à » cette conviction que le pouvoir des hommes, était » peu de chose, et que l'Allemagne était perdue, » à moins d'un secours et d'une bénédiction spéciale » de la providence, nous chevauchions côte à côte, » votre roi et moi, sans escorte, sérieux, et livrés à » nos réflexions. Nous restions muets l'un et l'autre. » Enfin, ce plus cher de mes amis rompit le silence, » pour m'adresser ces mots : — Cela ne peut pas aller » ainsi ; nous sommes dans la direction de l'orient et » c'est à l'occident que nous voulons, que nous de- » vons marcher. Nous y parviendrons, Dieu aidant,

» mais si, comme je l'espère, il bénit nos efforts réu-
» nis, alors, proclamons, en face du monde entier,
» notre conviction qu'à lui seul appartient l'honneur.
» Nous nous en fîmes la promesse, et nous nous serrâ-
» mes la main sincèrement. Vinrent les victoires de
» Kulm, de Katzbach, de Grossbeeren, de Leipsick,
» et lorsque, arrivés à Paris, nous fûmes au bout de
» notre pénible course, le roi de Prusse rappela nos
» saintes résolutions, dont il avait eu la première pen-
» sée, et le noble empereur d'Autriche, François Ier,
» qui partageait nos vues, nos sentimens et nos ten-
» dances, entra volontiers dans notre association. La
» premiere idée de la Sainte-Alliance fut conçue dans
» une heure de gravité, elle fut réalisée dans une
» heure plus belle de gratitude et de bonheur. Elle
» n'est nullement notre œuvre, mais l'œuvre de Dieu.
» Le Rédempteur a lui-même inspiré toutes les pensées
» que cet acte renferme, tous les principes qu'il procla-
» me. Quiconque ne reconnaît et ne sent pas cela,
» quiconque ne voit là que des arrières pensées et les
» desseins secrets de la politique, n'a point de voix
» dans cette discussion, car il serait superflu de l'y
» admettre. * »

Quoiqu'il en soit, il n'y a pas au fond désaccord entre ces opinions, et, nous aurons probablement toute la vérité, en attribuant à Frédéric-Guillaume III, la pre-

* *Charakterzüge und historische Fragmente aus dem Leben Friedrich Willhelms III.* Tom. II, 246, 248.

mière pensée d'adoration et de reconnaissance qu'Alexandre développa et formula, dans ce brouillon, mis au net par M. de Stourdza. L'approbation et les corrections sollicitées de madame de Krüdener sont un fait acquis, aussi bien que la signature plus ou moins spontanée de la Prusse et de l'Autriche.

Le seul détail qui nous gêne, c'est la difficulté d'accorder le récit d'Eylert avec l'assertion du grand duc de Meklembourg. Frère d'alliance et de cœur du roi de Prusse, comment aurait-il ignoré l'initiative attribuée à ce dernier, initiative qui semble peu justifiée par la visite qu'Alexandre fit, le lendemain de la signature du traité, à madame de Krüdener, pour lui raconter avec une grande joie, que ses alliés avaient *consenti* à signer avec lui. Il demanda que tous se joignissent à lui, pour remercier Dieu de ce bienfait, et M. Empaytaz prononça une fervente prière d'actions de grâces.

Encore un mot sur la Sainte-Alliance, dont le nom désigne, dans la prophétie de Daniel, une alliance formée par les souverains qui régneront au dernier temps. Il y est question des luttes qui auront lieu entre le Roi de l'Aquilon et le Roi du Midi. Ce dernier s'avance avec une armée considérable, mais il est battu à cause des complots formés contre lui par ceux qui l'entourent, et beaucoup sont blessés à mort dans le combat. Quelques autres détails pris isolément ont fait supposer que Madame de Krüdener consi-

dérait les événemens de 1815 comme un accomplissement de la prophétie de Daniel. Nous ne le pensons pas et nous voyons clairement qu'elle ne partageait pas les espérances d'Alexandre d'amener sur la terre le règne de l'Evangile prédit par les prophétes, lorsqu'elle lui écrivait après son départ de Paris : « ..... Vos vues » sont grandes et belles, mais vous ne pouvez les ef- » fectuer encore, il faut que vous ne songiez qu'à » vous régénérer, afin de tout régénérer autour de » vous ; *il faut que tout passe encore par une grande* » *crise*. L'Allemagne qui porte en elle le germe de » la destruction sera bouleversée. Les Turcs vont pa- » raître ; les Anglais ne sont pas sûrs...... »

Madame de Krüdener croyait peut-être plus prochains qu'ils ne l'étaient les grands événemens qu'elle annonce. Peut-être même se trompait-elle complètement ; mais ce qui est certain, ce qui est beau, c'est qu'elle ne perdait point de vue la sanctification d'Alexandre ; qu'elle comprenait qu'il n'y avait qu'une chose nécessaire pour lui, c'était de se tenir dans l'obéissance, et qu'elle avait la franchise de le lui dire sans craindre de le blesser. Cette loyauté et cette fidélité chrétienne ont droit à tout notre respect, en nous prouvant qu'elle n'était ni moins fidèle, ni moins zélée à presser chez les chrétiens le travail du renoncement et de la sanctification, qu'à signaler aux mondains cette plaie du néant de la foi, de l'indifférence et du scepticisme moderne, « cette plaie, dit M. Sainte-Beuve,

» qu'avec plus au moins d'autorité, de génie, d'il-
» lusion et de hasard ont sondée, adoucie, aigrie,
» déplorée et tourmentée tour à tour, ceux qui, en
» des sens divers, tendent au même but de la grande
» régénération du monde, Saint-Martin, de Maystre,
» Saint-Simon, Ballanche, Fourier et Lamennais. »

La veille du départ d'Alexandre, le duc de Doudeauville apporta à Madame de Krüdener le projet d'une colonne destinée à immortaliser la revue de la plaine de Vertus.

Elle portait plusieurs inscriptions sur le piédestal.

Du côté de l'orient :

Je viens bientôt. Oui, Seigneur, viens! La sentinelle attend l'aurore, et Israël attend son Dieu.

A l'occident.

Que toute langue confesse le nom de Jésus-Christ, et que tout genou se ploie devant lui.

Au nord :

Vous, toutes les nations, louez le nom de l'Eternel. Vous, tous les peuples, célébrez-le. Voici mon serviteur qui vient d'Aquilon et il prospérera.

Du côté du sud on lisait le récit de la fête.

Au moment de quitter la France, Alexandre demanda à madame de Krüdener de venir le joindre bientôt à St-Pétersbourg. Il était loin de se douter qu'elle fût alors dans une gêne financière qui rendait ce voyage impossible. Toute entière à sa mission, elle avait complètement oublié le soin de ses intérêts terrestres. Ainsi,

le baron de Krüdener avait obtenu, en récompense de ses services, comme cela se pratique en Russie, une terre, du nom de Mazik, pour un certain nombre d'années. Sa veuve et ses enfants en avaient la jouissance après lui. Il est d'usage qu'au terme de cette jouissance, on demande une nouvelle concession, qui n'est jamais refusée, à moins de motifs très-graves. Le moment de présenter cette requête était arrivé, pendant qu'Alexandre était à Paris. Après avoir prié, pour connaître son devoir, non-seulement pour elle, mais encore à l'égard de sa belle-fille et de ses propres enfants, fort intéressés à la continuation de ce bienfait, Madame de Krüdener se décida à ne point réclamer, et la terre passant en d'autres mains, elle perdit ainsi une source de revenu. Sa confiance en Dieu était telle qu'elle ne voulait rien demander à d'autres qu'à Lui.

« Etant à Paris, écrit-elle quelques mois plus tard, » j'avais besoin de fortes sommes, pour me défrayer » des grandes dépenses de ce séjour, accompagnée » d'une suite si nombreuse. Vous pouvez penser ce » qu'elles devaient être, bien que je vécusse fort sim» plement, tant de non-invités se trouvaient chez moi » chaque jour ! Nous apprîmes que l'empereur était » près de son départ. Il me le dit lui-même, et » je croyais alors devoir immédiatement le suivre. » Nous n'avions rien ; je le dis à Notre Seigneur fi» dèle. — Vois-tu? Il n'y a rien là. Et le jour sui-

» vant, ou peu après, un inconnu se présente et » demande la permission de loger chez moi. Je l'a- » vais vu une fois, quelque part, et il m'avait frappé. » Il entend quelqu'un me demander le paiement » d'un compte. — Permettez-moi, dit-il, de vous » présenter cent cinquante louis d'or. Ils furent aus- » sitôt comptés. L'après-midi, il mit environ quatre » ou cinq mille louis d'or sur mon bureau. — Ils » sont à votre disposition, me dit-il, prenez-les et » usez-en selon votre volonté. Je le remerciai, mais » je n'acceptai que les cent cinquante, que je lui » dois toujours. La grande somme resta encore long- » temps dans mon bureau. Il n'ajouta rien de plus. » Je le racontai le soir à l'empereur, qui me répondit : » — Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

» Plus tard, après le départ de l'empereur, le Sei- » gneur nous ayant montré que nous devions rester » plus long-temps dans cette ville, nous nous retrouvâ- » mes, au bout de quelques semaines, dans une position » critique.

» — Demain, dit la cuisinière, je ne cuirai » plus.

» — Eh bien ! dit Empaytaz, nous ne mangerons » plus. Mais le Dieu de miséricorde ne nous laissa » pas arriver jusques-là. Le lendemain arriva le ban- » quier de Carlsruhe, qui apporta cinq mille francs. » C'est ainsi que nous sommes toujours conduits. »

Le 27 septembre, l'empereur Alexandre vint

prendre congé de madame de Krüdener et de ses amis. Cette séparation n'eut rien de douloureux, l'espérance de se retrouver bientôt et le sincère et vif désir d'Alexandre de se consacrer à l'avancement du règne de Dieu furent le sujet de leur dernier entretien et de leur dernière prière. En partant, l'Empereur laissa à Madame de Krüdener un passe-port de sa main, qui l'autorisait à se rendre en Russie, comme elle le voudrait, avec qui elle voudrait et par la route qu'elle jugerait convenable.

Cependant elle ne put en user aussitôt qu'elle l'avait pensé. L'œuvre qu'elle croyait commencée chez plusieurs de ceux qu'elle avait connus et le désir de voir encore d'anciens amis la retinrent. Au nombre de ces derniers se trouvait Ducis, dont elle avait désiré si ardemment les louanges en 1803. Il avait atteint quatre-vingt-deux ans. Supérieur aux caprices et aux séductions de la fortune, Ducis avait traversé la révolution et l'empire sans rien perdre de sa dignité et de sa noble indépendance. Il avait toujours cherché Dieu, mais il était abattu par la maladie, presqu'aveugle, impotent de la main gauche, lorsque Madame de Krüdener se rendit à Versailles pour lui parler des grands intérêts de son cœur et des joies de l'éternité. En le quittant, elle priait Dieu de faire pénétrer plus profondément dans son âme les convictions et les promesses de la vie éternelle, dont le vénérable vieillard ne se réjouissait que faible-

ment. Le lendemain, elle reçut de lui les vers suivans :

O beata solitudo!
O sola beatitudo!
S. Bernard.

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux!
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

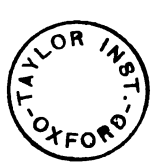
Qu'un vaste empire tombe,
Qu'est-ce au loin pour ma tombe,
Qu'un vain bruit qui se perd?
Et ces rois qui s'assemblent,
Et ces sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Mon Dieu! ta croix que j'aime,
En mourant à moi-même,
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance,
Ta grâce ma défense,
Ta volonté ma loi.

Déchu de l'innocence,
Mais, par la repentance,
Encor cher à tes yeux,
Triomphant par tes armes,
Baptisé dans tes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant, octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus.
Dans l'ombre de mon être,
Je cherche à reconnaître,
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père ! ô mon guide!
Dans cette Thébaïde,
Toi qui fixas nos pas,
Voici ma dernière heure,
Fais, mon Dieu ! que j'y meure
Couvert de ton trépas.



Paul, ton premier ermite,
Dans ton sein qu'il habite,
Exhala ses cent ans.
Je suis prêt ; frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivants.

Après avoir lu ces vers, Madame de Krüdener fondit en larmes et tombant à genoux, elle s'écria : — « O mon Dieu ! son cœur vit encore et il vit pour » toi ! »

Le 22 octobre, Madame de Krüdener quitta Paris. Avant de se rendre à Pétersbourg, elle comptait s'arrêter en Suisse, mais elle devait y faire l'expérience de cette parole de Jérémie : *Je connais que la vie de l'homme ne dépend pas de lui et qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme qui marche, de diriger ses pas.*

Le rôle qu'elle avait joué depuis quatre mois, était trop marquant pour n'avoir pas excité l'attention et les défiances d'une politique ombrageuse et peu favorable aux spéculations religieuses. On s'effrayait déjà du grand ascendant qu'elle avait pris sur l'Empereur de Russie, lorsqu'il lui demanda son approbation au traité de la Sainte-Alliance. La diplomatie autrichienne, forcée de subir en apparence, du moins, les dures néces-

sités de cet accord spirituel entre les peuples et les rois, que rêvait Alexandre, s'était bien promis d'en neutraliser l'effet : mais il fallait pour cela, éloigner l'Empereur de Madame de Krüdener, et dès ce jour, tout fut mis en œuvre pour élever ce mur de séparation. Tandis que l'on devait peu à peu travailler sur l'esprit d'Alexandre pour le détacher d'elle, Madame de Krüdener allait se prendre elle-même dans les filets habilement tendus sur sa route. Pour échapper à ces embûches, pour conserver la confiance d'Alexandre qu'on s'efforçait de lui ravir, il aurait fallu le suivre immédiatement en Russie. Mais Madame de Krüdener n'avait d'autre volonté que de faire l'œuvre de Dieu et de parler du salut ; elle ne recherchait point la gloire humaine. La simplicité de la colombe qu'elle opposait aux artifices et aux intrigues de la diplomatie, devait bientôt rassurer ses adversaires en leur montrant combien ils avaient tort de la craindre.

A peine arrivée dans le canton de Bâle, à Binningen, Madame de Krüdener reçut la visite de M. Kellner, qui venait lui raconter les succès de l'œuvre biblique fondée sous ses auspices, deux ans auparavant et les progrès de l'évangile en Bavière, en Wurtemberg et en Autriche, par la prédication des curés Booz, Lindel et Gossner. Madame de Krüdener, d'accord avec MM. Kellner, Empaytaz et Spittler, pour répondre à de nouveaux besoins, jeta les fondemens de la société des traités religieux, dont

M. Spittler devint l'âme. Ils s'occupaient avec activité de cette œuvre naissante, lorsque le baron Paul de Krüdener, nommé à l'ambassade de Russie près de la confédération Suisse, vint passer quelques jours auprès de sa mère et lui demanda de prolonger cette douce réunion en faisant un séjour chez lui à Berne.

Cette proposition acceptée et bientôt réalisée, devait donner l'éveil aux susceptibilités dont nous avons parlé. La foule attirée aux prédications qui avaient lieu chez Madame de Krüdener devint considérable. La police s'en inquiéta, et n'eut pas de peine à céder aux suggestions officieuses du cabinet autrichien, qui voyait dans cette continuation de l'œuvre de Madame de Krüdener, sous les auspices de l'ambassadeur de Russie, la confirmation de ses craintes. Le conseil secret décida qu'il ne serait pas permis à Madame de Krüdener de prolonger son séjour à Berne. En chargeant de cette communication difficile un des magistrats les plus distingués dont s'honore le canton de Berne, M. Fischer, dès-lors Avoyer, le Conseil voulut revêtir cette mesure de toutes les formes et l'entourer de tous les égards dûs à la mère de l'ambassadeur de Russie.

En quittant Berne, Madame de Krüdener avait compté passer par Soleure. Son cocher l'ayant mal comprise, prit la route de Zoffingen. Elle se rappelait qu'il existait à Zoffingen un homme très-

malheureux; elle le fit chercher. Il arrive, elle lui parle avec une affectueuse sympathie et cet homme qui disait d'abord : « Mon âme est si trou- » blée depuis longtemps que je ne puis prier. » se mit bientôt à prier à haute voix, avec une ardeur et une onction qui ravirent les assistans : « Oh ! » quel bonheur de pouvoir prier Dieu, » s'écriait-il. Il ne savait comment l'exprimer, et partit plein de reconnaissance, laissant ses nouveaux amis dans l'admiration de cette délivrance et dans l'adoration des voies de Dieu.

A Bâle, Madame de Krüdener descendit à l'hôtel du Sauvage, qui ne tarda pas à être encombré de visiteurs. M. et Madame de Berckheim, Madame Armand et M. Empaytaz, étaient sans cesse entourés d'une foule qui sollicitait instamment la formation d'assemblées religieuses quotidiennes. Elles commencèrent au mois de décembre et se tinrent dans le salon de Madame de Krüdener à sept heures du soir.

Après quelques minutes de recueillement, on chantait un cantique suivi d'une prière faite à genoux, puis, de l'explication de quelque portion des Ecritures; la prière, le chant et la bénédiction terminaient le culte. Quelques personnes restaient encore à converser sur des sujets religieux pendant le reste de la soirée. Bientôt l'appartement de Madame de Krüdener devenu trop petit pour la foule des auditeurs, fut remplacé par la grande salle de l'hôtel.

La prédication de M. Empaytaz porta ses fruits. Il s'opéra un changement dans ses auditeurs. Des jeunes filles refusèrent de prendre part à des divertissemens mondains au grand mécontentemeut de leurs familles. Des personnes économes jusqu'à l'avarice, devinrent généreuses et larges dans leurs offrandes pour les pauvres et pour les œuvres religieuses. : leurs parents et leurs amis effrayés les accusaient de prodigalité. Des catholiques se convertirent au protestantisme et une immense rumeur s'éleva contre la prédication de M. Empaytaz. Cependant, on n'osait condamner ouvertement la protégée de l'Empereur de Russie, mais on répandit des gravures qui la tournaient en ridicule. Dans l'une de celles que nous avons vues, elle est représentée debout sur un tonneau au milieu de la place de la Fontaine, entourée de servantes auxquelles elle adresse ces consolantes paroles : « Il » viendra un temps où les maîtres iront eux-mêmes » laver leurs légumes et chercher l'eau à la fontaine » et où toutes les servantes seront vêtues d'une robe » de soie. » Les expressions, les témoignages de joie de ces pauvres servantes sont bien saisis. M. Mahul attribue gratuitement à Madame de Krüdener un autre trait de ressemblance avec l'école communiste. « Dans les paroxismes de l'enthou» siasme, Madame de Krüdener allait, dit-on, » quelquefois jusqu'à attaquer le lien conjugal comme » incompatible avec la religion. Des épouses et des

» filles abandonnèrent leurs familles après avoir ré-
» pandu tout ce qu'elles possédaient parmi les indi-
» gens de la secte. »

Ce propos est une des nombreuses calomnies que la légèreté, plus encore que la haine du monde inventa contre Madame de Krüdener : ce qu'elle condamnait, non sans blesser certaines susceptibilités, c'étaient les mariages d'argent, fruits d'ignobles calculs ; mais elle prêchait l'acceptation chrétienne de toutes les charges de l'union conjugale. Voici quelques mots d'une de ses lettres écrite de Bâle, à une personne mariée. « .... Fait-on son salut, à la façon du monde
» et Jésus-Christ notre adorable sauveur aurait-il
» eu besoin de venir mourir pour les péchés du
» monde, si on pouvait faire son salut en se condui-
» sant honnêtement, même chrétiennement à la façon
» des chrétiens comme il y en a tant? Mais la
» porte est étroite, je ne parle pas même des dis-
» ciples. Regardez les chrétiens qui sont dispersés
» partout et qui ont une foi vivante, que de tribu-
» lations, que de situations qui exercent la foi, dé-
» veloppent la patience et l'amour pour Jésus-Christ.
» S'ils sont fidèles, que d'humiliations pour faire
» mourir, que de croix, pour que ces misérables
» pécheurs puissent être un peu façonnés pour l'éter-
» nité, puissent habiter et supporter les régions
» célestes. Comment la sanctification est-elle donc
» possible sans le feu de l'épreuve? Comment le cœur

» nouveau naît-il, si nous ne souffrons pas; y
» a-t-il naissance sans douleurs? Croyez-vous qu'on
» puisse être là tranquillement avec un petit revenu
» modique mais assuré, vivre pour ses enfans,
» son mari, en travaillant pour eux et leur don-
» nant quelques leçons, faisant même quelques au-
» mônes et faire ainsi son salut. Non, si le Seigneur
» veut vous avancer ici, il faut un mariage fondé sur
» lui..... Mille choses funestes agitent l'intérieur de
» celui qui n'a pas encore passé par ces morts et
» ces renoncements où la vieille nature meurt par la
» grâce de Jésus-Christ et où l'homme nouveau né
» *d'eau et d'esprit* connaît la vie divine. Voilà l'homme
» de l'éternité. L'homme de la terre a les craintes,
» les soucis de la terre, les passions et les troubles
» de la terre. La prière est donc absolument né-
» cessaire ainsi que la pratique journalière des mor-
» tifications qui nous viennent d'elles-mêmes. Voilà
» pourquoi il faut que le Seigneur nous ôte tout
» appui, toute fortune, afin que nous apprenions
» à nous confier en Lui seul. Une vie qui paraît
» honnête et morale aux yeux des hommes peut
» nous tranquilliser, sans être une vie chrétienne ni
» avoir les vertus chères à Christ. Au milieu des croix
» et des douleurs, s'épanouit pour l'homme, une
» vie mille fois plus belle, la vie de l'amour. »

Au bout de quelques jours, des attroupemens se formèrent devant l'hôtel du Sauvage, à l'heure où se

tenaient les réunions. Les chefs des émeutiers pénétrèrent dans la maison pour interrompre le service; mais touchés du calme et de la paix de ceux qui y assistaient, non moins que de la prédication onctueuse qu'ils entendirent, plusieurs acharnés persécuteurs en ressortirent croyans. La haine s'en accrut. Le curé de Bâle, irrité de la défection de quelques-unes de ses ouailles, tonna contre M. Empaytaz et le qualifia de faux prophète et de séducteur, tandis que le pasteur Faesch apostrophait du haut de la chaire Madame de Krüdener en ces mots : « Que veut-elle » donc cette magicienne tant vantée par ses crédules » admirateurs? Qui l'a constituée juge en Israël?.... »

La haine du monde rendait ainsi témoignage à la grande œuvre qui s'opérait.

Le 5 janvier, après une réunion très-nombreuse, M. Empaytaz fut abordé par le chef de la police qui lui dit :

— « Vos assemblées ne sont-elles que cela?

— » Pas autre chose.

— » On m'avait dit qu'il y avait du pain et du » fromage sur la table?

— » Vous voyez ce qu'il y a, et c'est toujours » la même chose, lecture, prière et chant.

— » Avez-vous une permission de rester ici?

— « Nous avons des passe-ports de l'empereur » Alexandre pour aller où nous voudrons.

— « Avez-vous quelqu'intention cachée en tenant » ces assemblées?

— « Nous n'avons d'autre intention que de con-
» vertir des âmes à Jésus-Christ. Si vous voulez être
» des nôtres, vous serez bien reçu. »

Cette démarche de l'autorité eut du retentisssment et excita vivement l'intérêt. Chaque jour l'Evangile faisait de nouvelles conquêtes. La plus remarquable fut peut-être celle de M. Lachenal, professeur de philosophie à Bâle. Il avait étudié tous les systèmes de la philosophie allemande, et croyant reconnaître dans ce qu'on racontait de la conversation de Madame de Krüdener quelques doctrines de Jacob Boehme, il vint aux réunions pour en juger par lui-même. Avec ce calme désintéressé et cet esprit porté à la dissection qui fait le propre du savant, il soumit à l'analyse philosophique les discours de M. Empaytaz, mais devant la simplicité de l'Evangile, toute sa philosophie s'évanouit comme un brouillard du matin. Dès ce moment, il se donna à Dieu et lui consacra sa vie, son temps, sa fortune tout entière. Il renonça à sa chaire de professeur et devint le compagnon assidu de Madame de Krüdener.

L'affluence croissant toujours, il fallut tenir deux réunions par jour, et admettre au culte du matin toutes les personnes déjà avancées dans la piété. Mais le culte du dimanche 7 janvier, avait attiré une si grande multitude qu'on ne pouvait s'asseoir, et le lendemain, malgré la rigueur de la saison, on fut obligé d'ouvrir portes et fenêtres, afin que la foule du dehors

put entendre. Le curé de Berne, l'excellent M. Dolder, qui était venu rejoindre à Bâle Madame de Krüdener, reçut dans ces réunions une telle impression de la présence du Christ et de sa révélation immédiate à ceux qui le cherchent sincèrement et de tout leur cœur, qu'il en conçut les plus grands doutes sur la nécessité d'un tribunal terrestre chargé de communiquer et de dispenser la vérité aux hommes.

Madame de Krüdener évitait autant que possible de heurter les convictions romaines et se contentait de recommander aux prêtres, en toute humilité, de se mettre à la hauteur de leur vocation sainte. Elle comptait parmi les membres du clergé allemand des amis chrétiens dont elle acceptait les directions avec une grande joie. L'évêque Borowski et le prédicateur de la cour de Saxe, M. Doering, étaient de ce nombre. Elle n'opéra donc aucune pression morale sur la conscience de M. Dolder, toutefois lorsqu'il quitta Bâle quelques jours plus tard, pour retourner à Berne, il y rapporta une vie nouvelle. — « Je suis venu » avec un Pape, disait-il, je m'en retourne sans » Pape. » Il traversa les rudes épreuves inséparables d'un tel changement, avec une sérénité et une joie qui ne se sont point démenties.

CHAPITRE XXI.

1816.

Intolérance du gouvernement Bâlois. — Conversation de M. Empaytaz et du bourgmestre Ebinger. — Cessation des Assemblées religieuses. — M. Empaytaz et Madame de Krüdener chez le bourgmestre. — Ordre de départ.— Difficultés financières. — Lettre de Madame de Krüdener. — Daniel Diedrich, meunier du Hoernlein. — Madame de Krüdener et les pauvres. — Installation au Hoernlein. — Détails domestiques. — Madame de Krüdener ménagère.— M. Von Brunn, pasteur de Saint-Léonard.—Lettre de Madame de Krüdener. Article violent de Salzmann. — Désordres de Fontaine. — Séquestration de la terre de Rapenhoff. — Rapports envenimés faits à Alexandre. — Son refroidissement.—Lettre de Madame Armand.—Sérénité admirable de Madame de Krüdener. — Lettre sur les afflictions. — La paix du Hoernlein.—Arrivée de nouveaux hôtes — Gaîté de Madame de Krüdener. — M. Jaeger. — Journal de M. Empaytaz. — Les pélérins d'Einsiedleu. — Lettre de Madame de Krüdener. — Souvenir de la reine Hortense. — Lettre à Mademoiselle Cochelet. — Voyage à Aarau. — Pestallozzi — Ses travaux. — Lettre de Madame de Krüdener. — Joie chrétienne de Pestallozzi. — Réunions religieuses à Aarau. — Le curé Vogt. — Le pasteur Hunziker.—Joseph Wolff, missionnaire parmi les Juifs — Sa confiance en Dieu.— Le comte F.-L. de Stolberg. — Lettre de Madame de Krüdener. — Travaux de J. Wolff.

CEPENDANT, les magistrats Bâlois, vivement émus de l'apparition de madame de Krüdener, n'attendaient qu'une occasion pour lui interdire les prédications qui jetaient la semence pure de l'évangile dans leur paisible mondanité. Chaque jour, cette semence croissait. La lecture de la bible, et la prière devenaient l'aliment de jeunes filles jusqu'alors insatiables de jeux et de danses,

et leur zèle mettait mal à l'aise leurs amies, et souvent leurs parents. L'autorité ne comprit pas son mandat : elle ne comprit pas, que si l'honneur de la vérité est de triompher par son énergie, celui de l'autorité est de laisser un libre chemin à la vérité; d'avoir foi à sa puissance ; non-seulement de protéger contre la violence et les attaques de la rue, mais de tolérer en lui laissant toute liberté, quiconque, sans s'opposer aux lois, et sans commettre de désordres, énonce, discute, ou développe les grandes questions qui tiennent à la vie morale des peuples et des individus. La malveillance du pouvoir s'exprimait hautement et menaçait de se porter à des actes de répression. Cédant aux conseils de quelques amis, M. Empaytaz se rendit auprès du bourgmestre, pour lui expliquer le but des réunions, * mais cela ne retarda que de peu de jours les mesures de rigueur que méditait M. Ehinger. Le 16, il le fit rappeler pour le sommer de dissoudre les assemblées, et pour lui demander s'il avait l'intention de soulever la bourgeoisie contre les autorités.

« — M. le bourgmestre, dit M. Empaytaz, je suis » tout disposé à obéir à l'autorité, la parole de Dieu » me le commande. Quant à la bourgeoisie, je ne me » suis jamais occupé de ses rapports avec le gouvernement; je ne les connais pas. L'évangile que je prê-

* 9 Janvier.

» che, c'est l'évangile de paix, d'amour et de sain-
» teté. Je sollicite, tous ceux que je peux atteindre,
» d'aller à Jésus, notre Dieu et Sauveur, pour avoir
» la vie, et pour trouver en lui le pardon de leurs
» péchés. C'est la tâche qui m'est imposée.

» — Mais, vous semez la division dans les fa-
» milles?

» — Comment, monsieur, ayez la bonté de vous
» expliquer?

» — Oui, nos jeunes gens quittent le monde, les
» bals et leurs sociétés. Cela ne doit pas aller
» ainsi.

» — Permettez-moi de vous faire observer qu'ici
» c'est le monde qui cause le trouble. Laissez les
» gens libres, et, s'ils croient que l'on ne peut
» pas servir, en même temps, Jésus et le monde,
» laissez-les servir Jésus. Vous ne tarderez pas à
» voir que les disciples de Jésus sont des hommes de
» paix, qui cherchent à faire du bien à leurs sem-
» blables.

» — Mais à quoi servent toutes ces prières? Il faut
» que les gens travaillent; il n'est pas nécessaire de
» tant prier. Quand un paysan est pauvre, il vaut
» mieux lui donner une paire de bœufs, que de lui
» dire de prier.

» — Oui, monsieur, il faut aider notre prochain,
» autant que nous le pouvons. C'est un devoir sacré,
» que nous devons accomplir saintement et avec

» joie. Mais, croyez-vous que cette paire de bœufs
» pourra plaider la cause de ce pauvre paysan devant
» le tribunal de Dieu? et ne pensez-vous pas qu'il ait
» aussi une âme à sauver?

— » Monsieur, je ne veux pas discuter avec vous. Je
» vous ai transmis les ordres du gouvernement : c'est
» à vous à voir ce que vous avez à faire.

— » Nous sommes étrangers au canton, nous n'a-
» vons, par conséquent, que des remercîmens à vous
» adresser, pour l'hospitalité que vous nous accor-
» dez. Je puis vous assurer, soit de la part de ma-
» dame de Krüdener, soit de la mienne, que nous
» sommes disposés à obéir. Dès ce soir, il n'y aura
» point d'assemblée publique. »

En effet, les personnes qui se présentèrent à l'heure ordinaire de la réunion, furent congédiées. Madame de Krüdener et ses amis se retirèrent dans leurs chambres. A 8 heures, la foule, qui encombrait la rue, était si compacte que la circulation en fut empêchée, et il en résulta quelque tumulte. Les gendarmes l'augmentèrent, en voulant l'apaiser. Il n'y eut heureusement aucun accident à déplorer.

Le lendemain, madame de Krüdener et M. Empaytaz se rendirent chez M. Ehinger, pour l'engager à respecter la liberté religieuse; mais il fut sourd à toutes réclamations, et leur annonça qu'ils allaient être renvoyés de la ville.

« — Qu'est-il besoin de toutes ces prières ajouta-t-il, nous vivons dans une tranquillité paisible ?

» — Trop paisible peut-être, monsieur, pour les » temps où nous vivons, mais, quoiqu'il arrive, ce » ne sera pas notre faute, et si vous empêchez que » l'on porte les hommes à la repentance, c'est vous » qui en répondrez. »

M. Ehinger reprit son exemple du paysan et de la paire de bœufs ; et, pour compléter sa pensée :

» — Un pasteur hollandais, dit-il, rencontrant un » pauvre lui donna un sou en lui disant : — Dieu le » fasse prospérer ! Un peu plus tard, un richard » qui avait gagné sa fortune aux Indes, vint à pas- » ser ; le mendiant l'aborde et en reçoit six ducats, » avec cette apostrophe : — Va-t-en au diable ! Vous » conviendrez bien, avec moi, que ce dernier a fait » plus de bien au pauvre que le pasteur avec son » sou !

» — Non, monsieur, » reprit tranquillement M. » Empaytaz. « Le souhait du pasteur a été accompli, » par la somme qui lui a été donnée, peu après ; » et il n'est pas à désirer que le mendiant soit allé » où le riche l'envoyait. »

M. Ehinger resta bouche béante, et ne reprit la parole que pour renouveler l'injonction d'un prompt départ.

Un conseiller d'Etat, M. La Roche, engagea madame de Krüdener à demander que cet ordre lui fut

donné par écrit, et, après quelques pourparlers, elle l'obtint. Mais, la même difficulté, qui s'était déjà présentée si souvent, s'opposait au départ; Madame de Krüdener se trouvait sans argent.

« Je devais mille écus de France, écrivait-elle, » cent vingt-cinq louis, pour le séjour fait à l'au- » berge, et je ne savais absolument où les prendre. » Sentant dans mon cœur que celle à qui je les de- » vais était inquiète, je m'adressai au Sauveur le » matin, et je lui dis : — Cher Sauveur, tu sais bien » que je ne puis rien faire à cela et que je ne sais » comment m'y prendre : tu m'apprends toujours » plus que tu me conduis comme un petit enfant, » qui ne doit s'embarrasser de rien et qui ne doit » penser qu'à s'abandonner à toi.

» Le même jour, quelqu'un de très-intérieur vint » me dire : — Je suis chargé de la part de quel- » qu'un qui ne veut pas vous être nommé, de vous » offrir cent vingt-cinq louis ou mille écus, car il » sait que vous en avez besoin, et il vous prie de » les prendre sans intérêt pour six mois. Je n'ac- » ceptai pas cette clause, mais je me vis tirée d'em- » barras par ce miracle de miséricorde. C'est ce qui » m'arrive toujours, et voilà pourquoi je n'ose agir » par moi-même. »

Cependant on suppliait Madame de Krüdener de ne point s'éloigner. Les regrets, les craintes de beaucoup d'âmes, encore mal affermies, la touchèrent profon-

dément, et, après avoir prié, elle se crut obligée de continuer son œuvre à Bâle ou dans les environs. Souvent déjà elle s'était demandé où elle pourrait s'établir sur la frontière badoise. Le village le plus voisin était Grenzach-horn, à une lieue de Bâle. « J'étais » en prières, écrivait-elle, et je demandais au Sei- » gneur : — Dis-moi, cher Sauveur, si c'est à Gren- » zach-Horn que je dois aller. A l'instant même en- » tre Juliette, qui me dit : — Voilà le possesseur de » la petite maison.

» C'était un pieux chrétien, vivant près de Gren- » zach-Horn, qui, sachant que nous devions quit- » ter Bâle, n'avait eu aucun repos, pendant toute » une journée, entendant toujours une voix intérieure » qui disait : — Va offrir ta maison à ces gens! Il » venait nous chercher. C'est un ange de Dieu et » nons sommes bien heureux. »

Nous avons vu jusqu'ici Madame de Krüdener cherchant à appliquer les doctrines de l'évangile dans une sphère élevée. Appelée à Pétersbourg, elle semblait destinée à condamner encore au milieu des grandeurs d'une cour, la vanité des préoccupations qu'elle avait rejetées si loin d'elle, mais elle n'avait en cela aucune volonté. C'était Dieu qu'elle voulait suivre : c'était à lui qu'elle demandait sa route, sachant que ses plans, et ses projets étaient subordonnés à une sagesse plus haute et meilleure que la sienne.

Dans la nouvelle carrière où elle entre nous ne rencontrerons plus de noms illustres, de grands génies ni d'altesses, mais nous vivrons avec elle au milieu des malades, des pauvres et des petits de ce monde. Si cette vie a dès-lors été plus humble, ce n'est pas à dire que l'étude en soit moins salutaire, car elle nous retrace d'une manière encore plus sensible, l'amour de Celui qui n'eut pas un lieu où reposer sa tête. Dans ses rapports avec les pauvres, qui pendant plusieurs années, la rendirent l'objet des sarcasmes et des insultes d'un monde aussi incapable de la comprendre que de l'imiter, Madame de Krüdener fut toujours exposée à des tentations subtiles : elle eut sans doute ses illusions et ses faiblesses, mais que d'abnégation ! Que de sacrifices joyeusement offerts ! Quelle infatigable ardeur dans les soins qu'elle apportait au soulagement des misères humaines !

La petite maison de Daniel Diedrich, nommée le Hoernlein, s'élève au bord du Rhin, dans une charmante situation. Comme la plupart des habitations de paysan, elle se composait de trois petites chambres et d'une petite cuisine. Une paillasse, une table et une chaise de bois formaient tout l'ameublement de chaque chambre. Madame Armand et M. Empaytaz adjugèrent à Madame de Krüdener un banc de bois qu'elle décora du nom de canapé. M. et Madame de Berckheim ne pouvant trouver place dans cette cabane étaient restés à Bâle, pour veiller aux intérêts reli-

gieux de tant d'âmes, qui avaient besoin de leurs directions.

« Le 24 janvier, le soir même de notre installation » chez Diedrich, écrit Madame Armand, il y eut un in- » cendie à Bâle qui nous parut comme l'éruption d'un » volcan. Nous priâmes beaucoup, et comme si le Sei- » gneur eut exaucé nos supplications, le feu s'éteignit.» C'était chez la fille du pasteur Faesch que l'incendie avait été maîtrisé.

Voici quelques autres détails consignés dans le même journal : « Nos chers de Berckheim sont restés à la ville » avec Fanchette. Leur domestique vient chaque matin » nous apporter de quoi mettre le pot au feu. Madame » de Krüdener fait par-ci, par-là, la ménagère. C'est » entre nous trois, à qui mieux mieux. Madame de » Krüdener trouve toujours que tout est trop bien, » trop bon. Elle dit qu'elle voudrait ne jamais être » mieux, que tout le monde n'a pas un morceau de » bouilli et des légumes. » Dès le lendemain de son arrivée, elle s'était mise à nettoyer son salon, avec un enjouement qui ne la quittait qu'au moment de vaquer à des devoirs sérieux, à la prière ou à de saintes méditations. Elle avait recouvert de vieux meubles, fait des rideaux, avec du linge de table et put enfin se vanter d'avoir atteint à l'idéal de simplicité qu'elle poursuivait depuis si long-temps. Jamais elle n'avait fait les honneurs de son salon, aux grands de la terre, avec plus de grâce et de sérénité qu'elle n'en mit à

balayer la petite maison et à préparer le déjeûner pendant les premiers jours de son établissement au Hoernlein, mais bientôt sa retraite ayant été connue, elle dut sacrifier une portion de sa tâche à des soins plus importans.

Les réunions continuaient à être fort suivies à Bâle : le respectable Von Brunn, pasteur de Saint-Léonard, en avait pris la direction. Elles se tenaient chez M. Lachenal. La malveillance n'osant s'attaquer à un homme aussi considéré que l'était M. Von Brunn, se déchaîna contre Madame de Krüdener. Les journaux commencèrent contre elle une guerre active, dont le signal fut donné à Strasbourg, par une correspondance de Bâle, du 6 février.

« J'ai eu encore, écrivait madame de Krudener,
» un échantillon de la haine qui nous poursuit,
» quoique je ne sois pas digne de souffrir la moindre
» chose pour l'amour du Christ. C'est l'article de
» Strasbourg, fait par Salzmann, grand savant,
» franc-maçon, ayant traduit beaucoup d'ouvrages
» mystiques, et de plus mon ami. Le voici :

» On écrit de Bâle qu'il s'était formé, dans ces
» derniers temps, une secte de convulsionnaires,
» qui avait réussi à tourner la tête des femmes et des
» jeunes filles, et qui aurait exercé l'influence la
» plus fâcheuse sur les esprits faibles, si la police n'y
» avait pas mis un terme en faisant cesser ces réu-
» nions. Les gouvernemens ont raison de s'élever

» contre ce scandale, contraire à l'ordre public, aussi
» la prêcheuse de cette nouvelle secte a-t-elle dû quit-
» ter Bâle, et, si elle venait s'établir ici, on pour-
» rait bien lui adresser la même invitation. »

La malveillance qui dictait cet avertissement ne pouvait nuire à Madame de Krüdener, mais elle atteignit les réunions que Monsieur Wéguelin avait continué de présider à Strasbourg : la persécution qui s'attacha à lui le frappa très-sensiblement dans sa fortune.

Madame de Krüdener passait en ce moment par une épreuve aussi salutaire que douloureuse. Après avoir quitté Paris, Frédéric Fontaine s'était retiré dans le domaine de Rappenhoff : Déçu dans ses espérances de gagner Alexandre, il avait levé le masque, et s'était livré, sans retenue, à la grossièreté de ses instincts. Loin de fonder une communauté chrétienne, il aurait été un sujet de scandale, si la police Wurtembergeoise, toujours mal disposée pour lui, ne l'eut arrêté à temps : mais il en avait fait assez, pour s'attirer de sérieuses difficultés avec le gouvernement, qui, après enquête, prononça son expulsion du pays et la séquestration du domaine de Rappenhoff.

On ne manqua pas d'instruire l'empereur de Russie des déportements du protégé de madame de Krüdener; on alla même jusqu'à lui reprocher la faveur dont il l'avait couverte. Alexandre ne pouvait la confondre un instant avec un tel misérable; mais

madame de Krüdener enlacée dans les liens dont Fontaine avait su l'entourer, ne pouvait protester avec toute l'énergie de son indignation contre sa conduite. Peut-être même ne l'aurait-elle pas fait si elle l'avait pu, afin de ne pas accabler un homme déjà sous le coup de la justice..

Alexandre poussait la circonspection à l'extrême; il fut blessé de pouvoir être un instant compromis, même indirectement, par l'inconduite d'un homme dont le nom s'associait, en quelque manière, à celui de madame de Krüdener. Les rapports envenimés qui lui furent faits, avec intention, sans réfroidir son cœur, l'obligèrent à renfermer les témoignages de sa confiance. Ce fut une nouvelle souffrance, ajoutée à tant d'autres soucis, que lui causait sa responsabilité de souverain et de chrétien.

Madame de Krüdener vit son domaine de Rappenhoff confisqué, pour garantir les dettes de Fontaine. Aux embarras matériels qu'elle en éprouva, se joignit le chagrin de sentir la faveur et l'affection de l'Empereur se voiler; mais, nous sommes heureux de le dire, sa grande douleur fut la chûte de Fontaine, et la perte des sentiments d'estime qu'elle n'avait cessé de lui conserver. Sa grandeur d'âme, dans cette épreuve, frappait Madame Armand. « .... Toutes ces choses, écrit-elle, sont parvenues aux » oreilles de l'empereur; de sorte que Madame de » Krüdener éprouve les peines les plus sensibles,

» en tout genre. Elle est honorée dans un lieu, mais » honnie dans l'autre : réputation, fortune, tout est » en souffrance..... sans souffrance toutefois, car » son amour et sa foi se fortifient loin de s'altérer. » Il fallait, j'en suis sûre, qu'elle passât par un feu » aussi ardent, pour sa parfaite purification....... » Ses yeux étaient obscurcis par une forte cataracte; » ce n'était que par une opération douloureuse » qu'elle pouvait recouvrer la vue, et déjà elle com» mence à voir ce que nous désirions qu'elle vit. » Priez donc pour cette angélique amie, car on ne » peut qu'admirer, tout en n'approuvant pas, quand » on ne considère que le principe qui l'a dirigée. »

Une lettre de Madame de Krüdener à M.me d'Ochando, justifie, par son élévation, les éloges de M.me Armand :

« .... * Il est sûrement bien pénible d'être hu» milié surtout du côté sensible. Je l'ai, ce côté, plus » qu'un autre et j'ai traversé des choses dont vous » n'avez aucune idée. Je me dis alors : Ce temps » de grâce, qui ne voudrait y avoir passé, dans cette » éternité ou rien ne comptera que ce que nous » aurons souffert pour suivre notre adorable maître. » Tout est grâce, c'est Jésus lui-même qui nous aide » dans ces combats et nous fait traverser ces morts.

» Nous ne pouvons rien mériter. Il nous a tout » acquis par son sang et ses mérites. Mais si nous

* 28 février 1816.

» voulons de ces félicités du ciel, si nous voulons » travailler ici, comme dans une autre vie, comme » fidèles soutiens du Christ, si même nous vou- » lons nous trouver heureux et soutenir la pré- » sence des anges et des saints, ne devons nous pas » être nettoyés de nos infirmités et remplis de la » vie du Christ qui seule peut supporter les régions » de la vie? Or, l'humilité, les dépouillemens de » nos volontés et de tout ce qui est esprit du monde » nécessite des positions douloureuses.

» Les gens du monde y passent aussi, comme » suite naturelle de leurs fautes, mais ils n'ont pas » les immenses consolations, les jouissances mêmes » que nous donnent les croix, quand Dieu nous aide » à les porter. Que de douleurs cachées plus cui- » santes que tout ce qu'on imagine, dans la propre » situation de ceux qu'on croit heureux dans le » monde!

» 15 mars.

» Il y a quinze jours que cette lettre est com- » mencée, je ne puis la continuer, chère Sophie; » je n'ai quelquefois pas une minute, tant les gens » se succèdent avec rapidité. Priez pour moi qui » en ai si peu le temps. Juliette vous a écrit hier » au long et vous a dit que nous n'attendons que » le moment où nous aurons l'ordre du Seigneur, pour » aller vers vous. Il nous enverra aussi les moyens » car nous n'avons pas douze creutzers aujourd'hui.

» Cela ne nous empêche pas d'être très-contents.
» J'emprunte pour les pauvres, et je n'ose plus
» même prier pour le nécessaire. Je présente ma
» situation au Seigneur et toujours tout vient à point.

» Je le prie en attendant de me préparer à cette
» entière pauvreté sans laquelle on ne suit pas
» Christ, qui étant le Seigneur du Ciel et de la terre
» vint pauvre sur la terre, mais au reste soyons
» ce que Dieu veut que nous soyons, nous pouvons
» être pauvres avec une couronne impériale...... »

Ce n'était pas une façon de parler chez Madame de Krüdener. Elle sentait, comme elle ne l'avait jamais sentie, la puissance des consolations et des joies chrétiennes. Les insondables richesses de l'amour de Christ étaient pour elle une réalité. Peu s'en fallait qu'elle ne considérât le Hoernlein comme un véritable palais, aussi trouva-t-elle tout simple d'engager M. et Madame de Berckheim et leur fidèle Fanchette à venir en partager avec elle, les splendeurs. La même proposition fut faite à Madame Empaytaz la mère; tous répondirent à l'appel au mois de février, et cette petite maison qui n'avait pu contenir au premier moment que trois personnes, non sans gêne, sembla par les soins de Madame de Krüdener devenir élastique pour recevoir tous ses hôtes. MM. Empaytaz et de Berckheim s'étaient retirés dans une sorte de grenier sous le toit, et chacun avait dû nécessairement se resserrer dans le moindre espace

possible. Mais jamais on ne vit plus de joie, de sérénité et de paix que dans cet heureux intérieur.

Madame Armand était la seule qui éprouvât quelquefois de la tristesse en se comparant à ceux dont elle admirait l'avancement. Mais son amie avait le talent de remonter son courage et finissait toujours par lui communiquer un peu de cette gaîté qu'elle ressentait elle-même, à considérer les comforts de leur logement, et la régularité de leurs repas d'anachorètes, invariablement composés de bœuf bouilli et d'un plat de légumes servis dans de la vaisselle de terre brune.

Cependant, la journée avait un autre emploi que celui de jouir des douceurs de cette communauté fraternelle. Le soin des pauvres et des malades, et l'instruction religieuse à donner à d'innombrables visiteurs, occupaient tous les membres de cette petite colonie. Elle s'était encore accrue d'un honnête artisan, âgé de soixante ans, dont la connaissance s'était faite au Ban de la Roche : il se nommait Jaeger et avait dévoué sa vie à la moralisation et à l'enseignement des classes pauvres des environs de Sarreguemines. La persécution l'ayant forcé de s'éloigner, il vint rejoindre Madame de Krüdener et s'associer à son œuvre. De son côté M. Empaytaz s'occupait dans ses rares loisirs, de traductions et d'écrits pour la société des traités religieux.

Les pélerins qui se rendaient en foule à Einsiedlen

pendant le mois de mars, et qui passaient devant la petite maison du Hoernlein, accablés de fatigue et souvent dans le plus complet dénuement, fournissaient à Madame de Krüdener une nouvelle occasion d'exercer son infatigable charité.

« Je n'ai que très-peu de momens à moi, écrivait-elle, « à peine puis-je prier, ce dont j'ai cependant
» grand besoin. L'affluence du monde est si grande,
» que des villages entiers passent par ici. Je leur
» prêche l'Evangile, je les invite à aller au Christ
» qui a versé son sang pour nous; je les invite à la
» repentance et à l'espérance dans ses mérites. Je leur
» donne, ainsi que ceux qui sont avec moi, des
» livres qui leur rappellent leur salut. Beaucoup
» d'enfans viennent me chercher; que de larmes!
» que de douleurs! que de misères! on n'a pas d'idée
» de la pauvreté du pays de Bade! Dieu nous fait
» la grâce de nous donner de quoi faire l'aumône à
» chacun. On ne peut pas donner beaucoup, mais
» quelque chose du moins, une soupe aux malades
» et aux voyageurs fatigués...... Plus je vis, plus je
» vois combien on est heureux d'être dégagé de tout
» ce qui est terrestre. Le courage héroïque que le
» Dieu vivant, Jésus-Christ seul donna à ses disciples
» fait tout franchir et tout braver. Que de fois j'ai
» dit à Paris : Je ne conçois que la charité; les
» partis n'existent plus pour moi; je prêche l'Evan-
» gile; je ne sais ce que sont les haines, ni les in-

» térêts du monde. J'ai quitté, Dieu merci, cette » arène là, et c'est ainsi que j'ai eu le bonheur de » voir des conversions qui ont étonné bien du monde. »

La misère au milieu de laquelle elle vivait, lui avait rendu toute apparence de luxe insupportable. La reine Hortense avait été très-touchée de la chaude amitié que lui avait montrée Madame de Krüdener, en la recommandant à l'Empereur Alexandre dans un moment difficile. Ne sachant comment lui faire recevoir un souvenir, elle lui avait destiné un voile qu'elle avait porté et l'avait priée de l'accepter pour l'amour d'elle. « Priez-la de me par» donner, répondit-elle à Mademoiselle Cochelet si » je ne l'accepte pas. J'ai dû renoncer à toutes les va» nités et je ne porte plus de dentelles. Si je l'avais. » je le vendrais pour les pauvres dont la triste misère » me fait peine chaque jour. Ma fille et moi, depuis » bien des années, n'avons plus porté que les plus » simples vêtemens : nous avons de très-beaux dia» mans, des perles qui n'ont point été vendues en» core ; d'autres d'un très-grand prix l'ont été : je souf» fre aussi de penser que j'ai une quantité de très» belles pelisses qui se gâtent et rapporteraient aux » pauvres, mais elles ne peuvent se vendre..... Tout » luxe doit disparaître pour ceux qui prêchent la » pauvreté. »

Cependant, au commencement d'avril, la fatigue de cette mission incessante se faisait sentir, lorsque

Madame de Krüdener reçut de deux dames Anglaises l'invitation de se rendre avec elles à Aarau : leur but était de procurer sa connaissance à Pestalozzi, qui les avait accompagnées à Bâle.

Pestalozzi était alors âgé de soixante et douze ans. Il avait, par philanthropie, consacré et dépensé sa vie à l'enseignement de la jeunesse et surtout des classes pauvres. On lui doit d'avoir inauguré, parmi nous, la véritable science pédagogique, fondée sur cette étude intelligente et continuelle des inclinations, des facultés de l'âme, et de leur développement progressif, qu'ont illustrée MM. de Fellemberg, Wehrli, Lippe, le père Girard et Madame Necker de Saussure.

Attaqué et méconnu par plusieurs de ceux auxquels il avait ouvert cette voie, en bute à la malveillance de quelques magistrats, Pestalozzi avait eu le cœur froissé en voyant que ni les sacrifices de tous genres qu'il avait faits aux orphelins dont il s'était chargé, ni son dévouement sans bornes à leurs intérêts, n'avaient pu lui faire trouver grâce devant quelques hommes estimés depuis long-temps pour leur piété.

Madame de Krüdener se réjouissait de le voir :
» J'ai eu le bonheur, qui m'était connu d'avance,
» par les grandes voies du Seigneur, de voir Pesta-
» lozzi, qui était un ange de bienfaisance, mais non
» encore un chrétien tout-à-fait convaincu : il n'avait
» pas encore donné son cœur entier à Jésus-Christ. »

Jamais Pestalozzi n'avait connu cette sereine et

douce communion d'esprit, qui le frappa dès le premier jour de ce voyage. Conformément à l'ordre de S. Paul, de faire tout à la gloire de Dieu, madame de Krüdener ne se mettait point en route sans faire un acte d'adoration. Dès que l'on était en voiture, on chantait un cantique morave, dont le sens est : « Nous » voyageons en ton nom, Seigneur Jésus, que ta » grâce nous accompagne, si l'orage nous menace, » un regard sur toi nous rassure. »

Après ce chant, on faisait une prière, puis on lisait quelque portion de l'Ecriture sainte, qui fournissait le sujet d'un entretien édifiant, dont Pestalozzi ne se lassait pas. Son cœur se dilatait; il arrosait de larmes les mains de Madame de Krüdener, en l'entendant prier pour lui, avec toute l'onction de sa charité : « Je vois le plus beau jour de ma vie, » s'écriait-il. »

Le lendemain, il eut peine à s'arracher d'Aarau, et il fondit en larmes en quittant ses nouveaux amis.

L'arrivée de Madame de Krüdener à Aarau fut un événement. On lui demanda d'avoir chez elle des réunions religieuses, elle s'y prêta avec joie. M. Kellner présidait celle du matin spécialement destinée aux jeunes gens. A 11 heures, M. Jaeger réunissait les paysans qui venaient en foule des campagnes voisines; M. Empaytaz prêchait le soir en français.

Le pasteur Hunziker était devenu, dès le premier jour, un des amis de madame Krüdener, et ne cessait

de l'encourager à réaliser, pour ses paroissiens, ce que son propre zèle et sa sollicitude leur souhaitaient, depuis si long-temps : le digne curé d'Aarau, M. Vogt, lui envoyait les siens. Catholiques et protestans, rentrés dans leurs familles, donnaient à leurs parents le plus grand désir d'entendre, à leur tour, la prédication. De tous les villages voisins on accourait pour y assister.

Parmi les auditeurs, Madame de Krüdener remarqua un jour un jeune homme aux traits fortement accentués rappelant le type israélite d'une manière frappante. C'était Joseph Wolff nouvellement converti au christianisme.

Fils d'un Rabbin, destiné à le devenir lui-même, il connaissait également bien l'hébreu, le chaldéen et le syriaque et avait fait une étude approfondie de l'ancien testament. Il arrivait de Vienne où il avait intimement connu le célèbre prédicateur Werner dont il récitait des sermons entiers. Il trouva dans les réunions auxquelles il assista, l'affranchissement qui lui manquait encore et repartit pour Paris, bien affermi dans la doctrine du salut. Il avait une confiance pleine d'abandon dans la protection de Dieu. Madame Armand lui ayant demandé s'il trouverait à Paris des amis et des protecteurs :

« Eh! à quoi bon des connaissances, Dieu n'est-il » pas avec moi ? Quand j'allai en Westphalie, je parlai » à un seul homme, cet homme écrivit à mon

» sujet, au comte de Stolberg; et Stolberg répondit
» que je devais venir chez lui. J'y passai trois mois,
» et Stolberg devint mon bon et cher ami. »

Il n'imaginait pas que cela put avoir lieu autrement, et vivait d'un secours de deux louis par mois, que lui faisait un prince Allemand.

Quelque temps après son départ, madame de Krüdener lui écrivit la lettre suivante :

« Vous avez trouvé le chemin qui mène à la vie, le
» Dieu d'Abraham, qui est mon Dieu, Christ, le
» Seigneur des seigneurs, et le mien. Marchez fidè-
» lement dans ce sentier de la vie et de la vérité;
» apprenez au pied de la croix, à aimer celui que
» les cieux ne peuvent contenir, qui quitta les séra-
» phins pour sauver une race déchue, infidèle,
» avilie et qui mourut de la grande mort de l'amour,
» pour nous réconcilier avec le Père, en nous enno-
» blissant pour le ciel. Prosternez-vous souvent en
» adoration, pour contempler le grand et magnifique
» mystère de l'amour; priez, pour qu'il pénètre au
» plus profond de votre cœur, afin que vous vous re-
» jetiez en arrière de tout ce que les hommes aiment,
» désirent et convoitent; car l'homme animal ne con-
» naît que ces joies terrestres, dont il use jusqu'à la
» satiété et qui l'abreuvent de troubles continuels. »

« Il n'y a que l'amour pour Dieu et pour Jésus-
» Christ source de tout ce qui est grand, qui
» rende le chrétien grand et heureux. Au milieu

» de privations apparentes, il passe comme une » grande énigme devant les païens, qui se dé» corent, il est vrai, du beau nom de chrétiens, » mais qui n'ont que des idoles.

» Le sentier qu'il suit est étroit, escarpé, et sou» vent raboteux, comme celui du voyageur dans les » Alpes, mais un zéphyr céleste vient le rafraîchir; » des fontaines de vie, d'une eau vive et pure, » coulent et murmurent autour de lui; plus son ho» rizon s'embellit, moins il supporte et comprend » l'agitation de ces acheteurs et de ces vendeurs, qui » obéissent au péché, en suivant la voie large; qui » échangent un mal contre un autre mal, une mi» sère parée contre une autre misère, qui achètent » toute espèce de sensualité terrestre, qui se vendent » à tout le monde, et qui aiment tout, excepté ce » qui seul est aimable, et ne recherchent que ce » qui a de l'apparence, dans cette vie profanée. Mais » pour lui, pour le chrétien, la vie est si grande, » si belle et si sainte, au milieu des souffrances et » des persécutions! Elle deviennent déjà son pre» mier paradis ici-bas, parce qu'il marche avec » Christ de même qu'Adam, avant que la chûte l'eût » dépossédé de sa dignité première.

» Ainsi en est-il de l'homme rétabli par Jésus» Christ, dont les puissantes armes sont la force » même de celui qui seul est *invincible*. Tel est le » chrétien qui, par amour, peut tout supporter, tout

» souffrir, et qui, par là même, gagne toutes cho-
» ses. Le chrétien, éclairé du St-Esprit, doit pénétrer
» toutes choses. Mais, par cela même qu'il lui est
» donné de pénétrer dans l'intérieur des autres,
» il est appelé aussi à les supporter, à leur montrer
» des égards, à leur témoigner sa compassion par
» un haut degré de charité. Il doit implorer pour
» eux la grâce du Seigneur, qui, à cette heure, se
» voit encore crucifier par eux, mais qui, loin de
» vouloir les détruire, veut encore les sauver.

» Devenez un pareil chrétien! qu'aucun esprit
» étroit de forme ou de secte ne vienne comprimer
» et resserrer votre cœur? Que l'évangile soit votre
» sainte règle, que le grand cœur de Christ, que
» son Esprit, qui embrase toutes choses, se grave
» lui-même en vous! Apprenez à renoncer à tout.
» Soyez plein d'humilité, tempérant, chaste, d'un
» cœur pur, d'un cœur d'enfant......... L'enfant
» soumet sa volonté à sa mère, soumettez la votre à
» Christ, qui vous conduit. Apprenez à garder le si-
» lence : rentrez souvent en vous-même, et apprenez
» à prier sans cesse, pour toutes choses. Comme un
» enfant qui demande tout ce qu'il désire, ne veuil-
» lez non plus rien apprendre que de Dieu même,
» et, dans tous vos actes, ne cherchez uniquement
» que la gloire de Christ, votre roi.

» La destination primitive de l'homme, ainsi que
» son premier devoir, furent d'aimer Dieu; c'est de

» l'amour que jaillit comme de sa source, le désir » de plaire à Dieu, conséquemment aussi, le plus » sublime des cultes, celui du pur amour. Chaque » action, chaque battement de cœur, chaque parole » qu'il prononce, proclame l'existence d'un nouvel » être en lui. L'homme, dans son état de chûte, ne » cherche à se procurer que des joies viles et mépri- » sables, afin de se distraire, parce qu'il est déshé- » rité. Mais, le chrétien, celui qui a trouvé Christ » et qui l'aime, ne connaît de joies que les céles- » tes; il n'a besoin de rien, car il est heureux. C'est » ainsi qu'il apprend, aux pieds du Christ, à respi- » rer l'amour et à l'inspirer aux autres. Voilà le » christianisme, véritable santé de l'âme, qui n'est » que béatitude pour toutes les éternités!

» Si donc, d'autres personnes ne savent autour » de vous, que répéter constamment que l'*homme* » *est exalté;* priez alors pour ceux qui ne sauraient » pour un seul jour se procurer la vraie félicité, » qui pensent, qui s'imaginent, qu'on peut ainsi par » soi-même se procurer le souverain bien, l'amour » de Dieu, l'harmonie de la vie, au milieu d'un » monde où l'on ne voit autour de soi que les tristes » vestiges d'une désolation universelle! — Sanctifiez » vos talents et vos connaissances dans les langues; ou » plutôt, laissez le Seigneur, les sanctifier en vous. » N'aspirez point à briller; que l'orgueil ne vous » porte point à opérer quelque chose par vous-même.

» Il vous faut devenir pur de cœur, et ne vouloir
» vivre et mourir que pour glorifier votre Seigneur
» Jésus-Christ; en un mot, ne vouloir, pour tout au
» monde, être quelque chose. Celui qui n'a que soi-
» même pour objet ne possède encore rien; et, lors
» même que le monde entier vous admirerait, le
» monde n'est qu'un *zéro* : l'on ne peut appeler *nom-*
» *bres* que ceux en qui Dieu vit !!!

» Que Dieu bénisse ces glorieux commencements
» de votre traduction de la bible ! Glorifiez aussi
» Christ en rendant clairement les passages qui le
» désignent, *lui*, *Christ*, et que Luther n'a pas
» assez fidèlement rendus. Que Jésus-Christ, la vie
» de toute la *Bible*, devienne aussi la vôtre ! Et
» que de saintes expériences fassent de vous un *saint*
» *supplément* de la parole écrite !

» Marchez, en la compagnie des empereurs et
» des rois, des savants et des ignorants, sous les
» étendards du Christ, sous la croix, où les enfants
» deviennent des héros. Bientôt, bientôt, paraîtra
» le lion de la tribu de Juda, qui combat pour
» les siens; de grands jugements annonceront bientôt
» son glorieux avénement.

» Priez ! priez ! afin qu'un grand nombre d'âmes
» invoquent encore le grand nom du Sauveur, en se
» prosternant au pied de la croix, où il se plaît tant
» à pardonner, avant que le tonnerre du jugement
» les foudroie sans retour ! Que mon Seigneur et mon

» Dieu vous bénisse! — Priez pour moi, et marchez
» en la présence de Dieu! »

Dès-lors Joseph Wolff a poursuivi sa noble carrière avec un courage et une persévérance qui l'ont rendu célèbre. Les voyages les plus lointains et les plus dangereux n'ont point ralenti son zèle. Plus tard, il unit son sort à une femme bien digne de le comprendre et qui l'encourage à poursuivre sa noble tâche, lady Georgina Walpole. Celui qui écrit ces lignes l'a vue, il y a quelques années, supportant avec son jeune fils, pour l'amour de Christ, de longues et douloureuses séparations, glorifiant par son renoncement Celui dont le missionnaire racontait au loin les éternelles compassions aux malheureux restes d'Israël.

CHAPITRE XXII.

1816.

Rencontres chrétiennes. — Délibération du conseil d'Aarau. — Tolérance des deux clergés. — Lettre de Madame de Krüdener. — Elle attire la jeunesse. — Un dimanche à Suhr. — Témoignage des enfans. — Invitation de Madame de Diesbach. — Départ d'Aarau. — Séjour au château de Liebegg. — Prédications. — Leur effet. — Retour au Hoernlein. — Les pèlerins d'Einsiedlen. — La polémique de Madame de Krüdener. — Visites des touristes. — William Allen. — La vieille pèlerine. — La grâce de Dieu. — Libéralité des aumônes de Madame de Krüdener. — Accusation injuste de M. Parisot. — Défense touchante de Madame de Krüdener. — Etablissement à Unterholtz. — Lettre à Mademoiselle Cochelet. — Disette qui chasse les ouvriers des fabriques. — Leur détresse. — L'amour des pauvres. — Trait de charité de Madame de Krüdener. — La fête de Madame de Krüdener. — Amour des ennemis. — Le maire de Grenzach-Horn. — Intolérance. — Les gendarmes badois au Hoernlein. — Un persécuteur acharné. — Victoire de la charité.

Au milieu de ces foules qui accouraient avides de l'entendre, Madame de Krüdener avait bien souvent l'indicible joie de discerner des âmes élues et enseignées par l'Esprit du Seigneur. Un rapide coup-d'œil, ou quelques mots d'entretien lui révèlaient ces trésors de grâce, d'espérance, d'amour, dons exquis, souvent ignorés de ceux mêmes qui les possèdent, que le chrétien aime à trouver chez ses frères, parce qu'ils lui font éprouver un avant-goût de la communion dont les Saints jouiront dans les cieux. Des liens éternels

se resserraient dans ces momens fugitifs. Celui qui n'a jamais éprouvé les douceurs de cette rencontre de deux âmes si intimement unies en Dieu sans s'être jamais connues jusqu'alors, ignore tout ce que ce monde déshérité renferme encore de bonheurs purs et de célestes joies.

Cependant la foule des campagnes qui affluait à Aarau, donnait des inquiétudes sérieuses aux magistrats. Une multitude chaque jour plus nombreuse envahissait la ville : rien n'était calculé pour cette éventualité. Le conseil se réunit le 18 avril, pour y aviser, et la proposition de fermer les assemblées fut mise en délibération.

Le clergé répondit dignement à sa mission en prenant avec chaleur la défense de la liberté. Curés et pasteurs recommandèrent également la tolérance et obtinrent qu'elle fût décrétée.

Voici quelques mots d'un lettre écrite d'Aarau, par Madame de Krüdener : *

.... « En venant ici, je n'y connaissais pas une » âme; dès que j'ai été ici, il s'est présenté du » monde, et tant, et tant, que le canton entier pour » ainsi dire est venu à moi.

» On ne peut méconnaître les grandes voies de mi» séricorde du Dieu qui veut avant les grands châti» mens, faire avertir son peuple et sauver ce qui peut

* 20 Avril 1816.

» être sauvé. Il donne à tout ce monde un tel attrait » pour moi, un tel besoin de m'ouvrir leur cœur, de » me demander conseil, de me confier toutes leurs » peines, enfin, un tel amour, qu'il n'est pas éton- » nant que les gouvernemens qui ne connaissent pas » l'immense puissance que le Seigneur accorde aux » plus misérables créatures qui ne veulent que sa » gloire et le bonheur de leurs frères, n'y compren- » nent rien; plus la terre s'enfuit sous nos pas, plus » je méprise, plus je hais ce que les hommes ambi- » tionnent, plus j'ai de pouvoir sur leur cœur........ » Priez pour moi, afin que je sois fidèle à tant de » grâces, le Seigneur a exaucé l'ardent désir que » j'avais conçu dès ma conversion de lui amener des » âmes......

» Il fallait auparavant que je connusse bien des » douleurs, que je me les attirasse moi-même, en bu- » vant avec le monde à la coupe des vertiges, pour » juger du néant de tout, pour apprendre d'autant » plus à aimer et à plaindre les autres et pour sentir » en me prosternant avec la plus profonde reconnais- » sance, combien était grande cette miséricorde si » immense qui cherche les pécheurs et leur donne les » trésors de son amour. »

Chaque jour Madame de Krüdener avait de nouvelles occasions de répondre à la confiance dont elle était l'objet. Ainsi elle reçut la visite de plus de quarante jeunes catéchumènes qui vinrent spontanément lui

demander ses conseils et ses exhortations après avoir passé leurs examens. Qui pouvait mieux qu'elle, leur parler de leurs privilèges, leur montrer les pièges de la route, les regrets d'une première désobéissance et les joies d'une communion constante avec le Sauveur. Ces jeunes filles sortirent le cœur pénétré de sa tendresse et de la sagesse de ses leçons.

Le lendemain était un dimanche *; Madame de Krüdener avait espéré goûter quelque repos, en se retirant dans le beau village de Suhr, chez un de ses nombreux amis. Le meunier du village avait désiré fêter ses hôtes en leur offrant de partager son modeste dîner; mais la nouvelle s'en était répandue et avait attiré une foule considérable qui remplissait la maison. Il fallait parler : Madame de Krüdener crut pouvoir se soustraire à cette fatigue et à la grande chaleur en descendant au jardin; mais inutilement. Des femmes, de jeunes filles la suivent et l'entourent : chacune voudrait un entretien particulier sur son état spirituel, puis, dès qu'il est commencé, la foule accourt, se presse; il faut encore parler pour tous. Le bailli de Suhr, ému de ce spectacle, suppliait Madame de Krüdener de venir s'établir chez lui.

C'est peut-être à Suhr, qu'elle produisit une profonde impression sur un jeune homme venu de fort loin

* 21 Avril.

pour l'entendre et qui dès-lors renonça au commerce, pour annoncer l'évangile; il nous racontait que lorsqu'elle parlait, elle avait quelque chose de si enlevé à la terre, qu'elle lui semblait lumineuse. « Son » éloquence rappelait les plus beaux temps de la pro» phétie. Sa simplicité, l'onction, la puissance de » sa parole, l'émotion qu'elle causait à son auditoire, » me transportaient au temps de la prédication de » Néhémie. »

Le 22, plus de cinquante jeunes filles qui n'avaient pu trouver place au culte du matin sollicitèrent une quatrième prédication qui leur fut accordée. C'était le don par excellence de Madame de Krüdener que l'enseignement de la jeunesse. A toute heure, elle en faisait une bien touchante expérience. Tantôt c'était un enfant, nommé Jaggy, âgé de douze ans, qui, rentrant chez ses parens, répondait à l'offre qu'on lui faisait de lui donner à souper : « — Non, j'ai eu » le meilleur de tous les soupers, mon cœur et mon » esprit sont pleins, je n'ai jamais été si heureux! » Et il allait se mettre à genoux pour rendre grâces à Dieu. Ou bien, une jeune fille, de onze ans, qui disait à sa tante : — « Permets-moi d'aller à ces » prières. Ah! si tu savais comme on s'y fait du » bien, on peut bien se passer de manger pour » aller là! »

De nouvelles assemblées de petits garçons et de jeunes filles devinrent nécessaires, pour satisfaire à ces

besoins nouveaux. Le conseil de ville se rassembla encore, et, cette fois, comme à Bâle, les résultats de cette mission commençant à inquiéter le monde, il fut décidé qu'on prendrait quelques mesures de police, dont l'effet devait être d'entraver les réunions : en même temps, madame de Krüdener recevait une invitation très-pressante d'aller passer quelque temps chez Madame de Diesbach, au château de Liebegg. Elle l'accepta.

Si les adieux furent douloureux à Aarau, en revanche, l'arrivée à Liebegg fut un jour de fête, pour le village de Suhr, dont les habitants s'étaient portés à la rencontre de madame de Krüdener. Dès le lendemain, la foule était si considérable, à l'heure du culte, que le château ne pouvait la contenir. Il fallut se transporter dans une vaste grange. L'après-midi, elle était devenue trop petite ; l'auditoire avait envahi le grenier à foin, heureusement vide dans cette saison. Les heures s'écoulaient sans que cette foule, altérée de la parole de Dieu, s'en montrât rassasiée. Madame de Krüdener, MM. Jaeger et Kellner, prirent la parole tour-à tour. La nuit mettant un terme à ces exercices pieux, les paysans regagnaient leurs villages, en chantant des cantiques, dont les modulations en se perdant au travers des collines et des bois voisins formaient un effet ravissant.

Les jours suivants, les mêmes scènes se renouvelèrent. Plusieurs milliers de personnes assistaient au culte chaque jour. Les consciences étaient profondé-

ment remuées. Des objets, recelés ou volés, depuis long-temps furent rendus à leurs propriétaires. Ni le mauvais temps, ni la distance, ne purent ralentir le zèle des auditeurs.

Cependant, le mois de mai allait finir, M. et Madame de Berckheim qui étaient restés au Hoernlein avec Madame Empaytaz avaient aussi besoin d'aides, et rappelaient Madame de Krüdener qui les rejoignit le 1.er juin. Madame Armand resta seule à Liebegg. A peine ces amis goûtaient-ils la joie de se trouver réunis, pour rendre grâces de tant de misères soulagées et savourer les douceurs de l'intimité, que leur Maître les rappela à l'œuvre.

Dès le lendemain, Madame de Krüdener entrouvrant sa fenêtre pour admirer la campagne, fut surprise du spectacle qui s'offrait à ses yeux. Une longue file de pélerins couvrait la route. Ils allaient demander à Notre-Dame des Ermites, d'intercéder pour le pardon de leurs péchés ou la remercier de quelques bienfaits. Dans ce but, ils avaient entrepris de longs et pénibles voyages : ils semblaient avoir transformé cette douce parole du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés et je vous soulagerai, et vous trouverez le repos de vos âmes*, en cette autre : « Allez à la statue » d'Einsiedlen, vous tous qui êtes travaillés et char- » gés, et elle vous soulagera et elle donnera du » repos à vos âmes. »

Etait-il possible à des disciples de Jésus de ne pas dire à cette foule affamée de justice et de paix, ce qu'ils savaient des compassions ineffables, infinies et gratuites, que le Sauveur répand en tous lieux avec tant de largesses, sur tous ceux qui le cherchent? D'ailleurs la misère, l'âge, la fatigue de ces malheureux les recommandaient à la commisération des habitans du Hoernlein, dont l'occupation constante pendant les mois de juin et de juillet, fut de tendre une main fraternelle aux pélerins et de leur distribuer des secours.

La tendance générale des esprits qui recherchaient les consolations de l'évangile après tant de désastres, était toujours plus marquée et s'entretenait par les craintes sérieuses et très-vives qu'inspirait l'avenir. La saison avait été mauvaise depuis trois mois : les pluies ne cessaient point : les blés pourrissaient dans les champs. La vigne ne faisait aucun progrès ; le pain se vendait dix sous la livre. Le grand duc de Bade ordonna des prières extraordinaires, deux fois par jour, dans toutes les églises de ses états. La consternation était générale. Le nombre des pauvres croissait d'une manière inquiétante et le Hoernlein ne pouvant contenir tous ceux qui y accouraient, M. Kellner eut l'idée de les réunir en plein air. Le gouvernement Badois s'en irrita; les articles injurieux et les calomnies contre Madame de Krüdener recommencèrent. Un jour qu'elle était pressée, par un de ses amis, de se justifier, elle répon-

dit : « J'ai à soutenir une polémique bien autrement » importante, c'est contre ma vieille nature, mon » découragement et ma paresse. J'ai appris de l'a- » pôtre Paul à marcher dans la bonne et dans la mau- » vaise fortune. »

M. et Madame de Berckheim et Madame Armand avaient quitté le Hoernlein pour aller se reposer à Wangenried. Outre les pauvres et les malheureux, Madame de Krüdener recevait constamment la visite des touristes allemands, français et anglais qui parcouraient la Suisse et elle ne manquait pas l'occasion de leur parler de la seule chose nécessaire. Le 29 août, William Allen fut conduit au Hoernlein par Spittler et a parlé de cette visite en ces termes dans un journal : « La Baronne habitait dans une pauvre » petite maison. Nous la trouvâmes faisant du thé » ou du café dans une petite chambre à un lit. Il » y avait là trois hommes et trois femmes sans nous » compter *. Un homme respectable et intéressant, » conseiller d'Etat, sa femme, un autre jeune homme » de manières très-agréables qui portait une croix » noire suspendue au cou, un troisième plus âgé, qui » était un de leurs disciples; ce dernier avait prêché le » matin en plein air à trois ou quatre cents personnes. » La Baronne était vêtue de blanc avec un bonnet

* Messieurs Laroche, Empaytaz, Jaeger. Mesdames Laroche, de Krüdener, Empaytaz.

» plat. C'est une personne d'un certain âge, plutôt
» grande et mince; elle a beaucoup de vivacité dans
» ses manières; elle parla français avec grâce et abon-
» dance, et resta debout tout le temps de notre
» entretien. Elle nous dit que le bonheur qu'elle
» goûtait dans cette pauvre demeure était bien supé-
» rieur à celui qu'elle avait goûté dans les gran-
» deurs; que si nous voulions faire l'œuvre de Dieu,
» nous en trouverions bien quelque occasion là où
» nous étions; que les temps présents n'étaient pas
» ordinaires, mais que le Tout-Puissant avait une
» grande œuvre sur la terre; qu'il s'était opéré dans
» ce lieu un grand nombre de conversions, spéciale-
» ment parmi les pauvres, quelques-unes aussi parmi
» les riches; que l'homme n'a autre chose à faire que
» d'aller à Christ, en toute sincérité de cœur, pour
» devenir quelque chose ou rien, suivant son bon
» plaisir.

» Elle nous dit encore que l'œuvre de la religion
» s'affermit dans le silence et la prière. Interrogée,
» je crois, par Martin, si elle comptait retourner
» à Paris, elle dit qu'elle ne savait rien, si ce n'est
» qu'elle était dans la main du Seigneur, à sa dis-
» position. Elle dit aussi en passant que quelques per-
» sonnes lui avaient attribué la Sainte-Alliance, mais
» que c'était une grande erreur, car c'était le Sei-
» gneur seulement qui l'avait inspirée. Elle tient des
» réunions de prière chaque jour, qui sont excessi-

» vement nombreuses. Elle parle avec beaucoup d'é-
» nergie, et pour mon compte, j'aurais désiré avoir
» une conversation plus longue avec elle, s'il n'y
» avait pas eu là tant de personnes. »

Quelques autres visiteurs laissèrent à madame de Krüdener de douces impressions *, mais plus souvent encore, et surtout le dimanche, il venait des moqueurs et des ennemis de l'évangile, insulter par des cris et des blasphêmes ceux qui se réunissaient au Hoernlein. Quelquefois on pouvait en être informé d'avance, et, pour éviter un scandale, madame de Krüdener et ses amis, se transportaient dans quelque village des environs, où l'œuvre de l'évangélisation trouvait encore à s'accomplir. Le 15 septembre, elle adressa des exhortations pleines d'amour à une vingtaine de pauvres femmes, du village de Wielen, qu'elle trouva agenouillées, disant leur chapelet, sur les dalles du vieux cloître de Creschone. Elle s'adressa si vivement à leurs consciences, qu'elles en furent profondément touchées.

Un autre jour, madame de Krüdener vit dans la foule qui écoutait l'exhortation de M. Kellner, une femme d'un grand âge, qui, au lieu de prêter l'oreille, récitait son chapelet, à genoux; madame de Krudener s'approcha d'elle et lui demanda si elle avait compris le prédicateur.

* M. de Marchangy, avocat-général, entr'autres.

— » Oh ! non, madame, ce monsieur parle alle-
» mand et moi je parle français.

— » Eh bien ! venez avec moi, dans ma cham-
» bre, et nous causerons ensemble. Vous paraissez
» bien fatiguée.

» — Ah oui ! j'ai déjà fait trois lieues aujour-
» d'hui, et il m'en faut faire encore quatre, pour ac-
» complir la pénitence de ce jour, et, à mon âge c'est
» bien rude.

» — Quel âge avez-vous ?

» — J'ai quatre-vingt et douze ans, ma bonne dame ;
» oui, quatre-vingt et douze. Je suis de l'an 1724 :
» comptez ! Voici la cinquantième fois que je fais le
» pélérinage à Notre-Dame, je suis une pauvre pé-
» cheresse : j'ai beaucoup de péchés à me reprocher,
» et plus j'avance en âge, plus j'en découvre que
» je n'avais pas vus. On m'a dit que pour mériter
» mon pardon je devais faire pénitence et aller en
» pélérinage. Je crois que c'est la dernière fois que
» je pourrai faire ce voyage ; j'espère que j'obtiendrai
» mon pardon ! — Hélas ! mon Dieu, si je ne l'ob-
» tiens pas, je suis une femme perdue ! !

» — Le Seigneur vous a envoyé ici, chère amie,
» pour vous faire entendre des choses qui soulage-
» ront votre cœur. Vous avez l'air agité : calmez-vous,
» je vous en prie et écoutez avec attention ce que
» j'ai à vous dire. Savez-vous lire ?

» — Oui, Madame.

» — Faites-moi le plaisir de lire ces paroles.
» Elle lut dans le nouveau testament qui lui était
» présenté :

» *Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du*
» *monde. — Et quand Jésus eut pris le vinaigre il*
» *dit : — Tout est accompli : et ayant baissé la tête il*
» *rendit l'esprit.*

Alors Madame de Krüdener s'appuyant sur ces déclarations lui montra que l'homme ne peut en aucune manière se sauver lui-même, mais que Jésus donne gratuitement son salut. Chaque parole pénétrait dans le cœur de la pauvre vieille : elle semblait hors d'elle-même à la pensée de ce don gratuit. Tout-à-coup elle se lève et va précipitamment jeter dans la cheminée le chapelet qu'elle tenait à la main.

« — C'est fait ! c'est fait ! s'écrie-t-elle, mes pé-
» chés sont pardonnés ! Jésus m'a sauvée ! Je vais me
» remettre en route, mais ce n'est plus pour aller à
» Notre-Dame-des-Ermites. Je retourne chez nous,
» pour dire à tous mes voisins, que c'est Jésus, et
» Jésus seul, qui a sauvé la vieille pécheresse ! »

Madame de Krüdener s'agenouilla avec elle, pour rendre grâces à Dieu, et lui remit un nouveau testament, que la pauvre vieille baisa, avec l'expression de la plus vive reconnaissance et elle partit pleine de joie d'avoir atteint le but de ses pélérinages. Nous ne savons si elle parvint en Belgique, sa patrie, mais ses yeux avaient entrevu la patrie céleste, et elle sa-

vait que Jésus y a préparé la place de quiconque l'invoque et se confie en Lui.

La misère croissait de jour en jour et Madame de Krüdener pour faire face aux plus pressans besoins avait eu recours à tous les expédiens d'une ingénieuse charité. Ses parures et ses toilettes avaient été vendues; ses diamants seuls lui avaient rapporté une somme de trente mille francs qui fut dépensée à nourrir les malheureux et tout ce qu'elle pouvait tirer de Russie était aussi consacré à cet usage. Cela n'empêchait pas qu'on ne l'accusât d'encourager la fainéantise, et de nos jours, cette accusation a été répétée avait acharnement, par M. Parisot, dans la Biographie Universelle. « L'abondance des aumônes » qui passaient par ses mains, encore plus que l'onc- » tion de son langage et l'élévation de ses pensées, » rendues par elle et par ses amis, attirait les vi- » siteurs par centaines et quelquefois par milliers. » L'hiver venu, on en compta jusqu'à 4,000 par » jour, qui presque tous étaient des pauvres, des » mendians, des fainéants, et des aventuriers. Elle » ne pouvait, va-t-on dire, faire le triage du bon » grain et de l'ivraie; mais, si elle ne le pouvait, » pourquoi ne pas remettre les fonds, qu'elle attirait » en si grande quantité, aux administrateurs des » établissements de charité? Pourquoi ne pas com- » prendre, que par ses dons irréfléchis et prodigués » sans intelligence, elle encourageait la paresse, l'im-

» prévoyance, l'intempérance et l'audace à mendier? » Pourquoi former à plaisir des rassemblements in» quiétans? Pourquoi surtout par des tirades impru» dentes, et qui ne faisaient que trop écho, exagérer » la misère du pauvre, l'indifférence et l'insensibilité » du riche, comme si la guerre du riche et du » pauvre n'était pas assez imminente? »

Un jour qu'on la reprenait vivement de sa trop grande largesse et de son manque de discernement et qu'on l'accusait de s'attirer ainsi le mauvais vouloir des autorités, elle répondit :

»—Je ne cherche personne. Je voudrais vivre dans la » retraite là plus absolue. On vient à moi. Puis-je re» pousser le pauvre qui a faim, l'orphelin sans ressource, » l'âme angoissée et travaillée par le péché? Je me de» mande : Qu'aurait fait le Sauveur dans les circonstances » où je me trouve? La réponse est claire, et avec le » peu de forces qui me restent, j'agis. Que l'on veuille » me pardonner la seule ambition qui me reste, celle » d'imiter mon Sauveur. » Et ses larmes coulaient en prononçant cette touchante confession. Sa lettre à M. de Berckheim que nous citerons plus tard a d'ailleurs fait une éclatante justice de ces reproches. Cependant M. et Madame de Berckheim désiraient se réunir à Madame de Krüdener et la petite maison du Hoernlein ne pouvait recevoir tant de monde. L'offre de M. Lachenal de transporter une portion de la petite colonie dans sa campagne de Unterholtz permettait à Madame de

Krüdener de continuer sans fatigue, son œuvre au Hoernlein. Elle avait négligé depuis long-temps sa correspondance avec ses amis, et s'en excusait dans une lettre à Mademoiselle Cochelet :

» Chère enfant, je suis loin de vous avoir oubliée; » je pense à vous avec l'intérêt dont vous-même ne » doutez pas un instant; je vous aime, c'est tout dire. » Mais si vous connaissiez ma vie, les centaines de » misérables et d'êtres souffrants qui me réclament; » la misère, le malheur, le désespoir qui, sous mille » formes, suites hideuses du péché, couvrent mainte» nant une terre de ruines et de désolation, et ne » sont que le *commencement de ces justes et terri-* » *bles châtiments* par lesquels l'amour infini veut » encore sauver ce qui peut être sauvé; alors vous ne » vous étonneriez pas de mon silence.

» Vous me verriez ainsi que ma fille, occupée à en» tendre les secrètes douleurs de l'âme, à consoler, à » ramener le désespoir au pied de la croix, à porter » des vêtements, ou des secours, ou des aliments, à » ces malheureux qui assiègent ma porte, le travail » manquant partout. Il faut calmer leur faim ainsi » que leurs douleurs; on ne peut le faire qu'en leur » disant d'aller par la prière, le repentir et l'espé» rance, se laver dans le sang de la rédemption et » aux pieds du Sauveur.......... O mon amie! » Quand j'ai un moment à moi, ne pensez-vous » pas que j'ai besoin moi-même de me proster-

» ner devant le Dieu de mon âme, de le prier de
» me guider, de me fortifier, de me donner du cou-
» rage, de la patience, de la fidélité, et les accents
» de cet amour que demande l'évangile! Chacun
» presque se décourage. Les gens qui ne connaissent
» pas, comme moi, les devoirs de cette charité,
» que je n'ai encore apprise que si imparfaitement,
» m'en veulent; les envieux de la croix me déchi-
» rent; les aveugles qui ne voient rien, au-delà de
» leurs passions, me supposent des vues politiques.
» Ceux qui n'aiment pas la vérité craignent mon in-
» fluence : ceux qui connaissent l'empire du ridicule,
» et qui, dans le monde, n'ont que le néant des
» conceptions du monde, veulent m'atteindre par le
» ridicule.

» Dites, mon enfant, pour passer au travers de
» tout cela, pour naviguer sur cette mer orageuse,
» que deviendraient ma faiblesse, mon incapacité et
» ma fragilité humaine? Que deviendraient-elles au
» milieu des plus rudes combats et des déchiremens
» de l'âme que me font éprouver les peines des au-
» tres et les injustices de ceux qui devraient le mieux
» me connaître?

» Que deviendrais-je sans la prière, si je ne cher-
» chais des secours et des forces dans Celui qui mou-
» rut sur une croix d'ignominie pour expier nos for-
» faits, qui nous aime si profondément et qui ap-
» pelle ceux qui veulent l'aimer à suivre ses traces,

» à souffrir, à aimer, à lutter par la prière et les
» larmes et à bénir ceux qui les persécutent.

» Je cherche donc quelques momens pour la prière,
» chère enfant, j'en ai tant besoin, et je vois autour
» de moi des lettres de toute l'Europe; que faire,
» comment répondre?

» Ne me jugez donc pas, croyez que je vous aime,
» je ne m'excuse pas, je pourrais être plus exacte,
» mais vous aimez à me pardonner....... Je laisse
» ma lettre comme elle est; il m'a fallu la reprendre
» à plusieurs reprises; pourrez-vous la lire? Etes-vous
» de retour de Munich? Ne croyez pas que notre
» ange d'empereur Alexandre ait été fâché de vous
» voir chez moi, à Paris, ce sont des contes. Je ne
» sais rien de lui, et je ne suis pas étonnée qu'on
» cherche à me nuire, mais comme je ne veux qu'ai-
» mer, par devant tous, Christ mon Dieu, le reste
» n'est que sujet de réflexion: le Seigneur fait tou-
» jours triompher la vérité. »

A peine les processions des pélerins avaient-elles cessé que l'on vit commencer celles des malheureux ouvriers, renvoyés des fabriques françaises. De pauvres enfants, pâles, exténués, des femmes épuisées, et manquant des vêtemens les plus nécessaires; des familles entières renvoyées des fabriques par des maîtres réduits eux-mêmes à la plus dure extrémité, passaient sous les fenêtres de Madame de Krüdener, conduites par les gendarmes, de station en station.

Il ne leur était pas permis de mendier, car une main inflexible les poussait, en disant : « Marche ! marche ! »

Si seulement, il leur eût été donné d'entrevoir un terme à leurs misères! Mais, non, arrivés dans leurs communes où la famine exerçait déjà les plus grands ravages, repoussés, mal vus par les autorités dont ils venaient compliquer l'administration et absorber les ressources, ils étaient regardés avec un œil de haine par leurs concitoyens effrayés de cet accroissement de population qui faisait bientôt hausser le prix des denrées et mettait en péril le salut de tous sans pouvoir les sauver eux-mêmes. Mais au moins au Hoernlein et à Unterholtz, des cœurs compâtissans sympathisaient à leurs détresses... Là ils entendaient le langage de l'amour, de la commisération et comment en aurait-il été autrement? n'étaient-ils pas ces pauvres que Jésus aimait, ces petits qu'il accueillait, ces affamés qu'il nourrissait, pendant son passage sur la terre? N'était-ce pas Lui qui les poussait à la porte de ses enfants, pour qu'ils en eussent pitié? Madame de Krüdener pouvait-elle la fermer, sans repousser Celui qui les envoyait? Chacun de ces exilés n'était-il pas la vivante image de Celui que les siens mêmes n'avaient pas reçu? Chaque victime de la sévérité, ou de l'arbitraire d'une administration, qui ne pouvait se conformer au code sacré, ne lui rappelait-elle pas ce Jésus qui n'éprouva que des insultes, et des mépris de la part des princi-

paux de sa nation? Elle aurait frémi de leur refuser l'assistance qui lui était demandée.

La flamme divine qui brûlait dans son cœur s'entretenant dans ses sublimes élans par la contemplation de l'amour sans bornes de Jésus, elle ne croyait jamais pouvoir en approcher. En faisant trop aux yeux des hommes, trop au prix de ce qu'ils ont droit d'attendre, à peine croit-elle faire assez : plutôt que de ne pas atteindre le but elle est prête à le franchir, et si elle mesure le devoir c'est dans la crainte de rester en deça, jamais de le dépasser.

Un jour, Madame de Krüdener vît entrer au Hoernlein dans la chambre des pauvres une femme souffrant de la faim, à peine vêtue et pour comble de misère, atteinte d'un cancer qui avait rongé la partie inférieure de son visage, que dérobait à peine aux regards un linge dégoûtant. Les pauvres eux-mêmes ordinairement pleins de commisération pour leurs semblables s'éloignaient d'elle avec horreur. Madame de Krüdener l'aborde avec bienveillance et après lui avoir témoigné sa vive compassion l'embrasse au visage.

— « Que faites-vous, ma mère, lui dit Madame de Berckheim, « ne savez-vous pas que ce mal est con-
» tagieux, qu'il peut se communiquer?

— « Chère Juliette, ne me gronde pas. Pense que
» depuis tant d'années, cette pauvre femme n'a reçu
» que des marques de repoussement de ses sembla-

» bles. Ne fallait-il pas qu'elle sut que les chrétiens » aiment leur prochain? »

Elle ne se montrait pas moins tendre et compâtissante aux misères de ses frères. Des distributions de soupe et de vêtemens avaient lieu constamment chez M. Lachenal à Unterholtz, et y attiraient une foule considérable : le gouvernement bâlois ne pouvait s'y opposer, mais il mit un gendarme à la porte de Madame de Krüdener pour l'empêcher de parler de l'Evangile aux pauvres qui entouraient la maison. Ces gendarmes, il faut le dire, se montraient en général compâtissans et bons pour leur prisonnière, puis Madame de Krüdener, privée de sa liberté extérieure, trouva bientôt une nouvelle occasion de continuer son œuvre, en organisant avec plus de régularité le travail des pauvres qu'elle avait retirés dans la maison. C'était un véritable hospice où chacun recevait avec empressement de sa main les moyens de se rendre utile. « Il y avait » seize jours que je ne l'avais vue, écrit Madame Ar- » mand, je trouvai sa chambre tapissée de toutes sortes » de choses qu'elle reçoit pour les pauvres et pour en » faire travailler d'autres. Elle n'a plus le temps » d'écrire et presque pas celui de lire ce qu'on lui » écrit. Il vient de partout des personnes intéressantes » pour la voir, l'entendre et l'admirer. »

Le 21 novembre 1816, Madame de Krüdener ayant atteint sa cinquante-troisième année, ses amis se réunirent pour fêter ce jour et lui donnèrent des ca-

deaux qui la comblèrent de joie. Des provisions de lentilles et de haricots, des vêtemens de pauvres et des étoffes, la mirent en mesure de suffire, pour plusieurs jours, aux besoins et au travail de ses nombreux protégés. M. Lachenal lui avait permis de disposer toute sa maison pour y loger des malades. Lorsqu'elle fut pleine, il fallut se resserrer encore. M. Kellner fit le premier l'abandon de son lit à une pauvre femme atteinte d'un cancer. Chacun imita cet exemple à son tour, en s'imposant quelque privation. La joie de ces sacrifices était si vraie, qu'on n'attendait qu'une occasion d'en offrir de plus excellens.

Madame de Krüdener ne cessait de prier pour ses ennemis et de demander pour eux tous les biens qu'elle pouvait leur souhaiter. Mais elle aurait voulu pouvoir faire mieux encore pour la gloire de son maître. Le commandement si admirable de Saint-Paul qui est à la base de nos obligations, exige de nous plus que de l'amour, des prières et des bénédictions. *Aimez vos ennemis; bénissez ceux qui vous maudissent; priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent*, c'était la vie de Madame de Krüdener, mais cette parole : *faites du bien à ceux qui vous haïssent.* elle brûlait de l'accomplir et demandait à Dieu de lui en accorder la grâce. Or, un jour, le maire de Grenzach-Horn qui avait montré beaucoup d'acharnement à persécuter Madame de Krüdener au Hoernlein,

se trouva mal en revenant de Bâle, à peu de distance de la maison de M. Lachenal. On l'y porta sans connaissance. Les soins les plus affectueux lui furent prodigués. Quand il revint à lui, il se trouva l'objet de compassions si tendres, il vit dans tous les yeux tant d'intérêt et d'amour, on mit tant de délicatesse à ne lui rappeler en aucune manière, sa conduite passée qu'il en éprouva l'embarras et la confusion que Saint-Paul a en vue quand il dit : « *Si ton en-* » *nemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif,* » *donne-lui à boire; car en faisant ainsi, tu amas-* » *seras des charbons de feu sur sa tête.* » Il retourna chez lui profondément touché.

Cependant, la persécution qui s'attachait à Madame de Krüdener, sur le territoire bâlois, ne manqua pas d'exciter une détestable émulation chez les autorités badoises.

Le bailli de Loerrach, sachant qu'on avait envoyé des gendarmes à Unterholtz, de son chef, ou à l'instigation de la police baloise, crut devoir en envoyer aussi au Hoernlein pour empêcher M. et Madame de Berckheim et Madame Armand d'y exercer leur charité. Ces gendarmes étaient à la charge des habitans de la maison et se montraient très-durs envers les pauvres. On les renouvelait chaque jour. Quand elle venait au Hoernlein, Madame de Krüdener avait toujours pour eux quelque bonne parole et souvent elle eut la joie de les ramener à des sentiments

plus doux et même de les faire entrer complétement dans ses intentions bienveillantes. Les autorités badoises n'y comprenaient rien, grondaient leurs employés et cherchaient un homme capable de résister à toutes les séductions de la charité : elles trouvèrent enfin celui qu'elles cherchaient : c'était un caporal de gendarmerie au caractère dur et impitoyable qui se faisait craindre dans tout le pays. Sa venue annoncée pour le lendemain, répandit l'alarme parmi les pauvres logés au Hoernlein. Madame de Krüdener les trouva dans la désolation et s'étant informée du sujet de leurs craintes, elle les rassura, puis elle alla se mettre à genoux pour demander à Dieu de l'assister, lorqu'on vint l'avertir que le redoutable caporal était arrivé. Elle descend aussitôt et le trouve occupé à chasser les pauvres à coups de plat de sabre, en proférant d'effroyables jurements. Elle s'approche et lui frappant sur l'épaule :

» — Que faites-vous, mon ami, vous ne savez pas
» que c'est ici que les gendarmes se convertissent?

Le caporal se retourne et demeure ébahi en voyant le regard plein de douceur et de bienveillance de Madame de Krüdener, qui reprit aussitôt :

« Je le vois, vous avez bien des péchés à vous repro-
» cher, de graves péchés, de terribles méfaits. N'a-
» joutez pas à tous ces reproches de votre conscience,
» celui de séparer ces pauvres affamés de leur mère.
» Laissez, laissez, je vous en conjure, les anges de

» ténèbres mettre leur gloire dans le mal. Pour
» vous, vous avez une âme à sauver et elle peut-
» être sauvée. Oh! écoutez, je vous en supplie, je
» vous en conjure, cher ami, écoutez la voix d'une
» femme qui, elle aussi, à commis bien des péchés;
» elle vient vous dire, ce qui peut-être ne vous
» a jamais été dit : C'est que Jésus est l'ami des
» pécheurs et des gens de mauvaise vie. Il est venu
» chercher et sauver ce qui était perdu. C'est pour
» vous aussi que son sang à coulé sur le calvaire. Il
» vous appelle, il vous tend ses bras, il vous ouvre son
» cœur, il veut vous pardonner vos péchés, tous vos
» péchés, sans en excepter un seul. Laissez-vous ai-
» mer par ce Dieu qui est venu vous chercher, parce
» que vous ne pourriez pas retourner à lui! »

Le caporal ne répond rien. De grosses larmes roulaient dans ses yeux et il se détourna pour les essuyer. — « Venez, cher ami, reprend Madame de
» Krüdener, nous allons lire la parole de Dieu et
» prier avec nos pauvres. Venez, vous prierez aussi
» et votre âme sera bénie. »

Il la suit, il écoute, et se met à genoux pendant la prière. De profonds soupirs sortent de sa poitrine et le service achevé, il retourne à son poste, mais ce n'est plus pour maltraiter les pauvres. Il assiste aux distributions et veille avec patience et douceur à l'observation et au maintien de l'ordre le plus parfait. Il avait été touché par la grâce de Dieu.

CHAPITRE XXIII.

1816. — 1817.

Interventions providentielles. — Réponses d'en haut. — Le lièvre blessé. — Les voleurs à Unterholtz. — Puissance de la charité. — Jacob Homberger et sa famille. — Lettre de Matthias Homberger. — Le 31 décembre 1816. — Un gendarme au Hœrnlein. — Madame Sperling. — Visites domiciliaires au Hœrnlein et à Unterholtz. — Prédication du 24 janvier 1817. — Persécutions. — Noble conduite du clergé bâlois. — M. Empaytaz est arrêté à Unterholtz. Il est expulsé du canton de Bâle. — Madame de Krüdener est gardée à Unterholtz par les gendarmes. — Lettre de Madame de Krüdener à un prêtre. — Quelques mots sur la profession de foi de Madame de Krüdener.

—

Madame de Krudener avait vu si souvent sa foi changée en évidence et ses espérances en réalité, qu'elle ne pouvait assez en rendre grâces. Ne consultant jamais la prévoyance humaine dans sa manière de faire l'aumône, elle se serait fait un scrupule de renvoyer sans secours aucun de ceux qui s'adressaient à elle, aussi grâce à son inépuisable charité, elle se trouvait souvent sans ressources.

Un jour qu'elle n'avait plus d'argent pour fournir

aux besoins de ses hôtes, elle pria avec plus de confiance encore, et le lendemain, elle reçut d'un ami pieux, un secours de vingt-cinq écus. Une autre fois, étant de nouveau dans l'embarras, elle fit prier les pauvres avec elle, pour demander ce qui leur manquait et quelques heures après, une servante lui apporta environ quinze francs, qu'elle conservait de ses gages, en lui disant : — « Je n'ai pas eu de » repos que je ne me sois décidée à vous les ap- » porter. »

Un autre jour, elle vit arriver, dans une brouette traînée par un âne et conduite par un jeune garçon, un pauvre homme impotent, qui venait du canton de Soleure, lui demander de quoi recouvrir sa cabane ruinée, où il souffrait cruellement du froid. Madame de Krüdener le garda deux jours et lui parla de la bonne nouvelle du salut, puis elle le renvoya en lui disant : « Je n'ai pas le moyen de faire ce » que vous désirez, mais demandez à Dieu qu'il » m'envoie quelqu'argent, je vous en donnerai une » partie. » Le même jour, elle reçut une petite somme qu'elle partagea avec lui.

La mauvaise saison approchait : toutes les récoltes avaient manqué, l'agriculteur était en souffrance, bientôt le petit commerce et l'industrie se ressentirent aussi de la disette. Chaque jour on voyait des pauvres arriver chez M. Lachenal de trois lieues à la ronde pour avoir une ration de soupe. Une femme des

environs de Colmar, chassée d'Alsace par la faim, vint jusqu'à Unterholtz avec deux petits enfants pour demander du secours. Elle racontait à Madame de Krüdener que peu auparavant n'ayant ni pain, ni pommes de terre, son mari malade lui avait dit d'aller cueillir quelques légumes sauvages dans les près ou les vignes. Comme elle y travaillait, un lièvre blessé par un chasseur vint expirer devant elle. Elle s'en saisit avec crainte, le porte à son mari heureuse d'avoir à lui donner une aussi bonne nourriture. Mais celui-ci la blâma et l'envoya chez le curé pour lui demander conseil.

« — Gardez votre lièvre, lui dit-il, c'est le Sei-
» gneur qui vous l'envoie, mangez-le en son nom! »
Et il lui donna vingt sous, pour acheter du pain.

Souvent on rapportait à Madame de Krüdener de semblables traits, et elle déplorait de ne pouvoir les enregistrer, afin de faire admirer la magnifique bonté de la Providence. Mais, à côté de ces faits réjouissants, la méchanceté humaine se montrait aussi trop souvent: les convoitises, l'avarice, la cupidité, avaient été excitées par les aumônes considérables de Madame de Krüdener, et des malfaiteurs qui ne connaissaient pas à quel trésor elle puisait ses largesses, firent le complot de piller la maison Lachenal.

Le 12 décembre, une bande de voleurs, dont une partie étaient vêtus en femmes, se mêla parmi les pauvres, lors de la distribution. Profitant de l'heure du

culte, le chef et deux grandes femmes de mauvaise mine pénétrèrent dans la maison et y procédaient à l'examen des serrures, lorsqu'un tailleur converti, qui travaillait dans une chambre voisine, entendit quelques mots de leur projet; il en avertit M. Kellner, qui en référa à Madame de Krüdener. Aussitôt le culte terminé, elle les fit appeler et leur exprima tant de compassion de leur égarement, leur témoigna tant de sollicitude pour leurs âmes, qu'ils commencèrent à s'émouvoir. M. Kellner pria pour leur conversion à haute voix, avec tant d'onction, que leurs cœurs se fondirent; et ils confessèrent ce projet et d'autres vols qui avaient déjà reçu leur exécution.

Madame de Krüdener leur fit une pressante exhortation avant de les congédier. Au moment de se séparer d'eux, elle leur tendit la main qu'ils serrèrent avec reconnaissance, mais l'un d'eux retira la sienne, en lui disant qu'il avait une maladie contagieuse, qu'il craignait de lui communiquer :

— « Donnez toujours, mon ami, lui dit-elle af-
» fectueusement, nous ne craignons rien. »

Elle avait recueilli, au Hœrnlein, à l'entrée de l'hiver, un vieillard respectable, nommé Jacob Homberger, chassé de chez lui par les durs procédés et l'ingratitude de ses enfants. Le cadet, moins endurci que les autres, étant venu le voir, fut si touché des égards, des soins et de l'affection respectueuse, dont son père était l'objet, chez Madame de Krüdener, qu'il rentra

en lui-même, et devint attentif à la volonté de Dieu. De retour chez lui, il fit à sa mère et à ses frères et sœurs, un récit si touchant de ce qu'il avait vu, qu'il les engagea à confesser leurs torts à leur père, en réclamant son pardon. Madame de Krudener, présente à cette scène, prit la main du vieux Jacob, et la baisa, en leur disant :

« — C'est votre grâce que je signe sur la main de
» votre père, de cet homme pieux, qui a apporté la
» bénédiction dans cette maison. »

L'aîné de ses fils, Mathias Homberger, de retour chez lui exprimait dans une lettre touchante le changement de son cœur. En voici un fragment :

« O mon Dieu! je frémis au dedans de moi, quand
» je pense comment j'ai vécu avec mon pauvre
» père, dans les querelles et les disputes; quand
» je pense que j'ai fait tout ce qui pouvait attirer
» la malédiction sur ma tête ! Comment puis-je te
» montrer ma reconnaissance de ce que tu as daigné
» me délivrer de cette malédiction en te servant de
» Madame de Krüdener comme d'un instrument pour
» me faire rentrer en moi-même et de ce qu'ainsi
» j'ai pu obtenir le pardon de mon père dans sa
» vieillesse. Je reconnais, ô mon Dieu! que tu ne
» veux point la mort du pécheur, mais qu'il se con-
» vertisse et qu'il vive! Maintenant j'ai trouvé le repos
» de mon âme et j'ai cette assurance que tu as
» exaucé la prière que Madame de Krüdener a faite

» à genoux et avec larmes pour nous tous. Jésus ! » ô mon Jésus ! trempe tes doigts dans ton côté percé » et écris au fond de mon cœur tout ce que ta grâce » m'a fait éprouver dans cet heureux moment, afin » que je n'en perde jamais le souvenir. Oui, Sei- » gneur ! tu nous as conduit à une telle école, tu » as amené une lumière d'un pays étranger, pour » ouvrir nos yeux, comme ceux du vieux Tobie » le furent par l'ange Raphaël.....

» O miséricordieux Sauveur ! tu as aussi accordé » une consolation à mon père à la fin de son che- » min rempli d'épines : tu l'as fait soigner entre les » mains de la fidèle servante, comme Lazare l'a été » à la fin de ses peines. A présent nous versons » des larmes de joie parce que nous pouvons dire » que le Seigneur a fait de grandes choses en notre » faveur. O Seigneur ! il nous est impossible de me- » surer l'étendue de la sagesse et de l'amour que tu » nous as montrés en approchant de nous un bien » que nous étions si loin de pouvoir espérer et en » nous conduisant vers Madame de Krüdener d'une » manière si touchante. Par elle, tu as unis tous les » membres de notre famille comme les anneaux d'une » chaîne ; tu nous as appelés à le repentance, tu » as opéré notre reconciliation. »

Le 31 décembre, les amis de Madame de Krudener se réunirent à Unterholtz, pour terminer, tous ensemble, en prières et en actions de grâces, cette année 1816,

si fertile en événements, et si bénie pour eux. M. de Berckheim exprima vivement les désirs pieux, qui s'élevaient de tous les cœurs, pour le soulagement des pauvres et les progrès du règne de Dieu. A minuit, on chanta un cantique ; puis, l'on se sépara.

Leur foi était augmentée, et tous se réjouissaient, par avance, d'avoir quelques souffrances à endurer pour le service de leur maître. Autour d'eux, rien n'était changé : las de tenir un poste de gendarmerie au Hoernlein, le bailli de Loerrach se bornait à y envoyer un gendarme, non encore touché, par la parole onctueuse de Madame de Krüdener et qui avait soin de faire sa tournée à l'heure où il était sûr de ne pas la rencontrer. Il ne se montrait pas seulement brutal avec les pauvres, mais il se permettait les plus violentes injures contre leurs bienfaiteurs lorsqu'il les rencontrait. Une dame bâloise, Madame Sperling, qui venait, presque journellement, donner ses soins aux pauvres, ne se trouvait jamais sur son chemin, sans être apostrophée dans les termes les plus grossiers. Madame Sperling le supportait avec calme en se souvenant de ces paroles : *Si vous êtes outragés, pour le nom de Christ, vous êtes bienheureux, parce que l'Esprit de la gloire et l'Esprit de Dieu, reposent sur vous.*

Honneur à cette femme, que ces injures n'empêchèrent jamais d'accomplir son œuvre de charité, avec une douceur et une constance admirables.

La 2 janvier, ce gendarme voulut faire sa visite plus tard que de coutume, et se mit à parcourir le haut de la maison. Dans une chambre, il trouva Jacob Homberger et deux pauvres enfants malades; il ne pût s'empêcher d'être ému. Passant à une seconde chambre : « Qu'y a-t-il là? »

Puis, entrouvrant la porte il vit un pauvre homme, sa femme et six enfants dont le cadet n'avait pas six semaines.

« Qu'est-ce que tout cela fait ici? »

» — Hélas, lui répondit Daniel Diedrich, ils vivent » par la charité de la comtesse (nom sous lequel, le peuple désignait Madame de Krüdener). « Sans elle » ils seraient sur les grands chemins sans feu, ni » lieu. » Le gendarme n'ajouta rien et s'en alla pensif.

Le 9 janvier, une visite domiciliaire eut lieu chez le professeur Lachenal à Unterholtz, pour en chasser les pauvres : de son côté, la police badoise envoyait un détachement de cinquante hommes, faire aussi une exécution rigoureuse au Hoernlein. Jacob Homberger et une jeune fille nommée Emilie, tous les deux malades, furent seuls laissés dans leurs lits, mais en revanche, on s'empara du respectable pasteur de Schaffilsheim et de quatre de ses paroissiennes qui étaient venues pour voir Madame de Krüdener : conduites à Grenzach-Horn avec les pauvres, elles furent obligées de regagner leur commune.

Le 26 janvier, la foule venue pour assister à la

prière était si nombreuse qu'il fallut se réunir en plein air, et que les personnes les plus éloignées montèrent sur les arbres pour mieux entendre. M. Kellner était épuisé de fatigue sans avoir lassé la patience de ses auditeurs. Madame de Krüdener adressa quelques paroles à la foule pour la congédier. On trouve encore des gravures de cette scène dans les almanachs du temps.

Le 1.er février, les agens de police badois, pour éviter une affluence semblable à celle qui avait eu lieu le dimanche précédent, entourèrent la petite maison du Hoernlein pour en interdire l'approche, après quoi, l'on procéda à l'expulsion de tous ceux qu'elle contenait. Trente-trois pauvres et malades y avaient été hébergés depuis la veille. Deux médecins, les docteurs Siegrist et Artwick, un chirurgien, M. Stork, leur donnaient des soins gratuits. Madame de Krüdener se trouvait à Unterholtz, lorsque le lendemain matin, les mauvais sujets des environs, encouragés par ces mesures du gouvernement se dirigèrent au Hoernlein pour en chasser Madame de Krüdener. Après l'avoir vainement cherchée dans le voisinage, ils se précipitèrent à Unterholtz, rompirent les clôtures de la propriété de M. Lachenal, et s'attroupèrent devant les portes, menaçant de les briser. Tandis qu'ils proféraient les plus horribles imprécations, Madame de Krudener et tous les siens agenouillés dans la maison, priaient pour ces forcenés, qui fini-

rent par se disperser pour recommencer leur tapage le même soir mais sans autre résultat.

Le lendemain, trois pasteurs de Bâle élevèrent courageusement la voix pour flétrir ces honteux excès. Les deux premiers avaient pris pour texte. (Mathieu XXIII 37.) *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes et vous ne l'avez pas voulu.* Le troisième avait choisi ces mots : (Apoc. I. 7.) *Le voici qui vient sur les nuées et tout œil le verra; et ceux même qui l'ont percé; et toutes les tribus de la terre se frapperont la poitrine en le voyant. Oui. Amen.*

Cela n'empêcha pas que le 6 février, un agent de la police bâloise ne se présentât le soir, accompagné de gendarmes à Unterholtz, pour y procéder à l'enlèvement de M. Empaytaz.

M. Empaytaz, averti par une femme de la maison, était entré dans sa chambre et ayant ouvert sa bible, il l'ouvrit au verset premier du chapitre XII aux Romains. « *Je vous exhorte donc, mes frères,* » *par les compassions de Dieu, que vous offriez vos* » *corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu,* » *ce qui est votre service raisonnable.* » Pendant ce temps M. de Berckheim contestait à l'envoyé de la police le droit d'arrêter M. Empaytaz, qui put demeurer à Unterholtz à la condition de se présenter

le lendemain, à huit heures, à la police de Bâle. Non content de cette assurance, le commissaire prit les noms de tous les pauvres logés dans la maison, dont la plupart furent emmenés liés de cordes à Bâle, pour être expulsés du canton.

M. Empaytaz dormait encore paisiblement quand M. de Berckheim vint lui rappeler sa promesse de la veille, mais déjà M. Wieland, chef de la police bâloise avait fait cerner la maison par des gendarmes. Il se présenta bientôt lui-même, examina le passeport donné à M. Empaytaz par l'empereur de Russie et lui dit :

« — Monsieur, vous avez reçu l'ordre de quitter » le canton.

» — Oui, Monsieur, j'en ai reçu l'injonction ver» bale à laquelle j'ai déféré dans l'attente d'un ordre » par écrit, mais ne l'ayant jamais reçu, j'ai cru » pouvoir accepter l'invitation de M. le professeur » Lachenal de demeurer dans sa maison. Jusqu'à » présent je n'ai donc fait aucun usage de mon pas» seport, et vous devez comprendre par les termes » dans lesquels il est conçu, qu'il me soit impossible » de quitter le canton sans un ordre écrit des auto» rités bâloises. »

Cet ordre arriva à trois heures, enjoignant à M. Empaytaz de partir avant cinq heures du soir : il se dirigea aussitôt vers le Hoernlein, mais avant de franchir la frontière Suisse, il s'arrêta pour prier avec fer-

veur en faveur de ceux qui le persécutaient. Le Hoernlein était gardé par des gendarmes badois, dont plusieurs avaient été gagnés à l'Evangile, et le laissèrent passer.

Dès le lendemain, M. Jaeger et sa fille, le docteur Siegrist, le docteur Stork et tous les autres habitués de la maison furent aussi expulsés; Madame de Krüdener et ses enfans, Madame Armand et M. Kellner furent laissés à Unterholtz, et M. et Madame Empaytaz au Hoernlein. Les uns et les autres étaient gardés à vue par la police, qui ne laissait point approcher les pauvres. Ce temps de repos et de calme dont ils avaient tous le plus grand besoin, leur rappelait ces jours où Dieu compatissant aux fatigues de ses serviteurs, permettait qu'ils restassent en prison pour y recouvrer leurs forces épuisées et y savourer les joies du recueillement et de la contemplation. Madame de Krüdener mit ce temps à profit pour sa correspondance. Elle répondait ainsi aux questions que lui avait adressées un prêtre distingué par sa science et sa piété :

» Votre lettre m'a fort réjoui, cher ami en Christ
» notre Seigneur, et c'est avec un sentiment profond
» d'humilité, de reconnaissance et d'amour, que je
» baise la main qui l'a tracée. Le Seigneur m'avait,
» depuis deux jours, manifesté intérieurement, la
» grande œuvre qui commence dans les chrétiens de
» votre confession. Votre lettre était donc bien im-

» portante à mes yeux. Elle me prouve que vous
» êtes de ceux que le grand et seul bon pasteur ras-
» semble en troupeau, qui, comme vous le dites,
» sont appelés et réunis des quatre vents. Homme
» vénérable et éclairé, vous possédez assez de sim-
» plicité de foi pour pénétrer le nuage que le pié-
» tisme répand sur l'œuvre du Seigneur, c'est une
» preuve de votre candeur d'enfant, et un témoi-
» gnage de la grâce du Seigneur que vous invoquez.
» Juda persécute Jérusalem et la combat. Cela est ca-
» ché aux sages et manifesté aux enfants. Soyons donc
» enfants, car eux seuls peuvent devenir des héros,
» parce que le Héros tout-puissant est glorifié dans les
» petits......... Adorons, aimons et mourons à
» nous-mêmes, afin de vivre en Christ, qui est la vie
» éternelle!..... C'est sous l'influence de l'Esprit du
» Seigneur que doivent être élevés les enfants, qui
» deviennent, en même temps, des combattans. Le
» service du temple cesse. L'arche est là ! Mais, hélas!
» combien peu de Chrétiens savent quelque chose de
» ces temps, de cette moisson, de cet Amour, qui
» envoie les siens le long des haies et dans les carre-
» fours pour sauver tout ce qui peut être sauvé.

» C'est un miracle de sa grâce et un décret sou-
» verain de sa sagesse éternelle qui m'a faite aimer
» et choisir dans le monde par le Tout-Puissant,
» moi, pauvre pécheresse. Je ne connaissais point
» les formes, je ne connaissais point ce froid christia-

» nisme qui ignore l'amour et méconnaît la croix du
» Seigneur ; qui, tout en ayant l'évangile à la main,
» ne sait rien du Christ vivant, du mystère de piété,
» dont parle Saint-Paul. Il ne peut connaître, par con-
» séquent, ni observer les commandemens du Seigneur,
» et, au contraire, il persécute violemment les petits
» qui ne savent qu'aimer et porter sa croix. C'est
» pourquoi j'ai été en butte, à Bâle et ailleurs, aux
» plus grandes persécutions de la part des chrétiens,
» qui m'ont haïe.

» Mais Dieu soit loué! Les persécuteurs ont été
» mes plus grands bienfaiteurs. Ils m'ont appris à
» sentir profondément que l'Eglise-Epouse doit avoir
» les dispositions de l'agneau, que souffrir et aimer
» doivent être les principaux caractères de ce trou-
» peau qui a pour pasteur, l'homme de douleurs, le
» crucifié !

» J'ai été élevée par la haîne, par le mépris :
» j'ai vu dénaturer mes meilleures intentions. Ainsi,
» mon orgueil devait être abaissé ; je devais soutenir
» des combats affreux à la nature ; je devais toujours
» mieux apprendre à connaître l'Incompréhensible qui
» habite dans la lumière et qui marche au milieu
» des ténèbres, dont les voies sont si souvent cachées
» aux chrétiens, et inabordables aux efforts de la rai-
» son humaine. L'amour qui m'élève et me porte, ne
» me laisse d'autre issue que de tout apprendre aux
» pieds du Seigneur, que j'invoque, et d'oublier tout

» ce que j'avais appris à l'école des hommes. Déjà
» depuis longtemps, il me fait pressentir ses grandes
» vues et me révèle les secrets de ces temps. Lui,
» mon grand ami, infatigable dans ses compassions,
» il me porte avec un amour qui est au-dessus de
» tous les noms. Mon éducation a été d'apprendre
» à aspirer et à exhaler l'amour tout autour de moi.
» Ce fut au milieu de souffrances que bien peu de
» chrétiens connaissent parce qu'ils ne meurent pas
» dans les plus profondes racines de leur vieil homme,
» que se développa ma nouvelle vie, et que j'appris
» à haïr la vie toute terrestre, en comprenant ces
» paroles du Seigneur : Celui qui hait sa vie, la
» trouvera.

» Ainsi lorsqu'au milieu des grands orages et des
» terribles résistances de ma nature, je luttais dans
» la poussière et je tressaillais à cette pensée : « Mal-
» heureuse que tu es! tu n'aimes donc pas!...... »

» Ne pas aimer! c'est pour moi tout ce qu'il y a
» d'affreux. Ne pas l'aimer, Lui qui a creusé au plus
» profond de mon âme le besoin que l'enfer même
» puisse aimer, Christ, le vainqueur de l'enfer!..... Ne
» pas l'aimer, lui mon grand amour, c'était le com-
» ble de l'abomination pour moi. Alors, je voulus
» lui faire tous les sacrifices et vouloir est tout. La
» grâce seule doit tout accomplir. Profondément pé-
» nétrée de ma misère et de mon néant, je ne m'es-
» time plus capable de rien. Aimer est mon unique

» occupation. J'ai appris à connaître la toute puissance » de la foi et de l'amour, non comme une héroïne » de foi, mais comme un enfant. L'honneur et la » glorification de mon Seigneur sont ma vie. C'est » pour moi un besoin de voir tout sauvé autour de » moi, afin qu'un jour tout s'accorde dans un cantique » d'amour. Je sais aussi que je possède toutes choses » par celui qui est digne de tout amour. De là, la » hardiesse de mes prières et la confiance de mon » abandon.

» Que les aveugles voient, que les boiteux mar» chent, que des malades incurables se guérissent, » ce miracle est-il aussi grand que la résurrection » spirituelle de tant de morts qui viennent à la vie, » de tant de pécheurs endurcis qui pleins d'une sainte » joie et d'une sainte ardeur, semblables aux torrents » des montagnes en entraînent maintenant d'autres » pour se prosterner avec eux aux pieds de l'éternel » amour ?

» Telle est notre vie ici ; un temps continuel de » miracles, parce que nous suivons le chemin royal » du renoncement, c'est le seul infaillible ; suivre » Christ dans la honte et la persécution en portant » sa croix est souverainement évangélique et ne peut » conduire à l'erreur. Tout ce qui n'est pas fondé » sur la vie du Christ est dangereux ; tout est mort » sans lui et hors de lui. Aimer c'est vivre, vivre » c'est aimer.

» C'est de cet amour que parle le disciple bien
» aimé quand il dit : *Celui qui est dans l'amour*
» *est en Dieu,* et il conquerra même un jour l'enfer,
» car le grand Prince de la vie est cet amour. Il
» n'a pas seulement terrassé l'enfer pour nous, il
» en fera un jour présent à l'épouse, car l'épouse
» lui représentera avec les larmes d'un ardent désir
» que l'éternelle sagesse a dit que *tout genou doit*
» *se ployer devant lui, dans le eiel, sur la terre*
» *et sous la terre.* (Phil. II. 10.)

» Peut-être en dis-je trop à un prêtre catholique?
» Cependant, cher et très-estimable ami, je dois vous
» le dire, j'ai été *aimée* et appelée non seulement en
» dehors du monde, mais de la chrétienté engourdie,
» en sorte que je ne suis ni catholique, ni grecque,
» et Dieu soit loué, je n'ai jamais été protestante.
» Mon grand Maître m'a appris à être chrétienne. Je
» ne pensais pas, lorsque je fus saisie par le tout-
» puissant Soleil de ma vie que j'étais pécheresse.
» J'aimais et je pleurais de ravissement des délices
» de cet amour. Je ne connaissais pas les sociétés
» chrétiennes, ni les formes qu'on adopte si aisé-
» ment; je n'avais pas beaucoup entendu parler, et
» je n'avais rien appris, mais je pensais en moi-même:
« Oh! si seulement Lui, Lui, l'adorable, m'aimait! »

» Dévorée de la flamme divine, je ne me préoc-
» cupais point de mon indignité, je ne savais rien
» de ma corruption. Quoique j'eusse long-temps souf-

» fert, je ne connaissais point mes péchés et ne les
» haïssais point. Je me tenais donc à ses pieds, sem-
» blable à Marie-Magdelaine ; ainsi la pécheresse
» qui vous écrit maintenant devait prêcher le Christ
» vivant........ Ne vous scandalisez pas si je vous dis
» des choses que l'Eglise n'admet pas. Ah ! il est
» surprenant que j'ose vous écrire, car je ne sais ja-
» mais d'avance et ne médite point ce que j'écris,
» ainsi je n'écris plus à personne et je ne vis guère
» qu'à genoux. Car, ici, tout est vivant. Il ne vient
» presque personne qui ne soit saisi, surtout lorsque
» nous prions avec lui. Tout est vie, tout est miracle
» de grâce.

» Les catholiques ne s'informent pas, en m'enten-
» dant, si j'ai été élevée dans leur Eglise : ils con-
» fessent sans questionner. Dans sa grande miséri-
» corde, le Seigneur me révèle intérieurement beau-
» coup de choses. Je dus, il y a quelques années,
» visiter une pauvre pécheresse dans une misérable
» hutte ; je lui annonçai l'Evangile ; elle se convertit ;
» je dus entendre sa confession, puis je l'envoyai
» au prêtre, car elle était catholique. C'est ainsi que
» je me conduis avec des philosophes et des igno-
» rants, des savants, des ministres d'état, des ma-
» thématiciens, des artistes ; des hommes de toutes
» les classes qui viennent à moi tour à tour. Je
» prêche aux têtes couronnées comme aux labou-
» reurs, l'amour du Christ, non l'amour de ces

» chrétiens qui ne le font consister qu'à chanter, » à prier et à fréquenter des assemblées, mais celui » qui consiste à faire la volonté de Jésus-Christ et à » mourir à soi-même, afin que Christ vive en eux.

» C'est à cause de cela, parce que nous vivons » pour le règne du Dieu-Sauveur et que par sa » grâce nous arrachons tant d'âmes à l'enfer, que ce » dernier enrage; c'est à Bâle qu'il se démène le » plus et qu'il vomit contre nous sa fureur. Mais Dieu » m'ayant avertie directement par le moyen des hom- » mes, des projets des méchants, je me réfugiai avec » les miens dans une maison sur la grande route, » où passaient des milliers de personnes. La rage des » persécuteurs s'exhala en horribles imprécations. » Un jour, ils nous cherchèrent dans la petite » maison où j'habitais, et pendant ce temps nous » étions prosternés la face contre terre, et nous » priions pour eux, du fond de nos âmes. Aussi dès- » lors nous avons vu des prodiges de conversion parmi » les plus grands adversaires. Oh ! louez avec nous » le Seigneur de ce bienfait. Depuis lors, ici comme » à Paris, le Seigneur m'a merveilleusement gardée.

» La grande heure de la tentation qui parcourt le » monde est levée. Elle s'est déclarée à Bâle où de » même qu'à Zurich et à Genève, elle se déclara d'a- » bord, par l'invasion du socinianisme qui amena » dans le sein de ces églises d'effroyables chûtes. Oh! » combien ce protestantisme est devenu lamentable !

» Nous devions donc par la grande miséricorde du
» Seigneur, prêcher l'évangile à Bâle et dans les en-
» virons, pour en voir un grand nombre de sauvés :
» Dieu en soit loué ! Le christianisme mort, semblable
» à celui des Laodicéens, celui des sociétés qui s'ima-
» ginent avoir la vie et qui sont mortes, n'avait excité
» aucune vie. Elles savent si peu du Dieu, qui est *vie*,
» si peu de l'amour de notre grand Sauveur, et des
» puissantes influences de la grâce, qu'elle ne connais-
» sent que peu non plus, de la puissante action du
» Seigneur et des temps au milieu desquels nous vi-
» vons. C'est pour cela qu'aujourd'hui, comme autre-
» fois, les Scribes et les Pharisiens, persécutent Christ
» dans ses membres. Priez pour ces malheureux aveu-
» gles. Nous les avons rendus attentifs, sur leurs
» transgressions, nous avons prié pour eux, nous
» avons supporté leurs persécutions, et pardonné
» leurs injustices.

» L'avarice est la racine de tout le mal. Ils ne
» veulent rien de l'imitation de Christ et l'appel-
» lent du fanatisme. Ils ne connaissent de l'évangile
» que sa lettre, et ne savent rien de l'amour du
» Père des miséricordes pour les pécheurs. C'est
» pourquoi ils jugent tant, et nous condamnent tou-
» jours. Ils me tiennent pour catholique, à cause des
» œuvres, et nous couvrent de mépris et d'injures
» parce que nous ne nous éloignons de personne.
» Ils sont aveugles et nous sommes d'autant plus

» tenus de crier miséricorde, afin que par nos prières
» pleines d'amour, eux aussi nous soient accordés,
» s'il est possible : nous pouvons l'espérer. Ah! ils
» ont beaucoup nui à l'œuvre du Seigneur ! Il en
» est plusieurs, piétistes et autres, qui ont fait leur
» confession avec droiture devant nous et se sont
» convaincus, Dieu soit loué, que le christianisme
» *vie* est le seul vrai.

» Maintenant que les plus violents persécuteurs
» sont étonnés, que des signes et des prodiges nous
» ont clairement légitimés, maintenant encore, les pré-
» sidents de ces sociétés persistent dans leur aveugle-
» ment. Il est triste, bien triste, de persécuter l'œuvre
» du Seigneur et d'induire le grand nombre en erreur.
» Il nous faut donc prier en luttant. Ah! demandez
» aussi pour moi, digne ami! beaucoup d'amour, et
» que j'aie le bonheur de les voir tous convertis.

» A Bâle, le cadran marque la grande heure de
» l'épreuve. Tout ce qui se convertit par notre moyen
» est mandé devant le tribunal; plnsieurs sont en-
» fermés et même chasssés de Bâle, quoique citoyens
» Suisses. Quand les magistrats les rencontrent, ils
» leur demandent s'ils sont aussi les disciples de Jésus,
» ou s'ils appartiennent aussi à la femme *cornue*. Ainsi
» on a chassé de Huningue et d'autres communes, des
» gens qui ont été réveillés parmi nous, et cela doit
» contribuer au rassemblement du peuple de Dieu,
» qui va bientôt être manifesté.

» ...... Plusieurs sont poussés par la haine, parce
» que nous prêchons l'Evangile et vivons d'après lui,
» parce que nous soutenons la cause du pauvre et que
» par obéissance et par amour, nous rendons les hom-
» mes attentifs aux jugemens de Dieu, jugemens qui
» ont déjà été annoncés il y a quinze mois et ils ont déjà
» commencé. Nous ne finirions pas si nous voulions
» rapporter la foule de visions et de merveilles qui
» ont été rendues manifestes, et dont beaucoup n'ont
» pu être publiées parce que le temps manquait ou par
» inattention. Plusieurs de ces visions avaient trait à
» ma mission et aux temps où nous avons le bonheur
» de vivre, et puisque vous désirez en posséder le
» récit, nous espérons, s'il plaît à Dieu, vous
» l'envoyer.

» Il se fait une grande œuvre parmi les catholi-
» ques. J'aurais très-volontiers conversé avec le pro-
» fesseur Seiler, lorsqu'il passa ici, mais le Seigneur
» saura tout diriger selon sa volonté lorsqu'il en sera
» temps. Je crois que cette entrevue serait importante.
» Le grand et cher ami Booz m'a gagné le cœur. Les
» persécutions sont le sceau de sa doctrine, fondée
» sur la vérité, et la preuve de son christianisme.
» Bientôt il sera placé dans un grand cercle d'activité.
» Le Seigneur, dans sa miséricorde, me l'a claire-
» ment révélé depuis quelque temps. Soyez tranquille
» à son sujet....... Le Seigneur vient bientôt, mais
» peu savent comment. Veillons donc et prions. Que

» le Seigneur vous bénisse, d'une ami, au nom du
» Dieu Tri-Un.

» Votre obéissante servante, B. K.... »

Madame de Krüdener en déclarant qu'elle n'est ni catholique, ni grecque et surtout point protestante, se comprenait-elle bien elle-même? Voulait-elle dire qu'elle n'appartenait à aucune secte et condamner avec Saint-Paul, l'esprit de secte? Rien de mieux assurément. Mais si le protestantisme, en tant qu'avortement de la réforme du seizième siècle lui inspirait une juste répugnance, au fond cependant, elle lui appartenait bien sans le vouloir, en ce sens que toute sa vie était une protestation permanente de la conscience contre l'autorité. Elle était protestante dans l'acception la plus étendue du mot, en ne consentant point à recevoir ses croyances toutes faites de la main du Pape ou de l'Empereur de Russie ou d'un sénat quelconque et en s'élevant contre toute contrainte en matière de religion; mais elle cherchait à établir par sa vie entière, ce qui fait la vie de toutes les communions qui méritent le nom de chrétiennes, l'amour de Dieu et du prochain.

CHAPITRE XXIV.

1817.

Madame de Krüdener est attaquée dans les journaux. — Lettre au baron de Berckheim, ministre de l'intérieur du grand duc de Bade.—Critiques violentes des journaux. — L'Helvétie. — Réfutation. — L'opinion dans le grand duché de Bade, hostile à Madame de Krüdener. — Klotz. — Son arrivée au Hoernlein. — Conversation avec M. Empaytaz. —Journal de M. Empaytaz. — Madame de Krüdener est invitée à se rendre à Liebegg. — Pressentiment — Le tremblement de terre de Liebegg.

Fatiguée, mais non vaincue par la constance de Madame de Krüdener, l'incrédulité avait recours à toutes les armes que peuvent inventer la méchanceté et la mauvaise foi, et cherchait à se justifier à ses propres yeux, par tous les mensonges qu'elle inventait sur le compte de ceux dont elle aurait voulu anéantir les pieux efforts.

Madame de Krüdener avait gardé le silence sur les attaques des journaux allemands, mais elle crut devoir réfuter des accusations émanées de plus haut et dont le caractère officiel aurait pu laisser quelques doutes

sur la pureté de ses intentions et compromettre ainsi la cause de l'évangile. Elle le fit dans une lettre adressée au baron de Berckheim, frère de son gendre et ministre de l'intérieur à Carlsruhe. Ce plaidoyer remarquable, renferme des pages qui montrent que le talent de Madame de Krüdener n'avait rien perdu de sa souplesse et de sa vivacité, lorsqu'il s'agissait de défendre une cause sainte, celle de la charité et de la liberté religieuse.

Grenzach-Horn, le 14 février 1817.

« Monsieur,

» Me voyant publiquement accusée d'avoir résisté » aux autorités, ce qui serait contraire à l'esprit de » paix et de douceur, que je recommande à chacun, » et qui doit faire la base de ma conduite, je me vois » obligée, pour la première fois, de rompre le si- » lence que j'ai sans cesse observé, au milieu de toutes » les injustices, de tous les outrages et de toutes les » persécutions, auxquelles je suis en butte, et que le » Seigneur me fait la grâce de supporter, avec pa- » tience, et souvent avec joie. Je déclare donc que je » n'ai nullement voulu m'opposer aux autorités, en » tant que ces autorités n'ont pas été, par leurs me- » sures, en contradiction avec des commandements » que je dois respecter bien davantage encore, et » pour lesquels je dois être prête à donner ma » vie, parce qu'ils viennent de Dieu. C'est ainsi que, » malgré la défense du bailliage, de donner asile à

» qui que ce soit, soit chez moi, soit dans les cham-
» bres que j'avais louées près de ma maison, et où l'on
» me permettait d'exercer l'hospitalité, au commen-
» cement de mon séjour, je n'aurais pu sans crime,
» dans beaucoup d'occasions, obéir à ces mesures.

« Si vous connaissiez, monsieur, les calamités qui
» dévorent ces contrées, vous concevriez facilement
» ma situation. Jugez-en vous-même; voyez si dans
» ces temps de désolation, où des milliers errent sans
» travail et sans subsistance, où je voyais arriver des
» mères épuisées par la faim et par la douleur, met-
» tant à mes pieds leurs pauvres enfants, me disant
» les cruelles tentations qui les agitaient, et me
» montrant le Rhin, dans leur sombre désespoir;
» voyez, dis-je, si je devais leur refuser un abri.
» D'autres fois, c'étaient des vieillards expirants, qui
» s'étaient traînés, avec effort, jusqu'à l'asile où l'on
» craignait Dieu plus que les hommes. D'autres fois,
» car je ne vous cite que des faits, c'étaient des mala-
» des arrivant avec des douleurs aigües, et sachant
» qu'au nom de Jésus-Christ la prière obtiendrait la
» guérison. D'autres fois, des pélerins allant à No-
» tre-Dame-des-Ermites, si âgés, que chez les sau-
» vages, où l'on respecte les cheveux blancs, je n'au-
» rais pas eu besoin de me justifier, car je puis vous
» assurer que j'en ai vu qui avaient quatre-vingt-
» dix ans. Comment donc renvoyer des gens qui
» venaient me trouver, ou arrivaient trop tard en

» passant, pour qu'il fût possible de les faire al-
» ler plus loin? D'ailleurs, monsieur, vous le savez
» déjà, on ne reçoit personne, dans votre pays, sans
» payer une forte amende, quand on n'a pas une per-
» mission expresse. Quand je le pouvais, et qu'il n'é-
» tait pas trop tard, j'envoyais demander cette per-
» mission; mais, souvent, c'était impossible, à cause
» des distances.

» Je le répète, je n'aurais pas à me défendre, là où
» je n'aurais pas à traverser le désert de la civilisation,
» et à lutter contre des lois réprouvées par le seul code
» que je reconnais, celui du Dieu vivant. Je vous
» prouve, Monsieur, que les fautes qui m'ont attiré le
» blâme de votre gouvernement, n'ont pu être évitées
» par moi, sans renoncer à la religion dans laquelle
» je suis née et que je pratique; et je vous estime
» assez, monsieur, pour être sûre que vous les auriez
» commises comme moi.

» Un des griefs encore du gouvernement est, que
» je n'aie pas renvoyé ceux qui me révélaient les
» angoisses de leurs cœurs, et me demandaient la
» prière, et que je ne les aie pas adressés à leurs
» pasteurs, mais ils venaient quelquefois de très loin
» et d'autres pays; quelque fois ils étaient envoyés
» par les pasteurs eux mêmes; ils étaient affligés,
» tourmentés par le remords, en proie au plus ter-
» rible désespoir. C'étaient d'autres fois des gens qui
» n'avaient pas de pasteurs et n'allaient pas à l'église

» parce qu'ils n'étaient pas convertis, et d'autres
» parce qu'ils étaient trop pauvres pour y aller,
» n'osant se montrer à cause de leurs vêtements, ce
» qui arrive plus qu'on ne peut l'imaginer dans
» les paroisses protestantes. C'étaient aussi des juifs
» frappés par la beauté de l'évangile ; finalement des
» prêtres et des pasteurs eux-mêmes avec lesquels je
» priais?

» Habituée depuis des années à voir des gens de
» toutes les conditions, m'ouvrir les profonds replis
» de leur cœur; envoyant sans cesse à des prêtres
» catholiques ceux qui longtemps avaient vécu sans
» se confesser; comment aurais-je osé renvoyer ces
» torrens d'âmes que j'ai vus passer ainsi dans ces
» contrées ? Ce n'était pas moi qui les appelais ;
» le Seigneur seul peut donner et la grâce et le
» pouvoir. Lui seul peut opérer le miracle de la
» conversion, et pour l'opérer il se sert de qui il
» lui plaît. Il n'a ordonné à personne d'être pré-
» dicateur, mais Il a dit que celui qui veut être
» son disciple quitte tout, se renonce soi-même,
» prenne sa croix et le suive, alors il attirera des
» âmes à son divin maître, il aura l'onction du
» Saint-Esprit et sera de l'église vivante, il verra
» des miracles de conversion, et des miracles de
» toute espèce, il sera couvert d'opprobres, de men-
» songes et de calomnies, il sera haï du monde et
» priera pour ses aveugles persécuteurs ; alors il

» pourra être prédicateur, mais pas auparavant. Voilà » pourquoi St-Jean Chrisostôme dit, que chaque en- » fant de Dieu est prédicateur, mais que chaque » prédicateur n'est pas enfant de Dieu.

» C'est la vie entière de ceux qui se dévouent à » ce sublime ministère qui doit parler avec éloquence, » ils n'ont pas besoin de monter en chaire. Ils » prient, ils souffrent et ils obtiennent tout; ils ne » vivent que pour aimer, que pour glorifier leur » adorable maître, ils n'ont point de patrie et sou- » vent point d'asile; ils laissent là les voluptés de » la terre, mais ils ont de bien autres félicités; » les joies du ciel les abreuvent, et pour asile, ils » ont le cœur de leur Dieu, qui est leur haute » retraite. Après cela, que leur importent les cla- » meurs et les haines? Ils s'endorment comme Saint- » Etienne au milieu des pierres qui sont lancées » contre eux et voient, comme lui, en s'endormant, » les hautes visions de l'éternité.

» Voilà l'église qui doit se former et qui se forme, » quand l'édifice social prêt à s'écrouler par la po- » litique des ténèbres, n'offre qu'une trame d'ini- » quités, un tissu de mensonges. Il n'y aura jamais » de vivant et de stable que ce que le Dieu vivant » approuve; et celui-là seul, qui fit le cœur de » l'homme, connaît ce qui convient à la société » humaine; lui seul peut donner des lois. Malheur » aux états qui l'oublient. Dieu se détourne avec

» horreur de l'iniquité, ses éternelles lois sont, la
» sainteté de la vie et la charité du cœur. Ecou-
» tons le prophète : *Partage ton pain avec celui qui*
» *a faim; fais venir en ta maison les affligés qui*
» *sont errans. Quand tu vois un homme nu, cou-*
» *vre-le, et ne te cache pas arrière ta chair.* (Esaïe
» 58. 7.)

» Tout ce qui ne sera donc pas posé sur le roc
» vivant, sur la pierre angulaire, sera brisé. Le
» temps est arrivé, où tout ce qui est chair périra,
» où il ne sera plus question d'inventions humai-
» nes, ni de l'œuvre de la créature; car le cœur
» de l'homme, dit le prophète, est désespérément
» malin. Que peut-on donc attendre de ce proscrit
» que la chute a marqué du sceau de la répro-
» bation ? L'homme régénéré seul retrouve ses titres
» au pied de la croix, et les états seuls fondés sur
» l'éternelle base de la volonté du très-haut et des
» commandemens qu'il a donnés, sont garantis par lui.

» Il vient lui-même reprendre les rênes, Celui que
» toute la terre a beau vouloir détrôner, qui est
» assis sur les chérubins et fait rentrer dans la poudre
» le néant qui veut s'élever contre lui. Longtemps il
» a pitié de ces aveugles; il est patient parce qu'il
» est éternel, dit Saint-Augustin; mais enfin, il se
» lasse, et l'audacieux qui lui résiste est balayé de
» la terre; le vent de la destruction l'emporte vers
» le jugement redoutable. *Le temps est arrivé aussi*

» *où les royaumes de la terre crieront, et il n'y aura*
» *pour répondre que les orages.*

» Mais, avant, il veut encore sauver ce qui peut » être sauvé. C'est donc à lui, à l'Eternel, qu'il faut » demander, si on l'ose, pourquoi il a encore les » siens ; pourquoi il a encore des messagers de paix, » au milieu des tumultes, dans lesquels s'agitent les » hommes ; pourquoi Il est encore cette antique misé- » ricorde, qui ne veut pas la mort du pécheur ; pour- » quoi, dans son immense miséricorde, toujours si » profonde, si industrieuse, si au-dessus des miséra- » bles conceptions humaines, il crie encore du haut » de cette croix, où l'attache son immense amour : » — Mon fils, donne-moi ton cœur ! et laisse-toi » tirer de l'abîme !

» C'est au pied de cette croix, Monsieur, que j'ai » appris à frapper ma poitrine et à l'aimer. J'ai en- » tendu cette voix qui fera pâlir les soleils, et ne dé- » daigne pas de descendre dans le cœur de l'homme. » Comment aurais-je pu lui résister ? J'ai pleuré sur le » crime de mon ingratitude, je ne l'avais pas en- » core aimé, ce Dieu qui n'appela les mondes et les » hommes que pour être la manifestation de son » amour. Dès lors, je n'eus plus d'autre pensée que » sa gloire, d'autre besoin que de l'aimer.

» Tel a été, de tout temps l'appel fait au cœur de » ceux qui devaient être chargés de la grande mis- » sion de l'amour. Ne regarder que le ciel, entraîner

» comme un torrent toutes les âmes capables d'habi-
» ter une fois le Ciel, les faire renoncer au nom
» de Dieu, aux crimes de la terre, voir poser sur
» leur front le sceau de l'adoption et de la félicité
» et laisser à la terre et à l'enfer leur part; les
» haines, la moquerie et les outrages.

» Après cela, qu'on se scandalise ou non, que
» le Seigneur fasse de grandes choses par une femme,
» qu'on la haïsse immensément, ou qu'on l'accuse
» d'être trop aimée, tout cela est bien égal. Cette
» femme prie pour ceux desquels il est dit, *qu'il*
» *vaudrait mieux qu'ils eussent une meule au cou et*
» *qu'ils fussent jetés au profond de la mer, que d'affliger*
» *un de ces petits qui croient en lui, le Tout-Puissant.*
» Elle dit, que d'aimer, c'est là cette grande magie à
» laquelle à la fin, rien ne résiste, et que c'est bien là
» le plus grand des pouvoirs que celui de croire à ces
» paroles : — *Tout ce que vous demanderez en mon*
» *nom, vous l'obtiendrez.* — Oui, j'ai tout, car j'ai
» le cœur de mon Dieu. Arrêtez, si vous le pouvez
» par des forces humaines, ceux qui savent que cha-
» cune des prières de cette femme si persécutée
» est exaucée. Quand j'ai voulu obéir, il y a six mois,
» aux ordres du gouvernement de Bade, qui défen-
» dait les réunions que tenaient chez moi différens
» disciples du Seigneur, j'ai fait tous mes efforts pour
» me cacher, aux jours marqués, dans des maisons
» de campagne, ignorée, des flots de peuple m'y

» trouvaient pourtant malgré l'extrême envie que j'a-
» vais d'avoir un peu de repos.

» C'est donc au Seigneur à ordonner, et à la créa-
» ture à obéir. C'est lui qui expliquera pourquoi la
» faible voix d'une femme a retenti devant les peu-
» ples, a fait ployer les genoux au nom de Jésus-
» Christ, à tant d'impies, a arrêté le bras des scélérats,
» a fait pleurer l'aride désespoir, a demandé et obtenu
» en priant à ses pieds, de quoi nourrir ces milliers et
» milliers d'affamés, comme dans le désert, et a an-
» noncé dans ces contrées seulement, à plus de
» vingt-cinq mille âmes, cette immense charité d'un
» Dieu de miséricorde, qui ouvre, dans son cœur,
» un asile à ces indigents, que les gouvernements
» et les hommes repoussent et abandonnent.

» Il lui fallait aussi, je pense, une mère pour avoir
» soin des orphelins, et pour pleurer avec les mères;
» une femme élevée dans les demeures du luxe, pour
» dire aux pauvres qu'elle était bien plus heureuse
» sur un banc de bois, en les servant; il fallait
» une femme humiliée par ses péchés et ses er-
» reurs pour avouer qu'elle avait été l'esclave et la
» dupe des vanités de la terre, et pour ne mépriser
» personne; une femme simple, et non aveuglée par
» le faux savoir, et qui pût confondre les sages, en
» leur montrant qu'elle avait appris les plus profonds
» secrets en aimant et en pleurant au pied de la
» croix. Il fallait une femme courageuse qui ayant eu

» tout sur la terre, pût dire, même aux rois, que
» tout n'est rien, et détrônât ainsi les prestiges et les
« idoles des salons, en rougissant d'avoir voulu bril-
» ler par quelques misérables talents et un peu d'es-
» prit.

» Je pense que je n'ai plus besoin de me justi-
» fier d'avoir nourri les pauvres, quoique les employés
» de Loerrach disent que je n'aurais pas dû le faire.

» Dans un autre siècle, je n'aurais pas eu besoin
» de me défendre, et, dans le moyen-âge, qui offus-
» que les philosophes, et qu'ils trouvent si peu éclai-
» ré, Catherine de Sienne, à laquelle assurément je
» n'ai pas l'andace de me comparer, mais qui prê-
» chait à des couvents entiers, et voyait aussi autour
» d'elle des torrents d'âmes se convertissant et de-
» mandant sa prière, ne fut pas obligée de se défen-
» dre, ni ne fut exilée.

» A quoi nous servent les lumières ainsi nommées
» et les idées libérales, si l'on n'ose plus ni nourrir
» le pauvre, ni le vêtir, ni le loger, ni défendre
» ses droits, ni le consoler l'évangile à la main. Je
» sais bien que l'enfer, de tout temps s'irrite et ful-
» mine quand la charité est vivante et que Christ,
» le Dieu vivant, si lâchement déserté partout, est
» confessé ainsi qu'il doit l'être. Mais n'y a-t-il pas
» eu toujours des vivants parmi les morts, et cette
» Sion, si chère à son cœur, quoique cachée sous le
» voile qui la dérobe aux regards impurs n'a-t-elle pas

» toujours existé? D'ailleurs, le temps approche où le
» Seigneur viendra, pour les uns, comme le lion de
» Juda, qui fait trembler les superbes, et, pour les
» autres, comme pasteur de ce troupeau unique
» qui reconnaît sa voix, et comme ce divin époux
» qui fera chanter les cantiques de l'allégresse à
» l'Eglise triomphante. Il vient, et la famine qui
» dévore les peuples, est le Saint-Jean qui prêche
» la repentance et qui le précède.

» J'ai annoncé par son ordre les grandes calamités
» qui vont bientôt s'étendre sur l'Europe entière.
» Des milliers de témoins vous diront que je les ai
» annoncées dans bien des pays, et que la prédic-
» tion s'est légitimée par le désastre. Après ce que
» je viens de vous dire, vous ne douterez pas, je
» pense, que je n'ai eu aucune intention ni aucune
» vue humaines en séjournant dans votre pays. Je
» crois, Monsieur, qu'il ne faut que le sens com-
» mun, pour voir que les hommes ne peuvent ni
» me donner, ni m'ôter quelque chose, sauf la
» persécution, qui est le premier paradis du chré-
» tien, et dont je remercie de tout mon cœur, ceux
» qui l'exercent sur moi. Elle m'est le sublime garant
» de ma mission; et les livres saints nous disent
» que le Seigneur prenait toujours des femmes quand
» il s'agissait de la délivrance du peuple. Je ne me
» suis appuyée sur aucune puissance humaine; je ne
» me suis jamais plainte; j'ai supporté les outrages

» et la calomnie en priant et pleurant sur ceux qui » me haïssent. Quand on suit les traces d'un Dieu, » on ne sait qu'aimer et souffrir.

» Je savais d'avance toute la trame ourdie pour » m'enlever des enfants et des vieillards sans dé- » fense, mais gardés par le Saint des Saints. Je ne » voulais point quitter le poste qu'on m'avait confié, » et malgré l'enfer et toute sa méchanceté, les anges » du Très-Haut ont fait la police ; tous sont encore » dans cette maison dont la gazette nous expulse, » et dont aucune force humaine n'a pu les bannir, » car le Seigneur les avait envoyés. Il est vrai qu'on » a renvoyé avec violence, pour ne pas dire avec » barbarie, quantité de jeunes personnes, et en gé- » néral d'habitans de la Suisse qui pouvaient pro- » duire tous les titres qui méritent le respect ; on » ne leur a pas permis de rester un jour avec moi ; » on les a chassés; mais ils savaient pourquoi on les » persécutait ; et c'était une chose touchante que » d'entendre ces jeunes voix chanter des cantiques » au milieu de cette milice grossière. Mais quoiqu'on » eût fermé le Rhin, ces habitans des Alpes, sem- » blables à l'aigle dont le vol est élevé, sont revenus » me trouver ; ils ne savaient pas même que je fusse » sur le territoire Suisse et s'exposaient ainsi à de » nouveaux dangers.

» J'ai encore à vous faire remarquer, Monsieur, » que c'est un honteux mensonge des gazettes de par-

» ler de fainéants, dans un moment où personne n'a » de l'ouvrage, où des milliers viennent en deman- » der en gémissant; où toutes les manufactures sont » arrêtées par une suite de ces châtiments qui frap- » pent la cupidité et l'égoïsme, et enseignent aux » pauvres, et à l'homme de labeurs, à chercher le » Seigneur, et à ne se confier qu'en lui seul. Loin » d'entendre parler de vols, comme elles le disent aussi, » on doit s'étonner que tout ne soit pas couvert de » brigands.

» Non, Monsieur, loin d'entretenir la fainéantise, » j'ai reproché à la ville des millions, à ce Bâle qui » me hait, et a ourdi ces trames dont je vous par- » lais, de ne pas avoir plus soin de tant de pauvres, » et de diminuer la main d'œuvre au lieu de donner » du travail.

» Dans les communes, on laisse les pauvres avoir » soin des pauvres, et, à Bâle, aux riches celui d'a- » voir soin des riches. On s'appuie sur quelques insti- » tutions de bienfaisance, qui, bien loin d'exciter la » charité des riches, l'éteignent entièrement. Des flots » de nécessiteux viennent me demander du pain, de » ce même Bâle où l'on disait pourvoir à tous leurs » besoins. Je savais bien aussi qu'il était impossible » à un gouvernement quelconque de pourvoir à tout, » dans ces moments de détresse. Et, si j'avais pu être » arrêtée par des reproches, le Rhin, qui charriait des » cadavres, la Forêt-Noire, qui retentissait des cris du

» besoin, et tant de cantons ravagés m'auraient appe-
» lée au tribunal de Dieu, si j'avais craint vos auto-
» rités plus que lui.

» Oui, j'ai pleuré avec des mères désolées, je me
» suis jetée plus d'une fois à genoux avec elles; et,
» plus d'une fois, me prosternant devant le Dieu des
» pauvres, et le Dieu de mon cœur, je lui ai dit en
» pleurant : — Réveillez! réveillez, mon Dieu, les
» morts, puisque les vivants ne veulent plus vous
» obéir, en pratiquant la vertu que vous aimez tant, la
» charité, la miséricorde!...... Où sont les Saint Vin-
» cent de Paule, les Saint Bernard, les Saint François
» de Sales, les Sainte Thérèse, toutes ces âmes qui ob-
» tenaient de si grandes institutions? Elles m'aide-
» raient. Mais non, mon Dieu, vous, vous qui pouvez
» tout, vous m'aiderez!..... Et il m'aidait. Lui seul
» pouvait me donner le courage de ne pas quitter
» mon poste. Les outrages et les insultes, le danger
» auquel ma vie était exposée, n'étaient pas ce qui me
» coûtait; la foi me soutenait; mais j'avais à lutter
» contre l'abattement, et Lui seul encore pouvait me
» donner la force de résister, et la grâce de ne pas
» succomber sous tant de fatigues spirituelles et phy-
» siques. C'est un miracle qu'il me reste encore
» de la voix et que j'existe encore, et que tant
» de douleurs ne m'aient point encore brisée. Mais,
» qu'il sait bien, Celui qui appelle, fortifier et rem-
» plir de célestes joies!

» J'ai fini, Monsieur, il ne me reste qu'à partir et
» à secouer la poussière de mes pieds, ainsi qu'il
» est ordonné par le Seigneur.

» Cette ville même dont vous avez suivi les instigations, a déclaré par ses prédicateurs il y a peu de jours, qu'elle avait eu dans ses murs, et longtemps près de ses portes, une femme dont le Seigneur avait légitimé les prophéties par des miracles et qui les conjurait de détourner le châtiment par la repentance, et de ne pas faire dire d'eux, comme de Jérusalem, les paroles redoutables qui épouvantent les générations : *Jérusalem! Jérusalem! qui tues les prophètes!* etc.

» Je crois qu'après tout ceci, je n'aurais plus besoin de me défendre sur le reproche qu'on me fait d'avoir voulu gagner un des gardes, afin qu'il n'obéisse pas aux ordres qu'il avait reçu ; non, Monsieur, je lui ai dit d'obéir en renvoyant les pauvres, mais de ne pas les battre, ni les chasser à coups de bâton, comme cela s'est fait longtemps autour de la maison, ni de les traiter avec une barbarie qui doit attirer, sur chaque pays le courroux de l'Eternel. Nous avons dit à cet homme que, pour son salut même, pour lequel nous prions, lui-même serait frappé s'il ne se convertissait; et, cela est arrivé; quoique jeune et fort, il a été renversé par la main de Dieu, et frappé par une attaque, qui le fait maintenant songer à son salut.

» Je déclare qu'en écrivant ces feuilles j'ai cru de-
» voir le faire, non pas pour moi, mais afin qu'on sa-
» che la vérité, et qu'on ne puisse, par des repro-
» ches, qu'on a rendus publics, jeter un jour douteux
» sur ma conduite, devant être prête à sceller de ma
» vie la doctrine que je prêche, et à laquelle, par
» conséquent, je dois être fidèle en tout point. Je ne
» veux, et ne sais rien vouloir que Christ, et Christ
» crucifié, *scandale aux Juifs et folie aux Grecs*, mais
» sagesse éternelle, compassion éternelle, Roi des
» rois, et des éternités. Je suis heureuse de le confes-
» ser ici, comme je l'ai toujours fait à la face des
» peuples.

» Je suis persuadée, Monsieur, que si l'on avait
» connu la vérité, toutes ces choses ne se commet-
» traient pas; mais l'aveuglement n'est que la suite
» de l'oubli de Dieu et il soumet les cabinets comme
» les bureaux aux plus tristes influences.

» Je vous tends, Monsieur, la main de l'amitié,
» et vous demande en même temps pardon, si j'ai pu
» vous offenser par la moindre chose. Je serais bien
» fâchée de manquer au gouvernement de Bade que
» je dois remercier de m'avoir reçue pendant le long
» séjour que j'ai fait en différents lieux de ce pays.

» Ce que je viens d'énoncer regarde tous les gou-
» vernemens. C'est l'antique guerre des ténèbres contre
» la lumière. Les princes comme les employés ne
» sont que les esclaves de cette puissance, tant qu'ils

» n'ont pas Jésus-Christ, le Dieu vivant, pour Roi
» et pour Rédempteur, son évangile pour code, et
» sa vie pour modèle. Lui seul ouvre les portes du
» Ciel et ferme celles de l'Enfer. Malheur aux états
» dont il n'est pas la vie! Le bruit de leur chute
» retentira bientôt!. »

Cet écrit ne réussit point à justifier Madame de Krüdener. Certains journaux au contraire, le condamnèrent hautement. « Elle paraît ici, dit l'un d'eux, *l'Helvétie*,
» avoir atteint ce degré d'exaltation, qui considère
» tout ordre civil et toute mesure des autorités à
» l'égard *d'un peuple inutile et dangereux*, comme
» une opposition directe aux commandemens de Dieu.
» Mais il en est d'elle, quoique d'une manière diffé-
» rente, précisément comme de certaines gens dont
» l'esprit saisi d'un violent vertige de révolution, dé-
» crie toutes les lois tendant à repousser la licence,
» comme d'insupportables atteintes portées aux droits
» naturels de l'homme. Les uns comme les autres
» ne font par là, que couvrir leur humeur mutine et
» séditieuse et tout en prétendant recourir à l'au-
» torité d'une loi sainte et suprême, ils ne tiennent
» pourtant au fond qu'à satisfaire leurs convoitises. »

Mais quelles étaient donc ces convoitises que Madame de Krüdener tenait à satisfaire? Nul ne les a dévoilées. Que faisait-elle sinon de chercher à utiliser et à moraliser cette classe qualifiée avec une dureté insultante *un peuple inutile et dange-*

reux? Se contentait-elle de le plaindre et de lui faire mesurer la profondeur de ses souffrances et de son abjection ? Non, elle donnait ses biens, son temps, sa vie, pour le soulagement et l'amélioration de son sort. Qu'elle ne le fit pas toujours avec assez de méthode et d'ordre, qu'il y eût parfois dans le rapprochement d'une aumône abondante avec une prédication touchante sur l'abandon à la Providence, quelque chose qui tendait à la rendre, pour ainsi dire, trop visible aux yeux de celui qu'elle assistait, c'est possible ; mais est-ce bien là un crime qui puisse expliquer ou excuser tant d'ingratitude et une persécution si mesquine ?

Tous les faits que nous avons pu recueillir sur les séjours de Madame de Krüdener dans le grand duché de Bade, ne nous paraissent nullement justifier les attaques anti-chrétiennes dont elle fut l'objet. Un homme aussi distingué par les qualités du cœur que par celles de l'esprit, M. le comte Théobald de Walsh, nous disait dernièrement encore, à Pau : « — Vous écrivez la vie de Madame de Krüdener, » mais vous n'avez donc jamais été dans le grand du- » ché de Bade ! »

C'est à de tels hommes que nous en appelons avec confiance, pour modifier l'opinion si hostile à la mémoire de M.me de Krüdener, bien assurés qu'ils ne pourront lui refuser l'hommage que commandent une conviction profonde, un dévouement inébranlable, une ab-

négation entière; enfin, une fermeté dont l'héroïsme nous frappe d'autant plus, qu'il est, chez cette faible femme, le résultat de la foi et de l'amour chrétien.

Chaque jour, Dieu lui manifestait sa présence en lui amenant de nouveaux disciples. Ce fut pendant la retraite forcée, où la faisaient vivre les gendarmes, à Unterholtz, qu'eût lieu une conversion dont nous ferons l'histoire en peu de mots. Un jeune Alsacien, du nom de Klotz, soldat des dernières levées de l'empire, étant à la caserne de Montpellier, trouva un Nouveau-Testament, caché dans la paillasse de son lit. Quelque temps après, sur le champ de bataille de Waterloo, il fit vœu, s'il en réchappait, de faire un pélérinage à Einsiedlen, pour rendre grâce à la Vierge sous la protection de laquelle il s'était placé. Un boulet de canon, qui lui fracassa le bras, l'obligea à rester quarante jours à l'hôpital. Tous les blessés étaient allemands et italiens : Klotz devint leur interprête auprès du prêtre français, qui confessait les mourants, et qui s'intéressa à lui.

En sortant de l'hôpital, il avait été placé chez un distillateur, homme dévot, qui, le voyant tourmenté de n'avoir pas accompli son pélérinage à Einsiedlen, lui remit un petit livre de dévotion à Saint François d'Assises, en lui recommandant de lire ces prières et de jeûner pendant neuf jours, lui promettant qu'il en serait soulagé. Cet espoir ne s'étant pas réalisé, Klotz part pour Belfort avec son patron, comptant

de là gagner Bâle et Einsiedlen. A Bâle, il entend parler de Madame de Krüdener, de l'impossibilité de pénétrer jusqu'à elle à cause de la garde qui entourait la maison et fait dire deux messes pour qu'il lui soit accordé de vaincre cet obstacle. Le 21 février, il arrive au Hoernlein, où se trouvait M. Empaytaz : il lui ouvre son cœur, lui parle des angoisses de son âme, et de la terreur de l'enfer qui le poursuit.

« — Mon Dieu ! mon Dieu! s'écriait-il, je suis un
» homme perdu, perdu pour toujours !

— Non, mon ami, lui dit M. Empaytaz, vous n'êtes
» pas perdu, mais cherché par le Saint-Esprit, qui a
» rempli votre âme de la conviction de votre péché,
» et de votre perversité naturelle. Tous vos jeûnes,
» toutes vos neuvaines et votre pélérinage ne vous
» donneront jamais la paix. La paix vient de Dieu,
» c'est lui seul qui la donne. Le salut que Jésus a
» opéré ne se vend pas et ne se mérite pas. C'est un
» don de sa grâce gratuite. Croyez-vous que Jésus est
» l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde ?
» Croyez-vous qu'il est venu chercher et sauver ce qui
» était perdu ?

» — Oui, monsieur.

» — Eh bien! vous étiez perdu, vous êtes de
» ceux qu'il est venu sauver. Notre Dieu-Sauveur
» a dit sur le bois de la croix : — Tout est ac-
» compli. Vous n'avez qu'à recevoir le don de Dieu.

» *Celui qui croit au Fils a la vie éternelle.* Re-
» marquez qu'il n'a pas dit qu'il l'aura, mais il l'a,
» il la possède en lui, car Dieu la lui donne.

» — Oh! Monsieur, quelle parole! J'en suis tout
» bouleversé : redites-moi cela.

M. Empaytaz lui expliqua diverses déclarations de l'Ecriture et lui appliqua les promesses de Dieu, faites à quiconque croit à Jésus seul pour avoir la vie. Il lui proposa enfin de prier Dieu qu'il confirmât dans son cœur les espérances qu'il venait de puiser dans sa parole. Après la prière, Klotz, fondant en larmes :
« — Mon Dieu! je suis donc pardonné! Je suis
» sauvé! J'ai la paix! Je sens la vie de Dieu dans mon
» cœur, je ne crains plus la mort. » Dès ce jour, il s'attacha à Madame de Krüdener, et la suivit, plus tard, en Russie.

Bientôt Madame de Krüdener reçut l'ordre de quitter le canton de Bâle. Le 25 février, elle rejoignit M. et Madame Empaytaz au Hoernlein, M. et Madame de Berckheim, renvoyés aussi d'Unterholtz, la suivirent quelques jours après. Le lendemain 26, Madame de Krüdener, pour éviter la foule, se rendit avec les siens dans la forêt qui couvre la pente du Hoernlein.
« C'est dans cette retraite, dit le journal de M. Em-
» paytaz, que nous avons passé délicieusement le reste
» du jour du Seigneur, écoutant les avertissements
» sérieux de la parole, et ouvrant nos cœurs à ses
» consolations pleines de douceur. Nous nous sentions

» près du Sauveur. Nous comprenions les apôtres
» quand, fatigués par la multitude, Jésus les emme-
» nait à l'écart, pour parler seul avec eux et leur ou-
» vrait les trésors de compassion, de tendre support,
» de délicate tendresse, de ce cœur plein d'amour
» pour les malheureux pécheurs. »

Toujours surveillée et tenue à distance des pauvres, Madame de Krüdener souffrait de son inaction et soupirait après la vie active. Une invitation de Mesdames de Diesbach qui la pressaient avec cordialité de venir passer quelques temps au château de Liebegg semblait répondre à ces désirs. Aussi n'y eut-il au Hoernlein qu'une voix pour l'acceptation, cette cabane n'étant vraiment supportable que lorsqu'elle fournissait l'occasion de faire du bien; mais au grand étonnement de ses habitans, une répugnance insurmontable empêcha Madame de Krüdener d'accéder à ce vœu : on essaya vainement de fléchir sa résistance, une voix intérieure lui interdisait d'accepter.

Quelques jours se passèrent ainsi : tout-à-coup l'on apprend que le mardi, 11 mars, à six heures du soir, un tremblement de terre s'était fait sentir à Liebegg et qu'une grande partie du château s'était écroulée. Mademoiselle de Diesbach qui, la première, s'aperçut des craquemens de l'édifice, se précipita dans la cuisine pour en faire sortir une vieille servante. Au moment où elle atteignait la porte, l'appartement qu'elle quittait s'écroula avec fracas, et

elle resta seule suspendue sur le seuil au milieu des ruines. — « Comprenez vous maintenant, » s'écria Madame de Krüdener, « mon obstination et ma » profonde répugnance à répondre à l'invitation de » ces bonnes amies? » Et tous se mirent à genoux pour rendre grâces à Dieu de les avoir préservés et d'avoir sauvé la vie de leurs amis de Liebegg.

CHAPITRE XXV.

1817.

Protection de Dieu. — Un dimanche à Bettiken. — Conversation de six incrédules avec M. Empaytas. — Conversion de l'un d'eux. — Le gouvernement Badois ferme la maison du Hoernlein à Madame de Krüdener et à ses compagnons. — Exaltation de M. Kellner. — L'adresse *aux pauvres*. — Indignation qu'elle cause. — *Gazette des pauvres*. — Citation.—Article de M. de Bonald dans le Journal des Débats. — Réponse de Benjamin Constant dans le Journal de Paris. — Libéralités considérables de M. Lachenal. — Madame de Krüdener au Hoernlein. — Elle en est expulsée. — Elle se rend à Warmbach. — Elle nourrit les pauvres affamés. — Danger qu'elle court d'être massacrée à Rheinfeld et lapidée à Mœhlin. — Mungtz. — L'Empereur de Russie et les Emigrants. — Cantique d'actions de grâces. — Madame de Krüdener à Aarau, Eilesbach et Lucerne. — Louanges des journaux lucernois. — Anecdote. — Affluence de visiteurs. — Exhortation adressée à des professeurs, des prêtres et des séminaristes.

La protection de Dieu qui reposait sur Madame de Krüdener est certainement un des traits les plus constans et les plus remarquables de la carrière si chrétiennement aventureuse qu'elle parcourait depuis son arrivée en Suisse. Sa santé, si délicate lorsqu'elle était dans la force de l'âge, avait bravé jusqu'alors les rigueurs des saisons et défié tous les genres de fatigues physiques et

morales, sans en recevoir la moindre atteinte. Plus d'une fois, comme elle le raconte dans sa lettre au baron de Berckheim, elle avait échappé aux insultes et aux violences de ses persécuteurs.

Un dimanche, c'était le 16 mars, Madame de Krüdener s'était transportée dès le matin à Bettiken, chez un ami, pour se soustraire à la curiosité et à la malveillance des oisifs qui venaient de Bâle stationner autour du Hoernlein et y causer du désordre. Ce jour là cette foule irritée pénétra dans la maison, et dans sa rage de ne pas trouver ceux qu'elle cherchait, elle parcourut toute la forêt voisine en poussant des cris sauvages et en tirant des coups de pistolets.

Le lendemain, six bâlois se rendirent au Hoernlein et demandèrent à être présentés à Madame de Krüdener, qui pria M. Empaytaz de les recevoir. D'un ton moitié sérieux, moitié plaisant, ils exposèrent leurs objections contre l'Evangile, tirées en grande partie, des écrits de Voltaire. Ils professaient d'ailleurs être table rase en fait d'opinions religieuses et tout disposés à s'éclairer. M. Empaytaz les écoutait en silence, et demandait à Dieu son esprit de sagesse. Après un moment de recueillement il leur dit :

— « Messieurs, je sais très-bien pourquoi vous ne
» pouvez croire....... Vous ne pouvez pas croire, parce
» que vos œuvres sont mauvaises. »

Ces paroles furent prononcées avec beaucoup de

gravité. Les interpellateurs n'ajoutèrent rien et se retirèrent. Mais l'un de ces Messieurs, membre d'une association fondée pour rééditer des ouvrages irréligieux revint le lendemain matin fort ému : il paraissait avoir pleuré. Madame de Krüdener l'accueille avec bonté et l'engage à parler :

— « Ah ! Madame, les paroles que M. Empaytaz nous
» a adressées ne sont que trop vraies. Oui ! ce sont
» mes péchés qui m'ont rendu incrédule. Ces paro-
» les ont été jusqu'au fond de mon âme ; elles y
» sont encore : ma conscience me tourmente ; elle
» ne m'a pas laissé un instant de repos ; j'ai passé
» une nuit terrible. Ayez pitié de moi, il me semble
» être poursuivi par le jugement de Dieu.

Madame de Krüdener lui parle de l'amour de Jésus avec cette onction qui pénétrait si puissamment les cœurs et lui raconte comment elle-même fut saisie au milieu du monde.

» — Et moi aussi, j'ai vu et senti ma condam-
» nation, moi aussi, je me suis vue perdue sans
» retour ; mais Jésus s'est approché de moi, il a
» fait comprendre à la plus grande des pécheresses
» qu'il n'était pas venu pour perdre les âmes. Et
» vous, cher Monsieur, ne le croirez-vous pas quand
» il vous dit qu'il est venu chercher et sauver ce
» qui était perdu. » Cet homme le crut : il se retira consolé et changea de vie.

La nouvelle de l'arrivée de Madame de Krüdener

au Hoernlein y ramena bientôt les gendarmes badois : avertie à temps, elle put se retirer à Unterholtz avec sa fille et M. Kellner. Madame Empaytaz, son fils et M. de Berckheim restèrent encore quelques jours au Hoernlein. Le 1.er avril, Madame Empaytaz était à Unterholtz lorsque la gendarmerie revint au Hoernlein et y arrêta MM. de Berckheim, Empaytaz, Jacob Homberger et la petite Emilie. Il fallut se séparer, non sans verser des larmes, du brave Daniel Diedrich et de ses filles. Ce fut à Rheinfeld que M. de Berckheim et ses compagnons allèrent attendre des nouvelles de Madame de Krüdener.

A l'amertume de cette séparation s'ajoutait pour M. Empaytaz le regret de laisser Madame de Krüdener livrée, sans contre-poids, à l'influence de M. Kellner. Depuis que Madame de Krüdener avait reconnu la main de Dieu dans l'exaucement si merveilleux de ses prières, elle ne pouvait se lasser de contempler, par le regard de la foi, les vastes horizons de ce monde invisible, avec lequel elle se trouvait en relation : elle avait une tendance marquée à prêter l'oreille aux récits des songes, des visions et aux pressentiments, que toutes sortes de personnes venaient lui rapporter. Loin de la modérer dans cette recherche, M. Kellner semblait l'y pousser. Son imagination cherchait, sans relâche à ces révélations, des sens mystiques, souvent fort édifians, et instructifs, sans s'apercevoir que Madame de Krüdener, épuisée

par le jeûne, et vivant dans un état d'excitation continuelle, suite des fatigues de tout genre qu'elle endurait depuis si long-temps, avait le plus grand besoin de calme et de repos.

M. Kellner avait embrassé les doctrines de Jacob Boehme et se nourrissait de ses rêveries. Malheureusement, il y mêlait une grande admiration pour Madame de Krüdener et, dans ses visions, il lui assignait toujours un rôle éminent, l'exposant ainsi, sans le vouloir, à se préoccuper d'elle-même, sous prétexte de porter ses regards dans l'avenir.

Ce fut peu après cette séparation que parut un petit écrit, intitulé : « *Aux Pauvres.* » où M. Kellner manifesta cette tendance enthousiaste. En leur annonçant la clôture de la mission dissoute par la force, il leur rappelle que c'est en vain que l'on travaille, si Dieu n'envoie pas la bénédiction ; que c'est une grande erreur d'attribuer au travail lui-même, la vertu d'un sacrifice agréable à Dieu et la valeur d'une obéissance ; il les exhorte à s'amender, leur montre les jugements de Dieu dans les adversités qui les pressent, et leur demande de rester fermes dans l'épreuve, jusqu'à ce que le moment de s'y soustraire soit venu.

« Le Seigneur veut, au moyen de cette tribula-
» tion, vous faire sortir de ce pays, dans lequel il en-
» voie des châtiments, tels que la famine, la peste,
» et les tremblements de terre ; de ces pays où l'on
» vous traite avec inhumanité, où l'on ne vit plus se-

» lon les commandements de Dieu, où l'on ne rompt
» plus le pain aux affamés, où l'on ne revêt plus ceux
» qui sont nus, où l'on n'exerce plus l'hospitalité en-
» vers les malheureux, où l'on opprime les veuves
» et les orphelins, où l'on ne reçoit plus les étran-
» gers, où l'on vous chasse d'un lieu à l'autre, où
» l'on vous prive de votre patrie, dès que le mari et
» la femme ne sont pas du même pays, où l'on vous
» interdit le mariage, si vous ne possédez pas une mai-
» son, et une certaine somme d'argent, où les lois
» humaines, en un mot, sont en opposition avec les
» lois divines. Le Seigneur votre Dieu, vous a déjà
» préparé une nouvelle patrie, ayant, pour cet effet,
» choisi un homme qui doit, au nom du Seigneur,
» conduire le peuple de Dieu. »

Tel était le sens de cet écrit, qui parut aux esprits les plus éclairés d'alors, d'une audace incendiaire. Trente ans écoulés ont bien changé la situation, et ont singulièrement adouci les énormités de M. Kellner. En effet, on ne trouvera rien dans ces lignes qui approche des tendances communistes, qui se produisent de nos jours.

M. Kellner n'avait aucune idée d'établir un antagonisme entre le prolétaire et le propriétaire. Il ne consacrait point le droit au travail, n'établissait point que la propriété est un vol : il se bornait à conseiller l'émigration : encore, en le faisant, savait-il que le but de l'empereur Alexandre était d'ouvrir les vastes step-

pes du midi de la Russie à des colonies d'allemands et de suisses, pour les cultiver et y fonder des établissements, sur le modèle de communautés moraves. Néanmoins, l'adresse *aux pauvres* fut regardée comme le comble de la folie et le dernier degré de l'outrecuidance novatrice de Madame de Krüdener et des siens. Peu de jours après, M. Kellner fit paraître la *Gazette des Pauvres,* adressée gratis *aux pauvres*, qui étaient invités à l'échanger avec les riches, contre des aliments, en s'engageant à prier pour les donateurs. Le premier numéro seul a paru, sous la date du 5 mai 1817. L'introduction portait pour titre : *Aux lecteurs*. L'esprit en est le même que celui de l'écrit *aux pauvres*. Cet opuscule publié par M. Kellner sans le concours et au grand regret de MM. de Berckheim et Empaytaz devait naturellement attirer de nouvelles difficultés à Madame de Krüdener. L'Europe en retentit et le *Journal des Débats* consacra quelques colonnes à stigmatiser les tendances subversives de ces pages attribuées à Madame de Krüdener. Un homme qui ne manquait certes, ni de portée, ni de gravité, M. de Bonald, s'efforça de la couvrir de ridicule : voici le passage cité par le *Journal des Débats* qui motivait ses sarcasmes :

« Les riches de ce monde ne veulent pas se con-
» former aux dispositions de la providence. Vous au-
» tres pauvres, vous êtes obligés de quitter vos mai-
» sons et de ramper devant eux; on vous punit lorsque

» vous demandez l'aumône, on vous défend même de
» la faire. C'est là l'empire des ténèbres, celui de
» Satan, qui cherche à renverser l'ordre établi par
» la divinité, et qui rompt les liens par lesquels Dieu
» a uni les riches avec les pauvres pour le bien de
» l'humanité entière. Mais Dieu rétablit toujours
» d'une manière plus parfaite ce que Satan détruit
» et cet ennemi ne sert par ses efforts, qu'à amener
» des combinaisons meilleures que celles qu'il a
» renversées. Alors Dieu crée un nouvel ordre de
» choses, il abandonne à eux-mêmes *les riches et*
» *tous ceux qui comptant sur eux-mêmes, repoussent*
» *les pauvres* qu'Il a voulu établir comme une source
» de bénédiction pour les riches : les jugements de
» Dieu s'appesantiront sur eux et des peuples étran-
» gers leur enlèveront tout ce qu'ils possèdent. Mais
» la bénédiction de Dieu reposera sur vous, pauvres,
» qui êtes devenus *riches par votre foi*, et vous en-
» tendrez bientôt même sur la terre, cette invitation :
» *Venez, les bénis de mon Père, hériter le royaume*
» *qui vous est préparé.* »

Est-il besoin de justifier un tel langage? Avons-nous à en prouver la parfaite conformité avec l'évangile et particulièrement avec le Chap. V de l'épître catholique de Saint-Jacques? Comment M. de Bonald, esprit si élevé et si sérieux, put-il en méconnaître le sens chrétien? « Madame de Krüdener, dit-il, a été » jolie, elle a publié un roman, peut-être le sien :

» il s'appelait, je crois, Valérie; il était sentimental » et passablement ennuyeux. Aujourd'hui qu'elle s'est » jetée dans la dévotion mystique, elle fait des pro- » phéties. C'est encore du roman, mais d'un genre » tout opposé. L'amour avait dicté le premier; celui- » ci semble n'inspirer que la haine, et si la figure » de l'auteur a changé, comme son genre, Madame » de Krüdener peut avoir des disciples, mais elle » n'aura plus de soupirants. »

Sous un anonyme transparent, Benjamin Constant releva dans le *Journal de Paris* la haute inconvenance de cette attaque. « Si le contact immédiat des » belles scènes de la nature, si l'espèce de vie ascé- » tique à laquelle Madame de Krüdener a cru devoir » se consacrer, si son dégoût pour les biens et les » plaisirs du monde, si la fréquente lecture des livres » saints ont donné à son langage quelque chose de » parabolique et d'exalté, il faut le lui pardonner, » en se rappelant qu'elle ne le parle pas dans un » salon, mais sous les chênes de la Forêt noire et » près des cascades du Rhin....

.... « La petite fille du maréchal de Munich, » une femme que son mérite et ses qualités person- » nelles font révérer de ceux qui la connaissent, ne » devait donc encourir, sous aucun rapport, les sar- » casmes et l'ironie de ceux qui ne la connaissent » pas......... Comment se fait-il qu'un homme aussi » recommandable ait pu oublier à ce point l'urba-

» nité française et les bienséances sociales, dont ce-
» pendant l'élévation de son esprit et la noblesse de
» son caractère devraient le constituer le défenseur?
» Comment se fait-il que celui qui reproche à Madame
» de Krüdener une dévotion mystique, soit précisé-
» ment le littérateur, le publiciste et l'homme d'état
» qui a mêlé de la métaphysique et de la mysticité
» jusque dans la jurisprudence où, il faut en conve-
» nir, elle est moins bien placée que dans la dévo-
» tion? Comment se fait-il que ces opinions sur
» Madame de Krüdener soient accueillies dans un
» journal remarquable par ses doctrines morales et
» religieuses, et dans lequel, au surplus, on a rendu
» compte du roman de Valérie, comme de l'une des
» productions les plus agréables du temps. M. de
» Bonald accuse Madame de Krüdener de prophétiser
» des malheurs, et il ajoute : — « Mais la politique
» le souffre, et sans doute elle a de bonnes raisons,
» elle veut peut-être faire une dernière expérience
» sur la raison et la vertu des peuples, aux dépens
» de qui il appartiendra. »

» M. de Bonald veut lui-même faire ici le pro-
» phète, c'est le Bellérophon du monde politique;
» il combat sans cesse la chimère, etc., etc. »

Enfin, parodiant une des paroles de Jésus-Christ, M. de Bonald terminait son article par un jeu de mots qui devait achever la défaite de Madame de Krüdener : « L'Evangile à la main, j'oserai lui dire,

» que *nous aurons toujours des pauvres au milieu de* » *nous*, ne fût-ce que de pauvres têtes. »

« M. de Bonald, répond Benjamin Constant, ne » devait pas prendre l'Evangile pour trouver un pareil » jeu de mots; Brunet et Potier auraient fort bien » fait son affaire, si telle est l'imagination des *têtes* » *les plus riches*, c'est une consolation pour le vul- » gaire, et l'on peut s'écrier, l'Evangile à la main : » *Bienheureux les pauvres en esprit!*

Cet échange de saillies et de pointes dans lequel ces deux hommes se montrèrent bien plus jaloux de faire briller leur esprit que de se conformer à l'ordre *d'éviter les paroles folles et les plaisanteries qui sont des choses malséantes* (Ephès. v. 4), ne pouvait tourner en rien à la gloire de Dieu, qu'ils ne cherchaient ni l'un ni l'autre. Nous n'avons aucun doute que si Madame de Krüdener en eût appelé à M. de Bonald mieux informé, cet homme capable de nobles aspirations vers la vérité religieuse n'eût désavoué son persifflage, mais Madame de Krüdener ne s'en émut guère, et acceptant comme une nouvelle occasion de glorifier Dieu, le débordement d'invectives qui la poursuivait, elle ne pensa qu'à bénir ses persécuteurs sachant que c'est à cela que le chrétien est appellé. Elle éprouvait la réalité de cette promesse : « Vous » serez bienheureux, quand, à cause de moi, l'on » dira faussement toute sorte de mal de vous. Réjouis- » sez-vous alors et tressaillez de joie. »

Cependant la retraite de Madame de Krüdener à Unterholtz ayant été découverte par les pauvres, la maison de M. Lachenal était redevenue un hospice. Cet homme charitable renouvelait sans cesse les approvisionnemens de vivres et les magasins d'habillemens de Madame de Krüdener; en quelques semaines, il y consacra plus de cent vingt mille francs, qui sauvèrent la vie à plus de vingt-cinq mille personnes. Dieu l'avait suscité dans un dessein de miséricorde pour être l'économe de ses grâces envers ces malheureux qui mouraient de faim et de froid. Mais qu'est-ce que la joie qu'il éprouvait en se dépouillant pour eux avec tant de charité, en comparaison de celle qu'il ressentira en entendant au dernier jour, cette parole : « *Venez, les bénis de mon Père, hériter du » Royaume qui vous a été préparé dès la fondation » du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné » à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à » boire; j'étais étranger et vous m'avez recueilli; » j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'ai été malade et » vous m'avez visité; j'étais en prison et vous êtes » venu vers moi.* Matt. XXV. 34.

Un jour Madame de Krüdener s'était rendue au Hoernlein, pour y régler quelques affaires avec Daniel Diedrich, mais elle n'avait pu le faire assez clandestinement et bientôt la multitude y afflua. Pendant plusieurs jours, elle n'eut pas la liberté de s'en éloigner. Ce n'étaient pas seulement les pauvres de la

contrée, mais de tous les cantons voisins, qui accouraient sur le bruit de ses largesses, et la suppliaient de visiter leurs pauvres communes, pour y répandre les consolations et les encouragements, dont on sentait si vivement le besoin.

Elle venait de retourner à Unterholtz, lorsque le samedi 12 avril, la police baloise vint l'en chasser. Elle se retira de nouveau au Hoernlein, où elle reçut la visite de son gendre et de M. Empaytaz, qui avaient trouvé à Rheinfeld un vaste champ d'activité.

La neige, qui tomba pendant tout le mois d'avril, vint encore anéantir l'espérance des récoltes, si ardemment attendues par les pauvres agriculteurs. La stupeur et la désolation se montraient sur tous les visages.

Le 26 avril, madame de Krüdener fut sommée de quitter le Hoernlein, dans les vingt-quatre heures. Une heure après son départ, le sous-inspecteur de Loerrach vint l'y chercher avec la gendarmerie. Il ne trouva que M. de Berckheim, qui le suivit à Loerrach; après avoir subi un interrogatoire, il fut renvoyé.

Pendant ce temps, Madame de Krüdener et M. Kellner avaient gagné Warmbach, où les pauvres qui stationnaient autour du Hoernlein, la suivirent. Dès quatre heures du matin, ils entourèrent sa maison remplissant l'air de cris et de gémissements arrachés par la faim. Madame de Krüdener, se levant à la hâte, organisa aussitôt une distribution de vivres.

Dix personnes étaient sans cesse occupées, jour et nuit, à préparer et à cuire des soupes, tandis qu'elle même faisait entendre à ces malheureux les plus pressantes exhortations à se confier dans leur détresse au Père des affligés.

Le 6 mai, arriva l'ordre de quitter Warmbach; le 8, il reçut son exécution, M. Empaytaz resta seul, pour liquider les comptes et congédier les pauvres.

En quittant Warmbach, Madame de Krudener se dirigea sur Rheinfeld. Mais, les pauvres, qui s'efforçaient de la suivre, excitèrent les plus grandes alarmes parmi la population de cette ville. La crainte de mourir de faim éteignant toute commisération, la populace de Rheinfeld entoura la voiture de Madame de Krüdener, en lui reprochant ses charités et l'aurait massacrée sans l'énergique intervention des gendarmes, qui l'accompagnèrent et la gardèrent pendant les trois jours qu'elle passa à Moehlin.

Il semblait que sa présence fut révélée à tous les pauvres à plusieurs lieues à la ronde; dès son arrivée, ils venaient un à un, se grouper autour de sa maison : cela eut lieu à Mœhlin; aussi le 12 mai, les habitans se rendirent chez le curé pour le prévenir que si Madame de Krüdener ne partait pas, elle serait lapidée, tant la famine avait fermé tous les cœurs.

Le 13, Madame de Krüdener partit pour Mungtz, où elle fut suivie par une partie des pauvres, les au-

tres restaient à Moehlin, à Warmbach et à Bâle. M. Lachenal ne se lassait pas d'envoyer des convois de vivres dans ces diverses stations. Le pain coûtait un franc la livre, sept fois sa valeur accoutumée, et l'on n'en avait pas à discrétion.

Le 18 mai, on reçut la nouvelle que l'empereur Alexandre ouvrait ses états aux émigrans suisses et wurtembergeois qui voudraient s'y rendre pour éviter la famine, et lui-même annonçait l'intention de partir pour Odessa pour présider à l'installation des colons. Cette nouvelle remplit de joie Madame de Krüdener en lui faisant entrevoir la fin de sa rude mission. Sa force, sa fermeté, sa présence d'esprit au milieu d'incroyables fatigues étaient pour ses amis un sujet constant d'admiration. Sa sérénité était parfaite et tout ce qui l'entourait en recevait le doux reflet. Ce fut au moment de partir de Mungtz, pendant la dernière distribution faite aux pauvres, réunis au nombre de plusieurs centaines, au milieu des gendarmes, que M. Empaytaz écrivit, assis sur un tronc d'arbre, cet hymne qui se chante dans toutes nos églises :

Grand Dieu! nous te bénissons,
Nous célébrons tes louanges,
Eternel, nous t'exaltons,
De concert avec les anges,
Et, prosternés devant toi,
Nous t'adorons, ô grand Roi!

Les Saints et les Bienheureux,
Les Trônes et les Puissances,

Toutes les Vertus des cieux,
Disent tes magnificences;
Proclamant, dans leurs concerts,
Le grand Dieu de l'Univers.

Saint, Saint, Saint est l'Eternel,
Le Seigneur, Dieu des armées,
Son pouvoir est immortel,
Ses œuvres partout semées,
Font éclater sa grandeur,
Sa majesté, sa splendeur.

L'illustre et glorieux chœur
Des Apôtres, des Prophètes;
Célèbre le Dieu sauveur,
Dont ils sont les interprètes;
Tous les martyrs couronnés
Chantent ses fidélités.

Ton Eglise qui combat,
Sur la terre répandue,
Et l'Eglise qui déjà
A la gloire est parvenue,
Entonne un chant solennel,
A Jésus Emmanuel.

Tu vins, innocent Agneau,
Souffrir une mort cruelle,
Mais triomphant du tombeau,
Par ta puissance éternelle,
Tu détruisis tout l'effort
De l'enfer et de la mort.

Sauve ton peuple, Seigneur,
Et bénis ton héritage!
Que ta grâce et ta splendeur
Soient à jamais son partage!
Conduis-le, par ton amour,
Jusqu'au céleste séjour!

Veuille exaucer nos soupirs,
Seigneur, Jésus! fais-nous grâce:
Veuille accomplir nos désirs,
Fais briller sur nous ta face;
Notre espérance est en toi,
En toi, Jésus, notre Roi.

Puisse ton règne de paix,
S'étendre partout le monde;
Dès maintenant, à jamais,
Que sur la terre et sur l'onde,
Tous genoux soient abattus,
Au nom du Seigneur Jésus!

Gloire soit au Saint-Esprit!
Gloire soit à Dieu le Pére!
Gloire soit à Jésus-Christ,
Notre époux et notre frère!
Son immense charité
Dure à perpétuité.

En quittant Mungtz, Madame de Krüdener voulut se rendre dans le canton d'Argovie, où elle comptait des amis et de chauds partisans. Mais le Conseil d'Etat redoutant son cortège, avait donné les ordres les plus sévères à tous les baillifs et aux gendarmes de ne point la laisser pénétrer dans le canton, sur quelque point qu'elle se présentât, ce qui ne l'empêcha point d'arriver par Laufenbourg jusqu'à Aarau. Dès le lendemain, elle fut conduite par la gendarmerie à la frontière; elle put s'arrêter à Erlesbach dans le canton de Soleure jusqu'à ce que le gouvernement à l'instigation de celui d'Argovie l'en expulsât. Elle

se dirigea alors vers Lucerne ou elle parvint sans difficulté au commencement de juin.

A Lucerne, elle reçut un accueil bienveillant. Les journaux mêmes fêtèrent son arrivée avec enthousiasme. « Madame de Krüdener est l'astre de notre époque, s'écriait l'un d'eux. « Elle obscurcit par sa présence » les nombreuses étoiles fixes aussi bien que les pla- » nètes de notre firmament terrestre. Elle est une » apparition de bon augure qui fait briller à nos » yeux au milieu de notre genre de vie étroit et » mesquin, un rayon de la véritable grandeur. Elle » met un certain frein au dérèglement et au mauvais » train journalier de notre vie qui s'écoule dans la » vanité. Elle n'habite pas la ville, mais à ses portes, » et déjà elle attire autour d'elle non seulement les » habitans de Lucerne mais encore des contrées envi- » ronnantes, comme autrefois Jean-Baptiste, dans le » désert. Quoi de plus naturel, puisqu'elle abreuve à » la fois les corps, les esprits et les cœurs ; puis- » qu'elle pratique toutes les œuvres de la charité » chrétienne et de la compassion humaine et qu'elle est » un vrai refuge pour les âmes troublées. Aussi, la » solitaire et champêtre cabane du marchand de vin » Baldinger est-elle du matin jusqu'au soir le rendez- » vous d'un essaim, oui, de légions de visiteurs, » de disciples et d'espions, de pauvres et de théo- » logiens. »

Rendant ensuite pleine justice à la foi, à la charité,

à l'éloquence et au talent de Madame de Krüdener, le journal ne signale dans son œuvre qu'un côté faible, c'est le mélange de son entourage. Quelqu'un de ses disciples improvisés depuis peu méritait-il ces reproches de fanatisme? Nous n'en serions guère étonnés. Madame de Krüdener si simple et si naturelle ignorait sans doute ce que l'exaltation du zèle pouvait leur inspirer. Nous avons entendu citer, à l'appui de l'opinion du journaliste, l'anecdote suivante.

Un petit-fils du célèbre Aloys Réding, avait accompagné son grand-père de Schwytz à Lucerne. Désirant vivement voir et entendre Madame de Krüdener, il se rend en courant, avec un jeune camarade à la maison de Baldinger. Madame de Krüdener faisait une allocution dans la chambre voisine. Il demande à entrer : une espèce de gardien à la figure austère, prétend que cela est impossible. L'adolescent insiste, dit que son grand-père l'attend, que l'occasion est unique pour lui. Alors le disciple se laissant émouvoir et se couchant brusquement en travers de la porte, l'engage à passer, mais en déposant pour entrer, tous les sentimens terrestres. La phrase allemande renfermait un double sens qui, joint à l'action de cet homme, causa un tel accès d'hilarité à nos jeunes gens, qu'ils avaient encore les lèvres épanouies par le plus joyeux sourire, lorsqu'ils se trouvèrent tout à coup en présence de Madame de Krüdener. Le contraste était frappant et aurait facilement pu fournir matière à un nouvel

accès de gaîté. Mais à l'instant, raconte le jeune homme lui-même, devenu dès-lors l'un des magistrats distingués de la Suisse, l'onction, la dignité simple, le charme pénétrant de cette éloquence qui sortait si véritablement du cœur chez Madame de Krüdener eurent effacé cette impression. Leur âme est saisie et ils prêtent la plus religieuse attention à son discours. Le souvenir de cette impression si vive, si soudaine, si puissante est encore plein de vie dans le cœur de celui qui la ressentit.

Madame de Krüdener avait rencontré d'actives sympathies dans le clergé Lucernois. Des prêtres, des professeurs du séminaire, accompagnés de leurs élèves, venaient la visiter. Une des exhortations qu'elle adressa à une nombreuse réunion d'ecclésiastiques et de séminaristes a été sténographiée. En voici la traduction:

« Vous désirez donc aussi voir cette femme dont on » a tant parlé, et sur laquelles savants et ignorants » s'épuisent en conjectures; cette femme, enfin, qu'on » déteste autant qu'on l'aime. Soyez les bien venus, » messieurs, car vous devez l'être pour moi, puisque » vous vous destinez à l'étude des saintes lettres, et » que quelque jour peut-être, vous annoncerez le » Christ, mon Seigneur et le vôtre. Mais, pour » pouvoir l'annoncer, il faut, auparavant apprendre à le connaître; il faut avoir éprouvé les effets merveilleux de sa grâce. Ce n'est point aux » hommes qu'il appartient de faire des prêtres,

» non plus qu'aux universités, d'engendrer une Eglise
» vivante. Ne fut-ce pas, au contraire, de leur sein
» que sortirent tant de schismes et d'hérésies, dès que
» l'homme, se livrant à l'orgueil que donne la science,
» se laissa détourner des doctrines célestes, pour s'a-
» donner à des opinions terrestres et charnelles?

» Vous possédez, je le sais, d'excellents docteurs; mais
» ils doivent vous avoir dit que le Saint-Esprit est seul
» en droit de conférer l'ordination épiscopale. C'est
» donc pure audace, lorsque par des vues terrestres,
» et au moyen de prétendus talens, d'une grande
» capacité pour l'étude des langues, ou par quelque
» autre moyen que ce puisse être, l'on se destine
» de soi-même à cette sainte et mystérieuse vocation,
» et l'on s'engage inconsidérément sous cette bannière,
» sans réfléchir que ce n'est pas seulement de nos
» âmes que nous aurons à rendre compte, mais en-
» core d'une multitude d'autres qui nous auront été
» confiées.

» Il serait donc bien insensé, bien téméraire, de
» vouloir s'ingérer d'un emploi, que d'anciens pères
» de l'Eglise, blanchis par les années, que des saints
» de l'âge primitif n'acceptèrent qu'avec crainte et
» tremblement. Quel homme oserait prendre place à
» l'autel, sans une vocation expresse de la part de ce-
» lui qui sonde les cœurs et les reins, et dont les yeux
» de flammes pénètrent les plus secrets replis du
» cœur? Quelles lèvres non sanctifiées par l'Esprit-

» Saint, oseraient s'ouvrir en intercessions pour les
» pécheurs ? Qui serait assez audacieux pour s'interposer comme *médiateur* entre un peuple de pécheurs et la majesté redoutable du Saint des Saints ?
» A qui ce grand combat de l'homme avec son Dieu
» pourrait-il être confié, si ce n'est à celui qui peut,
» en toute hardiesse, lui dire avec Jacob : — Je ne
» te laisserai point aller, Seigneur, que tu ne
» m'aies béni !

» A qui sont données ces saintes larmes, capables
» d'émouvoir le cœur du Dieu des miséricordes ? —
» Ce n'est bien certainement qu'à l'homme que Dieu
» daigna choisir, dans ce but; qu'il éleva, oui, qu'il
» forma lui-même à l'école de la croix et des souffrances. Car il n'y a que la grâce, rien que la grâce,
» qui puisse rendre possible au prêtre de le devenir.
» De quel autre, que de l'Eternel, peut-il tenir ses
» lettres de créance, la toute puissance de la foi et
» de l'amour ?

» Le prêtre, sans miracles, n'est point un prêtre
» appelé de Dieu ; comme la foi, sans miracles,
» cesse d'être la foi chrétienne !

» Quelle n'est pas l'importance et la dignité d'un
» homme à qui le pouvoir de *lier* et de *délier* a
» été conféré ; quel tendre support et quel cœur
» compâtissant ne doit-il pas revêtir, lorsqu'assis au
» siége absolutoire, il reçoit les aveux des pécheurs,
» ayant lui-même pour ami le grand modèle des

» publicains et des gens de mauvaise vie ; qu'il est
» grand le privilège de celui qui, comme son bon
» Maître, est appelé à aimer ceux qui déjà ont
» trouvé dans les larmes d'une sincère repentance
» l'absolution de tous leurs péchés, aux pieds qu'ar-
» rosa de ses larmes une Marie-Magdelaine ! Mais
» aussi, avec quel courage de lion et quelle intrépidité
» ne doit-il pas combattre le vice du haut d'une chaire
» si rapprochée du confessionnal où peu d'instants
» auparavant il était assis comme un agneau plein
» de douceur et d'humilité. De cette tribune sacrée,
» et saisi de l'esprit de la sainte loi du Seigneur,
» il détrône les puissants de la terre, il cite les
» têtes couronnées au tribunal suprême de Celui de-
» vant qui les rois ne sont que poussière, il y dé-
» fend les droits de l'opprimé, il protège l'orphelin
» et prend en main la cause de la veuve. Infatigable
» en toutes choses, on le voit, durant les heures
» de la nuit, tantôt abattu au pied du grand autel,
» adorant les profondeurs du mystère sublime de
» l'amour divin ; tantôt occupé aux fonctions de sa
» haute vocation, qui, chez le véritable prêtre n'ont
» point d'interruption. Il prie avec les cœurs op-
» pressés, il console les âmes timorées, il souffre
» avec ceux qui souffrent et ne dédaigne pas même
» de mendier pour les nécessiteux que Dieu a placés
» sous sa tutelle ; il porte avec une ardeur infatigable
» sur les bras de l'amour, les enfants que Dieu lui

» a donnés, pour les déposer sur le cœur des misé-
» ricordes. Appelé près du lit des malades, il lutte
» par ses prières avec celui qui sur la terre avait le
» pouvoir de pardonner les péchés; car la cause
» des maladies et de tous les maux, c'est le péché.
» Il crie alors au suprême médecin des corps et des
» âmes, et Christ se montre envers lui ce qu'il était
» pour les apôtres. N'ignorant pas, toutefois, combien
» les souffrances sont nécessaires, il ne prie le plus
» souvent qu'en vue des fruits salutaires qui pour-
» raient en revenir aux malades ainsi exercés par
» elles.

» Modèle de sainteté par sa vocation même, il doit
» se montrer *saint* dans l'exercice de ses sublimes
» fonctions. Reconnaissant la haute importance du
» mariage, il unit, dans les dispositions d'un cœur
» pur et chaste, ceux qu'il instruisit à regarder ce
» saint état comme un sacrement des plus augustes.
» Les brutales concupiscences d'une jeunesse effrénée
» et dissolue se cachent devant la pureté de ses
» regards, et la sérénité de son front commande
» la paix aux passions tumultueuses. Tel est cet
» élu du Seigneur ; aussi , le *Prêtre souverain*
» lui confère-t-il une puissance à laquelle ne peut
» se comparer celle d'aucun monarque. Il apprend
» aux pieds du Seigneur les mystères de l'avenir.
» Il entend de là cette voix qui disait en parlant du
» Père des croyants : Voudrais-je cacher à Abraham

» ce que je m'en vais faire? — Il porte en lui le témoi-
» gnage de Jésus-Christ qui est l'esprit de prophétie.
» Apoc. XIX. 10. Les anges l'assistent à la célébration
» du Saint-Sacrement, et les habitans des cieux portent
» ses supplications aux pieds de celui qui *était*,
» qui *est* et qui *sera*.

» L'image que je viens de vous tracer du vé-
» ritable prêtre, est encore sans doute bien impar-
» faite; et quoique à la vérité, elle se présente à
» mon âme dans toute la grandeur et l'importance
» de ses divers caractères, le sens en est toutefois si
» sublime et en même temps si profond, que la bou-
» che se refuse à rendre tout ce que l'âme sent.
» J'aime néanmoins à croire que vous en aurez suf-
» fisamment entendu, pour vous donner d'abon-
» dantes matières à réflexion et pour vous porter
» à vous sonder vous-mêmes sur ce point, en vous
» laissant bien convaincre que ce n'est pas au moyen
» de la science, mais uniquement par la voix de
» l'évêque souverain des âmes que vous pourrez être
» d'abord appelés, puis enfin dirigés dans votre sainte
» vocation. Alors seulement l'entretien que nous ve-
» nons d'avoir ensemble aura été d'une grande im-
» portance; oui, Messieurs, de la plus haute impor-
» tance pour vous tous.

» Puissiez-vous donc, Messieurs, tout autant que
» vous êtes ici présents, vous à qui nous avons l'hon-
» neur de nous adresser aujourd'hui, et nommément

» ceux d'entre vous qui comprennent le but de notre » mission, et qui en sentent toute la nécessité pour » le siècle dépravé dans lequel nous vivons ; puissiez-» vous, dis-je, aller ainsi à Christ, qui est le Dieu » vivant et la vie éternelle et goûter combien il est » bon ! Puissiez-vous bien comprendre, vous sur-tout, » prêtres de l'Eternel, ce que le Sauveur dit au jeune » homme de l'Evangile : — « Vends tout ce que tu » as, et le donnes aux pauvres ; puis, viens, et me » suis, ayant chargé la croix, après t'être renoncé toi-» même.

» Mais cet acte, « *de vendre tout ce qu'on a pour le* » *suivre,* » s'étend aussi jusqu'au délaissement de toutes » les choses qui nous tiennent encore liés à la terre, » telles que nos propres vues, notre propre volonté, » et tout ce vain *étalage* de science dont nous som-» mes quelquefois si fiers, lorsque nous concevons » de trop hautes idées de nos capacités naturelles qui » pourtant ne sont rien, aussi long-temps qu'elles » n'ont point été sanctifiées par la grâce. C'est là » cette croix que nous sommes chaque jour appelés à » porter, tandis que mourant toujours davantage à » notre vie naturelle, nous revêtons de plus en plus » la vie divine, jusqu'à ce que nous l'ayons dans » toute sa plénitude. Oh ! quel degré de renoncement » ne devons-nous pas atteindre, avant que le Seigneur » puisse nous prendre à son service ! Par quelles » morts mystiques ne sommes-nous pas appelés à pas-

» ser avant que d'en venir à bien comprendre la voix
» de l'Esprit Saint dans le fond de nos cœurs!

» Tauler, savant d'une haute réputation et grand
» orateur, reçut pourtant instruction d'un simple
» paysan qui lui dit un jour que quelqu'entraînants
» que fussent ses discours (car l'on venait de fort
» loin pour l'entendre), ils ne produisaient néan-
» moins aucun effet salutaire, puisque personne n'en
» était converti. Tauler fut convaincu que ni l'art
» humain, ni les connaissances acquises par l'étude
» ne pouvaient rien opérer sur les âmes, et qu'il n'y
» avait que la grâce, que l'efficace du Saint-Esprit,
» que la puissance de Christ par le sang de la récon-
» ciliation, qui, lorsqu'ils sont proposés aux pécheurs,
» fussent capables d'opérer en eux la repentance et la
» foi. Le grand Tauler devint un enfant en simpli-
» cité, il mourut à lui-même, et si complètement,
» qu'il oublia toute sa science, et que, n'étant
» plus dès-lors en état de produire quelque chose
» du fond de sa science acquise, il devint incapa-
» ble de tenir le moindre discours, au point de
» demeurer souvent court, en chaire, ce qui l'expo-
» sait à la risée du peuple. C'est ainsi que meurt le
» grain de froment jeté en terre, mais c'est alors seu-
» lement qu'il rapporte du fruit.

» Alors aussi sur les débris de la sagesse scolastique
» et de brillants talents, fleurirent en Tauler les
» beaux fruits de la grâce. Une vie toute nouvelle pé-

» nétra l'être entier du pieux prêtre; et, semblable » à l'aigle rajeuni, qui, dans son vol élevé se rapproche du soleil, il but à longs traits au fleuve intarissable de la lumière divine. Embrasé lui-même » du feu de l'amour divin, il put, dès cet instant, » le communiquer aux autres. Car, comme Christ » lui-même était sa vie, et que son Esprit était » l'âme de toutes ses prières, la chaire devint aussi » pour lui comme une sainte arène, du haut de laquelle, comme un conquérant au service de son » divin Sauveur, il lui gagnait tous les jours de nouvelles âmes.

» Mais, à quelle école apprit-il de si profonds mystères! Où les dons miraculeux lui furent-ils départis? C'est sous la croix que Tauler apprit à aimer et » à souffrir. La croix de Jésus-Christ était aussi sa » chaire, comme elle nous vaut à nous, une bibliothèque. Les accents pénétrants d'un amour reconnaissant et profondément senti envers notre » bon Sauveur, sont un langage qui trouve entrée » dans tous les les cœurs.

» Je ne prétends point dire par là que l'étude des » langues ne soit pas nécessaire. Oui, nous devons » les apprendre, afin surtout de pouvoir lire dans » leurs langues originales les saints documents de la » parole de Dieu, qui doivent être pour nous de » la plus haute importance. La connaissance de l'histoire ecclésiastique doit, sans contredit, en avoir

» une grande à nos yeux; celle de la *tradition* une
» *bien plus grande encore*; mais il est important, par
» dessus toutes choses, d'être bien pénétré de l'Es-
» prit des saintes Ecritures; car le Saint-Esprit, qui
» les a dictées, est aussi le seul qui puisse nous les
» expliquer salutairement.

» Il nous importe donc essentiellement de pou-
» voir avec l'apôtre saint Paul, ce grand mystique,
» revêtir l'amour divin, comme la première et la der-
» nière, comme la seule nécessaire et la plus indis-
» pensable de toutes les vertus chrétiennes. L'amour
» de Christ nous enseigne toutes choses; il est la clef
» du cœur de Dieu; lui seul est grand par dessus
» tout. Il ne fait point de la béatitude un objet de
» spéculation; il s'offre tout entier en sacrifice, parce
» qu'il ne cherche qu'à plaire à Celui qui lui a ravi
» le cœur: mais c'est aussi pour cette raison qu'il
» hait le péché et jusqu'à l'apparence même du péché.
» Aspirer à la possession du cœur de son Dieu est son
» désir le plus ardent; c'est là sa sainte, son unique
» ambition! »

CHAPITRE XXVI.

1817.

Largeur de vues de Madame de Krüdener.—Louanges imprudentes des journaux. — Expulsion de Lucerne. — Arrivée à Zurich. — Lettre à Madame d'Ochando. — Conversation avec un magistrat. — Réfutation d'une assertion de M. Mahul. — Arrivée à Luffstetten. — M. le pasteur Maurer de Schaffhausen. — Lettre à M. Empaytaz. — Visite de M. Maurer à Madame de Krüdener. — Premières impressions. — MM. Lachenal et Kellner. — Deux disciples. — Conversation avec Madame de Krüdener. — Exposition de ses vues. — La génuflexion et le signe de la croix. — Prédiction de persécutions en Suisse. — Culte. — M. Lachenal. — Jugement de M. Maurer sur Madame de Krüdener. — Portrait qu'il en trace. — Réfutation d'une calomnie. — Sages réflexions de M. Maurer. — Citation de M. Sainte-Beuve. — Quelques mots sur les prédictions. — Madame de Krüdener et l'Empereur Alexandre. — Lettre de Madame de Berckheim. — Visite du professeur Muller de Schaffhausen.

MADAME DE KRUDENER, dans ses entretiens avec des Lucernois éclairés, eut souvent l'occasion d'exposer ses vues sur le développement de la pensée religieuse dans le monde et plusieurs membres du clergé en goûtèrent fort la largeur et l'élévation. Ils applaudissaient lorsqu'elle leur représentait la chrétienté comme une immense famille, dont tous les membres sont obligés, les uns envers les

autres, comme envers leur divin chef; tous appelés de diverses manières à glorifier par le développement de leurs sentimens et de leurs facultés, le Père miséricordieux qui les a donnés; tous invités à s'entr'aider dans cette œuvre sublime. Un même but, un même amour doit unir non seulement l'homme à l'homme, la famille à la famille, mais aussi la nation à la nation, la communauté religieuse à la communauté religieuse, une Eglise Chrétienne à une Eglise Chrétienne quelle que soit sa dénomination. Elle leur montrait que les diversités de caractère et de talents entre les individus, de constitution entre les races, de position et d'intérêt entre les peuples, de confession entre les communions chrétiennes qui ne veulent savoir que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, ne doivent point porter atteinte à cette union spirituelle dans l'amour, qui doit souverainement glorifier Dieu sur la terre : que les différences, les oppositions même venant à se fondre et à se perdre dans l'idée de Dieu, l'humanité entière devait s'absorber dans cette unité; qu'ainsi des millions de voix doivent n'en former qu'une seule ou du moins un harmonieux concert, un hymne perpétuel de reconnaissance et d'adoration à la louange de l'Eternel.

Un journal lucernois loua hautement cette entreprise de rapprochement; mais il le fit avec un zèle ardent et peu judicieux.

« Du reste, Madame de Krüdener ne surpasse pas

» seulement une grande partie de nos ecclésiastiques
» dans l'esprit et dans la méthode de son exposition,
» ainsi que par son zèle actif et opérant en œuvres,
» mais encore en ce que, sous le grand nom de re-
» ligion, elle n'entretient ni ne favorise la supers-
» tition. »

Ce dernier trait blessa, comme on pouvait s'y attendre, les susceptibilités du clergé. La police fut pressée d'intervenir et de sévir. Des assemblées de plus de trois mille personnes s'étant formées, plusieurs jours de suite, autour de l'habitation de Madame de Krüdener, la maison fut cernée, de nuit, par les soldats et tous les habitants conduits avant jour à la frontière. On offrit à Madame de Krüdener de la diriger sur Bâle ou sur Zurich : elle choisit cette dernière ville.

Dès le moment de son arrivée, la foule se pressa autour de Madame de Krüdener qui répondit à cet empressement en formant aussitôt des réunions dont l'effet fut assez marqué pour que dès le lendemain elle fut obligée de quitter Zurich. Elle en parlait en ces termes dans une lettre adressée à sa belle-fille, Madame d'Ochando :

» Loué soit Jésus-Christ !

» Chère et bien aimée Sophie, je n'ai pu vous écrire,
» car vous n'avez aucune idée des occupations que j'ai
» eues ; j'ai dérobé quelques instants à Zurich pour
» écrire à Paul, et je vous envoie la lettre ouverte.

» Vous savez qu'on ne m'a donné que vingt-quatre
» heures par crainte de la trop grande affluence des
» pauvres et de curieux. J'ai parlé selon ma mission;
» il y avait un monde infini; vous ne pouvez vous
» imaginer la sensation produite. Des pasteurs, des
» étudiants ont dit, après m'avoir entendue : « — Il
» est impossible de persécuter cette femme!

On rapportait qu'une jeune fille somnambule avait, quatre semaines auparavant, parlé de l'arrivée de Madame de Krüdener à Zurich, comme devant être signalée par un terrible orage : il éclata en effet et causa plusieurs désastres dans le canton d'Argovie et les environs de Baden.

Le respectable Antistès Hess, l'ami de Lavater, et l'un des hommes les plus distingués de Zurich, soutint avec énergie, mais sans succès, qu'on ne devait pas renvoyer Madame de Krüdener. Deux jours après son départ, elle eut à Loffstetten, avec un des magistrats qui l'avaient condamnée, une conversation où elle s'explique sur sa mission.

Le conseiller Zurichois lui ayant témoigné son regret d'avoir voté contr'elle.

« — J'en suis affligée pour Zurich et pour son
» peuple, mon cher monsieur, et je ne sau-
» rais trouver votre conduite sage ni chrétienne;
» mais je n'ai pas non plus le droit de l'exiger. Ce-
» pendant, il faudrait, au moins, se montrer con-
» séquent et humain, et ne pas se laisser conduire par

» des gazettes et de faux rapports. Il faudrait voir,
» éprouver, rechercher, et agir sans passion. La chose
» en valait bien la peine.

Après avoir établi que de faux docteurs ne s'exposent pas à la honte, à la moquerie et au mépris pour l'amour des âmes et du grand Roi et Sauveur Jésus-Christ, qu'ils n'obéiraient pas à ses commandements et ne s'imposeraient pas tant de sacrifices pour sa cause, elle ajoute : « A moi, à la femme qui vient » de loin, peu importe, mais il importe si elle a une » mission divine. » Puis, après avoir raconté les fruits de cette mission, elle aborda le sujet de la sainte-alliance, présentée aux peuples comme aux souverains pour que les uns et les autres se décident à vivre selon la parole du Dieu vivant, et reconnaissent le Seigneur Jésus-Christ comme Dieu et réconciliateur. Elle déclara que sa mission dans les cantons suisses était de faire pénétrer dans les cœurs l'esprit fraternel de cette sainte-alliance et d'annoncer à ceux qui la repoussent et qui se refusent à accepter cette union de charité qu'ils vont au devant des terribles jugements de Dieu.

Selon M. Mahul, Madame de Krüdener en sortant de Zurich, se serait retournée en étendant les bras vers la ville et l'aurait maudite en disant : » Malheur à toi, ville profane, où les enfants eux- » mêmes ont déjà des visages d'Holopherne. » Madame de Krüdener ne prononçait jamais de ma-

lédictions, et nous sommes en mesure d'affirmer que les enfants de Zurich ne lui avaient pas paru moins frais, ni moins roses que ceux de Bâle ou de Lucerne. Jamais elle ne cessa de bénir ceux qui la persécutaient : comment aurait-elle pu s'écarter à l'égard des enfans de ce commandement de Saint-Paul : « *Donnez des bénédictions, car c'est à cela que* » *vous êtes appelés*; » ou de cet autre relatif aux ennemis : « *Bénissez-les, ne les maudissez point.* »

En quittant Zurich, Madame de Krüdener fut conduite à Loffstetten, par la gendarmerie. Les pauvres, réunis à Bussingen, s'y portèrent aussitôt, et la foule des visiteurs ne tarda pas à les suivre. Dans le nombre se trouvait un pasteur de Schaffhausen, qui a écrit de son entrevue avec Madame de Krüdener une narration intéressante, que sa longueur et son style un peu germanique, nous forcent à regret, d'abréger. Dans sa bonhomie et sa candide simplicité, elle rappelle certaines pages d'Auguste Lafontaine, de Walter Scott ou du vicaire de Wakefield.

M. Maurer avait une âme droite; c'était un vrai Nathanael qui s'était dépouillé de toutes les erreurs du rationalisme, peu de temps auparavant, grâce à la connaissance qu'il avait faite de M. Empaytaz. Il écrivait, à ce dernier, le 29 juin 1817, une lettre touchante qui le fera aimer de nos lecteurs.

« Me tairai-je quand le cœur me dit, me presse de » parler? Non! vos moments sont précieux, je le sais,

» mais vous en consacrerez volontiers quelques-uns
» à la lecture de ces lignes d'effusion du cœur d'un
» frère............. Depuis que le Seigneur m'a fait
» connaître la paix au-dessus de toute intelligence qui
» règne dans votre cœur par votre union intime avec
» lui, je ne puis plus penser, méditer et parler que
» des merveilles de sa grâce et de son infinie charité!
» Le Seigneur m'a cherché, m'a suivi, tandis que
» je m'éloignais de lui en croyant l'avoir trouvé.......

» .... Oh mon cher Monsieur Empaytaz, je ne
» vous demande pas si le Seigneur me pardonnera
» de m'être ainsi volontairement arrêté en chemin;
» et d'en avoir arrêté d'autres avec moi. Je sais qu'il
» me le pardonne, qu'il fait grâce à mon repentir sin-
» cère. C'est lui qui fait cette réponse pleine de béné-
» diction et de vie à un cœur navré de douleur. Il
» ne veut que mon cœur, le cœur fait tout, le reste
» n'est rien. Je l'aurai, je le possèderai, j'introduirai
» Christ dans mon cœur, et, avec lui j'aurai toutes
» choses.............

» Mais, mon frère, j'ai besoin de vos prières. La
» prière de celui qui aime Jésus-Christ par dessus
» tout est puissante, elle vivifie la foi. Priez pour
» moi, priez pour ma femme, priez pour mes enfants.
» Priez-le qu'il fléchisse mes genoux ! Des habitudes
» funestes de raisonnement, des craintes, des appré-
» hensions d'hypocrisie, d'enthousiasme momentané,
» d'indignité, ... de je ne sais quoi encore, sem-

» blent vouloir les raidir. Et cependant, j'entends » toujours dans le fond de mon cœur, cette parole » que Jésus-Christ m'a adressée par vous :

» — Ose seulement, laisse là tout ce qui veut t'ar- » rêter; n'y regarde pas. Viens à moi! mes bras sont » ouverts pour te recevoir !

Tel était l'état d'âme de M. Maurer lorsqu'il apprit l'arrivée de Madame de Krüdener à Loffstetten. Dès le lendemain 10 juillet, il part à six heures du matin, avec sa femme, son fils aîné et son ami Altorf, et arrive à Loffstetten, après trois heures de marche. M. Maurer raconte dans sa lettre à son ami, avec une grande naïveté, les premières impressions peu favorables qu'il éprouve en recevant l'accolade de M. Kellner qui lui adresse cette salutation : — « Loué » soit Jésus-Christ ! » Puis arrive M. Lachenal « homme » très-affable, » mais Madame de Krüdener occupée à écrire ne paraissait point, et M. Maurer traité si fraternellement par ces deux inconnus, éprouvait le malaise que l'on ressent d'avoir fait un pas de plus que l'on ne comptait. Il se dégage le plutôt qu'il peut et retourne joindre sa femme et son fils qui l'attendaient pour déjeûner. A la table d'hôte, il se trouve associé à deux hommes de physionomie peu avenante dont l'un avait devant lui un livre de dévotion de Bogazky ; ils s'entretenaient de l'approche du Seigneur et de ses jugemens sur les incrédules, de la nécessité d'une prompte conversion et de l'asile que trou-

veraient tous ceux qui suivraient Madame de Krüdener en Russie. C'étaient peut-être deux disciples pareils à celui dont nous avons cité le zèle malencontreux à Lucerne. M. Maurer toujours moins bien disposé se voyant directement interpellé répond par des passages de l'Ecriture, et enfin, s'esquive dans la campagne avec sa femme et son fils.

Il trouve sur l'escalier M. Lachenal, occupé à distribuer des aumônes et s'informe encore s'il pourra bientôt voir Madame de Krüdener. Il se retire, peu satisfait de l'assurance que si elle ne le pouvait, au moins M. Kellner et lui Lachenal, seraient toujours à sa disposition. « Si ce n'est que la curiosité qui » nous a amenés, » dit M. Maurer quand il fut seul avec ses compagnons, « nous en voilà bien pu- » nis, car peut-être ne verrons-nous pas même au- » jourd'hui Madame de Krüdener, bien loin de pou- » voir lui parler. »

En attendant il s'efforçait de dissimuler son désappointement par d'agréables lieux communs sur la beauté du temps, les charmes de la campagne et la pureté de l'atmosphère, tandis que M. Altorf se déclarait pleinement satisfait de M. Lachenal qui lui avait glissé dans la main trois louis, pour un établissement d'aveugles auquel il s'intéressait.

Cependant, comme ils rentraient à Loffstetten, Madame Lachenal les aborda pour leur dire qu'ils étaient attendus dans le jardin de l'auberge. Ma-

dame de Krüdener y était assise à une petite table, et causait avec quelques personnes. « Nous » ayant demandé à chacun notre nom, elle nous » tendit très-cordialement la main en disant : Loué » soit Jésus-Christ ! »

Puis elle les engagea à prendre place, et reprit son discours interrompu qui roulait sur l'idée de la seule vraie Eglise. S'arrêtant alors tout à coup, elle tendit la main à M. Maurer, en le fixant avec un sérieux plein de bienveillance : « Oserai-je, dit-elle, » parler ouvertement avec vous, pasteur de l'Eglise » réformée? Oui, je l'ose ! » ajouta-t-elle, comme » conséquence d'un examen auquel elle s'était livrée.

Elle pria alors les assistans de se retirer. Madame Maurer allait en faire autant, Madame de Krüdener la retint. Elle aurait voulu congédier le jeune Maurer de crainte de réveiller en lui des doutes; mais son père en montra quelque peine.—« Tout ce que le Seigneur » daignera me dire par vous, ne pourra que faire du » bien à mon fils, il est étudiant en théologie, je » souhaiterais qu'il put être présent à notre conver- » sation.

— « Vous le désirez, mon cher, il restera donc. »

On le rappela; elle lui tendit la main, puis se mit à parler de la véritable Eglise :

« Tout ce qu'elle dit sur ce sujet, fut prononcé avec » un sérieux, une clarté et une onction vraiment ra- » vissantes. En parlant, elle s'interrompit souvent,

» me prit par la main et me fixant d'un regard per-
» çant, elle dit : — « M'avez-vous bien compris ? »

Elle le répéta à plusieurs reprises. M. Maurer donne le résumé suivant de son exposition :

« La doctrine de la croix, par laquelle seule Satan peut être vaincu, est contenue dans sa plus grande pureté et spiritualité dans l'Evangile de saint Jean, écrit pour réfuter les opinions connues plus tard sous le nom d'Arianisme. La croix, signe de la miséricorde infinie de Dieu, doit être la bannière autour de laquelle tous les chrétiens seront rassemblés de nouveau. La plupart l'ont abandonnée en cessant de confesser le Seigneur avec génuflexion sous la croix.

» Les adorateurs de Jésus au pied de la croix constituaient seuls l'Eglise primitive. Ils ne reconnaissaient d'autre chef que Jésus ; membres du corps dont il est la tête, ils n'avaient pas d'autre volonté que la sienne : ils n'avaient point de volonté propre, c'était leur force.

» Toutes ces assertions étaient toujours appuyées de déclarations de l'Ecriture Sainte, « en quoi, dit M. Maurer, « elle fit voir une mémoire très-ferme. »

» Ce qui seul peut ôter à Satan son empire, c'est que l'homme par la mort de sa volonté propre, reçoive une vie nouvelle de Jésus-Christ. Dès-lors, efforts constants, artifices, ruses de Satan pour élever l'homme à ses propres yeux et le faire s'égaler à Dieu, comme

nos premiers parens, en l'engageant à abuser de sa raison, en lui faisant perdre de vue la nécessité d'un Sauveur, en lui insinuant qu'il peut mériter la béatitude éternelle par ses œuvres, au lieu de l'accepter comme un don gratuit de Celui qui a versé son sang sur la croix, pour les péchés de tout le monde.

Elle passa à l'histoire de l'Eglise, et s'attacha à prouver que, dès le troisième siècle de l'ère chrétienne, la véritable Eglise avait cessé d'exister. « Elle dit que,
» dans l'Eglise romaine, les moyens de réunion entre
» Dieu et l'homme, par Jésus-Christ, étaient bien
» conservés, mais pétrifiés, sans esprit et sans vie,
» et, qu'ainsi, ils étaient l'œuvre de Satan.

Puis, s'interrompant, elle me dit avec beaucoup de naïveté :

» — Je pense que vous avez entendu dire que je
» m'étais faite catholique ?

» — Oui, madame.

» — Et vous y avez ajouté foi?

» — Ne vous connaissant que de réputation, Ma-
» dame, je n'aurais pu ni le croire, ni le nier.

» — Oui bien. J'appartiens toute entière à l'Eglise
» primitive catholique; c'est la véritable église;
» c'est le Seigneur qui l'a fondée, et les portes de
» l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Dans
» cette Eglise seule, la croix est élevée, et les fidèles y
» sont à genoux au pied de la croix. Cette génuflexion
» spirituelle devant la croix, est ce qui caractérise le

» chrétien ; c'est elle seule qui sauve de la mort éter-
» nelle, et qui nous sauvera des jugements si pro-
» ches de nos jours.

Elle se tut quelques moments et reprit :

» — Mais, croyez-vous que je sois protestante ?
» Oh non ! Je proteste contre le protestantisme, qui
» n'est qu'une autre tromperie de Satan. Je vous
» citerai, si vous voulez, beaucoup de passages du
» Nouveau-Testament contre le protestantisme. La
» religion catholique est la seule véritable religion.
» Vous comprenez que je parle de l'ancienne religion
» catholique primitive, et non pas de la catholique
» romaine.

» — Pourquoi ne pas dire plutôt, pour prévenir
» tout malentendu, l'Eglise évangélique ?

» — Très-bien ! Nous sommes d'accord, disons
» Eglise évangélique.

Ensuite elle s'attacha à prouver par des faits tirés de l'histoire de l'église, de tous les siècles, qu'au fond Jésus-Christ n'avait jamais été adoré et reconnu comme *Seigneur*, que par le petit nombre de fidèles qui, enseignés et animés par l'esprit de Christ, se rencontraient au pied de la croix ; elle soutint que ce que les écrivains de nos jours se plaisaient à nommer les efforts préparatoires de la réformation du seizième siècle, tels que ceux d'un Jean Huss, n'avaient été, à y regarder de près, qu'un retour à l'Eglise primitive universelle, la seule véritable Eglise. Elle insista sur

l'œuvre rusée de Satan dans le protestantisme, d'avoir fait rejeter tous les moyens d'édification exagérés et pétrifiés dans le catholicisme romain, pour y substituer l'orgueil des œuvres, et la confiance en soi-même. Elle montra une prédilection marquée pour la réformation de Luther sur celle de Calvin, et ajouta :

« Et maintenant, de nos jours, cette désertion » de la véritable église de Jésus-Christ est arrivée » à son comble; il faut absolument qu'un combat » s'ensuive, un terrible combat de l'incrédulité (car » ce que vos ministres, en général, appellent re- » ligion catholique réformée, n'est au bout du » compte que la doctrine de l'incrédulité), contre » la foi; des faux chrétiens, contre les vrais adora- » teurs de Jésus-Christ. Il ne tardera pas d'arriver ce » combat! Tout l'annonce, nous en serons témoins. » La révolution française était le prélude du combat » qui va s'ouvrir et comme les Israélites avaient » été avertis de mettre du sang de l'agneau pascal » sur les linteaux des portes de leurs maisons, pour » que l'ange destructeur passât outre sans leur nuire, » de même les chrétiens de nos jours qui veulent » échapper à la destruction totale qui nous attend, » doivent promptement retourner au Seigneur, en » cherchant le pardon de leurs péchés, dans la foi » en son sang versé pour eux; en faisant une pro- » fession publique de christianisme; en fléchissant » les genoux, tant au culte public qu'au culte do-

» mestique ; en priant continuellement, pour l'entier
» anéantissement de leur propre volonté, moyennant
» le secours du Seigneur, qui exaucera leurs ardentes
» prières. Il n'y a pas de temps à perdre : le Sei-
» gneur est proche et ses jugements avec lui. Or,
» précisément parce que le Seigneur approche, Satan
» se fait apercevoir. Regardez autour de vous, voyez
» l'histoire de nos jours, comme tout s'accorde pour
» persécuter les vrais adorateurs de Jésus-Christ.

» Je vous le dis, vous en serez témoin vivant, ceux
» qui professent publiquement et à haute voix, Jésus-
» Christ comme Rédempteur, auront à subir des per-
» sécutions, de terribles persécutions. Le Seigneur
» éprouve les siens, il veut être reconnu par les siens !
» Oh ! puissent les hommes se convertir au Seigneur,
» pendant qu'il en est encore temps ! Aujourd'hui, il
» adresse particulièrement ces paroles à chacun de
» nous. — « *Quiconque me renie devant les hommes,*
» *je le renierai aussi devant mon Père céleste. Mais*
» *quiconque me confessera devant les hommes, je le*
» *confesserai aussi devant mon Père céleste.* »

Elle se tut un moment, comme elle l'avait déjà fait plusieurs fois pendant la conversation, en inclinant sa tête dans ses mains. Puis, elle reprit : — « Et,
» maintenant, cher Pasteur, vous me demanderez
» comment il se fait que cette femme, cette pau-
» vre femme ait l'idée de courir le pays en s'é-
» criant : — Convertissez-vous au Seigneur ! Le temps

» de son arrivée et de ses jugements approche. Mon
» ami, j'ai cette vocation du Seigneur, il me faut y
» obéir. Le Seigneur m'a élevée, il m'a appelée et
» c'est lui qui scelle ma vocation par des prodiges et
» par des révélations qu'il me fait parvenir, soit
» par le moyen des fidèles, soit par des révélations
» qu'il daigne me faire immédiatement, par une voix
» intérieure. »

Elle lui demanda ensuite s'il croyait à sa mission. Et comme M. Maurer gardait le silence, elle le supplia tout au moins, de s'abstenir de la condamner, et d'avertir ses amis en toute occasion de suspendre leur jugement. « On scandalise par là tant de fidèles ! Non
» pas tant à l'égard de ma personne, je n'en parle pas,
» mais quant aux voies du Seigneur. On empêche
» les âmes de voir et de se réveiller. Ce n'est pas
» pour moi que je parle, qu'importe ce que l'on
» débite contre moi, pauvre créature; mais qu'on
» se garde de parler contre le Seigneur ! On ne doit
» pas fermer les yeux, c'est un grand péché. Vous
» prouverai-je que j'ai une mission de la part du
» Seigneur : Oui, je le pourrais bien, si je pouvais me
» faire comprendre de vous sur la manière dont le
» Seigneur m'a élevée.

» Par combien de morts, tu le sais, ô mon Dieu
» et mon Sauveur ! Par combien de morts il m'a
» fallu passer pour parvenir à la vie, à la vie, en
» toi ! Que n'a-t-il pas fallu anéantir en moi, aupara-

» vant ? Monde, connaissances, talents, sciences, va-
» nité, orgueil, volonté propre ! Cette dernière par-
» ticulièrement a dû être anéantie entièrement en
» moi ! J'ai cruellement souffert, tu le sais ô mon
» Seigneur et mon Dieu ! »

Elle fut touchée jusqu'aux larmes en prononçant ces paroles et tout ce qu'elle dit sur son retour à Dieu et sur sa mort intérieure, avant qu'elle se fût réveillée à une nouvelle vie, fut dit avec un accent de vérité qui pénétra profondément M. Maurer.

« — Je pourrais vous prouver ma mission, dit-
» elle encore, par tout ce que le Seigneur a fait pour
» la sanctionner ; il m'a fait prédire des évènements
» qui sont exactement arrivés. Des malades déclarés
» incurables, ont été guéris par ma prière. Avec dix-
» huit pains et une mince portion de soupe d'avoine,
» j'ai rassasié neuf cents affamés : je fis la prière et
» la bénédiction nutritive du Seigneur pénétra ces ali-
» ments, et en fit une nourriture suffisante. »

Puis elle insista sur la nécessité de la présente conversion, de l'absolue nécessité d'aller directement tel quel aux pieds de la croix de Jésus-Christ, pour y obtenir le pardon de ses péchés, la grâce, un nouvel esprit et un nouveau cœur, et répéta que, sans Jésus-Christ reçu dans le cœur par la foi, jamais on ne pouvait lutter avec avantage contre la corruption de la nature.

M. Maurer croit reconnaître qu'il y a dans plu-

sieurs de ces discours, un certain mélange de vrai et de faux, et cette part de vanité que les imaginations trop ardentes se flattent d'avoir étouffée, tandis qu'elle n'a fait que changer de forme. Il avoue toutefois qu'elle l'a profondément ému, et que ses exhortations ne respiraient qu'amour, cordialité, humilité.

Au bout de trois heures d'entretien, on vint avertir Madame de Krüdener qu'elle était servie, et elle quitta le pavillon pour se rendre à l'auberge. « En chemin, dit M. Maurer, « un pauvre lui demanda l'au-
» mône. Elle le fixa, se tut quelques momens et lui
» adressa la parole avec un sérieux qui produisit une
» grande altération dans la figure du mendiant; elle
» lui dit qu'elle s'apercevait qu'il était joueur et
» voluptueux, qu'il fallait quitter ces vices et se
» convertir au Seigneur; qu'elle lui ferait donner
» à dîner et qu'il aurait un peu d'argent, mais
» qu'elle le suppliait pour l'amour de Jésus-Christ,
» de prier et de se convertir. Il y avait devant
» l'auberge une foule de pauvres auxquels elle fit dis-
» tribuer de la soupe, et qu'elle salua par ces pa-
» roles : — « Loué soit Jésus-Christ. »

M. Maurer l'avait quittée pour dîner avec sa famille et quelques autres personnes de Schaffhausen, lorsque Madame de Krüdener lui fit signe de la rejoindre, et le pressa avec la cordialité la plus aimable d'accepter son dîner pour lui et pour les siens. «Charmant dîner!»

s'écrie M. Maurer, où Madame de Krüdener fit tous les frais de la conversation avec non moins de grâce et bien plus d'intérêt qu'elle ne le faisait jadis à Berlin.

Elle insista après le dîner auprès de M. Maurer pour qu'il renonçât à tout compliment d'usage et n'employât plus d'autre salutation que « Loué soit » Jésus-Christ ! » Elle lui demanda de prier toujours à genoux, en particulier comme en public * et lui dit aussi qu'il devait se prosterner quand il rencontrerait une croix afin de rendre les passans attentifs.

Elle lui annonça ensuite, que ceux qui demeureraient en Suisse seraient exposés « à des épreu- » ves de leur foi, bien plus sérieuses que ceux » qui la suivraient en Russie. Où? c'est ce qu'elle » ne dit pas, et je ne jugeai pas nécessaire de » m'en informer, » reprend M. Maurer, trouvant sans doute la supposition qu'on put être persécuté en Suisse pour ses sentimens religieux, la plus bizarre des imaginations de Madame de Krüdener.

M. Maurer répondit avec candeur et simplicité sur les autres points que, dès que le Seigneur lui montrerait clairement qu'il devait se conformer aux pratiques qu'elle lui recommandait il le ferait, n'ayant d'autre désir que de prêcher Christ et Christ crucifié.

* Elle s'appuyait sur les passages suivants de l'Ecriture. (Rom., c. XIV. 11. Actes IX. 40. XX. 36. XXI. 5. Ephès. III. 14.)

Puis arrivèrent des visites et dans le nombre, un Neuchâtelois avec sa famille que Madame de Krüdener adresse à M. Maurer et qui lui raconte l'histoire de sa conversion, tandis qu'elle donne audience au baron de Dillembourg, qui plus tard, a publié une brochure en réponse aux attaques dont elle était l'objet.

« — Quant au récit un peu diffus du Neuchâtelois, dit M. Maurer, je ne me sentis pas assez de » simplicité pour pouvoir le goûter ; et tu comprends, » mon ami, que ce n'est pas par un retour complaisant sur moi-même que je le dis. Il s'en faut » bien. »

L'heure du culte étant venue, on annonça qu'un grand nombre de personnes de Schaffhausen, demandaient à y assister. On chanta ; « puis M. Kellner invita tout le monde à se mettre à genoux, et fit une » prière d'une longueur démesurée avec une excessive volubilité, et bien peu d'ordre dans les idées. » Pour l'avouer franchement, je ne fus pas édifié.

» Après la prière, M. Kellner parla encore aux assistans, de l'approche du Seigneur et de ses jugements terribles avec un manque de tact, quant » à l'auditoire qui l'environnait, qui me frappa et » me fit de la peine. Ensuite Madame de Krüdener » prit la parole. Il y eut dans ce qu'elle dit, esprit » et vie, connaissance du cœur humain, popularité » dans l'expression, et surtout une charité *irrésistible* » dans le ton de sa voix et dans ses exhortations. »

Elle congédia l'assemblée par ces paroles :

« Loué soit Jésus-Christ ! »

En rentrant dans la grande chambre du culte, M. Maurer trouva M. Lachenal s'entretenant avec son fils, sur la nécessité de bonnes études pour un théologien ; il lui recommandait aussi la recherche du Seigneur, par la prière quotidienne faite à genoux. « J'écoutai en silence, et je priai le Seigneur de » bénir dans le cœur de mon enfant les paroles que » lui adressait cet homme respectable. »

Pendant le goûter, Madame de Krüdener parla avec éloge de l'Antistès Hess, de Zurich, et du désir qu'elle aurait eu de voir ce digne vieillard, si le Seigneur l'avait permis. « Puis elle en prit occasion de s'adresser à » Henri, elle ne dit pas beaucoup de paroles, mais tout » ce qu'elle dit alla au cœur, et l'impression en fut » sensible.

» Le temps de nous séparer arriva, et elle prit congé de nous en nous bénissant cordialement. »

M. Maurer témoigne ensuite sa reconnaissance de cette rencontre, qui doit laisser dans leurs cœurs des souvenirs salutaires et durables, en les rapprochant d'avantage de l'Evangile et du Seigneur. Il croit que Madame de Krüdener est une comète dont l'apparition produira des effets salutaires en réveillant les âmes de l'assoupissement funeste où elles sont plongées. Voici le portrait qu'il trace de Madame de Krüdener : « Elle doit avoir été très-belle. Son visage a infi-

» niment d'expression. Il y a de l'harmonie dans ses » traits. Un calme heureux après de longs et doulou- » reux combats, paraît sur toute sa physionomie. La » foi, l'espérance et la charité brillent dans le re- » gard sérieux, mais tendre de ses yeux bleus. Son » maintien est noble; chaque mouvement est plein » de grâce et de dignité. Sa mise est simple, sa » voix est sonore et va au cœur, à ce point, que chacun » en l'entendant, croit lui entendre parler son dia- » lecte particulier. »

On l'accusait d'avoir prédit qu'on ne ferait point encore de récolte cette année; M. Maurer l'en justifie. « Hier, voici ce qu'elle a dit : Vous » vous réjouissez de la perspective d'une bonne ré- » colte. Réjouissez-vous en Dieu, sans vous laisser » aller à une sécurité dangereuse qui vous ferait né- » gliger la prière journalière : — *Donne-nous au- » jourd'hui notre pain quotidien.* Pensez que tout est » encore dans les mains du Dieu vivant qui donne » et qui peut ôter d'un moment à l'autre!

» Voilà ses expressions; y a-t-il là autre chose que » ce que nous sommes appelés à dire en chaire?

Puis, après avoir indiqué les conséquences que pourra avoir cette mission, suivant l'esprit et les dispositions qu'on apporte à l'entendre, il conclut ainsi :

— « Je dirai donc à chacun de ceux qui auront envie d'aller voir Madame de Krüdener : « Ne vous arrêtez pas à vouloir examiner si cette dame

» a ou n'a pas une mission extraordinaire de la
» part du ciel au milieu de la génération présente
» de notre patrie ? Mais demandez à votre cœur, si
» elle n'a pas eu une mission pour vous individuel-
» lement. Demandez-le à votre cœur et en consultant
» l'évangile, vous en aurez une réponse satisfaisante.
» Si elle est affirmative, remerciez le Seigneur de
» ce moyen qu'il emploie pour vous réveiller comme
» de tous ceux qu'il vous a déjà offerts et vous of-
» frira encore de mille manières et montrez votre foi
» par vos œuvres. »

Nous avons donné avec quelque détail le récit de cette entrevue de quelques heures pour faire comprendre ce qui remplissait habituellement la vie de Madame de Krüdener. Cette demi-journée ne différait guère sans doute de beaucoup d'autres, que par certaines circonstances extérieures. Mais l'impression qu'elle produisit sur M. Maurer est pour nous d'autant plus significative, que l'homme qui la ressentit se distinguait par sa droiture de cœur et son amour de la vérité, et que Madame de Krüdener, séparée de M. Empaytaz, de sa fille et de son gendre, perdait évidemment ses auxiliaires les plus puissants. La piété sincère, l'autorité et la mesure de M. Lachenal ne contrebalançaient pas suffisamment le zèle moins expérimenté et un peu dissonnant de M. Kellner. Quant aux prédictions ou aux faits extraordinaires rapportés dans cet entretien et dans d'autres

documents déjà cités, les données nous manquent pour asseoir un jugement. « En ces moments de craquement » universel, dit M. Sainte-Beuve, il arrive j'imagine, » que l'idéal, qui est derrière ce monde terrestre, » se révèle, apparaît rapidement à quelques yeux, » et l'on croit qu'il va s'introduire, mais la fente se » referme aussitôt, et l'œil qui avait vu profondé- » ment et juste un instant, en continuant de croire » aux rayons disparus, s'abuse et n'est plus rempli » que de sa propre lumière. Le malheur de cer- » taines âmes, le tort de Madame de Krüdener n'est » peut-être que d'avoir conçu le beau dans les choses » humaines à un certain moment décisif et terrible, » etc., etc. »

Il peut y avoir du vrai dans cette explication, mais elle n'atténue point à nos yeux ce fait remarquable que beaucoup des pressentimens et des prédictions de Madame de Krüdener ont eu leur accomplissement et que bien d'autres qui paraissaient les rêveries d'un cerveau malade sont maintenant dans la bouche d'hommes de tous pays et de toutes sectes, sans que personne y trouve à redire. Trente ans à l'avance elle a dit ce qu'écrivent aujourd'hui beaucoup d'excellents et pieux docteurs. Lui ferait-on un reproche d'avoir signalé comme prochains des faits encore à venir? Il n'y a guère de prédiction qui ne motivât une observation semblable. Un seul exemple pris parmi beaucoup d'autres, dans l'évangile selon Saint-

Marc, au chapitre XIII, le prouvera. Jésus décrivant sa venue, au milieu des nuées, avec grande puissance et avec gloire et annonçant le rassemblement des élus, des quatre vents, termine par ces mots : *Amen, je vous dis que cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent.* Les termes précis de cette déclaration infirment-ils en rien à nos yeux la parfaite vérité de la parole du Maître? Non, nous comprenons que cette incertitude a dû exister pour nous porter à la vigilance et à la prière.

Madame de Krüdener prenait un vif intérêt au projet formé par Alexandre, d'ouvrir la Russie méridionale aux colonies suisses, alsaciennes et wurtembergeoises qui voudraient s'y transporter. Elle aurait voulu qu'on leur donnât un caractère plus missionnaire qu'agricole, plus chrétien qu'industriel, et craignait ce qu'il pouvait y avoir de trop humain dans ces plans. L'évènement lui donna raison ; mais alors comme toujours, elle ne cessa d'apprécier les vues nobles et généreuses de l'empereur, et jamais son refroidissement apparent, dont elle eût pu avec quelque raison se blesser, n'altéra les sentiments d'estime et de respect qu'elle lui avait voués.

Nous trouvons dans une lettre de Madame de Berckheim, quelques mots qui se rapportent au séjour de Loffstetten.

« Samedi soir, nous étions dans l'embarras, nous
» voulions éviter le dimanche à Loffstetten à cause de

» la foule, et le lundi, il y avait un repas de noce » commandé à l'auberge. Nous ne savions où aller. » Arrive une jeune femme qui nous dit : « Nous vous » attendons depuis plusieurs semaines, tout est pré- » paré, nous demeurons à un quart d'heure de Schaff- » hausen ; venez chez nous. C'est ainsi que le Seigneur » a soin de nous dans sa miséricorde.

» Il y a beaucoup de bénédictions à Schaffhausen. » Une dame qui depuis bien des années était plongée » dans la plus profonde mélancolie se trouve comme » dans un autre monde depuis qu'elle a vu maman » et lui a parlé. Elle voudrait publier les miracles » de grâce qui se sont opérés en elle, etc........

Madame de Krüdener reçut encore à Loffstetten la visite du professeur Muller de Schaffhausen, frère du célèbre historien, qui lui adressa quelques paroles pleines de charité sur les dangers de sa mission. Il se retira charmé de son angélique douceur et convaincu qu'elle n'avait d'autre désir que de se soumettre à la volonté de Dieu ; la suite des évènements prouva bien qu'elle avait moins choisi son sentier qu'on ne le supposait généralement.

Ignorant ce que Dieu ferait d'elle, puisqu'elle ne pouvait plus faire un pas sans être escortée par les gendarmes, elle se laissait conduire et marchait par la foi, sans s'inquiéter du lendemain.

CHAPITRE XXVII.

1817. — 1818.

Madame de Krüdener à Mullerthal, Schaffhausen, Diessenhoffen, Randeck, Radoltzell et Constance. — Exhortation adressée à la foule. — Arrivée à la Houb. — La famine. — Distribution de vivres. — Horribles effets de la faim. — Allocution prononcée à la Houb. — Détresse du canton d'Appenzell. — Arrivée à Arbonne. — Belle conduite d'un curé. — Prédication de Madame de Krüdener. — Récit des misères du canton d'Appenzell. — Exhortation à Arbonne. — Madame de Krüdener est emmenée d'Arbonne et erre entre La Houb, Randeck, Roschach, Rheineck, Munsterlingen, Kirchembach, Gottlieb, Marthallen, Loffstetten, Rafz. — Mademoiselle Maurer, de Zurich. — Un dimanche à Daggren. — Prédication. — Exhortation aux étudiants. — Le baillif de Waldshut. — Le Père Jean. — Madame de Krüdener à Wer et à Kander. — Arrestation de M. Lachenal et de sa femme. — Madame de Krüdener est dirigée sur Buren, Colmar et Fribourg. — Elle est séparée de ses compagnons. — Départ pour Genève de M. Empaytaz, de sa mère et de Madame Armand. — Madame de Krüdener traverse, avec sa fille et M. Kellner, le Wurtemberg et la Bavière. — — Arrivée à Weimar. — Mademoiselle de Stourdza. — Guido Goerres. — Séjour à Neudietendorff et à Leipsick. — Visite du professeur Krug. — Sa conversation avec Madame de Krüdener. — Examen de cet opuscule.

—

Le 20 juillet, Madame de Krüdener se retira de nuit à Mullerthal, où la police de Schaffhausen la suivit et la fit garder à vue. L'affluence des auditeurs se réunit comme à Loffstetten et ressentit aussi l'effet de cette parole qui gagnait tous les cœurs. Elle fut ensuite dirigée sur Schaffhausen. M. Empaytaz l'avait précédée et y présidait des réunions fort nombreuses sous les aus-

pices de MM. Maurer, Allorf, Spleiss, Kirkhoff et de quelques membres du troupeau Morave. Le 25, la foule était si désireuse de voir encore Madame de Krüdener, qu'elle dut gagner à pied le chemin haut, en faisant le tour de la ville; sa voiture ne put la rejoindre qu'à six heures. Elle voulait se rendre au village de Paradis, mais on ne l'y reçut point et elle fut obligée de pousser jusqu'à Diessenhoffen.

Expulsée par la gendarmerie Thurgovienne, elle trouva un asile au château de Randeck qu'elle quitta le 30, pour se rendre à Siegen. La route était couverte de personnes qui désiraient recevoir les exhortations qu'elle leur adressait en passant. La police l'attendait à Radoltzell et l'y garda; cependant quarante pauvres parvinrent à se glisser dans l'auberge et ce ne fut qu'après avoir pourvu à leur subsistance qu'elle partit le 31, pour Constance. Elle était accompagnée de Mesdames de Berckheim, Lachenal, Empaytaz et Armand, et de MM. de Berckheim, Kellner, Empaytaz, Lachenal, Sigrist et Klotz.

Le baillif de Constance l'attendait à l'hôtel de l'Etoile avec un ordre de départ immédiat, mais la foule était si compacte qu'il était impossible d'avancer. Il fallut que Madame de Krüdener adressât une exhortation à cette multitude qui se mit à genoux, pour entendre la prière de M. Kellner.

Ce même soir ils arrivèrent à La Houb, après avoir traversé Kreutzlingen, Munsterlingen, Gret-

tingen et Kesswil, sans avoir la permission de s'y arrêter. La disette faisait de grands ravages dans toute cette contrée et dès que l'on sut l'arrivée de Madame de Krüdener à la Houb, les pauvres y accoururent. Le lendemain matin, ils entourèrent la maison. Leurs figures hâves, épuisées, offraient un déchirant spectacle. La plupart venaient des cantons de Zug, Schwitz, Glaris et Unterwald. Une chambre transformée en cuisine permit de préparer des soupes. Madame Lachenal présidait à la confection et à la distribution.

Environ sept cents pauvres stationnaient sur la grande route. Chacun avait été muni d'une écuelle et recevait à son tour sa ration : c'était un effrayant spectacle que de voir la voracité avec laquelle elle était engloutie. La faim, la faim seule était l'unique pensée, la seule préoccupation de ces malheureux. Tous les sentiments de la nature étaient étouffés, la voix du sang était muette. Une femme, en recevant sa portion, la porte précipitamment à sa bouche; son enfant exténué se soulève et s'efforce de grimper le long de son corps, pour saisir l'écuelle que sa mère élève davantage, afin qu'il ne puisse l'atteindre. Madame Lachenal, saisie d'horreur, s'était emparée de l'enfant pour lui faire avaler graduellement quelques cuillerées de soupe, tandis que la pauvre mère, ayant assouvi sa faim, s'était jetée sur son enfant, en poussant des cris de désespoir, et des imprécations contre elle-même. Ma-

dame de Krüdener, émue jusqu'aux larmes, l'entraîna dans sa chambre et parvint à la calmer.

Le même jour, au moment où Madame de Krüdener et ses compagnons prenaient leur frugal repas, ils virent entrer dans la salle une hideuse apparition. C'était une pauvre jeune fille qui était presque réduite à l'état de squelette ; par un effet ordinaire de la famine, ses cheveux étaient tombés et son ventre était prodigieusement enflé. Elle se précipitait sous la table pour y ramasser les miettes du dîner, sans paraître s'apercevoir qu'il y eût des assistans.

Madame de Krüdener la saisit, l'attire à elle, la questionne. Un son guttural, inintelligible, un cri rauque, le cri de la faim était son seul langage. Madame de Berckheim se chargea de la nourrir pendant toute la journée, avec de la bouillie mélangée de chocolat.

Le canton d'Appenzell était cruellement ravagé ; On y comptait les individus morts de faim, dans la proportion de trente par commune. Des assemblées eurent lieu à la Houb, Madame de Krüdener y était souvent entourée de personnes instruites. « Qu'avons-nous gagné avec tous nos systèmes, » dit-elle un jour ? Des désordres, des troubles, des » crimes. Aujourd'hui le Seigneur veut un nouveau » peuple qu'il choisit dans les palais comme dans » les chaumières. Le Seigneur-Dieu qui est descendu » des cieux sur la terre appelle tous les hommes pour

» les rendre heureux. Vous n'avez pas écouté la voix
» douce, la voix simple du Sauveur; vous avez prêté
» l'oreille à la voix de ces hommes enfermés dans
» l'étroit domaine de cette raison déchue qui com-
» prime le cœur et finit par le rendre incapable de
» recevoir les impressions de l'Esprit du Dieu qui
» pardonne et qui aime. Vous l'avez forcé à faire en-
» tendre une parole menaçante et sévère. Les fléaux
» qui désolent la nature entière prêchent la repen-
» tance. Malheur à ceux qui n'écoutent point cette
» voix éloquente! Le Seigneur se sert des pauvres
» sans apparence pour vous annoncer l'Evangile,
» parce que les riches prédicateurs de nos jours, loin
» de le faire, travaillent à en détruire la force. Mais
» le Dieu que nous servons se sert des choses faibles
» pour confondre les fortes!.... »

Un grand nombre de saint-gallois et plusieurs prêtres entr'autres, écoutèrent avec la plus grande joie et une émotion visible ses exhortations à renoncer aux formes humaines pour prêcher un christianisme vivant et pratique, le Christ crucifié au lieu des œuvres toujours souillées de l'homme. L'un d'eux, professeur au gymnase de Saint-Gall était aussi éclairé que pieux.

Le 6 août, arriva l'ordre de quitter la Thurgovie; Madame de Krüdener fit ce jour là une allocution à ceux qui se pressaient autour d'elle; son éloquence fut si pathétique en peignant les souffrances de Jésus, que toute l'assemblée fondit en larmes.

Plusieurs appenzellois racontèrent les terribles châtimens qui pesaient sur leur pauvre peuple. La famine avait changé les hommes en bêtes féroces; les mendians qui s'aventuraient hors de leurs communes y étaient renvoyés à coups de bâton et les paysans qui se laissaient émouvoir et leur faisaient l'aumône étaient soumis à l'amende. Les pauvres étaient réduits à mourir de faim dans leurs maisons, dans l'isolement le plus absolu. Plus de quatre mille pauvres saint-gallois erraient dans les champs pour y dérober des herbes et des racines.

Le 7 août, Madame de Krüdener partit de bonne heure à pied, pour prévenir l'affluence du peuple; mais à peu de distance de la Houb, elle fut reconnue, entourée; sept ou huit cent personnes se trouvèrent bientôt réunies. Elle dût s'arrêter sous un arbre et leur adresser des exhortations chrétiennes, avidement écoutées; M. Kellner lut un chapitre de la bible et fit une prière. Elle atteignit à pied le village suivant; elle prenait quelque nourriture chez un paysan, lorsque sa voiture la rejoignit; enfin elle arriva à Arbonne, où elle descendit à l'auberge du Bœuf.

Le dimanche 10 août, la grande salle de l'auberge réunit environ quatre cents personnes pour le culte du matin.

Après la prédication de M. Kellner, Madame de Krüdener ajouta quelques paroles. Quelques heures plus tard, la foule était si nombreuse que l'on ne pût

former d'assemblées séparées comme à l'ordinaire ; chambres, corridors, escalier tout était encombré. La place publique même et les rues adjacentes étaient remplies d'une foule pressée et silencieuse. En voyant cette multitude recueillie, immobile et altérée de la parole de Dieu, Madame de Krüdener éprouva pour la première fois une profonde émotion. Un curé, homme plein de zèle et d'une haute piété vint à elle et la prenant par la main lui dit : « Madame,
» c'est Dieu qui vous a envoyée vers nous, parlez à
» ce peuple, parlez lui du salut que Jésus-Christ
» donne et ne vend pas. Parlez hardiment ! Dieu
» sera avec votre bouche et avec leurs oreilles ! »

Puis ouvrant la fenêtre, il y conduit Madame de Krüdener en lui disant : « Au nom de Jésus, parlez ! »

Alors Madame de Krüdener demanda en allemand à la foule. « Pouvez-vous m'entendre ? » Des milliers de voix répondirent un — Ja ! solennel qui fut suivi du plus profond silence. Elle leur parla alors avec une admirable charité, les conjurant avec la plus vive tendresse de ne pas mépriser l'appel de Dieu dans ces temps de calamités, les suppliant de croire en Jésus, en Jésus seul pour obtenir leur salut, de se confier en lui et de se donner à son service. Son éloquence fut admirable, elle ne s'arrêta que vaincue par la fatigue et demanda alors aux auditeurs s'ils désiraient entendre quelques chants. Quatre cantiques furent ainsi chantés aux fenêtres

et écoutés dans un religieux silence; après quoi Madame de Krüdener bénit le peuple qui se retira sans aucun désordre.

L'injonction de quitter Arbonne fut donnée le 11, et le bruit s'en étant répandu, des milliers de visiteurs se pressèrent encore autour de Madame de Krüdener; des prêtres et des pasteurs s'y rencontraient également désireux de se réchauffer au contact de cette pratique vivante de l'évangile dont ils comprenaient les immenses difficultés. Les récits effrayants de M. de Zollikoffer qui venait de parcourir les campagnes de l'Appenzell, où la dyssenterie, jointe à la famine, causait une effroyable mortalité, avaient uni tous les assistants par les liens d'une même compassion. Les accents de Madame de Krüdener retentissaient aux fond des cœurs et des consciences quand elle s'écriait :

« Mes chers amis, nous avons tous péché; tous nous » sommes souillés par des mauvaises actions. Riches, » pauvres, tous, nous n'avons pas aimé Jésus-Christ. » Dieu nous frappe maintenant. Humilions-nous tous, » tant que nous sommes. Frappons notre poitrine, » et moi la première, car j'ai plus péché que les au- » tres. Que chacun de nous s'écrie :

» — O Dieu! sois apaisé envers moi, qui suis un » grand pécheur! Aie pitié de moi! Je suis l'enfant » prodigue. Pardon, mon Dieu, pardon!

» Reconnaissons nos abominations et crions à Dieu, » peut être sera-t-il apaisé envers nous. Mais bien

» peu s'humilient ; peut-être que pas un de vous ne » l'a encore fait. Retournez-vous vers Dieu, le temps » est court ; la famine et la mortalité ravagent ces » contrées. Nous vous en prions, laissez-vous avertir. » Quiconque ne reçoit pas la Bible sera condamné ! » Recevez donc cette parole divine, je vous en conjure ; » recevez-la avec des cœurs obéissants ! Faisons ce » qu'elle nous commande ! Croyons à Jésus ! Confessons » son nom devant tous les hommes. Ne craignons pas » de confesser ouvertement le nom de notre Dieu Sau- » veur ! Il nous confessera alors devant les anges du » jugement qui frappent les nations. Soyons obéis- » sants à l'Evangile, c'est le livre sur lequel nous » serons jugés. Enseignons à nos enfants à prier Celui » qui seul peut nous délivrer ; il n'y a plus de temps » pour réfléchir.

» Humilions-nous : aussi long-temps que nous n'avons » pas aimé Dieu nous sommes sous la condamnation ! » C'est pourquoi, nous vous supplions au nom de » Jésus ; au nom du Dieu Trinité en Jésus, convertis- » sez-vous ; recourez au sang de l'aspersion. Fléchissez » vos genoux, aujourd'hui ; aujourd'hui même com- » mencez à ouvrir vos cœurs à la grâce qui vous ap- » pelle.

» Pardonnez-moi si je vous parle avec tant de sé- » vérité ; croyez que c'est pour votre bonheur éternel ! » Que votre sang ne soit pas redemandé de vos mains. » Quittez le monde et les abominations d'une vie cou-

» pable ! Voyez Jésus et son amour ; il vous aime ; il » vous aime plus qu'une mère n'aime son enfant.

» Gardez-vous de l'avarice ; elle est le plus grand » des crimes dans ces temps de misère ! Gardez-vous » d'obéir à ces lois infernales qui défendent de rece» voir de pauvres étrangers et de faire l'aumône ! » Gardez-vous d'obéir à de telles lois. Vous attireriez » sur vous des châtimens plus terribles que ceux qui » s'exécutent sous vos yeux, des châtimens dans la » vie éternelle.

» Voilà, mes chers amis, ce que nous avions à » vous dire. Voilà pourquoi le Seigneur nous a en» voyés au milieu de vous. Nous vous en conjurons » encore une fois. Ne méprisez pas cette voix qui » est parvenue jusques à vos oreilles ! Que le Seigneur » vous accorde la grâce de comprendre tout ce que » nous vous avons dit. »

Les gendarmes la firent partir d'Arbonne le 12.

Du 12 au 16, elle fut sans cesse en route, repoussée des frontières de Saint-Gall à la Houb, de la Houb au château de Randeck sur les bords du lac de Constance, d'où elle fut conduite dans la Thurgovie et de nouveau à la Houb. Le 16, on lui permit de passer la nuit dans un village près d'Arbonne. Pendant plusieurs jours, sa fille et ses amis qui avaient compté la rejoindre, perdirent sa trace et la rencontrèrent enfin près de Roschach, escortée par la gendarmerie qui la conduisait à Rheineck. La police

autrichienne à qui elle fut remise le lendemain, ne voulut point la recevoir, puis, tandis qu'elle restait à Roschach pour y passer la nuit, ses amis furent dirigés sur Arbonne, malgré les réclamations de Madame de Krüdener : après bien des heures d'une marche très-fatigante, elle les rejoignit le lendemain escortée du président de la police de Saint-Gall. Deux Messieurs saint-gallois, témoins de son arrivée, se hâtèrent d'aller en prévenir le préfet d'Arbonne, qui, touché de compassion pour les fatigues de Madame de Krüdener, et indigné de leur mauvaise intention, les renvoya en leur disant : — « Allez, Messieurs, je saurai » bien demain matin si Madame de Krüdener est » arrivée. »

La foule des visiteurs empêcha le départ dans la matinée du 19. « Il était nuit quand nous sommes » partis, » écrit M. Empaytaz dans son journal. « Mais c'était une nuit ravissante. L'air était doux et » calme, la lune répandait sa lumière sur ce beau » paysage. Tout ce qui nous entourait contribuait » à remplir nos âmes de recueillement et d'ado» ration. A quelque distance d'Arbonne, nous des» cendîmes tous de nos voitures, et réunis ensemble » sur le gazon, nous avons fait en commun notre prière » du soir. »

Après avoir passé la nuit à la Houb, où le brigadier, chargé de les conduire à Munsterlingen, avait consenti à les laisser s'arrêter, nos voyageurs reparti-

rent le lendemain, à quatre heures du matin. La lecture, le chant des cantiques et la prière remplissaient les heures du trajet. Arrivés à Kirchembach, le chef de police se rendit à Constance, pour demander si Madame de Krüdener et sa suite y seraient reçus. La réponse fut négative pour elle, affirmative pour sa suite. Tandis qu'elle gagnait à pied le village de Gottlieb, rendu célèbre par les souffrances de Jean Huss et de Jérôme de Prague, ses compagnons atteignirent Ermahlingen, où la fatigue et le sommeil leur firent trouver délicieux un misérable gîte.

Le 20, ils furent tous conduits à Diessenhoff, où la gendarmerie Zurichoise les quitta, le 22. Celle de Schaffhausen ne voulant pas les laisser pénétrer dans cette ville, Madame de Krüdener se dirigea sur Feuerthal, Laufen, Marthallen où on leur permit de passer la nuit.

Le 23, elle atteignit Loffstetten, où elle passa le dimanche le plus tranquille dont elle eut joui depuis deux ans.

Le lundi 25, après le diner, elle partit avec M. Kellner et Madame de Berckheim pour Neuhartsen. Sa suite qui voulait la rejoindre le lendemain, la rencontra à Rafz, escortée par la gendarmerie; le médecin de l'endroit l'invita à loger chez lui.

Le lendemain, 27, il fallut partir pour Tengen, Madame de Krüdener seule put rester à Rafz; Mademoiselle Maurer de Zurich qui l'avait rejointe

fut aussi dirigée sur Tengen. C'était une personne pieuse, mais elle avait des visions qui occupaient beaucoup M. Lachenal et donnaient quelques craintes à M. Empaytaz. *Là où il y a beaucoup de visions, il y a de la vanité,* dit l'Ecclésiaste.

Le 29, Madame de Krüdener arriva à Tengen. Les pauvres furent expédiés en avant-garde du côté de Ryner, près de Zurzach.

Le samedi 30, ordre de départ; on s'arrêta à Daggren, pour passer le dimanche. De Waldshut, Zurzach et des environs, il vint une grande foule de personnes, pour assister au culte qui se célébra en diverses assemblées. Madame de Krüdener adressa quelques exhortations.

« Nous sommes envoyés vers vous, dit-elle, par le » Seigneur, pour vous avertir sur vos vrais intérêts, » pour vous exhorter à penser sérieusement au salut » éternel de vos âmes. Chers amis, aussi long-temps » que vous n'appartenez pas à Jésus, vous êtes encore » esclaves de Satan et du monde. Je vous en conjure, » donnez tout votre cœur au Seigneur. Faites lui » toutes vos demandes, comme des enfants à leur père. » Avez-vous faim? demandez-lui du pain. Etes-vous » dans l'angoisse? invoquez-le; il vous enverra son » ange consolateur, il vous fortifiera.

» Ecoutez, nous vous en conjurons, écoutez cette » voix d'appel. Cherchez avant toutes choses, dès » aujourd'hui, le pardon de vos péchés. Ne voulez-

» vous pas être la joie de tous ces anges qui pren-
» nent tant de part à la conversion des pécheurs.
» Donnez votre cœur au Sauveur, dites-lui : — Mon
» Sauveur, voici ce cœur que tu veux posséder,
» viens habiter en moi ! viens me changer en en-
» tier. Je veux t'aimer, je veux faire ta volonté,
» fais-moi miséricorde, pardonne-moi mes péchés,
» lave-moi dans ton sang ! Dieu Saint-Esprit, viens
» me purifier, me nettoyer des souillures du monde
» qui sont en moi. Dieu mon père, réconcilie-moi
» avec toi-même par le sang de ton fils ! Priez ainsi
» chers amis, avec peu de paroles, mais du fond
» du cœur; un soupir, un élan du cœur, voilà
» ce que Dieu demande. Faites ce que je vous dis,
» et vous trouverez vous-mêmes quel bonheur, il y a
» d'aller à Jésus, quelle joie on goûte au pied de
» la croix. C'est ce bonheur éternel que nous vous
» souhaitons à tous du fond de nos cœurs. Loué
» soit Jésus-Christ, Amen. »

Madame de Krüdener passa trois jours à Daggren; elle y reçut la visite de plusieurs ecclésiastiques des environs. « Nous vivons dans un temps bien re-
» marquable, leur disait-elle le 4 septembre, vous
» voyez dans quel état déplorable se trouve la chré-
» tienté; il faut se retourner vers le Seigneur; il
» veut que nous l'aimions, parce qu'il nous a aimés;
» il veut que nous fassions sa volonté pour mon-
» trer au monde que nous sommes vraiment ses

» disciples. Mais vivons-nous comme ces premiers » chrétiens ? Marchons-nous dans les commandemens » du Seigneur ? Il faut, comme eux, que nous mar» chions en nouveauté de vie ; si vous commencez à » vouloir obéir à l'Evangile, vous verrez alors, et vous » sentirez par vous-même, que ce n'est pas suffisant » de parler religion, et puis de s'en tenir là.

» Nous sommes dans un temps où l'enfer a plus de » missionnaires que le ciel. Il faut donc que le Sei» gneur se choisisse un peuple qui prêche la repen» tance, qui annonce les châtiments qui doivent attein» dre ceux qui ne veulent pas s'humilier ! »

Puis se tournant vers quelques étudiants de Tubingue :

« — Vous sortez de l'Université, leur dit-elle, » où vous avez appris, avec beaucoup de peine peut» être, à devenir incrédules. Savez-vous bien qu'elle » est la première de toutes les études humaines ? C'est » d'apprendre maintenant à confesser Jésus-Christ, et à » vous soumettre à sa parole. Aussi long-temps que » l'on ne reconnaît pas le Seigneur il n'y a que vide » et qu'ignorance. C'est lui qui tient les clefs du ciel, » qui peut ouvrir et fermer les trésors de la vraie » science. Je ne puis vous faire d'autre souhait que » celui-ci : que vous puissiez goûter la grâce de Jésus, » car alors vous aurez honte d'avoir passé la plus » grande partie de votre vie sans l'aimer................

» Chers jeunes gens ! Donnez-lui votre cœur ; humi-

» liez-vous à ses pieds; recourez à sa grâce, pendant
» qu'il vous tend les bras : faites-le, et votre visite ici
» ne sera point sans fruit.

Le 5, le baillif de Waldshut donna l'ordre du départ, mais il ne s'exécuta que le 9. Cet homme s'intéressait vivement à l'œuvre de Madame de Krüdener et lui avait même amené sa femme pour qu'elle put aussi l'entendre. Elle reçut encore quelques visites intéressantes, le baron de Dillembourg et deux députés de l'association chrétienne fondée à Wurtzbourg, par le Père Jean. C'était un maréchal-ferrant qui s'était rendu à Rome pour y recevoir la prêtrise. A son retour à Wurtzbourg, d'accord avec un nommé Muller et un Père Augustin, il avait formé cette association qui avait éveillé les susceptibilités de la police. On avait jeté les chefs en prison où ils languissaient encore à cette époque.

Le 9, Madame de Krüdener passa la nuit à Laufenbourg et partit le 10, pour Seckingen où les siens la rejoignirent le 11. Les pauvres qui s'étaient arrêtés à Ober-Seckingen en furent chassés par la police et dirigés sur Schopffheim au nombre d'une centaine. Madame de Krüdener se trouvait le 12 à Wer et le 14 elle se rendit par Schopffheim à Kander où la suivirent ses amis. Le 18, fut un jour de grande affliction. M. le professeur Lachenal fut arrêté à la demande des autorités bâloises et reconduit à Bâle par les gendarmes badois. Madame Lachenal fut réclamée

de même et ramenée le 21, à Bâle, par ses parens qui avaient répandu le bruit qu'elle était folle ainsi que son mari.

La grande foule des pauvres resta à Kander jusqu'au 23, pour en être subitement expulsée par un décret qui portait que quiconque donnerait l'hospitalité passé midi à quelqu'un de la suite de Madame de Krüdener, paierait une amende de dix écus. La même chose se répéta à Kreutzlingen et à Muhlingen.

Le 1.er octobre, Madame de Krüdener se trouvait avec sa suite à Buren, près Neuf-Brissach. Les gendarmes la dirigèrent sur Colmar, puis sur Brissach, et enfin sur Fribourg en Brisgau, où on la laissa se reposer quelques jours gardée à vue.

C'était à Fribourg que son sort devait enfin se décider. Rien n'avait pu lasser sa constance, parce qu'elle avait toujours accepté comme la volonté de Dieu les pérégrinations forcées que lui imposait l'ombrageuse police des états suisses et allemands. Ceux-ci venaient enfin de prendre à son égard une grande décision; elle fut communiquée à Madame de Krüdener par un ordre du grand duc de Bade qui la séparait de ses compagnons, dont deux ou trois seulement furent autorisés à la suivre en Russie, tandis que les autres devaient être renvoyés dans leur patrie.

Tous acceptèrent cette nouvelle aussi imprévue que douloureuse, dans le même esprit chrétien qui avait présidé à leur association. Ils ne proférèrent

ni plaintes, ni murmures, et leur paix ne fut point troublée.

Par une coïncidence remarquable, au moment même où cette mesure venait d'être prise, Madame de Krüdener recevait une lettre de M. François Guers qui la suppliait de ne pas retenir plus longtemps M. Empaytaz loin de l'église de Genève qui réclamait ses services. Trois fois on lui avait offert la place de pasteur à Saverdun en France, sans qu'il pût se résoudre à l'accepter : celle de prédicateur à Saint-Pétersbourg lui avait aussi été proposée, de la part de l'empereur Alexandre. Mais le climat de la Russie d'une part, de l'autre, l'appel de la congrégation de Genève, firent pencher la balance en faveur de cette ville, où sa mère et Madame Armand l'accompagnèrent. C'est là qu'il devait voir l'accomplissement des paroles que lui adressait Madame de Krüdener dans une de ses lettres. — « Le Sei-
» gneur est grand et magnifique, il vous rendra au
» centuple des sacrifices que vous lui aurez faits. »

Monsieur de Berckheim était alors à Pétersbourg pour prendre les ordres de l'empereur, relativement aux émigrations suisses et allemandes. Madame de Berckheim et M. Kellner partagèrent donc seuls le sort de Madame de Krüdener.

Les autorités Wurtembergeoises à qui elle fut remise par la police badoise l'accompagnèrent jusqu'en Bavière, d'où la gendarmerie la fit passer en Saxe.

Grâce à ses bienfaits et à ses aumônes, dont la renommée la précédait et la suivait partout, dès qu'elle s'arrêtait, et sans qu'on pût comprendre comment les pauvres semblaient mystérieusement avertis de son passage : ils accouraient et s'exposaient à toutes sortes de difficultés pour la voir. A Weimar, Madame de Krüdener retrouva Mademoiselle de Stourdza qui jamais ne cessa d'admirer les dons de cette charité sans bornes, qui élevait Madame de Krüdener au-dessus des plus grands génies. Après son départ, Mademoiselle de Stourdza, sans cesse visitée par les pauvres, leur donnait toujours le sage conseil de retourner dans leur patrie et de profiter des instructions qu'ils avaient reçues de Madame de Krüdener, pour mener chez eux une vie selon Dieu et elle en persuada un grand nombre.

Cependant quelques voix s'élevèrent pour demander le motif de la sévérité dont Madame de Krüdener était l'objet. La police les fit taire sous de vains prétextes, que le professeur catholique Joseph Goerres stigmatisa dans une brochure sur l'Allemagne et la révolution : « Madame de Krüdener, dit-il, quoi-
» que d'une piété un peu excentrique, mais bien in-
» tentionnée, bienfaisante et philantrope dans ses
» actions, fut calomniée par les prêtres, poursuivie
» par la police; et enfin reconduite en Russie, de
» brigade en brigade, par les gendarmes; et cela,
» parce qu'elle avait prié avec le peuple, qu'elle lui

» avait prédit le jour du dernier jugement, et parce
» qu'elle avait nourri des affamés. »

En Saxe, il lui fut permis de s'arrêter quelques jours dans une commune des frères moraves à Nen-Dietendorff. Le manque d'argent et la rigueur de la saison se firent sentir péniblement pendant tous ces voyages, et la santé de Madame de Krüdener était très-éprouvée lorsqu'elle arriva à Leipsick. Elle y reçut de nombreuses visites dans son appartement. La police tenait des agents à sa porte et ne laissait pénétrer que sur permission écrite de l'autorité : elle était traitée en prévenue ou en criminelle d'état, mais avec tous les égards dus à sa position et en jouissait avec reconnaissance.

Un de ceux qui l'approchèrent a pris soin de conserver le souvenir de son passage à Leipsick, dans un écrit qui a été imprimé et réimprimé en diverses langues. * C'était un professeur de l'université nommé Krug, vrai savant allemand, qui avait passé sa vie à méditer *de omni re scibili*, et surtout *de quibusdam aliis*, bon homme du reste et animé des meilleures intentions. Il avait publié un petit écrit sur la Sainte-Alliance. En apprenant l'arrivée de Madame de Krüdener à Leipsick, il éprouva une grande envie de la voir, mais il n'apportait point chez elle ce

(*) On peut le lire au tome XIII des mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat, par le comte d'Allonville.

désir d'éclairer son âme, cette faim et cette soif de verité, que nous avons signalée chez M. Maurer; la curiosité fut son seul mobile. « Je désirai voir *de mes* » *propres yeux*, une apparition intéressante, etc... » On voit qu'il s'agit pour lui d'un étrange spectacle, d'un phénomène humain, digne de l'observation d'un professeur de l'université de Leipsick, rien de plus. Ce phénomène parle, et l'honnête professeur exprime le désir de le faire parler le plus possible, et de bien écouter, persuadé qu'avec de bonnes oreilles, de la mémoire et l'esprit d'observation qui lui sont propres, il ne peut manquer de recueillir des matériaux bien précieux pour la publication qu'il projette. Il était loin de se douter qu'il lui manquât deux choses essentielles, pour rendre utile cette étude, et pour la faire tourner au profit de la vérité : la connaissance des hommes et l'esprit chrétien, sans lesquels les plus hautes facultés de l'intelligence peuvent conduire à de bien pauvres résultats.

La connaissance de soi-même eut appris à M. Krug que l'on ne peut pas juger d'une personne à la première vue et sur une seule conversation. Elle lui aurait fait comprendre qu'un être faible, en présence d'un homme habitué à de fortes études est toujours placé dans une situation qui commande la plus grande réserve; que cette réserve de droit commun, est bien autrement obligatoire vis-à-vis d'une femme nerveuse, portée à l'exaltation, victime de la persécution,

traduite au ban de l'opinion publique et surtout, lorsqu'elle est privée de sa liberté. Si cette circonstance seule ne suffisait pas pour lui tracer son devoir, il aurait dû au moins en trouver l'indication dans ce fait, que Madame de Krüdener était malade, au lit, et atteinte de la fièvre, lorsqu'il la visita. Mais rien de tout cela ne calma la curiosité féroce et n'éclaira l'amour-propre du professeur Krug, qui, sûr de ne pouvoir se tromper, et de tenir bien réellement Madame de Krüdener sur la sellette, était très décidé à rédiger son procès-verbal, avec le sang-froid et la probité d'un huissier qui sait son métier.

Il faut le dire, ce procès-verbal, que nous croyons consciencieux, ne pêche pas seulement par les raisons que nous venons de donner. M. Krug, et cela se comprend, lorsqu'il s'agit d'un interrogatoire assez long, a beaucoup abrégé l'entretien et n'en a retenu que les portions les plus saillantes, les assertions les plus singulières; cela seul suffirait pour en invalider l'exactitude : mais, il y a plus; il n'a évidemment pas compris, faute d'habitude, le langage de Madame de Krüdener, dont l'exaltation habituelle était encore augmentée par la fièvre.

Toutefois, avec tant d'éléments d'erreurs, nous reconnaissons hautement, à la louange de M. Krug, qu'il est intéressant par sa bonne foi. Enfin, il est un exemple frappant de la puissance contagieuse de la piété de Madame de Krüdener. Après avoir ex-

primé la puissance des béatitudes, dont l'amour de Dieu la remplissait, elle avait une expression de foi si rayonnante, qu'il déclare qu'avec un peu plus d'exaltation il aurait été « tenté de se prosterner » devant elle et de l'adorer comme une sainte. »

M. Krug essaie vainement d'expliquer l'indiscrétion de ses révélations. Madame de Krüdener lui ayant exprimé le regret d'être séquestrée et de ne pouvoir parler de l'Evangile librement, il en a conclu qu'il lui rendrait service en publiant cette conversation.

Ce n'était de sa part ni ineptie ni mauvaise foi, mais sans aucun doute, un manque de charité chrétienne. Il n'a pas su voir dans Madame de Krüdener, un être souffrant, opprimé, qui avait droit à sa protection; il s'est privé d'une grande bénédiction en ne lui tendant pas une main amie; en aggravant les difficultés de sa position, en fournissant enfin, un sujet de triomphe aux ennemis de la croix du Christ. Sa condamnation est toute entière dans la joie qu'éprouve un biographe déjà cité, à s'écrier que « la brochure du professeur Krug détruisit à jamais » le prestige qui s'attachait à la magicienne du Nord. »

Ce n'était nullement l'intention de M. Krug qui pour racheter ses torts a émis le vœu que cette femme si aimable et si respectable fût traitée partout avec la délicatesse et les égards dus à son sexe « auxquels, dit- » il, elle a d'autant plus de droit, qu'elle a entrepris, » la première, une œuvre que le monde ne tourne en

» ridicule que parce qu'il ne l'a pas comprise, mais
» dont la postérité reconnaissante la bénira. »

Quant à Madame de Krüdener, elle recueillit la bénédiction qu'il lui souhaitait, parce que le chrétien la trouve toujours et partout. Les faux jugemens portés et encouragés par M. Krug furent acceptés avec joie par elle, en souvenir de cette parole. « *Vous*
» *serez bien heureux quand à cause de moi on vous*
» *outragera et l'on vous persécutera et qu'en men-*
» *tant, l'on dira toute sorte de mal de vous. Ré-*
» *jouissez-vous alors et tressaillez d'allégresse, car*
» *votre récompense est grande dans les cieux.* » (Matt. V. 11—12.)

CHAPITRE XXVIII.

1818. — 1820.

Départ de Leipzick pour Eilembourg. — Séjour à Lubben. — Allocution prononcée à Beeskow. — Le surintendant Ideler. — Appel aux Militaires. — Séjour à Francfort-sur-l'Oder, Neuenbourg, Marienwerder. — Sévérités de la police condamnées par l'Empereur de Russie. — Lettre du prince Galitzin. — Arrivée en Livonie. — Fragment d'une poésie Allemande. — Séjour à Jungfernhoff. — Lettre de Madame de Krüdener. — Établissement à Kosse. — Examen d'une assertion de M. Parisot. — L'année 1819. — Poésie. — Le dimanche des Rameaux. — Arrivée de Madame de Berckheim à Kosse. — M. de Langallerie. — Lettre de M. de Berckheim. — Progrès religieux de M. Kellner.

CEPENDANT au bout de quelques jours, toutes les permissions de voir Madame de Krüdener furent refusées. Elle avait demandé à passer l'hiver à Dessau, pour y remettre sa santé; au lieu de cela, on la conduisit à Eilembourg, de là à Lubben, où elle fut reçue avec toutes sortes d'égards et d'attentions. Comme on ne laissait entrer que les notabilités de la ville, le peuple stationnait quelquefois jusqu'à une heure avancée de la nuit sous les fenêtres, dans l'espérance d'entendre quelques exhortations de Madame de Krüdener. Dès-

lors, elle n'eut guère à se plaindre des rigueurs de la police.

En arrivant à Beeskow, elle fut sollicitée de tenir une réunion. Frappée depuis son arrivée en Allemagne des idées fausses qu'on y avait répandues sur son compte, elle fit l'apologie de sa conduite en Suisse, et expliqua, en peu de mots, le but de ses prédications. Mais elle était obligée de se renfermer dans certaines limites, car un inexorable commissaire de police pressait le départ. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans les fragmens que nous citons, d'après le discours sténographié sur place, le parfum de l'Evangile semble un peu évaporé, et si le *moi* y occupe une place plus grande que dans d'autres allocutions du même genre, on sent que Madame de Krüdener tient à protester de son innocence devant l'agent du pouvoir qui l'accompagne.

Voici la traduction de quelques passages :

« — Si vous n'étiez venus que pour me voir ce » serait vraiment bien peu de chose, car rien en moi » ne mérite d'attirer les regards ; mais si vous êtes » venus dans l'intention d'entendre de ma bouche la » parole de Dieu, je n'ai autre chose à vous dire que » ce que j'ai dit partout, et ce qui m'attire la persé» cution des hommes, persécution dont je suis fière, » puisque je la souffre pour l'amour de Jésus-Christ » le Juste........

» ...... J'ai annoncé dans la Suisse la parole con-

» tenue dans les saintes Ecritures, avec pureté, et selon la vérité; et là, j'ai soutenu des milliers d'individus sur le point de mourir de faim, en les arrachant à une mort inévitable. La confiance en Dieu tout-puissant et la prière continuelle ont été les moyens par lesquels j'ai opéré toutes ces choses. Souvent, n'ayant pas un sou, j'ai par l'intervention de Dieu, nourri miraculeusement plus de trois mille personnes dans un jour, et guéri des malades. Ce n'est que par l'emploi des mêmes moyens que nous pouvons échapper aux jugemens dont nous sommes menacés.......

» .... L'Empereur de Russie me disait lui-même qu'il n'avait ouvert les yeux à la vérité, que sur les débris de son empire, et qu'il n'y avait que Dieu, Dieu seul, capable d'accomplir ce qu'aucune puissance humaine n'aurait pu attendre de ses propres forces. N'allez pas vous imaginer, Messieurs les militaires, ni vous messieurs les employés, savants et philosophes, et vous tous qui avez une *existence de papier*, qui avez répandu la semence de la corruption et avez mis le monde à deux doigts de sa ruine, n'allez pas vous imaginer que vous ayez contribué peu ou beaucoup à la restauration de l'Allemagne. Ne croyez pas non plus que cette restauration doive exclure de vos cœurs une juste sollicitude et vous affranchir de toutes craintes. L'Allemagne est encore bien chancelante. Prosternons-nous plutôt dans

» la poussière devant Jésus Christ, et rendons-lui grâces,
» à genoux, de notre délivrance, en le suppliant de
» nous garder à l'avenir. Oh ! n'ayez pas de honte de
» fléchir les genoux devant Dieu, il est notre Sei-
» gneur à tous. Combien de fois votre bienheureuse
» Reine, avec laquelle j'ai eu souvent l'honneur de
» m'entretenir, me disait-elle qu'elle avait souvent
» prié Dieu à genoux. Et les souverains, après la
» grande bataille des nations, près de Leipsick, ne se
» prosternèrent-ils pas pour rendre grâces à l'Eternel
» des armées, de la victoire qu'il leur avait donnée. »

En ce moment M. Hellwig de Mersebourg, commissaire du roi de Prusse, vint annoncer que la voiture l'attendait. — « Je suis à vous, répondit Madame de Krüdener, puis se tournant vers les officiers présents :

— « La croix de fer que vous portez, Messieurs,
» n'est pas le signe de la victoire remportée sur
» nos ennemis : elle vous est donnée pour vous faire
» ressouvenir de la grâce obtenue par le sacrifice
» de J.-C. sur la croix, où il mourut pour nos
» péchés. C'est par cette grâce et au nom de Jésus,
» que vous avez remporté la victoire. Votre croix
» extérieure n'est pas une vraie croix d'honneur :
» celle-ci, le chrétien seul la porte et il la porte
» dans son cœur. C'est là sa place, c'est là qu'elle
» doit être conservée par celui qui veut goûter les
» fruits de la victoire glorieusement acquise. Si vous

» êtes tous de bons et pieux chrétiens, le Dieu Tout-
» Puissant vous fera miséricorde et ne retirera point
» sa grâce du milieu de vous. Maintenant je dois vous
» dire adieu..... J'ai éprouvé une vive satisfaction
» d'épancher mon cœur au milieu de vous et d'avoir
» pu accomplir ma mission en déposant dans vos cœurs
» la sainte Parole et en vous bénissant de la part de
» Dieu. Puisse cette parole, contenue dans l'Evangile,
» porter en vous les fruits les plus riches et les plus
» abondans. Loué soit Jésus-Christ ! »

Madame de Krüdener fit alors le signe de la croix, dit le récit imprimé de cette séance, et s'achemina vers la porte après avoir salué l'assemblée. M. le surintendant Ideler lui exprima au nom des assistans que ce n'était point la curiosité, mais un intérêt religieux qui avait rassemblé tant de monde. Madame de Krüdener, debout sur le seuil, dit encore quelques paroles et termina par ces mots :

« J'ai été déchirée dans les gazettes ; j'ai beaucoup
» souffert ; car je n'ai pas été partout accueillie aussi
» gracieusement que dans ce pays. Souvent l'on a agi
» rudement envers moi, mais on n'a point pu dé-
» truire l'efficace de la parole de Dieu ; et partout
» où je l'ai annoncée, il s'est trouvé des âmes pour
» l'entendre et lui donner gloire. Qu'on en fasse
» l'épreuve, qu'on place les plus savans professeurs
» ou philosophes au haut des tours de Leipsick pour
» y publier leurs systèmes : leur parole n'est point de

» Dieu, or, celle-là seule, possède efficace pour éclairer
» et réchauffer les cœurs. Leurs paroles sont vides et
» froides, car ce qui ne vient pas du cœur ne retourne
» point au cœur.

» Encore une fois, Messieurs les militaires, j'en
» appellé à vos consciences. Oh devenez chrétiens!
» Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu! Moi
» aussi je suis de race guerrière, je suis petite-fille
» du maréchal Munich. Abandonnez-vous à la sainte
» volonté de Dieu et que sa crainte soit continuelle-
» ment devant vos yeux; car l'ennemi est proche.....
» Un rude combat vous attend au terme duquel il
» vous sera accordé du repos, si vous commencez
» votre guerre dans une foi ferme au Seigneur et à sa
» parole : ayez dans le cœur la croix du Sauveur et
» vous y tenez inébranlablement attachés. Priez sans
» cesse, et le Seigneur Jésus-Christ se tournera vers
» vous en sa grâce, alors aussi vous serez en état d'être
» utiles à la patrie pour le temps et pour l'éternité....»

Dans tous leurs discours, Madame de Krüdener et M. Kellner, insistaient assez fortement sur la nécessité de la génuflexion et du signe de la croix. A leurs yeux, cette pratique était une arme contre le rationalisme protestant de l'Allemagne. Car il ne faut point oublier qu'à cette époque l'Allemagne comme la Suisse ne s'étaient pas encore réveillées du lourd sommeil de l'indifférence religieuse. Si le moyen qu'elle recommande ne parait pas efficace à tous, la vie de Ma-

dame de Krüdener en est-elle moins chrétienne pour cela? Ses paroles ne répondaient-elles plus aussi bien à ces immenses besoins de l'âme humaine, auxquelles jadis elle apportait de si douces et si puissantes consolations? Nous n'oserions le dire, et nous voyons que Madame de Krüdener retrouve encore des accens sympathiques et profonds, quand elle se voit entourée d'une multitude altérée des paroles de Dieu.

A Francfort-sur-Oder, elle tint de nombreuses assemblées, et parla aux soldats et aux officiers avec une véritable éloquence, de la bonne guerre que fait le chrétien sous la conduite de son glorieux chef; plusieurs en furent touchés. Elle eut la même liberté de se faire entendre dans toutes les villes situées entre l'Oder et la Vistule. Le commissaire de police qui l'escortait permettait la réunion de plusieurs centaines de personnes; lui même y assistait et prenait part à la prière avec les apparences de la dévotion.

Madame de Krüdener s'arrêta plusieurs jours à Neuenbourg, où elle fut retenue par le débordement du fleuve : elle y tint de nombreuses assemblées de catholiques, de protestants et de Juifs. Plusieurs de ceux-ci éprouvèrent des émotions durables à la lecture du XXIII chapitre de Jérémie. Elle obtint le même succès à Marienwerder, mais à Mittau, la police devint tout-à-coup tracassière et malveillante. M. Kellner fut séparé de Madame de Krüdener, et plu-

sieurs personnes de sa suite reçurent l'ordre de retourner dans leur pays. Le gouverneur-général de la Livonie prit aussi quelques mesures d'une surveillance importune. Aussitôt que l'empereur Alexandre en fut informé, il en témoigna ses regrets. Un courrier fut expédié à Madame de Krüdener par le prince Alexandre Galitzin, ministre des cultes, pour réclamer en même temps de la Prusse les personnes de la suite de Madame de Krüdener, qu'on avait retenues. « L'empereur est très-peiné de ce qui s'est » passé, écrivait le prince Galitzin ; il ne veut pas que » l'Europe pense qu'il ait pu agir de cette manière, lui » qui ouvre ses états au peuple du Seigneur par l'or- » dre du Seigneur. »

En revoyant ce ciel sombre et glacé, en mettant le pied sur ce sol dépouillé, au sein de cette nature sévère, qui l'avait si cruellement fait souffrir quelques années auparavant, Madame de Krüdener s'étonna de ne ressentir plus ni tristesse ni abattement. L'épreuve l'avait fortifiée et grandie : non seulement sa sérénité et sa force ne l'abandonnèrent point, mais ce fut avec une profonde gratitude qu'elle salua cette terre de Livonie, qui lui rappelait tant de souvenirs tristes et doux.

Elle ne s'arrêta guère à Riga, qu'elle traversa cependant avec un sentiment joyeux. Elle y voyait non seulement le lieu béni où Dieu s'était approché d'elle et où elle s'était approchée de Lui, mais un vague

pressentiment liait pour elle ce fait et ce lieu, à l'avenir mystérieux mais magnifique qu'elle saluait par la foi. Elle exprimait ces pensées dans une hymne allemande, dont voici la traduction à peu près littérale :

« Il est saint pour moi, ce sol qu'autrefois je trou-
» vais si triste ; dans ma patrie renouvelée, tout
» exhale autour de moi un céleste soupir.

» La prophétie me parle dans ces branches élevées
» des sapins qui forment les dômes des forêts ; des
» esprits célestes s'approchent de moi au travers des
» rameaux gracieusement inclinés des bouleaux.

» Tout instruit, tout est révélation dans la sainte
» sphère de l'amour : avec les nuages et avec les
» étoiles, je m'entretiens de l'Orient.

» Etoile du matin, tu es apparue! Seigneur de gloire,
» tu as fait annoncer à tous, l'éternelle réconciliation.

» Du sein de l'antique mer, s'élève une voix puis-
» sante de reconnaissance. O Christ! * tout est accompli.
» Tu es le Dieu de tous.

* Nous ne voulons pas omettre ici une observation qui aurait dû trouver sa place plus haut. Nos amis catholiques nous ont souvent posé cette question : — « Pourquoi Madame de Krüdener et les » protestans en général affectent-ils de dire *Christ* au lieu de » dire *le Christ*? » — Nous en répétons ici la raison très-simple. Le Nouveau Testament est écrit en Grec, et les protestans le lisent dans cette langue ou dans des traductions du Grec, tandis que les catholiques le lisent en Latin ou dans les traductions françaises de la vulgate. Or, le génie de la langue grecque admettant une nuance que repousse celui de la langue latine,

» L'aube du jour commence à poindre.

» Les montagnes s'embrasent à l'Orient.

» L'orgueil de la raison est brisé, et la mort même » prêche la vie. »

....

« Dès que Jésus vit en moi, ô mort! où est ton » aiguillon ! me suis-je écriée comme la première des » pécheresses, tandis qu'autour de moi tout tremblait » d'effroi. »

Madame de Krüdener fit un séjour chez le conseiller de Wietinghoff, à Jungfernhoff : elle y trouva comme partout des âmes altérées, des cœurs brisés, des pauvres, des malheureux auxquels elle distribuait les trésors de sympathie dont son cœur était plein. Elle vivait du reste dans une grande retraite, et n'èntretenait aucune correspondance qui pût lui rappeler son activité passée : elle s'était abstenue même d'écrire à ses plus intimes, dans la crainte de les compromettre. Voici quelques mots d'une de ses lettres, datée de Jungfernhoff pendant l'été de 1818, qui

lorsque les écrivains sacrés employent le nom du Sauveur avec ou sans l'article, on peut croire que leur intention est de présenter ce nom de *Christ* tantôt comme nom propre, tantôt comme qualité. C'est en tout cas, par respect pour cette nuance et sans aucune intention de controverse, que cette forme est usitée parmi nous. Ainsi, dans le texte Grec de l'épître aux Romains, le Sauveur est appelé deux fois *Jésus*, neuf fois le *Christ-Jésus*, quatorze fois *Christ*, dix-neuf fois *le Christ*, vingt-quatre fois *Jésus-Christ*. Dans la première épître de Pierre, il est nommé deux fois *le Christ-Jésus*, quatre fois *le Christ*, six fois *Christ*, neuf fois *Jésus-Christ*, etc.

nous la montre toujours dans les mêmes pensées d'adoration :

.... « Je ne veux que sa sainte volonté, et
» pour la faire, je dois me résigner souvent et mourir
» à ma nature, et paraître froide pour ne pas entraver
» l'œuvre spirituelle. Que de fois je voudrais pouvoir
» aider mes amis et vous, mes chers, chers ; mais le
» Seigneur auquel appartiennent toutes choses, est
» riche de toutes les richesses, allons donc à lui. Il
» est avide de nos cœurs d'enfans. Il est l'ami de nos
» âmes. Il est celui qui veut tout faire pour nous, et
» auquel seul, la gloire appartient. Mettons de côté
» nos raisonnemens et jetons-nous dans ses bras, dans
» son cœur ouvert pour nous, et transpercé par nous.»

Elle professe dans cette même lettre de son union avec la primitive Eglise, comme dans les lettres et les conversations déjà citées.

« L'Orient s'ouvre, les calamités s'approchent sur
» l'Europe, et sur ces contrées aussi.

» Mon frère est arrivé, depuis trois mois ; il est ex-
» cellent et sa piété est vraie et active : il envoie, jus-
» qu'en Sibérie, des traités pour les prisonniers......
» Nous priâmes l'autre jour ensemble, en larmes et
» prières ferventes. »

En quittant Jungfernhoff, elle se rendit à Kosse, où elle fut rejointe par quelques-uns des compagnons de ses travaux et, entr'autres, par Klotz et par Mademoiselle Hélène Maurer. Madame de Krüde-

ner y continua ses œuvres de charité parmi ses paysans qu'elle se plaisait à visiter : s'asseyant à leur foyer, elle les entretenait du salut de leurs âmes, et de l'amour de Jésus, sans renoncer pour cela aux heures précieuses de solitude qui lui devenaient toujours plus nécessaires. La prière et le recueillement avaient fait sa force, même au milieu des plus grandes agitations extérieures; au travers des distractions inséparables de ce mouvement auquel elle avait été si mêlée, elle avait conservé ce sentiment de la présence de Dieu, ce besoin de vigilance qui est le propre des vies fortement et profondément chrétiennes.

Elle savourait à Kosse les douceurs de la retraite. Son âme s'exaltait dans la contemplation de l'avenir et souvent sur les rives de la mer Baltique elle composait des hymnes où son imagination traçait obscurément pour nous, les destinées de l'Eglise et du monde. Peut-être quelqu'un de ceux qui l'approchèrent nous donnera-t-il un jour la clef de ces révélations mystérieuses, que nous enregistrons en passant.

Encore un mot sur M. Parisot qui affirme, nous ne savons trop sur quel fondement, que Madame de Krüdener attendait pour le 14 janvier 1819, une explosion de la colère céleste :

« — Hélas ! dit-il, le 14 janvier passa, et comme
» tant d'autres, tomba silencieux dans l'abîme de
» l'Eternité? N'était-ce pas jouer de malheur? etc...»

S'il était vrai, (et nous savons que l'on ne peut

accepter aucune des affirmations de M. Parisot, qu'avec la plus grande circonspection) s'il était vrai, disons-nous, qu'elle eût attendu pour le 14 janvier, quelque grande catastrophe, encore faudrait-il se garder de la conclusion de M. Parisot. Jamais Madame de Krüdener ne crut jouer de malheur en voyant quelqu'une des calamités qu'elle redoutait se détourner de ceux qui en étaient menacés. Jamais elle n'entrevit les désastres de la terre, sans une douleur profonde, et sans demander à Dieu de tout son cœur de préserver et de sauver.

Nous n'avons du reste pu recueillir aucun indice de ce que Madame de Krüdener pouvait craindre pour l'année 1819, il est certain cependant que cette date la préoccupait. Elle accordait aussi une attention particulière à ce passage de l'Apocalypse (XII. 1.) : « *Et un grand signe parut dans le Ciel :*
» *une femme revêtue du soleil, et la lune sous ses*
» *pieds; et sur sa tête une couronne de douze étoiles,*
» *etc., etc.* »

Elle y fait allusion dans ces paroles d'une poésie composée à cette époque :

« Et toi, tu nous précèdes, bénie et pleine de
» grâces, vêtue d'un magnifique vêtement, toi qui as
» rassemblé la troupe des fiancés et les douze fois
» douze mille reconnus de Dieu.

» Je te suis, qui pourrait m'arrêter ? Seraient-ce
» les hommes, serait-ce la rage des ennemis ? Les

» puissances m'ont mis hors la loi, parce que, je
» ne suivais que la voix de la charité.

» Lorsque j'annonçai l'alliance de grâce, lorsque je
» fis publier le manifeste du Roi des rois, de terres-
» tres liens tourmentaient mes voies. Les Rois me
» persécutèrent, mais ma foi demeura ferme.

» Je crois fermement; qui peut m'arrêter plus
» long-temps? Donnez-moi la croix qui menace les
» trônes. L'amour dompte les puissances; et mon Sau-
» veur est avec moi dans les combats. »

Madame de Berckheim ayant accompagné son mari dans un voyage qu'il faisait en Suisse pour organiser le départ des colons, sa mère lui adressa des vers sur *le dimanche des Rameaux*. En voici la traduction :

« Que ne puis-je te montrer les vagues de la mer
» que je contemple solitaire à l'ombre des pins! Que
» ne puis-je, dès l'aurore, demander avec toi la rosée
» céleste, et voir sur ton front lumineux rayonner
» la joie du séraphin! Avec toi prier à genoux, avec
» toi présenter des palmes à Jésus ressuscité, avec toi
» chanter : Hosanna à notre roi Jésus-Christ! Que ne
» puis-je, sur le rivage de cette vaste mer, errer, ma
» main appuyée sur ta main de sœur, prier avec les
» vagues innombrables, au bruit de tout ce qui sou-
» pire après la grande vie qui surpasse et traverse
» toute vie, qui resplendit comme le soleil et do-
» mine sur tous les monts, qui surpasse la hauteur
» des étoiles et l'intelligence des séraphins, et qui vic-

» torieuse dans les cieux, intercède encore pour des
» pécheurs.

» Son grand nom est amour ! L'amour brisa le
» cœur divin.

» Il sème partout la félicité et ne connait de dou-
» leurs que par l'homme.

» Sur la rive que foula le pied d'Adalbert, je de-
» meure isolée.

....

» Autour de moi, les barques des pêcheurs, les
» filets étendus au soleil ; les mouettes rasent de leurs
» blanches ailes l'écueil des mers.

....

» C'est dans les larmes que je te plaçai au seuil des
» saints devoirs ; c'est à la source des renoncemens
» que j'ai puisé une force nouvelle pour toi et pour
» moi.

» De saintes joies surgissent des larmes saintes,
» mon cœur brûlait d'amour pour Jésus quand je lui
» fis l'offrande de ton cœur, qui était comme un
» second cœur pour moi. »

» Sois pour les Suisses un ange de paix. Apporte-
» leur de nos lointains climats la branche de lys de
» l'annonciation et parle-leur de la nouvelle patrie.

» Dis à nos bien-aimés qu'un jour aussi la haine
» s'éteindra ; car pour la haine l'amour aura des
» larmes. »

....

A son retour de Russie, Madame de Berckheim se rendit à Kosse, auprès de sa mère, qui éprouva une vive joie de la revoir, car elles n'avaient jamais été séparées jusqu'alors. C'était dans l'automne de 1819. Madame de Krüdener était très-souffrante, la visite de sa fille lui fit du bien.

Pendant leur séjour en Suisse, M. et Madame de Berckheim s'étaient plus intimement liés avec le marquis de Langallerie, que nous avons eu déjà l'occasion de nommer. Issu d'une ancienne famille française, dont le chef expia par d'incessantes persécutions l'honneur d'être allié à Madame de Maintenon, le marquis de Langallerie avait été converti fort jeune à Lausanne, par un mystique célèbre, M. Dutoit-Membrini, et il lui avait succédé dans la direction de plusieurs de ses disciples. La dévotion à la vierge Marie et plusieurs autres doctrines rapprochent ce mysticisme du catholicisme romain, dont il se sépare du reste, profondément, par son éloignement pour l'autorité du Souverain Pontife.

M. de Berckheim avait reçu de M. de Langallerie une connaissance plus complète des doctrines de Madame Guyon, dont on retrouvera l'empreinte dans les fragments de lettres que nous allons citer. Il vint chercher sa femme à Kosse, le 5 février 1820.

» J'ai été prendre Juliette à Kosse, où j'ai passé,
» grâce à Dieu, quatre semaines dans le recueillement

» et la prière. Notre bonne maman était très-souf-
» frante, pendant notre séjour. Elle avait un rhume
» opiniâtre et de la fièvre. Au moment de notre dé-
» part pour Pétersbourg, le Seigneur en soit loué, elle
» allait beaucoup mieux.

» J'ai infiniment goûté Kellner, il a été introduit
» dans le sanctuaire, quoiqu'il ne sente encore que
» les horreurs du tombeau. Maman et lui, ont reçu
» de grandes grâces d'intérieur; la foi de maman
» produit des miracles, car le peuple Esthonien est
» simple de cœur, susceptible de recevoir l'effusion
» de la foi de maman. »

Ces expressions mystiques étonnent, non sans raison, ceux qui cherchent la vérité, et qui sont accoutumés au ton plus simple de l'Ecriture. Elles ne doivent pas néanmoins nous surprendre si nous refléchissons qu'elles s'adressaient à des initiés. Qu'importe après tout, la forme plus ou moins étrange d'un langage qui se fait bien comprendre de ceux auxquels on le destine? Voilà pourquoi nous citons sans embarras une autre lettre où M. de Berckheim peint dans le style de Madame Guyon et sous des traits nouveaux, la vie de Madame de Krüdener à Kosse.

» ...... Le jeudi 6 mai (1820), jour de l'Ascension,
» le soir, entre onze heures et minuit, ma belle-
» mère pria sur la terrasse du jardin : il lui fut
» donné de faire une prière extraordinaire dont la

» lettre ne peut rendre l'esprit. Elle paraissait pren-
» dre son vol au travers des cieux, pour aimer et se
» laisser transformer en un rayon de lumière. Elle
» se jeta dans le martyre de l'amour, invoqua la
» Jérusalem céleste, la Sainte Vierge et tous les
» Saints de descendre des cieux pour lui amener des
» âmes, dans le cœur desquelles elle pourrait faire
» passer les flots d'amour qui inondaient le sien; de
» lui amener des cœurs enfans, simples, des âmes de
» confession, d'adoration et de prière. Elle deman-
» dait au Seigneur une indication visible de ses mi-
» séricordes.......... ....

» Le même jour, il y avait grande fête à Petscheski,
» couvent et lieu de pélerinage pour les russes, où il
» y a de l'intérieur. Peu de jours après, depuis la
» Pentecôte nouveau style à la Pentecôte vieux style,
» une grande quantité de Lettes accourut pressée par
» le besoin de la confession et de l'absolution des pé-
» chés. Ma belle-mère avait senti depuis long-temps,
» qu'il lui restait dans sa mission à faire la confession
» publique des fautes de sa vie. Elle le fit en priant
» avec les Lettes, mue par l'Esprit de Dieu, elle
» confessa ses fautes, et reçut les confessions de ce
» peuple. Il n'y a pas de jour où il ne vienne ici
» beaucoup de Lettes. Les confessions sont générales
» et publiques lorsque la marche providentielle l'in-
» dique; elles sont individuelles et particulières lors-
» que les circonstances l'exigent. Le confessional vivant

» s'établit dans les jardins de Kosse, des flots de bé-
» nédictions en découlent ; il n'y a pas de jours ou
» la partie du sol ou les Lettes se rassemblent ne soit
» mouillée de larmes. Brebis fidèle, ma belle-mère se
» trouve la plus grande partie du jour au milieu des
» agneaux que la providence lui amène. Dans les pre-
» miers temps, elle passait huit à neuf heures à ge-
» noux, priant, suppliant, intercédant, recevant des
» confessions et en faisant, demandant au Pontife de
» la nouvelle et éternelle alliance, l'absolution pour
» ses péchés et ceux d'un peuple pénitent.

» Un Lette lui disait un jour, qu'il est dur de
» s'humilier devant l'homme qui a été notre ennemi,
» depuis long-temps. Ma belle-mère lui montra le sa-
» crifice, et le Lette alla demander pardon à l'homme
» qui avait été son ennemi.

» Les ouvriers Lettes, qui tiennent aux fréres mo-
» raves, sont à la tête de ce peuple de pénitents ; les
» voix intérieures, les visions, un besoin pressant du
» cœur, les conduisent à Kosse. Ce peuple fait l'aveu
» public de ses fautes cachées à ceux qu'il a of-
» fensés. Ces paroles des Ecritures : *Confessez-vous les*
» *uns aux autres*, paraissent vivantes en lui. Ils se re-
» lèvent de la confession et de la prière, en baisant
» la terre et les arbres qui ont été témoins de leur
» grande réconciliation par le sang de Christ. Des
» chants pieux, qui partent du cœur, retentissent
» dans les jardins, et ce peuple se retire en célébrant,

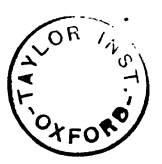
» d'un commun accord, les louanges de Dieu. Ils em- » portent un sentiment profond et intérieur d'union » avec la Sainte Vierge, les Saints et l'Eglise intérieure, » Eglise victorieuse, qui descend des cieux, avec le » Lion de Juda à sa tête, pour terrasser les puissances » de l'ennemi et établir sur la terre le culte de l'ado- » ration, en esprit et en vérité.

» Il a été montré à ma belle-mère que le temps est » venu où les divers mystères de l'Eglise chrétienne, » de l'antiqne Eglise catholique et intérieure, doivent » paraître d'une manière efficace et vivante. Ces paro- » les : — *vous êtes le temple de Dieu*, doivent recevoir » leur accomplissement à la vue de tous et l'Eglise se » relèvera de son lit de douleur, brillante de vie. »

Quelques temps après, M. de Berckheim confirmait ces détails : « Juliette va partir avec son frère pour » Kosse où elle passera deux ou trois mois chez maman; » j'irai la rejoindre pour la ramener à Saint-Péters- » bourg si le Seigneur m'en facilite les moyens. Ma- » man se trouve dans un état précieux de recueille- » ment et de prière au milieu d'un peuple simple, en » qui un esprit raisonneur n'a pas rétréci la capacité » de la foi. La population de sa terre est esthonienne, » les frères y avaient préparé les cœurs à recevoir » la bonne semence. Elle est entourée de Lettes, peu- » ple qui vient en grande troupe à Kosse pour y faire » la confession de ses péchés avec larmes et véritable » contrition. Le Seigneur accorde aux prières de ma-

» man et de Kellner des guérisons miraculeuses pour » donner au peuple simple et enfant des Lettes, le té- » moignage que son Père est au milieu de lui lorsqu'il » l'invoque. Kellner est dans le recueillement intérieur » le plus profond, il est dans un état avancé, selon » Madame Guyon.... Son action à l'extérieur n'est que » le résultat de l'obéissance et ne nourrit point comme » cela a eu lieu souvent par le passé, l'esprit de pro- » priété. »

Cette œuvre de Dieu dans le cœur de M. Kellner avait été longue et difficile. La lutte de sa personnalité qui se refusait à l'abandon que Dieu nous commande dans toute sa parole avait été opiniâtre, mais il avait été vaincu. Il murissait rapidement pour l'éternité où Dieu allait bientôt l'appeler à paraître et cette rencontre dont le terme inconnu lui apparaissait comme l'aurore du plus beau jour, était le sujet habituel de ses méditations.



CHAPITRE XXIX.

1820.

Insurrection de la Grèce. — Enthousiasme de Madame de Krüdener pour cette cause. — Poésie. — L'intercession de la Vierge. — Citation de M. Vinet. — Travail intérieur de l'âme. — Purification par l'Esprit. — Affliction — Maladie de M. de Berckheim. — Lettre à Madame de Berckheim. — Prières faites à Kosse pour obtenir la guérison. — Lettre à Madame de Berckheim. — Madame de Krüdener sollicite la permission de se rendre à Pétersbourg. — Effet produit par ses lettres sur son gendre. — Lettre de M. de Berckheim. — Vision à Kosse. — Lettre à Madame de Berckheim. — Lettre à la princesse Galitzin. — Lettre à Madame de Berckheim. — Lettres à la princesse Galitzin. — Puissance de la foi et de la piété.

MADAME DE KRUDENER perdait chaque jour, dans la contemplation des mystères de l'amour divin, le souvenir des préoccupations du siècle. Sa vie, toujours plus détachée des intérêts de la terre, semblait difficilement pouvoir s'y mêler encore, lorsqu'elle entendit les premiers cris de liberté, qui firent connaître au monde que la Grèce, si long-temps opprimée, préférait la mort à l'esclavage.

Déjà, en plusieurs occasions, Madame de Krüdener avait prédit la lutte des ottomans contre les chrétiens. Elle en avait parlé en 1815, à l'empereur de Russie, dans une lettre, dont nous avons cité un fragment : elle l'avait répété dans ses discours, en traversant l'Allemagne : « — Vous allez encore » avoir les Turcs à combattre, » disait-elle aux militaires prussiens qu'elle haranguait à Beeskow.

L'insurrection de la Grèce qui tendait les bras à ses libérateurs, la voix de ces martyrs qui les appelait avec tant d'éloquence, lui semblèrent répondre à ses pressentimens. Seule, sur les rivages de la Baltique, elle exprimait l'espoir de leur délivrance et la demandait à Dieu dans ses chants prophétiques.

Nous en donnons ici une traduction :

« Loué soit Jésus-Christ, notre vie ! Que le Roi des » Eternités soit loué ! Adorez-le, vous tous qui êtes » comme les ceps de la vigne qu'il a plantée. Son » grand nom est un bouclier, quand tout gronde et » s'émeut.

» Terre promise, écoute la salutation que je t'a- » dresse des bords lointains de la Baltique. Tandis » que l'Europe se meurt, déjà s'embrase pour toi » l'aurore dont La Toute-Puissance allume les clartés.

» Tu sors du linceul qui te couvre, terre antique » des fables. Cette glorieuse salutation qui déjà a ré- » veillé des milliers et des milliers, ce cri : Loué

» soit Jésus-Christ ! ébranle de tes mers les abîmes
» profonds.

» Un nouveau peuple de chrétiens foule tes ruines
» et s'est courageusement avancé au travers des dé-
» serts. Les montagnes se réjouissent, et la clarté des
» étoiles pénètre d'une ravissante joie le cœur des
» jeunes héros.

» L'Orient accueille avec la tendresse d'une mère
» la faible troupe qui grossit chaque jour, Dieu lui
» donna l'Epoux et avec l'Epoux, l'amour : le grand
» Pasteur lui-même la conduit.

» Que ce cri : Loué soit Jésus-Christ, nos délices !
» retentisse parmi tous les peuples. Que tous recon-
» naissent le soleil d'éternité ! Que toute adoration
» s'adresse à l'agneau du sacrifice !

» Sur les rives où s'élève la fière Byzance, les flots
» du Pont-Euxin font entendre ce cri : Voici la
» croix : Celui qui vit éternellement est vainqueur de
» l'armée des sarrazins.

» Oh ! vous qui contemplant les campagnes d'Odessa,
» voyez se refléter la mosquée dans les nuages, pros-
» ternez-vous, vous qui bâtissez le temple, et priez
» avec hardiesse que la croix y rayonne.

» Ici, sur ces lointains rivages, ici, le cœur brû-
» lant de ces désirs, la femme du désert se prosterne
» et prie. Elle supplie ardemment le Prince de la vie :
» ô amour divin, s'écrie-t-elle, remplis tous les
» cœurs.

» Oh ! venez tous à lui, vous tous qui gémissez;
» il vous invite tous à son repas d'amour. Il vous avait
» appelés, tandis que vous dormiez encore, et, pour
» vous, il ornera la grande salle des noces.

» Quittez tout ce qui pourrait vous tenir éloignés du
» royal appel. La terre tremble, les antiques rochers
» se fendent, mais il veille sur nous, Celui qui a créé
» toutes choses.

» Un peuple de sacrificateurs a de hauts et grands
» devoirs. Il est sans cesse prosterné, il adore dans la
» poussière. Criez sans cesse : — Le Sauveur soit avec
» nous! si vous voulez échapper au jugement de la
» création.

. . . .

» Pour un pécheur, le Seigneur donne des mondes;
» pour un seul pécheur qui abandonne la voie large
» de la perdition, les tabernacles célestes se parent
» de tout l'éclat d'une fête! Louez donc la croix, la
» grande voie du salut!

» Christ ne peut être annoncé que par un peuple
» pauvre, un peuple de héros, un peuple sans idoles,
» un peuple d'amour, qui ne condamne point ses
» frères pécheurs, un peuple d'enfants, qui n'a qu'*un*
» *aujourd'hui.* »

Puis s'adressant à ses frères, elle ajoute :

» Si, dans une nuit profonde, vous regardez la lune
» qui se mire dans les flots, pensez qu'elle luit aussi

» tristement sur des frères, et demandez pour eux
» la rosée divine.

» Priez aussi pour moi, vous, messagers de paix!
» Vous, amis de l'Allemagne, si précieux à mon
» cœur. Soyez aussi pour moi de vigilants pilotes
» et demandez que je sois entièrement consumée par
» l'amour.

» Quand vous êtes réunis, dans les heures silen-
» cieuses du soir, pour goûter l'amour du Père, son
» Esprit vous enseigne, et quand vous entendez la
» parole d'Eternité, priez, oh! priez pour moi, que
» je sois fidèle.

» Intercédez pour moi, ministres des autels! Quand,
» plus élevés que les anges, vous vous tenez à l'au-
» tel, les Césars doivent pâlir devant vous, si vous
» n'intercédez pour eux.

» Intercédez pour moi, dans ma pénitence, quand
» je demande au Tout-Puissant le sang du Sacrifice.
» Oh! Bénissez-moi; annoncez-moi les victoires de la
» grande mort, sur laquelle tout repose!

» Oh! intercédez pour moi, que la Vierge pleine
» de grâces, que l'Ecriture appelle épouse et mère,
» prie aussi pour moi, afin qu'un jour le Seigneur me
» reçoive dans sa miséricorde! »

Déjà, en quelques endroits de ses poésies et dans le récit de Monsieur de Berckeim, nous avons pu remarquer la vénération que Madame de Krüdener ressentait pour la Vierge Marie. Mais c'est ici

la première occasion où elle se formule nettement, sous forme d'invocation. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit sur la nécessité de ne pas trop presser la théologie de Madame de Krüdener, et surtout lorsqu'elle est exaltée par quelque émotion ou par la maladie. D'ailleurs, nous aimons à rappeler ici les sages paroles de M. Vinet, à l'occasion du testament de Pascal : leur application à Madame de Krüdener est d'autant plus légitime qu'habituellement elle ne mentionne jamais que le nom du Sauveur.

» Plusieurs lecteurs, en entendant Pascal implorer » les intercessions de la glorieuse Vierge Marie et de » tous les Saints et Saintes du Paradis, vont se scan- » daliser, et crier à l'inconséquence. Mais, entr'eux » et nous, qui est-ce qui est tout-à-fait conséquent? » Probablement personne. Pour ce qui est de Pas- » cal, nous avons la ferme confiance que, tout en » exprimant ici une persuasion sincère, au sujet de » la Vierge et des Saints, il faisait reposer d'aplomb » sa foi et son expérience sur l'unique et vrai fonde- » ment. Si l'on veut absolument qu'il y ait ici con- » tradiction dans les formes, contradiction dans les no- » tions même, à la bonne heure, nous ne conteste- » rons pas. Nous nous contentons d'être certains, pour » notre compte, qu'il n'y avait pas contradiction dans » le cœur. »

Madame de Krüdener eut la joie de revoir Madame de Berckheim en automne, et jamais elle ne jouit

mieux de la grâce que Dieu lui avait faite en lui donnant sa fille bien-aimée pour amie et pour sœur en la foi. Elle se retrouvait en elle avec jeunesse, comme le dit M. Sainte-Beuve, mais purifiée, idéalisée, telle qu'elle aurait pu être elle-même, si le monde n'avait jamais été son idole. Malgré ces différences, deux vies ne furent guères plus mêlées, plus fondues que ne l'étaient celles de Madame de Krüdener et de sa fille. La princesse Anna Galitzin avait accompagné son amie. M. de Berckheim vint les chercher au commencement de l'automne : Madame de Krüdener le chérissait comme son fils, et cette réunion fut une source de joies intimes et profondes telles qu'il n'est donné d'en ressentir que dans la communion du Christ.

Chacun a pu observer néanmoins, dans les citations que nous avons faites, une sorte de mélancolie et de tristesse, une recherche de paix et de pardon, qui semblent voiler la foi et l'espérance par lesquelles Madame de Krüdener avait triomphé quelques années auparavant. Bien des causes peuvent concourir à un pareil résultat. Le travail de la sanctification de nos misérables cœurs est une œuvre de longue haleine. La maladie du péché, dont nous ne sommes sur la terre que des convalescents plus ou moins avancés, a ses accidents et ses rechutes auxquelles Madame de Krüdener fut sujette sans doute. Quelquefois même, sans qu'il soit possible d'assigner humainement aucune cause à ces épreuves, Dieu émonde et taille le sarment pour

qu'il produise plus de fruits; le souvenir des péchés passés, leur intensité, leur noirceur nous sont représentés sous un jour nouveau, et loin d'être une diminution de vie spirituelle, c'est au contraire, la lumière de l'Esprit qui en pénétrant plus abondamment dans nos cœurs y éclaire des obscurités que nos regards n'avaient point encore sondées; ou bien ce sont des nuances, des faces nouvelles d'un péché reconnu et porté au pied de la croix, qui le rendent comme nouveau et plus horrible qu'il n'avait semblé d'abord. Et de même que notre corruption prend feu de quelque côté qu'on l'allume, les conséquences de cette découverte douloureuse se multipliant à l'infini, nous sommes forcés de repasser par les angoisses et les morts du péché dont nous espérions avoir lavé dans le sang de l'agneau jusqu'au dernier vestige. Souvent c'est dans les jours même du découragement qu'il nous est donné de reconnaître la réalité de notre espérance. Dieu nous place dans des circonstances telles qu'Il nous force, pour ainsi dire, de refaire le compte de toutes les grâces reçues, de toutes les promesses qui en sont le fondement. Alors la souffrance nous relève loin de nous abattre, parce que nous osons lever nos regards sur Jésus et lui crier : nous périssons!

Madame de Krüdener fut appelée à une de ces épreuves au mois de novembre 1820 par une maladie terrible de son gendre. M. et Madame de Berckheim demeuraient près de Pétersbourg, chez la princesse Galitzin.

Le danger était imminent et M. de Berckheim fut condamné par les médecins. Madame de Krüdener en l'apprenant entrevit dès le premier moment la possibilité d'une perte bien douloureuse, et la fit envisager à son gendre et à sa fille avec une grande fidélité.

« Kosse, 24 novembre 1820,

» Que te dirai-je, mon ange, que peut te dire » une misérable créature plus pécheresse que tous ? » Un calme paisible et grand se mêle à la profonde » douleur de mon âme; je ne souffre pas, mais, » j'aime. Je te dépose aux pieds de celui qui est » tout et dont tu connais l'inexprimable amour; j'y » dépose l'objet de mes tendres affections, notre bien- » aimé François. Je voudrais m'élancer auprès de vous, » embrasser ce cher malade, et l'entraîner au pied » de cette croix, son refuge et le mien, mais c'est » ce que tout fait autour de lui. Heureux ami, tu » es soigné par des âmes chrétiennes; le nom ado- » rable du Sauveur est invoqué pour toi et la mi- » séricorde infinie du Père t'est sans cesse montrée » dans le sang de Jésus-Christ, l'agneau sans tache.

» La grâce toute puissante de l'Esprit-Saint te dé- » couvre sans cesse de nouveaux trésors de grâce par » tant de bénédictions, tant d'interventions de la » providence à chaque moment. Si tu languis elle » t'environne pourtant; voilà, cher ami, les tré- » sors des chrétiens. Pourquoi pleurerais-je quand je

» te vois mûr pour l'éternité? Si je recule encore
» devant la douleur, c'est parce que je suis misé-
» rable, mais elle n'en est pas moins riche de ses
» trésors, quand elle nous approche de plus en plus
» de notre Dieu. Ma chère fille, c'est aux grands
» cœurs que sont demandés les grands sacrifices, et
» tes lettres me montrent un calme que le Seigneur
» seul peut donner.

» Oui, mon cœur espère de grandes consolations
» et d'immenses bienfaits, pour notre bien-aimé.
» Puisse la miséricorde infinie l'avoir déjà tiré du
» danger et nous faire la grâce de le revoir ici, où
» tant d'espérances de mon cœur se sont concentrées
» autour de lui; presse contre le tien, cette femme
» angélique et remercie là des fréquentes nouvelles
» qu'elle veut bien me donner de vous, mes chers
» enfans. »

Madame de Krüdener avait demandé à tous ses amis et aux paysans de Kosse de prier pour cette guérison. Des enfans guidés par une petite fille de deux ans s'agenouillaient ensemble chaque jour pour faire la même demande.

« Depuis avant-hier 26, reprend Madame de Krü-
» dener plusieurs se sont trouvés soulagés touchant
» notre cher malade; y avait-il une crise?

» Je vous embrasse mes bien aimés, que Dieu
» vous bénisse en Christ et qu'il soit éternellement
» loué!

» 29 novembre 1820.

» Loué soit Jésus-Christ ! Oui, loué et béni soit le
» Seigneur de gloire, mes chers enfants, qui sait at-
» tacher les grandes bénédictions aux grandes épreuves,
» qui nous tire de l'abîme et nous ouvre le ciel, pour
» nous montrer des joïes infinies. »

» Eternel amour ! Verbe incréé ! Océan de Lumière !
» Seigneur et Sauveur, qui êtes un avec le Père et le
» Saint-Esprit, qui nous manifestez la source inta-
» rissable et insondable de l'amour : Agneau sans
» tache, qui portez nos péchés, vous êtes notre espé-
» rance et notre consolation. Vous avez tout prévu,
» vous tenez dans vos mains nos jours et notre éter-
» nité, et vous présentez sans cesse à votre Père Cé-
» leste, ce grand et redoutable sacrifice de votre
» amour. O mon Dieu ! daignez garder, consoler, for-
» tifier mes enfants ; répandez dans leurs cœurs la lu-
» mière et l'amour, dont vous êtes la source, que leur
» union sacrée en vous, ne se présente pas à eux
» comme un lien de quelques jours, mais comme un
» beau fruit de l'éternité ! Vous êtes notre soleil, Sei-
» gneur, si vous transplantez le fruit, en êtes-vous
» moins la vie et le soleil ? Si un nuage couvre un ins-
» tant l'étoile qui nous regarde toujours et avec la-
» quelle nous communiquons, nous n'en tenons pas
» moins au cep. Que ce soit là notre grande affaire,
» et notre constante prière, que d'être toujours at-
» tachés au cep, que d'être unis en Christ, il nous

» dépouille pour nous purifier ; mais il nous nourrit
» et c'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement
» et l'être. Quittons donc tout, et Dieu se donnera à
» nous ; embrassons la souffrance, aux pieds sacrés
» du grand consolateur ; déposons tout en lui, et il
» nous rendra tout avec magnificence.

» Que suis-je, vil et méprisable néant, pour oser
» vous parler ainsi? Hélas! mon Dieu, je veux vous
» aimer ; daignez avoir compassion de mes larmes,
» et considérer votre grand sacrifice.

» Vous êtes bien persuadés, mes chers amis, mes
» chers enfans, que je voudrais voler vers vous, si
» j'avais la conviction intime de pouvoir le faire ;
» j'espère que s'il plaît au Seigneur, cela me sera
» montré d'un moment à l'autre : quelquefois cela me
» paraît probable, mais je n'ai pas de volonté.

» Serre pour moi, notre cher malade contre ton
» cœur, il est mon fils, mon ami, mon frère, il sait
» combien il m'est cher ; mais ne crains pas de lui
» lire tout ce que j'écris, prépare le à tout, il dépo-
» sera, il acceptera tout avec l'aide du Seigneur. Oui,
» le Tout-Puissant vous fortifiera l'un et l'autre. Pros-
» terne-toi, chère fille, aux pieds adorables que Marie-
» Magdelaine baignait de ses larmes, et abandonne-
» toi tout-à-fait à la volonté de notre Dieu Sauveur ;
» et prie le pour moi pécheresse que je fasse de
» même pour la vie et l'éternité.

» Le Dieu Tri-un en Christ nous bénisse tous. »

M. de Berckheim désirait ardemment l'arrivée de sa belle-mère et de M. Kellner. Madame de Krüdener avait sollicité la permission de se rendre à Pétersbourg ; il fallait attendre une réponse et M. de Berckheim pensait en lui-même : « Elle arrivera » trop tard ou après la guérison. »

Un jour Madame de Berckheim lut à son mari une portion d'un ancien journal de sa mère, où se trouvaient ces mots qui l'avaient consolée dans une circonstance douloureuse : « Le sang de Jésus-Christ » me purifie de tout péché. » M. de Berckheim en ressentit l'efficace. Le lendemain il put se lever et se trouvant seul, il ouvrit un livre de la princesse Galitzin et y trouva une lettre de Madame de Krüdener dont on lui avait fait la lecture ; en la parcourant, il s'aperçut qu'on ne lui avait pas lu les passages où la pensée de la mort était trop vivement exprimée. Madame de Krüdener y racontait une vision d'une personne de Kosse, à laquelle il avait été déclaré que la maladie de M. de Berckheim avait un but d'avancement pour son âme; qu'il souffrirait encore de grandes douleurs pendant quatre semaines et qu'il devait arrêter ses regards sur Jésus crucifié. Cependant on ajoutait : « Mais tu ne mourras point. »

On y laissait entrevoir « que M. de Berckheim » devait faire des confessions sur son intérieur. » Il en fut frappé, et malgré ces assurances de guérison, il écrivit ses dernières dispositions, en l'absence de

sa femme. Puis, lorque celle-ci rentra, il la pria de lui lire toutes les lettres de sa mère. « Ce fut un » baume pour mon cœur, écrivait-il plus tard, le » Seigneur m'y fit puiser des grâces d'abandon pour » la vie et pour la mort.... On me mit deux fois » des sangsues et l'on me fit une saignée, et dans » les intervalles je reçus du ciel la joie de faire ma » confession à Juliette qui la reçut à genoux près de » mon fauteuil. Je me sentais comme un pécheur sous » la condamnation du juste jugement de Dieu, mais » aussi, reçu en grâce par le sang du Sanveur à la » miséricorde duquel je pus faire un abandon com- » plet de mon être. Je n'éprouvais point les douleurs » de la séparation, je sentais que mon union avec » ceux que j'aime et qui m'aiment en Dieu, serait » plus forte et plus intime lorsque mon âme aurait » passé dans une autre vie.

» Lorsque Juliette était à genoux auprès de mon » lit, elle répandait le calme et la paix dans mon » âme, mais je ne lui parlais presque plus, je n'avais » plus rien à dire; mon cœur, uni au sien, atten- » dait la décision du Seigneur pour la vie ou pour la » mort. J'avais demandé un crucifix; la princesse en » mit un à mon cou et en plaça un autre dans ma » chambre. Cette vue me fortifiait, m'inspirait la pa- » tience et le nom de Jésus que je prononçais sou- » vent me remplissait de consolations et de l'espérance » de l'éternité. »

Cependant à Kosse on savait M. de Berkheim mourant, mais des visions venaient ranimer le courage de ceux qui priaient. « Un jour, écrit-il, on m'avait vu » enlevé vers le ciel, dans un linceul, par quatre hom» mes vêtus de blanc. Une voix dit alors : — C'est » assez ! Et je fus descendu vers la terre. C'est une » catholique très-pieuse qui a eu cette vision. »

Madame de Krüdener écrivait à sa fille peu de jours après :

« Kosse, 8 décembre 1820.

» Oh ! ma fille, quelle grande et déchirante lettre » que celle que nous reçûmes hier ! Que le Dieu des » miséricordes qui soutient si puissamment mon fils » et ma fille soit adoré et glorifié ! Prosternons-nous : » ne voyons que sa gloire, la gloire de l'homme » Dieu, qui, dans chacun, opère ses miracles d'amour, » qui fait tout avancer pour son règne dans les âmes, » selon sa sagesse. Que son Père céleste nous regarde » en lui, l'adorable Jésus ; que son Saint-Esprit nous » éclaire, nous guide et nous fortifie !

» Un espoir secret me soutient ; je pense que mon » François respire encore ; que le Dieu des miracles » nous le conserve !... Mon cher fils, tu ne nous quittes » pas ; tu nous environneras, tu prieras pour nous ; » les communications sont intimes. Le Seigneur me » fait aussi la grâce de m'accorder une grande tran» quillité dans cette triste circonstance : je mets ma » Juliette à ses pieds sacrés ; je sais qu'il la fortifie,

» et que son Esprit saint la fortifie aussi pour le » règne de Christ, notre adorable maître, afin que » la douleur soit une offrande pure, mise sur la croix » et qu'elle gagne des cœurs au Sauveur.

» Quelle éloquente peinture tu me fais, ma fille, » de ce lit de douleur, de la patience et de la paix » de notre bien-aimé !.... Au milieu de ses sacrifices » et de ses douleurs, oh! mon frère, mon ami, » mon François, un Dieu d'infinie miséricorde es- » suiera tes larmes. Heureuses âmes, votre union en » Christ est éternelle ; mais l'espoir vit encore en » moi. Oh! presse-le sur ton cœur fidèle, heureuse » compagne ; tu ne lui as donné que du bonheur: » tu prieras avec lui ; tu lui étais unie en notre » Seigneur, tu vivras pour lui encore en vivant pour » notre Dieu et en immolant tout pour sa gloire.

» Oh ! que notre amie a raison, qu'il est heureux » d'être chrétien ! Serre-la pour moi contre ton cœur » cette femme angélique, ta sœur, ma seconde fille.

» Que le Seigneur de gloire nous bénisse tous » en Christ. »

Elle écrivait deux jours plus tard à la princesse Galitzin :

« 11 décembre 1820.

« Deux lignes, mon amie, car le temps presse ; » je vous serre contre mon cœur : je voudrais arroser » votre main de mes larmes ; ces mains qui soignent » mon François et ma Juliette. Que vous dirai-je ?

» Une douce quiétude remplit mon âme, de douces
» larmes coulent de mes yeux ; je suis à genoux,
» les trésors de la magnificence de l'amour me rem-
» plissent de reconnaissance envers l'Eternel. Comme
» il environne son enfant d'amour et le prépare à
» tout quitter !

» Quel amour ! Oh ! enfants de la terre et de la
» chute, élevez donc vos cœurs ; plongez-vous dans
» l'abîme de l'amour, dans le sang et dans le cœur
» de Christ, où vous trouverez le Père.

» Ah ! si la mort de ce que nous aimons tant
» nous remplit de si douces et de si saintes joies,
» qui n'aspirerait à être chrétien ? Plongeons-nous
» donc, mon amie, dans ce sang adorable qui nous
» ouvre le cœur du Père et l'Eternité.

» O mon François, si ma nature s'attache encore
» à ta vie terrestre, mon âme s'envole avec toi vers
» ces régions inaltérables ; oserai-je ne pas sentir que
» tes saintes dispositions sont un immense bonheur ?
» Prêche, mon fils, ainsi que les premiers chrétiens ;
» dis qu'il nous faut tout quitter, et nous quitter
» nous-mêmes.

» Saint Cyprien défendait le deuil aux chrétiens,
» et moi, je n'ai pu, tout ce temps, prier intérieure-
» ment pour la vie de notre ami ; il est vrai qu'il
» me reste encore un fonds d'espérance, mais que la
» volonté du Seigneur soit faite !

» J'ai beaucoup souffert de mes affreuses misères,

» de mes terribles pensées, enfin, de mes combats
» intérieurs ; mais le Seigneur de miséricorde est
» grand, et ne me laisse pas tomber dans l'abîme.
» Que son nom soit glorifié. Amen, Jésus! »

Dans ces alternatives de tristesse et de joie, d'abattement et d'allégresse, nous retrouvons toujours Madame de Krüdener aux pieds de son Sauveur. Elle écrivait à sa fille :

« Loué soit Jésus-Christ!

» Au milieu des larmes que je verse doucement,
» je ne puis dire autre chose du fond de mon cœur,
» que : Loué, glorifié soit le Seigneur Jésus-Christ!
» O qu'il est grand et adorable celui qui prépare tout
» pour sa gloire et notre immortalité? Que pouvons-
» nous désirer de plus, ma fille, que cette subli-
» me direction qui amène notre bien-aimé François
» aux sacrifices qui doivent être d'une si grande uti-
» lité pour lui, quelque soit la volonté du Seigneur:
» Mourir en Christ n'est-ce pas tout? N'est-ce pas
» tout que l'espoir d'être à Lui, le chemin, la vérité,
» et la vie? Oui, il veut nous conduire à son père,
» par les grâces ineffables de son Saint-Esprit, et les
» trésors de son sang. Allons donc à cette piscine ado-
» rable, à ces eaux vives! à ces plaies sacrées, por-
» tons-y notre ami si cher!

» Voyageurs d'un jour, pensons qu'il ne précède
» que de peu d'instans les pélerins; ne songeons
» qu'à tout quitter, qu'à montrer à nos frères le

» néant de la vie et l'immense félicité que nous » donne la croix. Montrons-leur à chercher le Sau- » veur pendant qu'il en est temps encore.

» Il y a plusieurs demeures dans la maison de » mon Père, dit cet adorable Maître, qui est *un* avec » son père. Oui, cet Agneau sans tache daignera nous » donner à tous une petite place auprès de Lui, quel- » qu'indignes que nous en soyons, et moi la plus in- » digne de tous. Oui, nous l'adorerons tous ensemble, » je l'espère de son infinie miséricorde.

» Qu'il soit béni, notre Dieu Sauveur du grand » repos qui couvre ton âme; ma fille, prie pour » moi misérable : les accents d'une douleur résignée » obtiennent bien des bénédictions; tu sais, mon en- » fant, si je vous aime tous deux. J'ai pensé qu'il » me sera peut-être permis de vous rejoindre; mais » que la sainte volonté de mon Dieu soit faite! S'il » m'accorde la vie, mon cœur ira vous chercher. » Oh! si je peux encore embrasser mon François!

» Que de fois je pense à vous dans ce jardin, à » ce temps passé ensemble avec cette angélique prin- » cesse; que dirai-je à cette femme aimée? Seigneur » bénissez-là!

» Je reprends la plume, car je ne puis t'écrire de » suite. Embrasse mon fils, mon frère, mon ami; » qu'il prie pour moi, que je sois aussi calme, aussi » résignée, aussi remplie d'espérance que toi quand » le Seigneur ordonnera que je quitte ce monde. Si

» le Seigneur veut prolonger la vie de notre bien-» aimé, demande pour lui, qu'il vive d'amour, d'obéis-» sance, de pauvreté et de la charité des anges. Le » temps s'enfuit sous nos pas ; puissent les chrétiens » se le répéter sans cesse ! Et moi, misérable, puis-» sè-je devenir une véritable chrétienne ! Oh ! je » sens bien que je ne suis que misérable, mais le » sang de Christ est ma richesse et mon espoir. »

» Demande pardon pour moi à notre cher François, » de toutes mes fautes, manquemens et péchés ; je » ne me sépare pas de lui, et s'il est parti pour les » demeures du repos, j'ai des larmes, oui, de douces » larmes qui ne sont pas celles du deuil. Je le serre » contre ce cœur qui l'aime tant ; je te serre aussi » contre ce cœur maternel, ma bien-aimée fille.

» Que tes amis reçoivent mes vœux et mes hom-» mages ; ce lit de douleur leur dira beaucoup !

» Heureux Kosse, où l'on peut pleurer avec un » peuple pieux, et embrasser en triomphant d'espé-» rance, la croix où le repentir nous attache.

» Que le Dieu Tri-un en Christ nous bénisse tous.»

Madame de Krüdener répondait à la princesse Galitzin qui avait sollicité ses directions :

« 15 décembre 1820.

» Fidèle amie en Christ, comment vous remercie-» rai-je, comment vous aimerai-je assez? Que puis-» je faire, ma chère Anna, ma sœur? je baise vos » mains avec reconnaissance, je vois avec délices

» qu'il y a en vous, mieux que tout ce que les hom-
» mes donnent et désirent.

» Oh ! ma chère amie, mon espoir est grand,
» plus grand que ma douleur, vous marcherez dans
» la royale voie ; mon adorable maître aura en vous
» une âme toute à lui, et c'est pour être un instru-
» ment béni qu'il vous élève au milieu des souffran-
» ces et des croix. Femme que mon cœur aime tant ;
» marchez, marchez, jetez loin de vous le monde ;
» ne voyez que le Seigneur, sa croix et son amour in-
» comparable. Fermez les yeux et les oreilles à ce qui
» se passe autour de vous, et appelez l'unique bien,
» l'amour de Dieu, par votre silence et par vos pa-
» roles bénies. Non, ce ne sont point les joies mêmes
» du paradis qui enflamment les cœurs comme le
» vôtre, c'est un regard de celui qui sonde les abî-
» mes et appelle les soleils.

» Eh ! ma fille, que parlez-vous de moi ? Je m'hu-
» milie par l'humiliation des louanges ; mes larmes
» coulent. Hélas ! mon Dieu, je vous disais ce matin
» que si j'étais avec raison rejetée par vous, si mon
» indigne vie, si mes affreux péchés, si mes misères
» actuelles qui me rendent si coupable, puisque je
» vous offense toujours et que mon crime est de ne
» pas vous aimer autant que je le dois, si tout m'ac-
» cuse, si votre justice me condamne, quelque
» chose me reste, ce sont ces larmes brûlantes qui
» attestent que j'ai voulu vous aimer. O beauté in-

» comparable ! ô abîme d'amour ! oui, j'ai voulu vous
» aimer ; et quand vous me jetteriez dans l'abîme où
» j'ai mérité d'être, j'aurais vécu voulant vous aimer,
» ô Jésus ! ô mon Dieu ; faites donc que je vous aime
» purement, mon maître et mon seul Seigneur.

» Bénissez mon fils, ma fille, ma chère seconde
» fille ; que tous vous adorent, vous suivent, Seigneur,
» et que de ces larmes naissent des fleurs à vos pieds,
» des fleurs éternelles.

» Mon amie, je n'ai pas besoin de ma Juliette
» puisqu'elle est dans vos bras, embrassez-la au pied
» de la croix. »

» Un seul console, un seul est tout, qu'il soit
» glorifié, béni, aimé, adoré ! »

« Kosse, 22 décembre 1822.

« Vous vous tourmentez, mon amie, parce que
» vous êtes, dites-vous, misérable ; laissez-vous humi-
» lier par la main qui vous dispense d'aussi grands
» biens, et qui, lorsque vous êtes un Ange pour
» nous, vous montre que vous n'êtes que misère et
» faiblesse par vous-même : c'est alors que le Sei-
» gneur se glorifie. Vous voulez l'aimer par dessus
» tout, chère amie, c'est ce qu'il demande, et votre
» néant, votre mécontentement de vous même lui
» sont agréables.

» Je vous en conjure, ma chère Anna, ne vous
» recherchez pas ainsi ; vous savez où est la seule
» beauté ; vous savez où sont l'inaltérable perfection

» et l'incomparable amour ; jetez-vous dans cette mer » insondable : offrez à notre Dieu vos langueurs, vos » sécheresses, vos misères, et laissez-vous dévorer » par ce qui vous affecte, sans vous décourager, et » croyez que c'est une victorieuse prière.

» Dans quelle sublime école le Seigneur vous con- » duit, mon amie ; un lit de douleur qui fait éprouver » des déchirements à votre cœur sensible ; des soins » fatigants, mais que le Seigneur allège ; peut-être » des mécontentemens et des reproches de la part » des vôtres ; des croix enfin et des morts sensibles.

» Ah ! ma chère amie, dans cette grande arène, ne » nous étonnons pas si le gladiateur est attaqué » par la nature ; j'en fais l'expérience, et je me con- » nais trop bien pour ne pas vous croire meilleure que » moi. Courage mon enfant, vous êtes bien aimée par » l'adorable maître ; que faut-il de plus ? Mettez-vous » comme le paralytique à ses pieds, il vous regardera » et vous marcherez ; quand vous vous sentirez ma- » lade recourez de nouveau à ce Céleste Médecin et » il vous guérira ; mais il faut un entier abandon » entre ses mains paternelles.

» Les grandes fêtes de Noël approchent, adorons » près de cette crèche où la vie de tous les mondes » se donne à nous, et nous montre l'incomparable » amour descendu jusqu'à la faiblesse de l'enfance et » des larmes de l'humanité. Pauvre, il nous dit ce » qu'est la pauvreté à ses yeux, et dans les langes

» il nous dit qu'il a déjà vaincu l'enfer en naissant
» pour nous ; ne craignons donc pas notre faiblesse,
» mais aimons, croyons, espérons tout, puisons tout
» dans le Seigneur.

» Ma fille vous dira que j'ai l'espoir de vous em-
» brasser bientôt ; quel bonheur pour nous que de
» prier ensemble, ma chère sœur en Christ !

» Le Dieu Tri-uni est et sera avec nous, il nous bénit
» tous, quelque indignes que nous en soyons. »

Si nous ne pouvons nous associer à tous les élans de Madame de Krüdener, si nous avons moins de confiance aux songes et aux visions et à telle ou telle autre de ses pratiques, nous aimons à reconnaître que sa foi, son espérance et sa charité, nous paraissent toujours l'œuvre évidente de l'Esprit-Saint et nous nous réjouissons de la victoire qu'elle obtient par lui, sur les plus dures nécessités de notre vie terrestre, les douleurs de ceux que nous aimons, la séparation et la mort.

Elle achève *joyeusement de souffrir en sa chair ce qui manque des tribulations du Christ* pour l'amour de ce corps glorieux auquel elle appartient. Elle a compris de cette souffrance comme de toutes les autres, qu'elle est à la fois, une nécessité, une bénédiction et une gloire. Elle l'a compris par l'amour qui seul peut nous expliquer toutes choses.

CHAPITRE XXX.

1821.

Madame de Krüdener se rend à Pétersbourg.—Convalescence de M. de Berckheim. — Lettre de Madame de Berckheim. — Affluence autour de Madame de Krüdener. — Le mysticisme en Russie. — MM. Jeloguine, Nowikoff, Pletcheieff, de Tourguéneff, Raditchoff, Lapoukhine, Repnine, Rasoumoffski, persécutés par Catherine II. — Labzine et le messager de Sion. — Les Sociétés bibliques. — Opposition sourde. — Embarras d'Alexandre. — Ses intentions libérales. — Difficultés d'exécution. — La politique le circonvient. — Fatigue du trône. — Il veut abdiquer — Conversation avec le grand-duc Constantin. — Jugement porté sur Alexandre par M. de La Ferronnais. — Caractère de M. de La Ferronnais. — Ses combats intérieurs. — Sa conversion. — Sa vie chrétienne. — Ses rapports avec Alexandre. — Le général Araktchéieff. — Sa haine contre le prince Al. Galitzin. — Le moine Photius — La jeune Sophie N. — Sa douceur dans ses souffrances. — Sa mort.— Douleur d'Alexandre. — Il fait appeler Photius. — Zèle religieux d'Alexandre. — Travaux d'évangélisation en Russie. — Murmures du clergé. — Photius s'en rend l'interprête. — Retraite du prince Al. Galitzin. — Madame de Krüdener à Pétersbourg. — Capodistrias et Ypsilanti, — Chapelle des Greca-Ottomans à Vienne. — Le cabinet Autrichien et Alexandre. — Congrès de Troppau et de Laybach. — Note de M. Pozzo di Borgo. — Politique du comte Capodistrias. — Incertitude d'Alexandre. — Sa crainte des révolutions lui fait abandonner la cause de la Grèce. — Retour de Laybach. — Son réfroidissement à l'égard de Madame de Krüdener. — Explication de sa conduite. — Soumission de Madame de Krüdener.

LORSQUE Madame de Krüdener demanda l'autorisation de se rendre auprès de sa fille, l'Empereur était au congrès de Troppau. La réponse favorable parvint à Kosse au milieu de janvier. Madame de Krüdener partit bientôt après et arriva chez Madame de-Berckheim, le 2 février 1821. Elle trouva son gendre levé, mais sans espoir de guérison. Un jour M. de Berckheim

lui demanda quelques heures d'entretien : « Ils en » passèrent ainsi plusieurs, écrit Madame de Berckheim, « tant en prières qu'en conversation et con- » fession. Mon mari avait désiré se confesser à ma » mère, comme nous y exhorte l'apôtre : *Confessez-* » *vous les uns aux autres*. Dès ce moment, le ma- » lade ne fut plus le même, il reprit à vue d'œil. » Je vous cite des faits qui sont profondément gravés » dans mon cœur, et ne peux que m'écrier avec » David : *Mon âme, bénissez le Seigneur, et que tout* » *ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté !* »

Dans la même lettre, Madame de Berckheim, sous l'impression de ces grâces, ajoute les réflexions que voici :

» Nous serons jugés d'après ce que nous avons vu, » entendu et reçu, et non comparativement aux gens » du monde, dont beaucoup sont plus fidèles dans ce » qu'ils ont reçu.....

» .... Je vois que le temps est court, sans vouloir » pénétrer ce que le Seigneur nous cache. Je vois que » nous sommes avertis plus que jamais de nous déta- » cher de la terre et de nous-mêmes, tenons nos lam- » pes allumées, et débarrassons-nous autant que pos- » sible, de toutes les occupations, de tous les soucis de » la terre. Le temps des jugements et de la péni- » tence me paraît être là. Ainsi ne regrettons point ce » qui doit finir un jour pour nous, quand même il n'y » aurait aucun signe avant-coureur. »

Dès son arrivée à Pétersbourg, Madame de Krüdener fut de nouveau l'objet d'un vif intérêt. Cette société russe toujours si mobile, toujours si impressionnable, si prompte à s'exalter pour tout ce qui sort de la ligne commune, accourut chez la princesse Galitzin, pour voir et entendre Madame de Krüdener : pauvres et riches, civils et militaires, nobles et artisans s'y rendaient avides de ses exhortations et de ses avertissemens dont le sérieux répondait bien au besoin d'émotions de ses auditeurs. Dans la foule, on distinguait quelques membres des sociétés mystiques qui s'étaient formées dans les dernières années du règne de Catherine. Doués d'une imagination ardente et travaillés de désirs religieux qu'ils n'avaient pu satisfaire dans une église dont l'alliance avec l'état compromettait visiblement la spiritualité, quelques Russes des hautes classes avaient embrassé vers la fin du XVIII.e siècle les doctrines de Boehme, de Saint-Martin et de Dutoït-Membrini, et avaient formé des loges martinistes.

MM. Yeloguine et Nowikoff y avaient apporté les visions et les dogmes de Swedemborg, tandis que MM. Pletcheieff et Tourguéneff se rattachaient plutôt à Saint-Martin : réunis à MM. Raditchoff et Lapoukhine, et plus tard, au feld-maréchal prince Repnin et au comte Alexis Razoumoffski, ils avaient fait de nombreux adeptes. Sans rompre ouvertement avec l'église grecque, ils cherchaient à y faire pénétrer la vie spirituelle

qu'ils n'y trouvaient pas. Catherine ferma longtemps les yeux sur leurs prétentions, mais toute sa tolérance philosophique ne l'empêcha pas de sévir contre les mystiques, dès qu'elle reconnût que leurs efforts tendaient à l'indépendance religieuse. Nowikoff fut enfermé à Schlusselbourg et ses amis exilés de la cour ou confinés dans leurs terres. Des mesures si oppressives eurent le résultat qu'elles auront toujours; elles ne firent que justifier et accroître l'influence des idées mystiques qui reparurent dès l'avénement d'Alexandre, plus ou moins modifiées, mais toujours aspirant à un affranchissement que l'église grecque ne pouvait leur accorder. Un journal intitulé le *Messager de Sion* s'était fait leur écho. Le Synode s'en étant ému, interdit cette publication, mais son rédacteur Labzine continua son œuvre par les traductions des œuvres de Jung-Stilling, d'Eckartshausen et du *Mystère de la Croix.*

L'activité du mouvement religieux un moment comprimée, se manifesta avec plus d'ardeur après la conversion d'Alexandre. Les sociétés bibliques, formées et encouragées par un ukase de l'empereur et présidées par le prince Galitzin, procureur-général du Synode, se trouvèrent d'accord avec les partisans du mysticisme pour émanciper la pensée religieuse et lui accorder toutes les satisfactions qu'elle pouvait désirer.

Cependant le zèle des membres de la société bibli-

que britannique et étrangère satisfaisant à des besoins religieux si long-temps méconnus, manifestait clairement l'attiédissement de la majorité du clergé national. Tous les sectaires se réunissaient pour seconder les novateurs, moins par amour pour la religion que dans le désir de dissoudre, s'ils le pouvaient, cet ordre antique qu'ils n'avaient pas trouvé favorable à leurs tendances particulières. Alexandre en favorisant la liberté des cultes dans un pays encore si peu fait à la liberté, avait créé à sa politique intérieure, qui était large et généreuse, des adversaires dont l'opposition contrebalançait les avantages qu'il avait trop exclusivement envisagés. Il luttait partout à la fois contre les prétentions exclusives, mais la lutte d'un homme seul, fût-il même aussi puissant que l'était Alexandre, ne peut venir à bout des résistances acharnées et constantes d'une multitude d'êtres faibles, mais résolus parce qu'ils se sentent atteints dans leurs intérêts les plus immédiats. Alexandre se lassait et épuisait ses forces dans cette arène qui enfantait à chaque heure de nouveaux combattans.

L'homme qui répondait * à la noblesse Livonienne dont une députation était venu lui soumettre un plan d'affranchissement des serfs.... « Vous avez donné un » exemple qui mérite d'être imité. Vous avez agi dans » l'esprit de notre siècle et vous avez senti que les

* 5 mars 1819.

» principes libéraux seuls peuvent fonder le bonheur » des peuples, » un tel homme disons-nous, autocrate par le consentement et par la volonté de tout ce qui l'entourait, renfermé dans les coutumes et les formes de gouvernement les moins libérales qui existent au monde, devait être nécessairement le plus malheureux ou le plus inconséquent des hommes.

Il était dans le caractère d'Alexandre d'être sans paraître. Fuyant les hommages, détestant la flatterie, d'une fermeté inébranlable lorsqu'il était convaincu, mais difficile à convaincre, trois années de succès et de gloire ne l'avaient point ébloui, mais elles l'avaient désabusé sur les hommes et détrompé sur la grandeur des destinées humaines. Il fléchissait sous le poids de ce découragement qui s'empare trop souvent au terme de la carrière, de ceux qui ont vainement sondé la plaie de l'humanité.

A son retour de Paris, sentant qu'il se devait tout entier à ses peuples, il désirait vivement accomplir tout ce que leur promettait l'acte de la Sainte-Alliance. Le synode et le conseil-d'état ayant voulu lui conférer le surnom de béni, il le refusa avec une touchante humilité : « Je ne puis me permet- » tre, dit-il, d'accepter et de porter ce surnom; je » démentirais mes propres principes en donnant à mes » fidèles sujets un exemple si contraire aux sentimens » de modération que je m'efforce de leur inspirer. » Que mon peuple me bénisse, ainsi que je le bénis!

» Que la Russie soit heureuse, et qu'avec elle et moi » soit toujours la bénédiction de Dieu! » Aucun peuple à ses yeux n'avait plus de droits au bonheur que cette nation russe qui n'avait abusé ni de la paix ni de la guerre pour réclamer, en retour de tant de sacrifices, une plus grande prospérité et des institutions plus libérales.

Rapprocher du trône un peuple opprimé, faire rentrer dans les bornes de la justice et de l'humanité une caste naturellement généreuse, mais gâtée par l'abus de ses avantages et par l'habitude du despotisme; mettre des bornes à l'arbitraire de sa propre puissance, dans l'intérêt de ses sujets ; tel était le grand, mais insoluble problême que s'était proposé Alexandre. La pensée des troubles inévitables qui devaient résulter du premier coup porté aux antiques institutions de la Russie, se dressa devant lui dès ses premiers pas dans la voie des réformes, sous un aspect si menaçant, qu'il s'arrêta étonné. Il se vit au bord d'un abîme, dont la profondeur grandit en raison du retard qu'il mettait à le franchir.

Les plaies de la guerre et de l'invasion étaient encore saignantes ; la Russie épuisée ne demandait que du repos. Autour d'Alexandre, il ne manquait pas de voix habiles à lui représenter que toute commotion dans l'Empire Russe aurait nécessairement le contre-coup le plus funeste en Europe où l'hydre révolutionnaire n'attendait qu'une occasion pour re-

lever la tête. En butte aux obsessions du cabinet autrichien, qui lui exagérait sans cesse l'immense responsabilité qui pesait sur lui, Alexandre craignit de se livrer trop aisément aux impulsions de son cœur généreux; il n'eut pas assez de foi en lui-même et crut pouvoir se borner à travailler au perfectionnement de l'administration, qu'il soumit à une loi de progrès jusque dans ses moindres détails.

Accablé du poids de sa couronne, il n'aspirait qu'à s'en décharger. Un jour, se trouvant en voiture avec son frère Constantin il lui dit : « —Depuis long-temps, vous » le savez, j'ai besoin de repos, et je n'aspire qu'à le » trouver ; après moi, vous le savez, c'est à vous qu'ap- » partient la couronne. Je vous préviens de mes inten- » tions afin que vous ayez à y penser et à prendre vos » mesures pour le moment où j'effectuerai mes desseins.

Aussitôt Constantin se récrie : il assure l'empereur qu'il ne lui survivra pas, que jamais il ne consentirait à régner à sa place.

» — Pensez-y sérieusement, reprit Alexandre, il » faut que je sache entre les mains de qui remettre ce » fardeau, et si, après y avoir réfléchi, vous ne vou- » lez absolument pas du trône, écrivez-moi une lettre » pour que je puisse en conférer avec l'impératrice » Marie et pourvoir à ma succession.

Constantin renouvelle ses protestations :

» — Comment écrirais-je cette lettre, vous savez » combien j'écris mal en russe?

» — Eh bien, dit Alexandre, écrivez-la en fran-
» çais, je la traduirai en russe, et vous la copierez.
» C'est ce qui eut lieu. »

Cette résolution si arrêtée de vivre dans la retraite n'avait été prise qu'après mûre réflexion. Elle était combattue néanmoins par l'ordre que donne Saint-Paul aux nouveaux convertis de rester dans la position où ils étaient lorsqu'ils ont été appelés au service de Dieu. On ne pouvait aborder l'Empereur sans s'apercevoir combien cet état d'incertitude et de découragement lui était douloureux. M. de la Ferronnais, ambassadeur de France à la cour de Russie, décrivait en ces termes l'impression qu'il recevait de ses rapports avec Alexandre :

« Ce qui tous les jours devient pour moi plus difficile à comprendre et à connaître, c'est le caractère de l'Empereur. Je ne crois pas qu'il soit possible de mieux parler qu'il ne le fait le langage de la franchise et de la loyauté; une conversation avec lui laisse toujours l'impression la plus favorable : vous le quittez persuadé que ce prince unit aux belles qualités d'un vrai chevalier celles d'un grand souverain, d'un homme profondément habile et doué de la plus grande énergie. Il raisonne à merveille; il presse les arguments; il s'explique avec l'éloquence et la chaleur d'un homme convaincu. Eh! bien, au bout de tout cela, l'expérience, l'histoire de sa vie, et ce que je vois tous les jours

» vous avertissent de ne pas trop vous y fier. Des
» actes multipliés de faiblesse vous prouvent que
» l'énergie qu'il met dans ses paroles n'est pas toujours
» dans son caractère ; mais, d'un autre côté, ce ca-
» ractère faible peut tout à coup éprouver un accès
» d'énergie et d'irritation, et cet accès peut suffire
» pour faire prendre subitement les déterminations
» les plus violentes et dont les conséquences seraient
» incalculables. L'Empereur enfin est méfiant à l'ex-
» cès, preuve de faiblesse, et cette faiblesse est un
» malheur d'autant plus grand, que ce prince est
» dans toute l'étendue du mot (du moins, je le crois),
» le plus honnête homme que je connaisse ; il fera
» peut-être souvent du mal, mais il aura toujours le
» désir de bien faire. »

Quelques mots sur l'auteur de cette appréciation feront mieux comprendre l'intérêt qu'elle a pour nous.

Par une grâce spéciale de Dieu, le comte de la Ferronnais, aussi brillant, aussi séduisant, aussi gâté par le monde qu'Alexandre lui-même, avait conservé une droiture de cœur que ne purent jamais altérer ni les enivremens des passions ni la poursuite des honneurs et des succès. Au milieu d'un monde qu'il méprisait tout en portant ses chaînes, il était sans cesse en révolte contre ce joug qu'il ne pouvait briser et contre les pratiques minutieuses d'une religion qu'on lui présentait comme le seul remède à ses misères. Il aspirait à croire et ressentait un besoin d'unité plus fort que

tous les sophismes des passions. En vain, les louanges des hommes et leur admiration lui assignaient un rang parmi les plus nobles individualités de notre époque, un sentiment confus l'avertissait qu'un bien qui ne surmonte pas le mal n'est pas le vrai bien, et qu'une vertu qui laisse le vice habiter à côté d'elle n'est pas la véritable, qu'elle exclûrait par sa seule présence tout ce qui n'est point elle; que ce qu'il a honoré de ce nom, ct ce que le monde honore en lui, n'est donc qu'une apparence, un reflet trompeur. Une voix de condamnation retentissait sourdement dans le cœur de M. de la Ferronnais par dessus tous les applaudissemens qu'il se décernait et qu'on lui décernait tour à tour. Lui seul a pu raconter et décrire la contradiction de ces élémens moraux si disparates, de cette volonté qui reconnaissait sa loi et la foulait aux pieds, qui aimait le devoir et qui le haïssait, qui accueillait avec une même faveur et réchauffait ensemble les passions les plus condamnables et les dévouemens les plus héroïques. Plein de dédain pour sa vie mondaine, il en aimait les coupables détails, et son exemple était d'autant plus dangereux peut-être, qu'il mêlait au péché je ne sais quelle conscience et quelle candeur qui donnaient à toute sa conduite quelque chose de si noble et de si imposant, que, déloyal quant à Dieu, il passait aux yeux des hommes pour le plus parfait modèle d'honneur et de loyauté.

Quinze années de luttes stériles et de honteuses défaites n'avaient point usé, ni découragé cet élan admirable vers le bien et cette sincérité de désirs de régénération, lorsqu'en 1835, Dieu lui accorda l'invisible secours qu'il sollicitait. Devenu insatiable de victoires, dès sa première victoire, à peine M. de la Ferronnais eut-il porté ses lèvres à la nourriture des Saints, à peine eut-il goûté au breuvage de l'amour divin, qu'il ressentit cette faim et cette soif de justice que Dieu, dans sa fidélité, a promis de rassasier. Dès-lors quelle révolution dans ses idées ! Quel goût de la pureté et quel dégoût de ce qui la blesse ! Quelle douleur à la vue de sa perversité et au souvenir de ses transgressions ! Quelle confiance dans le sang du Rédempteur ! Quelle sainte joie dans les sacrifices ! Quelle fermeté dans les renoncemens ! Quelle humilité ! Quelle prédication de la miséricorde infinie dont il se donnait pour exemple ! Quelle manière sereine, joyeuse et triomphante d'envisager la mort !

Puissent les épanchemens intimes où il révèle l'étendue de ces grâces servir un jour à guider, à consoler, à réjouir les âmes travaillées des mêmes désirs ! Puissent-ils communiquer une sainte émulation à ceux qui cherchent encore avec angoisse le port où M. de la Ferronnais trouva la paix et le repos ! Avec nous, ils admireront les confessions touchantes de cet homme plus jeune de cœur que d'années, auquel l'ardeur propre à cette première période de la vie chré-

tienne, combinée avec la vivacité des sensations et la hardiesse de la pensée, inspirent ces tableaux saisississans, où l'imprévu le disputant à l'ampleur de la forme, au bonheur de l'expression et à l'élévation du style, M. de la Ferronnais se montre, sans y penser, l'heureux émule des Bossuet, des Pascal et des Vinet.

Nous nous sommes laissé entraîner par l'admiration que nous inspire cette grande œuvre de Dieu. L'Empereur aimait et recevait volontiers les conseils de M. de la Ferronnais, mais à l'époque dont nous parlons, en 1821, il ne pouvait encore tenir à Alexandre que le langage de la terre. Tout en subissant l'influence de cette franchise dont il éprouvait un si grand besoin, l'Empereur était gêné par la position officielle de l'ambassadeur. Et lors même qu'il eût désiré entrer dans une relation plus intime, il en aurait été peut-être empêché par un homme que nous aurions abandonné au jugement sévère de la postérité, si son nom et son action ne se liaient nécessairement aux faits qu'il nous reste à raconter.

Le général en chef, comte Alexis Andreiéwitch Araktcheieff, de sinistre mémoire, a laissé un nom justement exécré en Russie. Il fut comme le mauvais génie d'Alexandre. C'était un de ces seïdes farouches chez qui la fidélité du chien s'allie à la cruauté du tigre; un de ces esclaves orientaux qui ne voient et ne comprennent de leur maître que son autorité et se dévouent à la servir avec une ardeur sans bornes. Véri-

table adorateur d'Alexandre, désintéressé pour son propre compte, mais toujours jaloux de maintenir la puissance de l'autocrate, il avait réussi à s'insinuer dans sa confiance à un degré étonnant. Il le fascinait et en obtint ces mesures aussi impopulaires que rétrogrades qui rendirent les dernières années du règne d'Alexandre, si différentes de ses débuts. Araktcheieff se mettant au-dessus de la haine que lui avaient vouée tous les Russes amis de leur pays, ne daignait pas s'en venger. Quoiqu'il fût capable de tous les excès de cruauté, il savait dans l'occasion se montrer généreux et bienfaisant. Toute sa vie fut consacrée au culte d'Alexandre, auquel il survécut quelques années. Il écrivait avant de mourir : « J'ai tout fait maintenant » et je puis aller, mon rapport à la main, me pré» senter devant l'empereur Alexandre *. »

Depuis long-temps Araktcheieff était jaloux de l'affection de l'Empereur pour le prince Alexandre Galitzin et cherchait toutes les occasion de lui nuire. Il ne crut pouvoir mieux satisfaire sa passion qu'en se posant défenseur des droits de l'épiscopat.

Araktcheieff avait choisi pour instrument de sa haine un moine fougueux, dont le zèle ardent et la prédication furibonde étonnaient alors la capitale. Photius ne laissait aucune trève à ses auditeurs, dont il flé-

* Une notice remarquable a été consacrée par M. Schnitzler au général Araktcheieff dans son *Histoire intime de la Russie.*

trissait les écarts et anathématisait les vices avec une inflexible sévérité. L'Empereur, qui le connaissait de réputation, eut recours à lui dans une douloureuse circonstance de sa vie. De toutes les passions qui en troublèrent le cours, une seule avait fait goûter à Alexandre les douceurs de la paternité. Une fille, nommée Sophie, élevée dans la retraite à Lausanne, puis à Paris, avait répondu aux vives sollicitudes dont elle était l'objet. Alexandre l'aimait avec tendresse. Sa santé délicate et le mystère qui ne voilait qu'à demi le tort de sa naissance, avaient de bonne heure disposé son âme à chercher les consolations religieuses et elle les avait trouvées dans l'Evangile. A peine de retour en Russie, où on l'avait rappelée contre l'avis des médecins, elle tomba malade de la poitrine. « Elle avait dix-» sept ans, dit M. Schnitzler, et les timides feux » d'un premier amour s'allumaient dans son cœur. » Un jeune russe, petit-fils d'un vieillard respecta-» ble, dont toute la vie avait été consacrée au » service de l'Etat, avait reçu sa foi, du consente-» ment de l'Empereur. Tout était prêt pour leur » union, mais lorsque le magnifique trousseau com-» mandé à Paris arriva, la fiancée n'existait plus. »

Sa douceur et sa patience dans sa longue maladie l'avaient rendue chère à tous ceux qui l'entouraient. Elles ne se démentirent pas un instant. Son dernier geste fut encore empreint de cette touchante bonté

où se réflétait toute la vie de ce cœur ouvert aux sentimens les plus délicats et les plus tendres. Son médecin, M. Lehman, qui assistait à ses derniers momens, voulant s'assurer si elle avait cessé de vivre approchait une bougie de son visage : la jeune mourante se souvenant qu'il avait la vue fort délicate et craignant qu'il n'en fût incommodé parvint à retirer lentement sa main de dessous la couverture et à la placer entre la lumière et les yeux du docteur. Quelques instants après, elle expira.

A ce moment, l'Empereur assistait à une revue de sa garde ; un de ses aides-de-camp s'approchant avec un respect plus grave que de coutume, lui annonça la douloureuse nouvelle. Au premier mot, Alexandre changea de visage. Mais il conserva assez d'empire sur lui-même, pour continuer à présider aux manœuvres. Une seule parole révéla sa pensée :

« — Je reçois la punition de tous mes égare-
» ments. »

Rentré dans son palais il sentit le besoin de confesser son humiliation, il voulait se faire dire par un homme ce que sa conscience lui répétait si puissamment. Il se souvint du moine dont la parole austère jetait de si vives clartés dans les ténèbres du péché. Il fit appeler Photius, qui, semblable au prophète Nathan, en présence d'un nouveau David, ne faillit point à sa mission, ni à la confiance de celui qui l'avait appellé : il tonna énergique-

ment contre les désordres dont Alexandre recevait un si douloureux châtiment. L'Empereur admira sa fidélité, et lui accorda, dès ce jour, une confiance dont le moine orgueilleux et rusé ne tarda pas à abuser.

Cependant, Alexandre toujours plus convaincu de la nécessité d'amener les hommes à Dieu pour leur rendre leur dignité et les conduire au bonheur, encourageait de toutes ses forces le développement de l'instruction religieuse parmi le peuple. Les membres zelés de toutes les communions qui se montrèrent vraiment animés de la vie chrétienne reçurent de lui des encouragements, et se hâtèrent d'en profiter. Bientôt leur activité, leur zèle, leurs talents, rayonnant sur toute la surface de la Russie, produisirent quelque surprise. Des prêtres distingués tels que les métropolitains Michel et Philarète, le virent sans inquiétude : ils auraient peut-être fait partager leurs vues larges à leurs co-religionnaires, qui s'effrayaient de tant d'ardeur, sans les travaux des Jésuites qui avaient commencé à saper l'édifice de l'Eglise grecque. Philarète s'en émut et les combattit dans ses *Dialogues sur l'orthodoxie.* M. Alexandre de Stourdza marcha sur ses traces, dans ses *Considérations sur l'Eglise orthodoxe*, qui motivèrent une réponse d'un jésuite, le pére Rosalva.

Le comte Joseph de Maistre opérait des conversions dans les salons par sa parole énergique et puissante.

De toutes parts, l'examen, la recherche et l'étude de la vérité travaillaient à l'envi les familles et les individus, sans qu'Alexandre eût pensé à restreindre l'usage de la liberté religieuse. Cependant, le clergé souffrait de cette conduite de l'autocrate chargé du double fardeau de régir l'Eglise et l'Etat : habitué au respect de l'autorité, il murmurait sourdement, lorsqu'il trouva un champion aussi dévoué qu'intrépide : ce fut le général Araktcheieff. Toujours plus avide de satisfaire sa haine contre le prince Galitzin, il cherchait à lui opposer un adversaire hardi parce qu'il n'aurait rien à perdre, mais assez complaisant pour s'inspirer des conseils d'un patron ; il choisit Photius. Aussi intrigant qu'obstiné, Photius se montra digne d'un tel protecteur, en abreuvant d'amertume le noble prince Galitzin : pour frapper un coup décisif, Photius, d'accord avec Araktcheieff, se présente un jour chez l'Empereur, sans y être appelé, et lui exprime avec sa rudesse sauvage et son âpre franchise, les craintes du clergé russe, qui menaçaient d'amener les troubles les plus graves dans l'Eglise, si l'Empereur n'y veillait avec soin. Alexandre était abattu, l'espérance l'avait abandonné. Il s'effraya de cette nouvelle source d'émotions et de luttes, et prévoyant que son refus le livrerait à des obsessions auxquelles il ne pourrait toujours résister, il résolut d'accorder satisfaction au clergé. Le prince Galitzin fut donc privé du ministère de l'instruction publique et

dés cultes. Toutefois, l'Empereur ne cessa de le combler des marques de son affection et de son estime. La société biblique fut aussi supprimée sous le prétexte, plus ou moins fondé, que des associations secrètes avaient pris le nom de sociétés bibliques, pour tramer des complots contre la sécurité de l'état. La société biblique, placée sous la direction du métropolitain de Nowogorod et Pétersbourg et président du synode, tomba dans une sorte de langueur dont elle ne se releva plus.

Ces derniers faits avaient lieu peu de temps avant l'arrivée de Madame de Krüdener à Saint-Pétersbourg. Certain d'avoir donné assez de gages de son attachement aux institutions nationales, l'Empereur ne voulut prendre conseil que de sa tolérance en lui permettant de résider à Pétersbourg, où son mysticisme, et ses pensées trop libérales, en fait d'organisation ecclésiastique, ne lui auraient probablement attiré aucun désagrément, si des complications politiques n'avaient rendu impossible son rapprochement d'Alexandre.

Nous avons déjà dit quelques mots des premiers mouvements de l'insurrection grecque. Nulle part ils n'eurent plus de retentissement qu'à Pétersbourg. Auprès d'Alexandre, et dans son intimité, brillaient au premier rang Capodistrias et Ypsilanty, dont la présence, dans le palais de Catherine II, rappelait les vastes plans qu'elle avait formés pour la délivrance de la Grèce et l'extermination du Croissant.

On se rappelait encore à Vienne, avec une certaine inquiétude, les témoignages d'intérêt que l'Empereur avait accordés aux grecs ottomans, pendant le congrès. Il avait été sollicité de se rendre un dimanche dans leur chapelle. Craignant que cette marque de la bienveillance que leur portait Alexandre, ne réveillât l'attachement des Grecs Ottomans pour la Russie et ne flattât leurs désirs de liberté, M. de Metternich avait chargé le grand-maître de la cour, prince de Trautmannsdorff de faire manquer ce projet. Celui-ci avait donné l'ordre au prince Clary, attaché au service d'Alexandre de diriger le cortège impérial vers la chapelle grecque des sujets autrichiens, mais une des dames de l'impératrice obtint du prince Clary qu'il changerait ce plan, par la raison que l'Eglise des grecs ottomans avait été fondée par un de ses ancêtres, et qu'elle tenait beaucoup à ce qui avait été convenu. Tous les Grecs, ottomans et autrichiens, se rendirent à cette solennité, où figuraient en tête de la communauté Grecque comme le présage de leurs destinées futures, les nobles et imposantes figures de Capodistrias et d'Ypsilanti.

Dès-lors, l'Autriche n'avait cessé d'avoir l'œil sur tous les plans généreux qu'Alexandre pourrait adopter un jour en faveur des malheureux Hellènes. Non content de le circonvenir, le cabinet de Vienne avait résolu de ne jamais lui laisser passer une année sans le faire, pour ainsi dire, comparaître devant lui,

pour jeter dans son âme quelque nouveau sujet de trouble et s'assurer du succès de ses intrigues.

De là ces voyages, ces congrès sans cesse renouvelés pour rendre l'empereur de Russie attentif aux dangers de l'esprit révolutionnaire et lui en faire prévoir les fatales conséquences pour l'Europe, dont il était le modérateur. A peine de retour d'Aix-la-Chapelle, Alexandre est rappelé à Varsovie par l'émeute. Plus tard les révolutions de Naples et de Piémont furent habilement exploitées à Troppau et à Laybach au profit de cette politique anti-libérale, qui devait enfin comprimer les élans généreux d'Alexandre en faveur de la Grèce.

« Le prince de Metternich, écrivait le comte Pozzo di Borgo, dans une note diplomatique *, « décida de ré-
» tablir le glaive du sultan sur la tête de ce malheureux
» peuple. Pendant quatre ans, il paralysa et déjoua
» les plus nobles sentimens, sans égard à la délica-
» tesse de la position de la Russie, ni à ses intérêts,
» abusant constamment de la confiance qui lui était
» accordée et ne faisant jamais une promesse que pour
» y manquer. »

Cependant le comte Capodistrias appelé par la confiance et l'affection d'Alexandre à diriger la politique de la Russie, avait compris l'importance de l'alliance française comme contrepoids à la puissance

* 28 novembre 1828.

de l'Angleterre et de l'Autriche et luttait dans l'intérêt de la Russie contre les influences jalouses qui tendaient à neutraliser les intentions d'Alexandre. Blâmant les ménagemens excessifs qu'il opposait aux injustes défiances de ses alliés, Capodistrias pensait qu'une conduite à la fois ferme et modérée suffirait pour désarmer tant de susceptibilités. Quelquefois l'Empereur semblait prêt à se rendre à ses raisons, mais il était difficile à convaincre et toute sa conduite à l'égard des Grecs fut empreinte de cette faiblesse et de cet esprit d'irrésolution qui détruisaient l'effet de ses plus généreuses conceptions.

La Grèce avait les yeux fixés sur Alexandre et sur les Grecs qu'il honorait de sa confiance. Il le sentait et s'efforçait de concilier cette parole qui avait rétabli la paix du monde, avec la défense des droits sacrés de l'humanité. Sa conscience le pressait de ne pas laisser égorger les malheureux Hellènes; mais il ne savait comment concilier tant d'intérêts contraires. Le trouble qu'il en éprouvait aurait été visible s'il n'eût cherché dans la solitude à dérober à tous les regards le combat qui le déchirait. Plus tard, affermi sur la ligne de conduite que lui prescrivaient les traités, il disait à M. de Châteaubriand à Vérone : « C'est à moi, à me » montrer le premier convaincu des principes sur les- » quels j'ai fondé l'alliance. Une occasion s'est pré- » sentée, le soulèvement de la Grèce. Rien sans doute » ne paraissait être plus dans mes intérêts, dans ceux

» de mes peuples, dans l'opinion de mon pays, qu'une » guerre religieuse contre la Turquie, mais j'ai cru » remarquer dans les troubles du Péloponnèse, le signe » révolutionnaire; dès-lors, je me suis abstenu. »

Telle était la tendance morale d'Alexandre depuis deux années, et chaque jour elle se prononçait davantage sous l'incessante pression de l'Autriche, lorsque la révolte du régiment de Semenofsky éclata à Pétersbourg. L'Empereur était alors à Troppau : M. de Metternich en profita pour lui suggérer toutes les mesures répressives qu'il voulait opposer aux envahissemens du libéralisme. A peine le congrès de Troppau s'était-il dissous pour se transporter à Laybach que l'on y reçut la nouvelle de l'insurrection grecque, à la tête de laquelle se trouvait un aide-de-camp de l'Empereur de Russie qui s'empressa de le désavouer. Mais cette conduite n'aurait pas suffi à la satisfaction de l'Autriche, si elle n'eut été appuyée de déclarations et de mesures de neutralité qui tendaient à rendre la politique russe complice de l'indifférence et du mauvais vouloir de l'Autriche.

Lorsqu'Alexandre revint de Laybach, au printemps de 1821, il était plus sombre, plus timoré que jamais : on se demandait à Pétersbourg quelles seraient ses impressions, en retrouvant Madame de Krüdener entourée d'une affluence de visiteurs non moins grande, non moins émue qu'à Paris ou en Suisse. Nous dirons en quelques mots ce qu'étaient devenus, pendant ces

cinq années, les sentimens d'Alexandre pour Madame de Krüdener.

A peine avait-il quitté la France et traversé la frontière allemande, qu'il fut averti du mauvais effet que produisait dans le monde l'espèce de direction spirituelle à laquelle il s'était soumis. Déjà, avant son départ de Paris, l'apparition de Fontaine avait réveillé sa défiance : aussi, dès son arrivée à Pétersbourg, son refroidissement était visible; une amie de Madame de Krüdener lui en demandant des nouvelles : « — Je crains qu'elle ne soit dans une mau- » vaise voie. » fut sa seule réponse.

Bientôt les scandales de Rappenhoff lui parurent confirmer ses craintes. Les rapports envenimés continuèrent. L'homme qui aurait seul pu démontrer ce qu'il y avait de généreux et de providentiel dans la mission de Madame de Krüdener, l'ambassadeur de Russie en Suisse, se trouvait être précisément son fils. Par une délicatesse honorable pour tous les deux, le czar et son ambassadeur n'abordèrent point ce sujet délicat, tandis qu'au contraire les cabinets Badois et Wurtembergois ne manquaient pas d'échos en Russie pour y propager l'opinion peu avantageuse qu'ils s'étaient formée de Madame de Krüdener.

Alexandre veillait avec bonté à ce qu'il ne fût pris aucune mesure violente contre elle, et grâce à son influence, le mauvais vouloir des petits états

allemands ne se manifesta pendant long-temps que par des tracasseries de police.

Elle atteignait la Russie, lorsque parut l'écrit du professeur Krug. Etait-il à son insçu l'instrument de la haine qui s'attachait à l'œuvre libérale et philanthropique de Madame de Krüdener ? On a pu le croire, mais sans raison suffisante. L'Empereur, blessé de la liberté avec laquelle Madame de Krüdener s'était exprimée sur la Sainte-Alliance, se fit présenter un mémoire sur le professeur de Leipsick, par le général prince Repnin, chargé d'administrer la Saxe : il fut en somme, favorable à la moralité de M. Krug, si ce n'est à sa réserve et à sa prudence. Alexandre sentit ce qu'il y avait de blessant dans l'abus de confiance dont Madame de Krüdener était victime. Il en souffrit car il l'aimait, tout en blâmant sa direction nouvelle : mais au lieu de pouvoir, comme il l'aurait voulu, modifier ce qu'il y avait de trop exalté dans le christianisme de Madame de Krüdener, il se vit obligé de montrer à tous qu'il n'acceptait pas la solidarité de ses idées.

Telle fut la raison de l'espèce d'exil auquel elle fut soumise à son arrivée en Russie. Alexandre sentit que Madame de Krüdener, forte des souvenirs de leurs relations à Paris, ne pouvait qu'ajouter aux complications dont il ne savait comment sortir. Il craignait qu'elle ne donnât un aliment de plus aux inquiétudes des esprits, en fournissant une arme aux ama-

teurs de révolutions par ses tendances de fraternité universelle et qu'avec les meilleures intentions du monde elle ne travaillât au bouleversement qu'il s'efforçait de prévenir. Il ne nous appartient pas de dire si tout fut également sage dans ces considérations, il nous suffit de constater qu'une pensée affectueuse et chrétienne se mêlait à la sévérité de l'Empereur.

De son côté, Madame de Krüdener avait accepté avec une joyeuse résignation, le plus grand sacrifice qui pût lui être imposé en se séparant de sa fille, retenue à Pétersbourg, par son mari qui était attaché au conseil de l'instruction publique, mais, que lui manquait-il à Kosse? Dieu n'était-il pas avec elle? N'avait-elle pas cette piété jointe au contentement d'esprit qui est un grand gain? Les moyens de faire le bien, les occasions d'amener des âmes au Sauveur ne naissaient-elle pas autour d'elle, dans tous les lieux où elle se trouvait?

Elle avait rompu les derniers liens qui l'attachaient au monde. Séparée de toutes ses agitations, enveloppée pour ainsi dire de l'être divin, plongée dans sa lumière, son âme ne voyait que Lui, ne se sentait qu'en Lui, ne vivait que de sa vérité et de son amour qu'Il lui communiquait par des voies inexplicables et merveilleuses.

Elle avait renoncé aux communications plus intimes de l'âme dont la vie est cachée avec Jésus-

Christ en Dieu pour se rendre auprès de sa fille à Pétersbourg, mais là encore son Père céleste l'accompagnait et la gardait. Il se tenait à sa main droite; il l'enseigna jusqu'à la fin.

CHAPITRE XXXI.

1821. — 1824.

Dangers de l'activité extérieure. — Attiédissement à redouter. — Zèle ardent de Madame de Krüdener pour la délivrance de la Grèce. — Noble conduite d'Alexandre. — Il écrit à Madame de Krüdener. — Alexandre de Tourguéneff. — Retour à Kosse. — Contemplation — Visite de M. et Madame de Berckheim. — Vie ascétique de Madame de Krüdener. — Lettre de M. de Berckheim. — Maladie et mort de M. Kellner. — Lettre de Madame de Berckheim. — Maladie de Madame de Krüdener. — Ses combats intérieurs, son abattement spirituel. — Elle retrouve la paix. — Lettre de Madame de Berckheim. — Projets de colonisation en Crimée conçus par la princesse Galitzin. — Départ pour la Crimée. — Arrivée à Théodosie. — Karasou-Bazar. — Lettre à Madame d'Ochando. — Revers des colons. — Aggravation de la maladie de Madame de Krüdener. — Développement spirituel. — Lettre de Madame de Berckheim. — Détails sur les dernières semaines de la vie de Madame de Krüdener. — Conversation sur la mort. — Joies spirituelles. — Adieux de Madame de Krüdener à sa famille. — Confession. — Ses derniers moments et sa mort.

Il y a toujours dans l'activité extérieure et même dans celle du chrétien, un danger redoutable alors même que nous le connaissons; c'est le contact de notre âme avec tant d'éléments qui ne peuvent lui fournir la nourriture céleste dont elle a besoin. Lors même que la vanité et l'orgueil spirituel, dont ces rapports tendent à varier et à multiplier les tentations, ne par-

viendraient pas à dessécher le cœur, ils préoccupent l'esprit et le détournent de Dieu, en nous disposant à substituer notre activité à la sienne, notre vie, notre personnalité, à la vie et à l'individualité de Celui à qui tout doit être rapporté.

Dès que nous sommes dans cette situation, le monde trouve facilement un appât à nous présenter, quelque plan, quelque idée favorite à nous suggérer, et nous sommes, sans nous en douter, introduits dans son domaine et enlacés dans ses filets.

Madame de Krüdener, visitée par la cour et la ville, malgré son apparente disgrâce, avait trouvé un accès facile auprès d'un auditoire avide d'émotions; elle parlait avec une grande liberté des voies de Dieu et de son inépuisable miséricorde. Mais l''habitude de communiquer toujours ses expériences et ses joies spirituelles, lui faisait perdre un peu de cet empire sur elle-même, de cette sobriété de paroles qui sont un si puissant auxiliaire à l'œuvre de Dieu en nous. Au milieu du bruit et du tumulte de la société, il lui était difficile de se créer au fond du cœur cette solitude où l'âme converse avec Jésus-Christ seul, et converse en sa présence. Sa communion avec Lui était toujours intime, car elle vivait de lui et pour lui, mais elle ne discernait pas assez peut-être les limites du royaume de Dieu et du royaume de ce monde, et elle risquait de confondre des intérêts qui ne sauraient être mêlés.

Ainsi, sans s'en rendre compte, la chaleur qu'elle mettait à plaider la cause grecque fournissait incessamment aux esprits inquiets, mobiles, mécontents, et aux libéraux de toutes nuances qui la visitaient, une occasion de s'aigrir contre Alexandre, qui les abandonnait dans la voie qu'il leur avait lui-même ouverte. Ce n'est certes pas nous que l'on accusera de méconnaître la noble pensée qui inspirait M.me de Krüdener ni de condamner les accents généreux que lui dictait une cause si belle, mais plus elle était belle, moins il fallait risquer de la compromettre par un zèle trop ardent.

Au reste, en se préoccupant de la part que la Russie et son souverain devaient prendre à l'émancipation de cette malheureuse contrée, elle pensait défendre la cause même de Dieu. Pour elle, l'intérêt religieux dominait toutes les considérations politiques.

Elle croyait qu'Alexandre était l'instrument choisi de Dieu pour cette restauration ; elle s'en exprimait chaleureusement, en toute circonstance. On ne manquait pas de rapporter à l'Empereur les récits amplifiés de cette sorte de croisade dont la malveillance grossissait les échos : il s'en affligeait, mais il s'abstint de le témoigner. Plus tard, informé combien Madame de Krüdener électrisait ses auditeurs, par son éloquence à défendre les victimes de l'indifférence des rois, il se décida à rompre le silence, pour mettre un terme à des froissements qui lui étaient douloureux. Dans le but de concilier toute la douceur de l'af-

fection fraternelle avec la majesté souveraine, il écrivit une lettre de huit pages, où il exposait avec fidélité à Madame de Krüdener les idées qui le tourmentaient : il lui peignait la difficulté de marcher avec son siècle, et de répondre à la Grèce, qui l'appelait ; son désir de faire la volonté de Dieu, qu'il ne démêlait point encore ; la crainte de s'engager dans une fausse route, et de favoriser « ces innovations qui déjà avaient fait tant de victimes, et si peu d'heureux ; mais surtout l'obligation qu'il avait contractée de marcher d'accord avec ses alliés. »

Puis, blâmant la liberté avec laquelle elle censurait son gouvernement et ses actes, il lui fit entendre en ami, mais en ami qui pourrait tenir un autre langage, qu'en suscitant des embarras à ses ministres et en fomentant des agitations autour du trône, elle manquait à ses devoirs de sujette et de chrétienne, et que sa présence ne pouvait être tolérée aux portes de la capitale qu'à la condition de garder un silence respectueux sur une conduite qu'il n'était pas libre de modifier au gré de ses désirs. La bienveillance dont Alexandre voulut empreindre cette déclaration fut rendue encore plus sensible à Madame de Krüdener par le choix qu'il fit d'Alexandre de Tourguéneff *

* Alexandre de Tourguéneff, patriote éclairé, membre de la commission des lois et secrétaire d'Etat au conseil de l'Empire, directeur des cultes étrangers au ministère du prince Galitzin, fils d'un disciple zélé de Saint-Martin, que nous avons nommé plus haut,

pour en être le messager. Il avait ordre de donner lecture de cette lettre et de la rapporter ensuite à l'Empereur. Madame de Krüdener l'écouta avec respect : elle le chargea de témoigner sa vive reconnaissance pour la délicatesse des procédés dont son souverain avait entouré cette manifestation de sa volonté ; mais elle ne fut point convaincue. Pour elle la délivrance de la Grèce était écrite dans les cieux. Dès-lors, elle n'en parla que dans ses prières, où la famille Impériale était toujours recommandée avec chaleur, à la protection de Dieu. Mais cette contrainte lui étant trop pénible pour qu'elle pût long-temps s'y soumettre, vers la fin de l'année 1821, elle repartit pour Kosse.

Est-il nécessaire de le dire, Madame de Krüdener revit avec joie sa solitude. Ce dernier revers de ses espérances terrestres, ajouté à tant d'autres, cet abandon d'une cause qui avait toutes ses sympathies, lui offraient un nouveau motif de regarder en haut et d'attendre de Dieu ce que les hommes ne voulaient et ne pouvaient accomplir. Quant à leur blâme et à leur jugement, elle n'en avait point de souci. Dieu l'avait appelée à Pétersbourg, il l'avait ramenée à Kosse. S'il conduit par fois les siens sur le Thabor pour leur

a laissé de bien vifs regrets à tous ceux qui l'ont connu et qui ont pu jouir de sa bienveillance. Nous sommes heureux de consigner ici notre reconnaissance pour les communications que nous avons reçues de lui.

montrer les biens promis à leur fidélité, plus souvent il les guide au Jardin des Oliviers, au Prétoire et sur Golgotha où doit se consommer leur sacrifice. Soit que Dieu l'éclaire et la console, qu'il la délaisse en apparence ou l'éprouve, tout concourt à la perfection d'une âme, tant qu'elle persévère dans l'amour. Ce fut dans le silence de Kosse que Madame de Krüdener reconnut tout ce qu'il y avait de trop vif et de trop ardent dans ses désirs au sujet de la Grèce. Elle comprit une fois de plus, ce qu'il nous faut rapprendre chaque jour, que nous ne sommes rien; que nous ne possédons rien en propre que le péché et que la justice veut que nous nous abaissions au-dessous de toutes les créatures, pour être en Jésus-Christ.

Elle avait presque entièrement renoncé à la correspondance. La prière, le chant des cantiques, le soin des pauvres, la lecture des Saintes-Ecritures ne lui en laissaient pas le temps. Plus avide que jamais de s'instruire à l'école du Sauveur, elle saisissait tous les moyens de réaliser en elle ce qui faisait l'objet des désirs et des enseignemens de Jean-Baptiste. Avec lui elle disait de Jésus : *Il faut qu'il croisse et que je diminue.*

Aussi ce temps de solitude et de recueillement fournit peu de matériaux à nos études, car il n'eut de témoins que les pauvres paysans Esthoniens dont la reconnaissance s'est épanchée dans le sein de Dieu et racontera aux derniers jours ce qu'elle fit pour eux, ce qu'ils furent pour elle.

Elle reçut, au mois de juin 1822, la visite de ses enfans, qui la quittèrent au mois d'août. L'hiver s'approchait, un de ces hivers âpres et rigoureux du nord de la Russie. Madame de Krüdener semblait le braver par l'absence des soins et des précautions les plus ordinaires contre un si rude climat. Outre le jeûne auquel elle se soumettait depuis long-temps, elle supportait dans une chambre sans feu et sans doubles fenêtres, une température de plus de vingt degrés Réaumur, au-dessous de glace, sans paraître s'en apercevoir : elle s'exerçait ainsi à mortifier son corps et à le tenir assujetti. Supporter toutes les privations inévitables dans sa position, n'était pour elle qu'une manière de professer son espérance et une déclaration constante que sa vie et son cœur étaient dans les cieux. C'était enfin donner aux pauvres l'exemple du renoncement qu'elle leur prêchait. Aussi son âme était joyeuse et son corps même sembla pendant quelques mois, se soumettre sans peine au régime sévère qu'elle lui imposait.

M. et Madame de Berckheim qui revinrent la voir dans l'hiver de 1823, furent frappés de sa sérénité et de sa joie. « Je ne l'avais pas vue depuis le mois » de juillet, écrit M. de Berckheim, et je l'ai trou- » vée plutôt engraissée. Il y a beaucoup de vie en » elle ; on croirait que sa jeunesse est renouvelée » comme il est dit dans les Psaumes. Tous ceux qui » l'entourent ont cette expression affectueuse et vrai-

» ment charitable, qui contraste tant avec la politesse
» du monde. Tout en elle, quand on veut y être attentif, porte à l'amour de Dieu et à ne désirer
» que sa gloire, sans penser au reste. »

Néanmoins, à la longue, elle ne pouvait supporter impunément ni les fatigues ni l'absence des précautions d'hygiène nécessaires à son âge. De plus robustes qu'elle en auraient subi les conséquences funestes. M. Kellner qui les bravait comme elle, fut atteint le premier. Au bout de quelques semaines, son état donna les plus sérieuses inquiétudes, sans que sa joie fût un seul instant troublée, car il avait hâte de briser ses chaînes pour être avec Jésus et attendait avec un calme radieux le moment de la délivrance. Sa maturité frappait tous ceux qui l'approchaient. Madame de Berckheim en parlait avec un sentiment profond dans une de ses lettres à sa sœur, en lui racontant les douceurs de son dernier séjour à Kosse.

» C'était comme le dernier adieu que nous avions
» été faire à Kellner, car peu de temps après cet ami
» précieux n'existait plus. Cette perte est irréparable
» pour nous, elle l'est pour Kosse; elle m'a atteint
» dans le profond de mon cœur. Je ne puis penser
» sans douleur au vide que j'éprouverai en retournant
» à Kosse. On peut dire de Kellner avec vérité, qu'il
» a passé sur la terre en faisant du bien. Oui, il
» laisse un long souvenir dans le cœur de tous ceux
» qui l'ont vu; et ceux qui l'ont aimé l'oublieront-ils

» jamais? Je ne puis te rendre ce qu'il était dans les » dernières années. Tout était amour, charité, indul- » gence en lui.

» Lorsque vous l'avez connu, le feu de son zèle, la » vive foi qui l'animait, réunis à tant de simplicité vous » avaient frappés, mais combien il avait encore ac- » quis, par la prière et la retraite. Chaque fois que » je le voyais, je le trouvais plus avancé en lumière » en charité et en pratique. C'est pour moi aussi » un trésor précieux que ce souvenir de sa vie, de son » exemple constant et soutenu. Je me rappelle sa » sainte et douce joie dans toutes les contrariétés, son » abnégation entière de lui-même, tandis qu'une sen- » sibilité toute humaine me porte à ne m'occuper que » de moi; sa tendre charité pour les pécheurs, lors- » qu'il ne m'arrive que trop souvent d'être triste et dé- » couragée; je me souviens de son silence et de ses » oraisons presque continuelles dans nos distractions » trop fréquentes........ »

La mort de M. Kellner causa une grande affliction à Madame de Krüdener. Les soins qu'elle lui avait rendus dans sa maladie, la crainte de cette douloureuse séparation, l'isolement dans lequel elle se trouva après la perte de celui qui l'encourageait en lui donnant l'exemple d'une patience et d'une paix célestes, contribuèrent à altérer plus gravement sa santé. Le sommeil la quitta. Des douleurs intérieures, dont elle souffrait vaguement depuis quelques mois, prirent un

caractère plus aigu et trahirent bientôt la présence d'un mal cruel et sans remède ; une fièvre constante la minait.

Au printemps de 1823, sa poitrine fut aussi attaquée et lui commanda de nouveaux ménagements ; vouée, pour la première fois à une douloureuse inaction, l'amertume qu'elle en ressentit était d'autant plus grande qu'elle n'avait plus auprès d'elle, ni ses enfants, ni l'ami qui la guidait et la fortifiait. Mais ce silence devait combler la mesure des grâces spirituelles que Dieu lui réservait. Elle se mit à repasser sa vie. La pensée d'une mort inévitable et prochaine, et celle du jugement qui la suit, lui tenaient une fidèle et sévère compagnie pendant les longues heures de la nuit.

Dans cette contemplation, la mort lui apparut sous un jour nouveau, non plus comme la porte du ciel seulement, mais comme le salaire du péché. En faisant le compte de ses transgressions, elle s'étonna d'en trouver à chaque instant de nouvelles. Elle se croyait abandonnée ; c'était déjà comme une image de la mort. Froide, sans mouvement, comme enfermée dans le tombeau, elle ne tenait plus à Dieu, que par une volonté languissante, mais cependant elle se soumettait à son Père céleste en disant du fond du cœur :

« — *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonnée ?* »

Courbée sur cet abîme, où elle découvrait, à

chaque instant de nouvelles profondeurs, ses vertus, ses renoncemens, son zèle, ses sacrifices, sa charité, lui apparurent comme *un linge souillé*, suivant l'énergique parole d'un prophète. Plusieurs semaines se passèrent en stériles efforts pour soulever la croix, dont le poids l'écrasait.

Alors le Seigneur vint à son aide : il ne demande à son enfant qu'une volonté droite, un amour plein de candeur, et cet amour s'affermissait en elle par le mépris d'elle-même et par les gémissemens que lui arrachait la vue de ses misères : ils étaient recueillis par son Père céleste qui émondait le sarment afin de lui faire porter plus de fruits. Le temps de l'épreuve allait finir. Une nuit, elle crut entendre ces paroles : — « Pourquoi crains-tu de mourir ? Un » ange viendra et portera ton âme dans le cercle » de ceux qui aiment. »

C'était la fin de la lutte. Elle recouvra la paix et bénit Dieu de l'avoir fait passer par ce dernier creuset où sa foi avait été épurée et fortifiée. Désormais, dans le silence des créatures, Dieu parle à son cœur et sa parole est si merveilleuse, si douce et si ravissante, qu'elle ne veut plus entendre que Lui, jusqu'au jour où tous les voiles étant déchirés, elle le contemplera face à face.

Cependant, sa douceur ne s'était point démentie durant ces jours de tribulation, et tous ceux qui l'avaient entourée en étaient profondément touchés.

« Oh ! mon amie, écrivait Madame de Berckheim à sa sœur, en se reportant au souvenir de tant de patience et de foi, « tu as raison de dire que maman » était parfaitement aimable. Oh ! que j'aurais aimé » lui voir prendre quelque repos ! Que j'aimais, à » Kosse, l'entendre prier et voir couler ses larmes, » quand elle demandait le salut des âmes! Avec quelle » charité elle portait le poids de leur misère, dans » l'espoir que ces âmes aimeraient un jour le Seigneur. » C'est à cela qu'elle aspirait, non qu'elle voulût que » pour l'amour d'elle ou de la créature on fît quel- » que chose, mais uniquement pour le Seigneur! » Quand je remarquais encore autour de maman et » de Kellner de grandes imperfections, je me disais » que leurs âmes étaient faites pour concevoir, espé- » rer, demander ce qu'elles demandaient. Et quand » rien de ce qu'elles attendent, entrevoient et deman- » dent, ne se réaliserait sur cette terre qu'il est beau » de l'avoir espéré et d'avoir vécu de si hautes et si » pures intentions ! »

Au bout de quelques semaines, la maladie de Madame de Krüdener avait perdu son caractère aigu ; elle lui laissa assez de liberté de pensée et d'action, pour reçevoir avec plaisir la communication des plans qu'avait formés la princesse Galitzin, de s'établir, avec M. et Madame de Berckheim, dans ses terres de Crimée, où elle désirait fonder une colonie. La princesse avait une de ces âmes qui ne

reculent devant aucune difficulté et qui savent inspirer et imposer la confiance qu'elles ont en leurs propres idées. On avait ordonné à Madame de Krüdener de passer un hiver dans le midi et l'assurance que le climat de la Crimée serait avantageux pour cette santé si précieuse, avait dominé toutes les combinaisons de ce voyage. Les apprêts du départ occupèrent la fin de l'année 1823 et le commencement de 1824. Aux premiers jours du printemps l'on se mit en route. Pour éviter à Madame de Krüdener les plus grandes fatigues, la princesse Galitzin s'était décidée à descendre le Volga. Ce mode de transport inusité nécessitait un matériel et des approvisionnemens considérables. La plupart des colons allemands qui devaient fonder la colonie de Koreiss étaient du voyage.

Ce trajet offrit à Madame de Krüdener des jouissances qu'elle n'avait pas goûtées depuis long-temps. La vue de ces sites pittoresques, les aspects variés d'un paysage qui se revêtait alors de ses plus riantes parures, semblaient la rajeunir et la vivifier. En arrivant à Théodosie (Caffa), elle se trouvait mieux. On s'y arrêta quelque temps, avant de partir pour Karasou-Bazar, où l'on arriva au milieu de septembre.

Madame de Krüdener se sentait moins souffrante et elle voulut profiter de ce repos pour tranquilliser sa conscience, en demandant pardon à plusieurs personnes qu'elle se reprochait d'avoir offensées quelques années auparavant. Elle se rappelait qu'en 1810, elle

avait été vivement peinée de la conduite de sa belle-fille, dont l'admirable tact avait bientôt reconnu les inconvénients de sa relation avec Fontaine : Madame d'Ochando avait inutilement essayé de lui ouvrir les yeux : ses avertissements ayant été mal accueillis, elle avait cessé d'en donner. Madame de Krüdener, dans un moment de vivacité, crut devoir repousser les conseils que lui adressait encore sa belle-fille par une voix amie, et elle alla même jusqu'à porter contre elle diverses accusations étrangères à sa propre défense. Toutefois, le nuage élevé par l'aveuglement de Madame de Krüdener, et probablement aussi par l'opposition vive de Madame d'Ochando n'avait voilé leur intimité que pour un peu de temps. Dès lors, Madame de Krüdener s'était confessée à Dieu, et avait pleuré sa faute, mais, avertie par l'Esprit-Saint, elle voulut s'humilier encore devant sa belle-fille. Elle le fit dans une lettre touchante où, rejetant toute excuse, elle se condamne elle-même avec une admirable sincérité. La maladie lui ôtait presque la faculté d'écrire, et son style s'en ressent. Elle termine sa confession par ces mots :

« . . . . Oh ! ma Sophie, je me jette entre vos bras, » pardonnez-moi malade et souffrante, vous en serez » bénie ; pardonnez-moi tant de torts ; et, d'un » commun accord, jetons-nous dans les bras de cette » miséricorde qui ne veut nous faire éprouver que pro- » fonde miséricorde. »

Elle la supplie aussi d'obtenir son pardon de Madame Armand, pour tout ce qu'elle pouvait avoir à lui reprocher, et elle ajoute :

» Vous êtes bien chers à mon cœur, je voudrais
» m'exhaler en amour, et ne suis qu'un néant, qu'une
» boue que je hais. Oh ! priez pour moi, ma Sophie,
» je m'unis avec vous à la *primitive Eglise* et au grand
» et adorable Sacrifice. Priez *que le Sang de la Ré-*
» *demption me couvre et plaide pour moi* auprès du
» Père céleste. Oh ! puissé-je encore vous voir, puis-
» sé-je avoir le bonheur de vous prouver encore de
» toutes les manières combien je voudrais vous aimer.»

La conscience de Madame de Krüdener s'était ainsi déchargée d'un grand poids : sa paix s'était accrue. Enfin, sa santé raffermie semblait présager de nouvelles bénédictions à une entreprise commencée sous de si heureux auspices.

Cependant, soit que l'on n'eut pas prévu toutes les difficultés, soit que l'hiver en fit surgir d'inattendues, les nombreux colons suisses et allemands, qu'avait emmenés la princesse Galitzin, eurent beaucoup à souffrir à Karasou-Bazar. L'empressement que mirent les paysans russes à les recueillir sous leurs toits vint au secours des misères les plus pressantes. Madame de Krüdener s'affligeait de ne pouvoir plus comme autrefois, se dévouer au service des pauvres qu'elle savait si bien soulager; mais, à l'approche de la mauvaise saison, tous ses maux

se firent sentir avec une nouvelle fòrce. La phtisie faisait de rapides ravages. Un càncer intérieur la dévorait et lui causait de poignantes douleurs. Le mal échappait à toutes les ressources de l'art. On ne put même essayer un traitement, mais cette impossibilité de guérison était encore une preuve de l'amour incessant de Dieu pour son enfant, et un des moyens de sa tendresse. Madame de Krüdener avait un dernier travail à accomplir. Toute vie forte est une vie profonde, parce qu'elle est une vie du cœur, et telle était bien la vie de Madame de Krüdener, mais à celui qui a, il est encore donné. Pour atteindre au plus haut degré de sanctification dont elle était susceptible, il fallait que son cœur s'abreuvât sans cesse aux sources de la vie et qu'elle se recueillît profondément en Dieu de ce recueillement qu'on ne trouve que dans la solitude. Ce n'est qu'à la condition de rentrer en soi-même et de s'isoler de tous les objets, hormis un seul, que l'on peut déployer une certaine puissance de pensée et de volonté ; or, cette concentration est d'autant plus difficile que plus d'objets sollicitent nos regards, et que plus d'impressions différentes se disputent notre âme. Tout ce qui la dissipe nous affaiblit. L'imagination ardente de Madame de Krüdener avait trop souvent créé un monde autour d'elle, monde purifié et souvent sanctifiant, mais qui pourtant l'avait sortie d'elle-même : ce ne fut que lorsqu'elle put y rentrer sans aucune

distraction, qu'elle se vit vraiment telle qu'elle était devant Dieu.

Madame de Berckheim retrace cette époque de développement moral, dans une lettre à sa sœur, dont voici quelques fragments :

« Elle était si occupée à Kosse que les forces phy-
» siques manquaient pour soutenir la vie de l'âme;
» la faiblesse du corps était aussi un obstacle au
» repos de l'esprit. Le Seigneur a permis que par l'é-
» loignement de Kosse, maman fût placée dans une
» solitude profonde; notre voyage avait déjà contribué
» à lui ôter toutes les préoccupations d'affaires, tous
» les objets qui auraient pu lui rappeler sa grande et
» belle activité. Que de fois, voyant maman ar-
» rachée à cette sphère religieuse, où elle avait vécu
» avec tant de bénédictions, mon âme était affligée de
» ne pouvoir l'y replacer; mais je ne pus mécon-
» naître long temps la volonté de Dieu. Le temps
» était venu où Jésus, et Jésus seul, devait occuper
» cette âme aimante comme celle de Marie. Elle en
» eut le pressentiment; jetant un regard en arrière,
» et s'arrêtant, pour considérer ce qu'elle quittait, et
» repasser dans son âme sa course rapide, elle n'eut
» que des larmes à offrir, que le sang du Sauveur
» pour effacer les traces du péché. Elle ne vit que
» son néant devant la majesté d'un Dieu; à la porte
» du sanctuaire elle se trouva couverte de haillons
» et comme David, elle s'écriait jour et nuit :

» — *Qui me découvrira mes fautes cachées? Qui me* » *donnera les aîles de la colombe?* Si mon cœur » n'eût désiré si ardemment de la conserver encore, » j'aurais vu que c'était la grande et la dernière pré- » paration. Dans ce terrible et dernier combat elle » eût le désir de voir les siens.

» Elle me disait souvent : — Lorsque tu écriras, laisse- » moi ajouter quelques lignes. Mais je n'eus pas le » courage de le lui rappeler, en voyant combien à » la fin, un geste, une parole, un mouvement lui » coûtaient par suite de l'épuisement de son corps. » Il lui en a beaucoup coûté de ne pas vous voir, » quoique souvent elle me dit qu'elle rendait grâce » à Dieu de se trouver là, où elle était entourée et » soignée, mais son âme si expansive aurait voulu » communiquer encore avec ceux qu'elle aimait. Elle » en fit le sacrifice entier..... Six lettres de Kosse » se perdirent, je ne pus même lui donner des dé- » tails sur ce lieu qu'elle aimait tant.

» Ne pouvant s'humilier assez à ses propres yeux, » elle m'a souvent confondue lorsque je la voyais me » demander pardon, à moi qui aurais voulu baiser ses » pieds. Que de fois je l'ai trouvée le matin baignée » de larmes, le soir pleurant encore, parlant toujours » à son Dieu, et se reprochant dans le bien même, » la moindre propriété.

» .... Oh! comme le Seigneur l'a dépouillée » de toute propriété et de toute attache! Il s'est servi

» pour cela aussi de la maladie, en lui épargnant
» cependant les grandes souffrances, mais que de fois
» elle demandait avec larmes de la patience ; ses nerfs
» si délicats, ne pouvaient presque plus soutenir l'ir-
» ritation causée par l'épuisement; sa faiblesse était
» si grande qu'il fallait une demi journée pour la
» changer de lit. Presque chaque soirée finissait par
» un accès de fièvre, suivi d'un malaise et de maux
» de nerfs qui nous faisaient craindre qu'elle n'expirât.
» Aussi le Seigneur nous a amenés nous qui deman-
» dions et désirions sa conservation, à regarder sa fin
» comme le terme de ses souffrances.

» En arrivant à Karasou-Bazar, elle avait encore un
» peu de force, c'est alors qu'elle vous écrivit; puis lais-
» sant ce qui aurait pu l'arrêter, elle abandonna tout
» à la volonté de Dieu; le corps souffrant réclamait ses
» droits. Il lui fallait jour et nuit des soins continus.
» Elle avait consenti à se nourrir un peu mieux ; je lui
» préparais tout moi-même dans la cheminée de sa
» chambre.

» En novembre, nous fêtâmes le jour de sa nais-
» sance; elle eut une joie d'enfant, en recevant quel-
» ques fleurs et des gâteaux, des confitures à distri-
» buer. . . . .

» Elle avait un véritable besoin de nourriture et
» se reprochait quelquefois d'y penser trop. Vers le
» soir elle s'endormait. Dans les derniers temps, elle
» résistait au sommeil, disant que c'était un sentiment

» si pénible que celui du réveil, que c'était déjà com-
» me la mort. Une jeune fille livonienne la soignait
» jour et nuit, ainsi que deux jeunes filles d'une fa-
» mille allemande. L'une d'elles se nommait Emilie;
» elle avait été élevée chez les moraves, maman l'af-
» fectionnait extrêmement. C'était une fête lorsque
» c'était son tour. Alors elle se faisait raconter par
» elle, quelque chose des communautés, et lire un
» cantique de Terstegen, de ceux que nous aimions
» ou d'autres semblables. Lorsque Emilie se reti-
» rait, Berckheim venait se placer auprès de son
» lit, mais dans les derniers temps il ne pouvait
» lui lire que quelques lignes. Elle souffrait de ne
» pouvoir se lever à la prière, c'est aussi ce qui nous
» a empêchés de faire venir le vicaire, qui nous a
» offert de prier avec elle. Le genre de sa maladie
» exigeait des soins trop continuels.

» Que le Seigneur me donne des dispositions sem-
» blables aux siennes! Je n'ai vu à personne un tel
» sentiment de sa faiblesse, une telle douceur, tant de
» résignation et d'abandon. On ne se serait pas douté
» qu'il y eut une malade dans la maison. Ses douleurs
» venaient souvent de son extrême délicatesse, qui
» lui faisait craindre d'exiger des soins trop pénibles.
» Elle aimait à voir Berckheim et le retenait plusieurs
» heures dans la nuit le faisant prier à haute voix.
» Tu te souviens de l'amabilité de son caractère : dans
» ses momens de mieux, elle était gaie comme une en-

» fant, elle riait, mais, le plus souvent, la maladie
» ôtait à sa physionomie ou voilait cette expression de
» charité et d'amour qu'elle avait à un si haut degré. »

La chambre de Madame de Krüdener donnait sur la ville et sur de forts grands arbres au-delà desquels elle pouvait entrevoir les côtes de Crimée. Le mois de décembre eut encore d'assez beaux jours ; elle faisait alors ouvrir ses fenêtres pour admirer les rayons du soleil couchant. Elle s'associait par la pensée à ce deuil de la nature, à cette solitude de la nuit et de l'hiver pour assister en esprit à cette résurrection de toute vie, à ce printemps éternel dont elle allait bientôt savourer les délices.

Dès le commencement de décembre, elle ne se fit aucune illusion sur son état. Un jour qu'elle avait demandé à son gendre de lui dire avec une entière franchise ce qu'il pensait de sa maladie et de son âme :

«—Chère maman, répondit-il, vous êtes assurément
» fort mal, mais vous savez que tout est possible à
» Dieu, et que la vie et la mort sont entre ses mains.

— « Oh ! ce n'est pas que je la craigne, je n'ai
» plus aucune frayeur à ce sujet. Dieu me l'a ôtée. »

Il n'y a point de crainte dans l'amour, dit Saint-Jean, *mais l'amour parfait chasse la crainte ; parce que la crainte renferme une punition, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour.* *

* I. Jean. IV. 18.

Souvent elle se faisait lire par M. de Berckheim quelque cantique de Terstegen. Elle affectionnait surtout et demandait sans cesse celui qui renferme ces paroles : « Aimez, aimez, Dieu se donne gratuitement » à ceux qui aiment. Alors tous les péchés disparais» sent comme un brin de paille dans le feu ardent. »

Elle se faisait aussi lire une prière pour les absens, tirée du *Blumengaertlein* de Terstegen, afin de rappeler à Dieu sa famille et ses amis. Sa confiance enfantine au Seigneur avait reparu dans toute sa vivacité, et elle parlait de l'amour de Jésus et de ses mérites comme de son unique refuge. Une glorieuse espérance remplissait et consolait son cœur à la vue de la croix de Jésus; les promesses de l'amour de Dieu, lui causaient d'autant plus de ravissement qu'elle avait naguère passé par toutes les menaces de la loi. Elle contemplait devant elle cet adorable Sauveur introduisant au ciel une multitude de captifs; elle marchait avec eux, s'abandonnant à toute heure à la pensée de sa justice et de sa miséricorde. Au travers de l'insomnie, de la fatigue, de toutes les douleurs physiques les plus aiguës, elle sentait à chaque instant son âme soulevée par l'admiration, l'enthousiasme et l'attendrissement en contemplant Jésus crucifié par amour. Cet amour inondait son cœur d'espérance, il lui ouvrait une perspective ravissante et infinie. En voyant ainsi le ciel sur la terre dans la personne de Jésus, elle se préparait doucement à voir le Ciel dans le Ciel.

Le 15 décembre, se sentant très-affaiblie, elle voulut rassembler autour d'elle tous les siens pour les bénir. Puis elle pria pour tous les membres de sa famille, avec une grande ferveur. Elle manifesta clairement sa confiance entière au sang de Jésus-Christ. Tous les assistans en furent profondément émus.

Dans une lettre adressée à son fils, quelque temps auparavant, elle avait tracé ces paroles, où se révèlent toute sa foi et son humilité : « Ce que j'ai fait » de bien restera ; ce que j'ai fait de mal (car com- » bien de fois n'ai-je pas pris pour la voix de Dieu, » ce qui n'était que le fruit de mon imagination et » de mon orgueil), la miséricorde de mon Dieu l'ef- » facera. Je n'ai plus à offrir à Dieu et aux hommes » que mes nombreuses iniquités, mais le sang de » Jésus-Christ me purifie de tout péché. »

Cette confession simple et touchante était le dernier adieu qu'elle laissait à ce monde. Jamais elle n'avait mieux senti sa misère, ni mieux confessé son néant. Elle avait rejeté toute vaine opinion d'elle-même ; elle avait abandonné toute prétention. Rien n'empêchait plus qu'elle fût revêtue de la justice de Jésus.

Qui peut troubler la paix de celui qui s'oubliant et se méprisant soi-même, ne s'appuie que sur Dieu et ne tient plus qu'à Dieu ?

Cependant sa faiblesse faisait chaque jour des progrès et ceux qui l'entouraient étaient presqu'étonnés

de posséder encore celle dont toute la vie était déjà dans les cieux. Le 24 décembre, on distinguait à peine ses paroles, mais elle entendait les prières qu'on faisait auprès d'elle, et ne pouvant plus même soulever les mains, c'est du regard qu'elle demandait qu'on fît sur elle le signe de la croix, lorsqu'on prononçait le nom de la sainte Trinité.

A minuit elle apprit que le jour de Noël commençait, elle retrouva la force de donner gloire au Sauveur; elle put prononcer sa louange d'une voix intelligible, et le fit avec une expression rayonnante de joie et d'adoration qu'elle conserva jusqu'à son dernier soupir.

Ainsi finit sur la terre la vie de Madame de Krüdener, le 25 décembre 1824; elle avait à peine atteint la vieillesse. Mais sa vie avait été longue, car vivre, c'est aimer.

Sa dépouille mortelle fut déposée dans le caveau de l'église arménienne de Karasou-Bazar, pour être transportée, plus tard, dans l'église grecque, que la princesse Galitzin faisait construire à Koreiss. Elle y repose maintenant, en attendant le jour où elle ressuscitera incorruptible et glorieuse, à la voix de celui qui *est le Chemin, la Vérité, la Résurrection et la Vie.*

FIN DU TOME SECOND ET DERNIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SECOND.

CHAPITRE XVI.

JUIN ET JUILLET 1815.

CHAPITRE XVII.

JUILLET ET AOUT 1815.

CHAPITRE XVIII.

Aout 1815.

CHAPITRE XIX.

Aout et Septembre 1815.

CHAPITRE XX.

Septembre 1815. — 1816.

CHAPITRE XXI.

1816.

CHAPITRE XXII.

1816.

CHAPITRE XXIII.

1816. — 1817.

CHAPITRE XXIV.

1817.

CHAPITRE XXV.

1817.

CHAPITRE XXVI.

1817.

CHAPITRE XXVII.

1817. — 1818.

CHAPITRE XXVIII.

1818. — 1820.

CHAPITRE XXIX.

1820.

CHAPITRE XXX.

1821.

CHAPITRE XXXI.

1821. — 1824.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA

DU TOME SECOND.

Un certain nombre de corrections ayant été faites pendant le tirage, plusieurs fautes subsistent dans quelques exemplaires, qui ne sont pas indiquées dans cet Errata.

Page. 78 *ligne*	6.	dans une haute position, écrit, *lisez* :	dans une haute position, et chargée, etc., disait un jour à Madame de Krüdener, etc.
100	13.	Voici ce morceau *lisez* :	En voici un fragment
107	24.	son cœur *lisez* :	son âme
»	26.	son âme *lisez* :	son cœur
145	7.	son sort à une femme *lisez* :	à celui d'une femme
»	9.	Celui qui écrit *lisez* :	L'auteur de
»	13.	Celui *lisez* :	le Dieu
174	13.	et d'autres *lisez* :	mais encore d'autres
250	14.	Antitès *lisez* :	Antistès
251	8.	s'imposerait *lisez* :	s'imposeraient
273	17.	Guido Goerres *lisez* :	Joseph Goerres
291	5.	passage : ils *lisez* :	passage ils
311	12.	l'écueil *lisez* :	l'écume
352	7.	qu'elle exclurait *lisez* :	car elle
354	2.	inspirent *lisez* :	inspire
»	3.	disputant *lisez* :	dispute
»	5.	M. de la Ferronnais *lisez* :	et où M. de

1 [illegible]5531

